


BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
A
48 5
NAPOLI



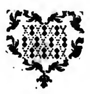
TRADUCTION
DES ŒUVRES
D'HORACE
EN VERS FRANÇOIS;

Avec des Extraits des Auteurs qui ont travaillé sur cette matiere,

Et des Notes pour l'éclairciſſement du Texte:

TOME CINQUIEME,

Contenant l'Art Poëtique, &c.





A PARIS,

Chez { NYON Fils, Quai des Auguſtins, à l'Occaſion.
Et GUILLYN, au Lys d'or.

Avec Approbation & Privilége du Roi. 1752.

TABLE

Des Piéces contenues dans le V. Volume.

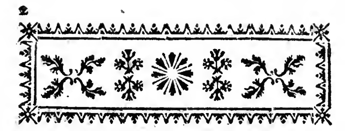
Fin de la Table du cinquiéme Volume.

Q. HORATII

Q. HORATII FLACCI

ARS POETICA.

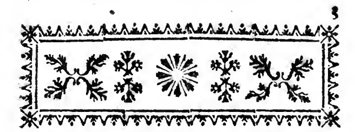
L'ART POETIQUE D'HORACE.



ARS POETICA
SEU EPISTOLA
AD PISONES.

HUMANO capiti cervicem pictor equinam
Jungere si velit, & varias inducere plumas,
Undique collatis membris, ut turpiter atrum

Ars poëtica] Cette piece, comme bien d'autres de notre Poëte, a eu ses censeurs aussi-bien que ses admirateurs. Du nombre des premiers a été Scaliger, qui dans le jugement qu'il a porté de cet ouvrage a dit: *de arte quæres quid sentiam. Quid? equidem quod de arte sine arte traditâ.* M. Dacier, le P. Sanadon & le commun des Savans de tous les tems, en ont porté des jugemens bien differens. Le dessein d'Horace n'a pas été de faire un traité de l'art poëtique, mais seulement d'en toucher les principaux préceptes, autant que le permet le caractere d'une Epitre, qui ne sauroit guere compatir avec la contrainte d'un ouvrage méthodique & régulier. M. Dacier veut que ce soit un abrégé & un



L'ART POETIQUE OU EPITRE AUX PISONS.

* QU'UN Peintre, pour produire une invention vaine,
* Veuille au cou d'un cheval joindre une tête humaine,
* Sur des membres divers l'un à l'autre ajoutés
* D'un plumage bizarre étalant les beautés ;

précis de ce qu'Ariſtote, Criton, Zenon, Démocrite & Neoptolême de Paros avoient écrit ſur ce ſujet. On croit même que ce n'eſt qu'une compilation des plus excellents préceptes de ce dernier ſur ce que Porphyrion écrit : *In quem librum conjecit pracepta Neoptolemi de Arte Poëticâ, non quidem omnia, ſed eminentiſſima.* Tout ce qu'on peut dire ſur la datte de cette Epitre, c'eſt qu'on conjecture par le vers 437 qu'elle fut écrite depuis l'année 730. Il y a même apparence que c'eſt un des derniers écrits d'Horace. Le premier de nos Poëtes qui en a donné une traduction en vers François eſt un

Desinat in piscem mulier formosa supernè,
Spectatum admissi risum teneatis amici ?
Credite, Pisones, isti tabulæ fore librum
Persimilem, cujus, velut ægri somnia, vanæ
Fingentur species, ut nec pes nec caput uni
Reddatur formæ. Pictoribus atque Poëtis
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas ;
Scimus, & hanc veniam petimusque, damusque vicissim :
Sed non ut placidis coëant immitia, non ut

---

nommé Jacques Pelletier du Mans, dont l'ouvrage fut imprimé à Paris chez Vascosan en 1545. M. Prepetit de Grammont nous en a donné une plus récente, qui quoique fort imparfaite, ne laisse pas d'avoir d'assez beaux endroits, que nous avons crû quelquefois devoir préferer aux traductions de notre manuscrit. Les vers que nous en avons empruntés, à plusieurs desquels nous avons fait quelques corrections, se trouvent marqués par un asterisque mis au commencement de chaque vers, comme on le voit aux quatre * premiers. Nous avons crû aussi ne pouvoir mieux faire, que d'insérer dans cette traduction que nous donnons à côté du texte, le plus de vers qu'il nous a été possible tirés de l'Art Poëtique de M. Boileau, où quantité d'endroits sont imités de celui d'Horace.

4 *Desinat in piscem mulier formosa*] M. Dacier pense qu'Horace a pû prendre l'idée de ce monstre du portrait qu'on faisoit de Scylla, tel que celui qui se trouve dans le III. Livre de l'Eneïde de Virgile :

Prima hominis facies, & pulcro pectore virgo
Pube tenus, postrema immani corpore pistris
Delphinum caudas utero commissa luporum.

5 *Spectatum admissi*] Il fait allusion ici à la coutume où étoient les Peintres & les Sculpteurs d'exposer en

De sorte que le haut soit d'une femme aimable,
Et le bas représente un poisson effroyable,
Sans rire verriez-vous cet objet monstrueux,
Chers amis, si quelqu'un l'exposoit à vos yeux?
Vous devez donc, Pisons, penser la même chose
Du livre d'un Auteur, qui dans ce qu'il compose
Ne sait pas ménager tellement son dessein,
Que le commencement s'accorde avec la fin.
» Le Peintre & le Poëte ont le droit de prétendre
» Au pouvoir d'oser tout, & de tout entreprendre.
D'accord, je ne saurois justement refuser
De souscrire à ce droit dont je prétens user.
Mais il n'en faut pas faire un monstrueux usage;

---

public leurs ouvrages, pour fonder les differens jugemens des spectateurs.

6 *Credite, Pisones*] Quoique cette Epitre soit adressée à Pison le pere & à ses enfans, comme cela paroît par le 24 vers, c'est aux enfans que ces préceptes s'adressent; & voilà le moyen, dit M. Dacier, d'accorder le différend dont parle Porphirion en disant: *Scribit ad Pisones viros nobiles disertosque patrem & filios, vel, ut alii volunt, ad Pisones fratres.* Voyez le supplément aux notes.

10 *Quidlibet audendi*] Lucien a avancé que les Peintres & les Poëtes n'étoient point obligés de répondre de leurs fantaisies & de leurs imaginations. Ovide dit aussi, *fœcunda licentia vatum.* Horace va faire voir qu'on doit donner des bornes à cette licence.

12 *Ut placidis coëant immitia*] Vitruve dans le V. Chap. du Liv. VII. se plaint de ce défaut des Peintres. Ce sont ces fantaisies extravagantes qui ont produit ces

Serpentes avibus geminentur, tigribus agni.
Incœptis gravibus plerùmque, & magna professis,
Purpureus, latè qui ſplendeat, unus, & alter
Aſſuitur pannus, cùm lucus, & ara Dianæ,
Et properantis aquæ per amœnos ambitus agros,
Aut flumen Rhenum, aut pluvius deſcribitur arcus.
Sed nunc non erat his locus; & fortaſſe cupreſſum
Scis ſimulare: quid hoc, ſi fractis enatat exſpes
Navibus, ære dato qui pingitur? amphora cœpit,
Inſtitui, currente rotâ cur urceus exit?

---

grotesques, que les curieux ne laiſſent pas d'eſtimer, mais que ceux qui ſe piquent de bon goût ne compareront jamais à des figures régulieres & ſages. La Peinture, comme le dit Vitruve, eſt une image de ce qui eſt, ou de ce qui peut être. L'on doit dire la même choſe de la Poëſie. Les libertés de l'une & de l'autre doivent être renfermées dans les bornes de la vraiſemblance. Tout ce qui va au-delà doit être regardé comme un écart d'une imagination déreglée.

16 *Lucus & ara Dianæ*] Ce ſont des exemples de ces deſcriptions ordinaires où ſe jettoient les mauvais Poëtes du tems d'Horace. Entre pluſieurs Autels élevés en l'honneur de Diane, il y avoit ſurtout celui d'Aricie, *ara Dianæ Nemorenſis*, qui étoit fort célebre. Il étoit ſitué dans un bois, & près d'un grand lac formé par les eaux qui s'y ramaſſoient des colines dont il étoit environné. On prétendoit qu'il avoit été bâti par Oreſte, qui y avoit conſacré la ſtatue de Diane Taurique, qu'il

Joignant l'animal doux à l'animal sauvage,
Les oiseaux aux serpens, les Tigres aux agneaux.
Souvent à des débuts, qui paroissent fort beaux,
De la plus riche étoffe on coudra quelque piéce;
On décrira l'autel de la chaste Déesse,
Un bois qu'elle chérit, un ruisseau précieux,
Qui dans sa course arrose un champ délicieux:
Du Rhin, de l'Arc-en ciel on tracera l'image;
Mais ces traits déplacés défigurent l'ouvrage.
Peut-être savez-vous encor dans vos portraits
Représenter au mieux les branches d'un Cyprès:
Qu'importe à qui désire au milieu du naufrage
Etre peint sans espoir de gagner le rivage?
Pour tourner trop la roue, il arrive souvent

---

avoit enlevée de la Scythie, après avoir tué le Roi Thoas. Theodore Marcile & M. Dacier croyent donc qu'Horace a voulu parler particulierement de ce bois & de cet Autel d'Aricie, ce qui paroît fort vraisemblable.

18 *Aut flumen Rhenum*] Les méchans Poëtes, dit M. Dacier, ne manquoient pas de s'aller tous noyer dans ce fleuve, comme cet Alpinus dont il est parlé dans la X. Satyre du Liv. I.

Turgidus Alpinus jugulat dum Memnona, dumque
Diffingit Rheni luteum caput, &c.

20 *Si fractis enatat exspes*) Horace fait ici allusion aux tableaux que consacroient à Neptune ceux qui avoient fait naufrage, dont il est parlé dans l'Ode V. du I. Liv.

21 *Amphora cœpit*) Saint Jérôme a imité ce passage dans la lettre écrite à Læta, lorsqu'il a dit: *Lapsus penè sum ad aliam materiam, & currente rotâ, dum urceum facere cogito, amphoram finxit manus.*

Denique sit quod vis simplex duntaxat & unum.
Maxima pars vatum, pater, & juvenes patre digni,
Decipimur specie recti : brevis esse laboro,
Obscurus fio : sectantem lenia, nervi
Deficiunt, animique : professus grandia, turget :
Serpit humi tutus nimiùm, timidusque procellæ.
Qui variare cupit rem prodigialiter unam,
Delphinum sylvis appingit, fluctibus aprum.

---

23 *Denique sit quodvis simplex*) Voilà le précepte qui résulte de ce qu'il vient de dire. On doit imiter là-dessus la conduite d'Homere, de Virgile & de Sophocle, qui ne disent rien qui ne paroisse nécessaire & bien amené :

Qui priùs invenere locum, dum tempore capto
Talia subjiciunt parci, nec sponte videntur
Fari ea. Rem credas hoc ipsam poscere, ita aptum
Dissimulant, aditusque petunt super omnia molles.

26 *Sectantem lenia nervi deficiunt*) Le trop de délicatesse, dit le P. Sanadon, énerve la composition. Savoir allier la force à l'élégance, sans que l'une souffre de l'autre, c'est un talent dont tous les Auteurs ne sont pas capables. Personne ne posséda mieux que Terence la douceur du stile, & la pureté de l'élocution ; mais selon le jugement qu'en porte César, sa maniere d'écrire avoit quelque chose de froid & de languissant :

Lenibus atque utinam scriptis adjuncta foret vis,
Comica ut æquato virtus polleret honore
Cum Grajis, neque in hâc despectus parte jaceres.

28 *Serpit humi*) La Poësie est comme une Mer, où ceux qui s'embarquent, s'ils sont sages, doivent tellement conduire leur vaisseau, qu'il ne s'éloigne & ne s'ap-

Qu'on forme un petit vase à la place d'un grand.
Que d'un écrit enfin les piéces assorties
Ne fassent qu'un seul tout de diverses parties *.
A force de limer un vers on le rend dur.
J'évite d'être long, & je deviens obscur.
L'un n'est point trop fardé; mais sa Muse est trop nue;
L'autre a peur de ramper, & se perd dans la nue.
Désirant du public mériter les amours,
On voudra trop aussi varier ses discours:
On peindra le Dauphin dans les forêts profondes,
Ou bien le Sanglier dans le milieu des ondes.
La crainte d'une faute assez communément
Fait tomber dans une autre inconsidérément:
Ou, si vous le voulez, tel est nôtre délire,

---

proche point trop du rivage, selon le conseil que donne Horace dans l'Ode IX du II Liv. Properce a fort bien dit aussi que pour être en assurance, il falloit raser le rivage avec un des avirons, & avec l'autre fendre les flots:

Alter remus aquas, alter tibi radat arenas:
Tutus eris.

* Ce vers & les 4 suivans sont empruntés du 1. Chant de l'Art Poëtique de M. Despréaux; & voici comme M. Prepetit de Grammont a rendu fidellement cet endroit:

Que tout Poëme enfin sagement medité
Soit simple, & garde en tout les loix de l'unité.
Oui, cher Pison, & vous dignes fils d'un tel pere,
Souvent pour le droit sens nous prenons le contraire.
Je voudrois être court, & je deviens obscur:
Je suis sans feu, sans force, évitant d'être dur:
Qui veut s'élever s'enfle; & qui craint trop l'orage
Pour ne point s'exposer, rampe près du rivage.

In vitium ducit culpæ fuga, si caret arte.
Æmilium circa ludum faber imus & ungues
Exprimet, & molles imitabitur ære capillos;
Infelix operis summâ, quia ponere totum
Nesciet. Hunc ego me, si quid componere curem,
Non magis esse velim, quàm pravo vivere naso,
Spectandum nigris oculis, nigroque capillo.
Sumite materiam vestris, qui scribitis, æquam
Viribus, & versate diù, quid ferre recusent,
Quid valeant humeri. Cui lecta potenter erit res,

---

31 *In vitium ducit culpæ fuga*) On veut fuir une uniformité ennuyeuse, & l'on fait un mélange monstrueux. Il faut que ce mêlange fait avec art imite celui de l'Arc-en ciel. On y trouve mille différentes couleurs; mais le passage de l'une à l'autre est imperceptible, tant leur liaison & leur unité est parfaite:

In quo diversi niteant cùm mille colores,
Transitus ipse tamen spectantia lumina fallit,
Usque adeò quod tangit idem est.

32 *Æmilium circà ludum*) Emilius Lepidus avoit tenu autrefois une Académie de Gladiateurs, où Policléte établit long-tems après un bain public. *Æmilii Lepidi ludus gladiatorius fuit, quod nunc Polycleti balneum est*, dit le Scoliaste.

38 *Sumite materiem*) Ce conseil est très-sage; car comme l'a fort bien dit Virgile Eglog. VIII.

Non omnia possumus omnes.

M. Despréaux a donné le même précepte au commencement de sa Poëtique:

O vous donc qui brûlant d'une ardeur périlleuse,
Courez du bel esprit la carriere épineuse,

Que la fuite d'un mal nous jette dans un pire ; *
Si le secours de l'art ne dirige nos pas.
* Vers l'école d'Emile est-ce qu'on ne voit pas
* Le dernier des Sculpteurs imiter la figure
Des ongles, des cheveux, formés par la nature ?
Mais il ne devient point un habile ouvrier,
S'il ne sait pas former un corps dans son entier.
Dans les travaux d'esprit il en sera de même.
Ainsi si je voulois composer un Poëme,
Je n'aimerois pas plus avoir de tels défauts,
Qu'avoir un né difforme avec des yeux fort beaux.
Vous qui du bel esprit parcourez la carriére,
Appliquez-vous d'abord au choix de la matiére,
Sur laquelle vos vers se doivent exercer.
Voyez ce qu'il convient de prendre, ou de laisser.
Craignez d'un vain espoir les trompeuses amorces,
Et sachez mesurer votre charge à vos forces.

N'allez pas sur des vers sans fruit vous consumer,
Ni prendre pour génie un amour de rimer.
Craignez d'un vain plaisir les trompeuses amorces ;
Et consultez longtems votre esprit & vos forces.

Les anciens Hebreux avoient mis ce précepte en proverbe ; car ils disoient, *pro camelo sarcina*, la charge selon le chameau.

40 *Cui lecta potenter erit res*) M. Despréaux remaniant cette pensée au Chant 1. a dit :

Selon que notre idée est plus ou moins obscure,
L'expression la suit, ou moins nette, ou moins pure.
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.

* Ce vers est emprunté du I. Chant de l'Art Poëtique de M. Despréaux.

Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo
Ordinis hæc virtus erit & Venus, aut ego fallor,
Ut jam nunc dicat jam nunc debentia dici,
Pleraque differat, & præsens in tempus omittat,
Hoc amet, hoc spernat promissi carminis auctor.
In verbis etiam tenuis, cautusque serendis,
Dixeris egregriè, notum si callida verbum
Reddiderit junctura novum. Si fortè necesse est
Indiciis monstrare recentibus abdita rerum,
Fingere cinctutis non exaudita Cethegis

---

42 *Ordinis hæc virtus erit*) La disposition & l'ordonnance du sujet demande beaucoup de discernement, surtout dans la Poësie, où le grand art est de s'écarter de l'ordre naturel & historique. Macrobe loue particulierement Homére par cet endroit au XV. Liv. des Saturnales, Chap. XI. où il dit : *Homerus vitans in poëmate historicorum similitudinem, poëticâ disciplinâ à rerum medio cœpit, & ad initium post reversus est.*

Pour être convaincu de l'effet que peut aussi produire un ordre trop méthodique dans un Poëme, on n'a qu'à lire celui des Argonautes fait par Apollonius. Longin avoue qu'il n'y a pas une seule faute dans cet ouvrage : cependant il est mortellement ennuyeux.

46 *In verbis etiam tenuis*) Horace permet aux Poëtes de faire de nouveaux mots ; mais avec des conditions qu'il est bien important d'observer. Pope dans le Chant II. de l'essai sur la critique a donné d'excellens préceptes sur un pareil sujet en peu de vers, que son

Le sujet bien choisi, soyez sûr qu'en ce cas
Les termes, la clarté, ne vous manqueront pas.
* De l'ordre la beauté, la force la plus grande,
* Est de dire en son lieu ce que ce lieu demande:
* De renvoyer ailleurs avec discernement
* Ce qui peut y paroître avec plus d'agrément.
C'est ce goût délicat, dans les choses qu'il traite,
Qui doit faire estimer l'ouvrage d'un Poëte.
Soyez fort réservé sur l'usage des mots,
Surtout lorsqu'il s'agit d'en créer de nouveaux.
Tâchez qu'en vos discours leur liaison soit telle,
Qu'elle donne à ces mots une force nouvelle.
* Manquez-vous par hazard de termes consacrés,
* Pour traiter des sujets jusqu'à vous ignorés?
* Formez-en d'inouis aux siécles des Cetheges,

---

illustre traducteur M. du Resnel a admirablement rendus:

Montrez-vous circonspect dans le choix de vos mots;
Ils plaisent rarement trop vieux ou trop nouveaux.
Imitez sur ce point la prudente méthode,
Dont le sage se sert à l'égard de la mode:
Vous ne le verrez point, ardent à l'inventer,
A la prendre trop prompt, trop lent à la quitter.

50 *Cinctutis*) Les habitans de Gabie ayant été surpris par l'ennemi lorsqu'ils sacrifioient, & n'ayant pas le tems de quitter leurs robes qui pouvoient les embarrasser dans le combat, s'en ceignirent à la hâte en croisant les deux pans en forme d'écharpe sur les épaules & sur la poitrine, & les nouant ensemble. Cette maniere de porter la robe s'appella *cinctus Gabinus*, & les Consuls & les Preteurs en retinrent l'usage en faisant les fonctions

Continget, dabiturque licentia sumpta pudenter;
Et nova fictaque nuper, habebunt verba fidem, si
Græco fonte cadant, parcè detorta. Quid autem
Cæcilio, Plautoque dabit Romanus, ademptum
Virgilio Varioque? ego cur acquirere pauca
Si possum, invideor? cùm lingua Catonis, & Ennî
Sermonem patrium ditaverit, & nova rerum
Nomina protulerit? licuit semperque licebit
Signatum præsente notâ producere nomen.

---

de leurs charges. D'où vient que Virgile dans le VII Liv. de l'Eneïde dit :

Ipse Quirinali trabeâ cinctuque Gabino
Insignis reserat stridentia limina Janus.

Ainsi Horace n'appelle pas les Cethegus *Cinctutos*, pour donner seulement par cette Epithete une idée d'antiquité, mais pour concilier la vénération & le respect.

53 *Si Græco fonte cadant*) Les Latins ne se sont pas contentés de faire de nouveaux mots dérivés du Grec, ils en ont fait aussi tirés du Latin; de *beatus* Ciceron a fait *beatitas*; Messala de *reus* a fait *reatus*. Auguste a fait *munerarius* de *munus*; Horace *clarare* de *clarus*, & *inimicare* d'*inimicus*. Nous avons été plus réservés à l'égard des mots qui viennent du Latin. On a fait un gros procès à Ménage de son vivant, pour avoir voulu enrichir notre langue du mot de *venusté*, qui depuis ce tems-là est toujours demeuré au nombre de ceux à qui l'usage refuse son approbation.

54 *Quid autem Cæcilio Plautoque*) Quintilien demande à ce sujet le tems où l'on pourroit marquer

* Sans pourtant abuser de pareils priviléges.
On les recevra bien, quoique nouveaux venus,
Quand pour enfans des Grecs ils seront reconnus.
Pourquoi priverons-nous Varius & Virgile
D'un droit dont ont joui jadis Plaute & Cécile ?
Si j'en invente aussi, desapprouvera-t'on
Que j'imite en ce point Ennius & Caton ?
* On en a toujours fait, on en peut toujours faire,
Les marquant au bon coin dans la regle ordinaire.
* On voit les bois changer de feuilles tous les ans :

---

qu'auroit cessé cette liberté que ces anciens avoient eue de faire de nouveaux mots : *Quod natis posteà concessum, quandò desiit licere ?*

59 *Procudere nomen*) Il parle des mots comme de la monnoie qui n'a cours que quand elle est marquée au coin public. Quintilien a dit dans la même vûe, *utendum plane sermone, ut nummo cui publica forma est.* Il entend par *publica forma* ce qu'Horace avoit voulu signifier par *signatum præsente notâ.* Pour faire donc qu'un mot soit digne d'être marqué au coin public, il faut qu'il soit clair & intelligible, qu'il ressemble aux mots déja en usage par sa terminaison, & qu'il n'ait rien d'étranger. En un mot que ce soit un mot nouveau que l'usage ait déja créé à moitié, en adoptant ceux dont il est dérivé :

Adsciscet nova, quæ genitor produxerit usus,

comme il s'explique lui-même Epit. II. du Liv. II. Tel est le mot d'*inimicare*, dont il a été parlé ci-dessus qu'avoit inventé nôtre Poëte, en le tirant d'*inimicus* généralement reçu par l'usage.

Ut sylvæ foliis pronos mutantur in annos,
Prima cadunt, ità verborum vetus interit ætas;
Et juvenum ritu florent modo nata, vigentque.
Debemur morti nos, nostraque: sive receptus
Terrâ Neptunus classes Aquilonibus arcet,
Regis opus; sterilisve diu palus, aptaque remis,
Vicinas urbes alit, & grave sentit aratrum:
Seu cursum mutavit iniquum frugibus amnis,
Doctus iter melius. Mortalia facta peribunt,
Nedum sermonum stet honos, & gratia vivax.
Multa renascentur, quæ jam cecidere; cadentque,
Quæ nunc sunt in honore vocabula, si volet usus,

---

60 *Ut sylvæ foliis*) Cette comparaison est tirée du VI. Livre de l'Iliade où Homere dit : *Telle qu'est la génération des feuilles, telle est celle des hommes ; quand les feuilles tombent abatues par le vent, la forêt en pousse d'autres qui paroissent au printems. Il en est de même des hommes ; quand une génération passe une autre paroît.*

64 *Receptus terrâ Neptunus*) Le lac Averne étoit séparé du lac Lucrin. En 717 Agrippa ayant percé les terres, fit la communication de l'un & l'autre ; & y fit un port qu'on appella *portum Julium*, en l'honneur de Jules-César qui avoit commencé cette entreprise, & en l'honneur d'Auguste, qui s'appelloit alors *Julius Octavianus*. Virgile en parle dans le second Livre des Géorgiques.

65 *Sterilisve palus*) C'est le marais *Pomptino* ou *Pomptine*, sur lequel on peut consulter les notes alphab.

67 *Seu cursum mutavit iniquum*) Agrippa, au rap-

* Ils ont tous leur hyver, ayant eu leur printems :
* Ainsi des premiers mots expire la vieillesse,
* Et des derniers fleurit la brillante jeunesse.
Tout ce qui tient à l'homme a le malheureux sort
De payer comme lui le tribut à la mort.
Ces magnifiques ports qui des Rois sont l'ouvrage,
Où leurs vaisseaux sont mis à l'abri de l'orage ;
Ces immenses marais dont on a vû les eaux
Couvertes si long-tems d'inutiles batteaux,
Et qu'on voit de nos jours devenus champs fertiles,
Procurer l'abondance à quantité de villes :
* Ce fleuve enfin instruit par d'utiles leçons
* A prendre un nouveau cours moins nuisible aux moissons :
Tout cela des mortels est l'œuvre périssable.
Dans les langues de même il n'est rien de durable.
On y voit de vieux mots renaître avec honneur,
Lorsque de plus récens y perdent leur faveur.

---

port du Scoliaste, fit faire des canaux pour conduire les eaux du Tibre qui inondoient auparavant le Velabre, & se répandoient dans la campagne : *Tiberim Agrippa de proprio derivavit alueo ad eum per quem modò fluit.*

68 *Mortalia facta peribunt*) M. Prepetit de Grammont a traduit de la sorte les cinq vers qui suivent :

Tout est chez les mortels fragile & périssable :
Loin que de leurs discours la gloire soit durable,
Le tems abolira plusieurs de nos beaux mots ;
Plusieurs déja tombés renaîtront à propos,
S'ils suivent constamment les ordres de l'usage,
Juge, réformateur & maître du langage.

Quem penès arbitrium est, & jus, & norma loquendi.
Res gestæ regumque ducumque, & tristia bella,
Quo scribi possent numèro monstravit Homerus.
Versibus impariter junctis querimonia primùm,
Post etiam inclusa est voti sententia compos.
Quis tamen exiguos elegos emiserit auctor,

---

74 *Quo scribi possint numero*) Aristote dans sa Poëtique avoit remarqué avant Horace, qu'il n'y avoit que le vers héroique qui convint à la majesté du Poëme Epique : *l'expérience*, dit-il, *a fait voir que le vers héroique étoit seul propre au Poëme Epique ; & si quelqu'un entreprenoit d'en faire un dans un autre genre de vers, ou en mélant plusieurs vers de différens genres, il le feroit sans succès : car le vers héroïque est le plus grave & le plus pompeux.* Surquoi il faut encore observer que tout vers héroique est héxametre ; mais que tout vers héxametre n'est pas héroique, & que pour ce dernier il faut observer les loix qu'Homére a données, comme le dit fort bien Terentianus, en parlant des grands vers :

Hexametron dicunt, sed non Heroicon omnem.
Nam sex pedes inesse non erit satis.
Leges quippe datas Heroica carmina poscunt,
Queis acta Homerus heroum quùm scriberet,
Versibus ostendit, quas aquè ferme Latinus
Custodit omnes.

Monstravit Homerus) Homere, le plus ancien modéle que nous ayons pour le Poëme épique, a choisi les vers hexametres Pithiens. Le Pere Sanadon a distingué les différentes formes de ces vers dans son traité de la versification Latine, & il a marqué l'usage qu'on en

Ces changemens divers dépendent de l'usage,
Arbitre souverain des regles du langage.
Homere en ses écrits montre quel ton de voix
On doit prendre, en chantant les illustres exploits
Des conquerans fameux & des Rois de la terre,
Et les tristes effets d'une funeste guerre.
La plaintive douleur, pour exprimer ses maux,
La premiere eut recours à des vers inégaux,
Puis ces vers, empruntant le ton de la tendresse,
Servirent à marquer les transports d'allégresse
D'un Amant enchanté de ses heureux succès.

---

devoit faire par rapport aux différens sujets qui leur conviennent.

75 *Versibus impariter junctis*) L'Elegie ne fut d'abord au commencement qu'une plainte sur la mort de quelqu'un. C'est pourquoi Ovide, comme l'a fort bien remarqué M. Dacier, dit sur la mort de Tibulle, en faisant allusion à cette triste origine:

Flebilis indignos, Elegeia, solve capillos:
Ah nimis ex vero nunc tibi nomem erit.

On pourroit conjecturer que l'Elegie dut sa naissance aux plaintes que l'on faisoit sur la mort d'Adonis. Peu de tems après on la fit servir à peindre la joie des Amans. M. Despréaux dans son II. Chant a fort bien renfermé tous ces usages dans ces 4 vers:

La plaintive Elegie en longs habits de dueil
Sait, les cheveux épars, gémir sur un cercueil;
Elle peint des Amans la joie & la tristesse;
Flate, menace, irrite, appaise une maitresse.

77 *Exiguos Elegos*] Le vers pentametre est proprement le vers élegiaque; comme il a un pié de moins que l'héxametre qui le précede, Horace l'appelle exi-

Grammatici certant, & adhuc sub judice lis est.
Archilochum proprio rabies armavit ïambo:
Hunc socci cæpere pedem, grandesque cothurni,
Alternis aptum sermonibus, & populares
Vincentem strepitus, & natum rebus agendis.

---

gunm. Ce vers racourci le rend comme *boiteux*, selon la description qu'Ovide en donne dans ces vers :

Venit odoratos Elegeia nexa capillos,
Et puto pes illi longior alter erat.

» Cette inégalité de vers, dit M. Dacier, est une » des principales causes de l'avantage que l'Elegie » Grecque & Latine remporte sur l'Elegie Françoise, » où nous n'avons que de grands vers à employer. Cette » Elegie *boiteuse* dont parle Ovide, sera toujours plus » gracieuse que la nôtre qui marche si droit. » On pourroit penser là-dessus, qu'il ne seroit pas difficile pour rendre aussi notre Elegie *boiteuse*, d'entreméler aux grands vers des vers de dix syllabes, qui pourroient produire le même effet que le pentametre produit dans le Latin.

Emiserit auctor) Terentianus Maurus a dit comme Horace :

Pentametrum dubitant quis primus finxerit auctor.
Quidam non dubitant dicere Callinoum.

Les autres Poëtes qui ont partagé le jugement des Grammairiens sont Archiloque, Polymnestre de Colophone, Terpandre, Clonas, Théocle de Naxie, &c. Parmi les Poëtes qui ont écrit en ce genre de vers, Quintilien L. X. C. I. donne le premier rang à Callimaque & le second à Philotas.

Mais nos Grammairiens sont encor en procès,
Pour décider quel fut l'auteur de l'Elégie.
* Archiloque en courroux fit sentir l'énergie
* De l'Iambe piquant que sa rage inventa.
* Ce vers se produisit, la scène l'adopta :
* On le vit triompher dans le stile tragique ;
Et s'ajuster au gré de la piéce comique,
* Du Parterre en rumeur forçant l'attention,
* Propre à tout Dialogue, & né pour l'action.

---

79 *Archilochum proprio*] On avoit fait des vers jambes longtems avant ce Poëte ; mais on lui en attribua l'invention, parce qu'il s'étoit comme approprié ce vers par le nouvel usage qu'il en avoit fait, personne ne s'en étant servi avec tant de force.

80 *Hunc socci*] La Tragédie & la Comédie prirent le vers Iambe comme le plus propre à être employé dans les entretiens ; & la preuve de cette qualité, c'est que naturellement, sans y penser, les Grecs & les Latins faisoient des vers Iambes dans leurs conversations : *car le vers Iambe*, dit Aristote chap. IV. de sa Poëtique, *est le plus propre pour la conversation ; & une marque de cela, c'est que nous faisons très-souvent des vers Iambes en parlant les uns avec les autres.* Et Ciceron : *Magnam enim partem ex Iambis nostra constat oratio.*

82 *Populares vincentem strepitus*) L'Iambe n'étant point éloigné de la façon ordinaire de parler, il attiroit plus facilement l'attention ; & c'est ce que ne font point dans notre langue les grands vers dont se sert nôtre Tragédie.

Et natum rebus agendis) Cela est pris de la poëtique d'Aristote qui dit : *Le vers jambe & le vers tetrametre sont propres à donner du mouvement ; celui-ci est bon*

Musa dedit fidibus Divos, puerosque Deorum,
Et pugilem victorem, & equum certamine primum,
Et juvenum curas, & libera vina referre.
Descriptas servare vices, operumque colores,
Cur ego si nequeo, ignoroque, poëta salutor?
Cur nescire, pudens pravè, quàm discere malo?

---

pour la danse, & celui-là pour l'action. L'Iambe est bon pour l'action, parce que, comme dit Quintilien, *frequentiorem quasi pulsum habet, ab omnibus partibus insurgit, & à brevibus in longas nititur & crescit.*

83 *Musa dedit*) M. Prepetit de Grammont a rendu ainsi les vers suivants :

La Muse nous apprit à chanter sur la lyre
Les airs qu'un bûveur aime & que Bacchus inspire ;
Les soins des jeunes gens ; un coursier glorieux ;
Un athlete vainqueur ; les Dieux, les fils des Dieux.

Les six vers que notre traduction emploie pour rendre ce qui est mis dans ces deux derniers, sont pris du II. Chant de M. Despréaux, où ils se trouvent dans un autre arangement ; car M. Despréaux suivant l'ordre d'Horace qui met *divos, puerosque deorum* avant *& pugilem victorem*, commence ainsi l'éloge de l'Ode :

L'Ode avec plus d'éclat, & non moins d'énergie,
Élevant jusqu'au ciel son vol ambitieux,
Entretient dans ses vers commerce avec les Dieux :
Aux athletes dans Pise, &c.

Que peut-on dire après les trois premiers vers, qui ne soit au-dessous de la grande idée qu'ils donnent de la dignité de l'Ode ? J'ai donc crû qu'il valoit mieux terminer que de commencer par-là son éloge.

Fidibus divos) Horace distingue ici des Odes héroi-

L'Ode apprit à son tour à chanter sur la lyre
Les airs gais qu'aux bûveurs le Dieu du vin inspire.
Elle peint les festins, les danses, & les ris,
Et les soins amoureux d'Amynte pour Cloris :
Aux Athletes dans Pise elle ouvre la barriere :
Mene un vainqueur poudreux au bout de la carriére ;
Et portant jusqu'au ciel son vol ambitieux,
Entretient dans ses vers commerce avec les Dieux.
Si mon esprit n'a pas un discernement sage,
Pour connoître quel ton demande chaque ouvrage ;
Pourquoi dans le Public m'honore-t-on en vain,
Du titre de Poëte, ou de Chantre divin ?
Et d'où vient là-dessus que la honte m'inspire
De ne pas recourir à ce qui peut m'instruire ?
Rien n'est plus dangereux qu'une sotte pudeur,
Qui nous tient endormis dans le sein de l'erreur.

---

ques, galantes & bachiques : c'est aussi proprement à ces trois especes que s'étend la Poësie Lyrique. On est étonné qu'Horace n'ait point donné ici de regles pour la composition de ces sortes de pieces ; & on peut penser qu'il a voulu faire concevoir par ce silence, que cette Poësie étant un présent particulier des Muses, étoit au-dessus des regles : c'est à elle que convient particulierement cet esprit de liberté dont parle Petrone, lorsqu'il dit : *per ambages & fabularum tormenta præcipitandus est liber spiritus.* On peut rappeller aussi à ce sujet ce que dit M. Despréaux dans l'endroit que j'ai cité :

Son stile impétueux souvent marche au hazard.
Chez elle un beau désordre est un effet de l'art.

36 *Descriptas servare vices*) Une des principales at-

Versibus exponi tragicis res comica non vult.
Indignatur item privatis, ac propè socco
Dignis carminibus narrari cœna Thyestæ.
Singula quæque locum teneant sortita decenter.
Interdùm tamen & vocem comœdia tollit,
Iratusque Chremes tumido delitigat ore :

---

tentions des Poëtes est de conserver toujours le caractere de chaque Poëme, & d'y employer le stile qu'il demande. Ovide à qui ces caracteres n'étoient pas inconnus, nous en parle à la fin de son premier Livre du remede contre l'Amour. Voici ses vers de la traduction de M. Prepetit de Grammont :

Vous qui que vous soyez, mon censeur trop severe,
Jugez de nos travaux selon leur caractere.
C'est au vers héroïque à chanter les combats :
Quelle place y tiendroient Venus & ses appas ?
La grandeur, le courroux sont du stile tragique :
Mais les sujets communs regardent le comique.
L'jambe libre est propre à lancer son venin,
Soit qu'il coure toujours où qu'il boite à la fin.
Les Amours, leur carquois, l'inconstante Sylvie,
Sont les tendres sujets de la tendre Elégie.
Pour célébrer Cydippe, Homere ni ses vers
Ne doivent pas paroître aux yeux de l'univers.
Achille convient mal au ton de Callimaque ;
Et Thaïs ne doit pas imiter Andromaque.

89 *Versibus exponi tragicis res comica*) Ciceron a dit aussi : *in tragœdiâ comicum vitiosum est, & in comœdiâ turpe tragicum.*

92 *Singula quæque locum*) Quintilien dans le X. Liv. dit aussi : *Sua cuique proposita lex, suus decor est ; nec*

* Un

* Un comique sujet fuit le stile tragique ;
* Et le stile trop simple, approchant du comique,
* Convient mal au repas, où Thyeste surpris,
* Mange sans le savoir les membres de son fils.
* Dans l'ordre naturel chaque chose avec grace
* Doit au gré du bon sens prendre, & tenir sa place.
* Quelquefois cependant sans violer ces loix,
* La simple Comédie élevera sa voix ;

---

comœdia in cothurnos assurgit, nec contrà tragedia socco ingreditur.

93 *Interdùm tamen*) Les regles qu'il vient de prescrire ne sont pas sans quelques exceptions. La douleur permet quelquefois à la Tragédie de s'abaisser au stile familier, & la colere à la Comédie de prendre un plus haut ton. La Comédie a des passions qui lui sont communes avec la Tragédie ; & c'est alors qu'il lui est permis d'en imiter le stile. On peut fort bien dire sur cela ce que Quintilien disoit de l'éloquence : *Habet omnis eloquentia aliquid commune : id imitemur quod commune est.*

94 *Iratusque Chremes*) Chremes prend un ton tragique, lorsqu'il dit à son fils dans la V. Scene du V. Acte de l'Heautontimorumenos de Terence :

Non si ex capite sis meo
Natus, item ut aiunt Minervam esse ex jove, eâ causâ magis
Patiar, Clitipho, flagitiis tuis me infamem fieri.

Et dans les Adelphes Demea parle aussi d'un ton bien élevé, quand il dit dans la I. Scêne du V. Acte,

Heu mihi, quid faciam ? Quid agam ? Quid clamem?
Aut querar ?
O cœlum ! ô terra ! ô maria Neptuni.

Et tragicus plerùmque dolet sermone pe-
destri. [uterque,
Telephus, & Peleus, cùm pauper, & exul
Projicit ampullas, & sesquipedalia verba,
Si curat cor spectantis tetigisse querelâ.
Non satis est pulchra esse poëmata, dulcia
sunto, [gunto.
Et quòcumque volent, animum auditoris a-
Ut ridentibus arrident, ita flentibus adsunt
Humani vultus. Si vis me flere, dolendum est

---

95 *Et tragicus plerùmque dolet*) Il paroît que par ce mot, *plerùmque*, Horace a voulu faire entendre que ce n'est pas dans toutes les douleurs que la Tragédie doit mettre des paroles simples & communes dans la bouche de ses Héros. Longin cependant décide en général que le grand & le sublime ne sont point de saison lorsqu'on cherche à émouvoir la pitié. Notre Tragédie, dit M. Dacier, a souvent péché contre cette régle.

96 *Telephus Peleus*) Teléphe & Pelée, l'un fils d'Hercule & l'autre pére d'Achilles, ayant été dépouillés de leurs états, furent contraints d'aller mandier le secours des Princes de la Grèce; ce qui avoit fourni à Euripide le sujet de deux de ses Tragédies qui nous sont inconnues.

97 *Projicit ampullas*] M. Despréaux imitant cet endroit d'Horace, a dit dans son III. Chant.

Que devant Troie en flamme Hecube désolée
Ne vienne pas pousser une plainte ampoulée,
Ni sans raison décrire en quels affreux pays
Par sept bouches l'Euxin reçoit le Tanays:
Tous ces pompeux amas d'expressions frivoles
Sont d'un declamateur amoureux de paroles.
Il faut dans la douleur que vous vous abaissiez.

* Et Chrémes en courroux contre un fils indocile
* Prendra son ton plus haut, pour épancher sa bile.
Au contraire l'on voit la Tragédie en pleurs
Baisser son ton de voix pour marquer ses douleurs.
Malheureux exilés, que Théléphe & Pelée
Ne viennent pas pousser une plainte ampoulée,
* S'ils veulent émouvoir le tendre spectateur.
Car ce n'est pas assez pour toucher l'Auditeur
De réciter des vers excellens sur la scène :
Il faut une douceur qui l'enchante & l'entraîne.
L'homme facilement sent exciter en lui
Les sentimens qu'il voit peints sur le front d'autrui :
Pour me mettre en gayté, des ris montrez les charmes ;
Et pleurez le premier pour me tirer des larmes.

Pour me tirer des pleurs il faut que vous pleuriez.
Ces grands mots dont alors l'Acteur emplit sa bouche,
Ne partent point d'un cœur que sa misere touche.

M. Despréaux avoit en vûe dans cet endroit non-seulement Seneque le tragique, (qui dans sa Troade, Scene 50. v.9. a dit *Septena Tanaim ora pandentem bibit,*) mais aussi le grand Corneille, dans les Tragédies duquel il y a quelques endroits qui sentent un peu la déclamation.

99 *Non satis est pulchra esse poëmata, dulcia sunto*) Une Piece est *belle* par le stile ; & elle est *douce* par la passion & les mouvemens qu'elle excite, qui la rendent *touchante*.

102 *Si vis me flere, dolendum est*) Aristote a donné ce même précepte dans sa Poëtique Chap. 18. où il ajoute les moyens de l'exécuter. Ciceron a expliqué aussi fort au long cette maxime dans son II. Liv. de l'O-

Primùm ipſi tibi : tunc tua me infortunia læ-
dent, [ris ,
Telephe , vel Peleu ; malè ſi mandata loque-
Aut dormitabo , aut ridebo. Triſtia mœſtum
Vultum verba decent ; iratum , plena mina-
rum :
Ludentem , laſciva : ſeverum , ſeria dictu.
Format enim natura priùs nos intùs ad om-
nem [iram ,
Fortunarum habitum : juvat , aut impellit ad
Aut ad humum mœrore gravi deducit, & an-
git :
Poſt effert animi motus interprete linguâ.

---

rateur. M. Dacier rapporte à ce ſujet l'hiſtoire d'un ancien Comédien nommé Polus, qui dans l'Electre de Sophocle jouoit ordinairement le rôle de cette Princeſſe. Il perdit ſon fils unique , qu'il aimoit tendrement. Après les premiers transports de ſon deuil & de ſon affliction , il remonta ſur le Théâtre un jour qu'on jouoit l'Electre. Alors au lieu de l'urne des fauſſes cendres d'Oreſte , il prit l'urne où étoient les véritables cendres de ſon fils ; & embraſſant cette urne en diſant , *triſte monument de l'homme du monde qui m'étoit le plus cher* , il prononça ces paroles avec une douleur ſi naturelle , & avec des larmes ſi vraies & ſi animées , qu'elles firent ſur les ſpectateurs des effets prodigieux.

104 *Malè ſi mandata loqueris*) Horace paroît faire alluſion aux Harangues que Télephe & Pelée faiſoient pour engager les Grecs à leur donner du ſecours. Dans la Tragédie d'Euripide ſur le Télephe, voici comment ce dernier commençoit ſon diſcours aux Atheniens : *Atheniens qui êtes la fleur de la Grece , ne trouvez pas*

Car dès qu'amérement Télephe pleurera,
Sur ſon malheureux ſort mon cœur s'attendrira.
Mais je ris, s'il fait mal jouer ſon Perſonnage.
Que chaque paſſion parle auſſi ſon langage.
La triſteſſe demande un récit languiſſant,
La colére orgueilleuſe un diſcours menaçant.
L'air gai veut un ton doux; & l'air grave au contraire
Un ſtile ſérieux, un ſon de voix auſtére:
Car la nature ſait par un ſubtil reſſort
Régler nos ſentimens aux changemens du ſort.
Par ſon impulſion le courroux nous enflâme,
La douleur nous abbat, elle retrecit l'ame;
Et la parole vient interpréter après
Du cœur paſſionné les mouvemens ſecrets.

---

mauvais ſi dans le miſérable état où je ſuis, j'oſe parler dans une ſi belle aſſemblée.

105 *Triſtia mæſtum*) Ciceron a penſé de même, lorſqu'il a dit: *Omnis motus animi ſuum quemdam à naturâ habet vultum, & ſonum, & geſtum; totumque corpus hominis, & ejus omnes vultus, omneſque voces, ut nervi in fidibus, ità ſonant, ut à motu animi quoque ſunt pulſæ.*

166 *Iratum plena minarum*) M. Deſpréaux Chant III.

La colere eſt ſuperbe, & veut des mots altiers.
L'abbatement s'explique en des termes moins fiers.

107 *Severum ſeria dictu*) Sophocle, dit M. Dacier, eſt ſur cela d'une ſageſſe merveilleuſe. Euripide n'eſt pas à beaucoup près ſi ſage que lui. Mais Séneque le tragique péche par tout contre cette regle; & pour vouloir toujours dire quelque choſe d'extraordinaire & de brillant, il tombe dans des puerilités ridicules.

Si dicentis erunt fortunis absona dicta ,
Romani tollent equites peditesque cachinnùm.
Intererit multùm , Divusne loquatur , an heros :
Maturusne senex , an adhuc florente juventâ
Fervidus , an matrona potens , an sedula nutrix :
Mercatorne vagus , cultorne virentis agelli :
Colchus , an Assyrius : Thebis nutritus , an Argis.
Aut famam sequere, aut sibi convenientia finge

---

113 *Fortunis absona dicta*) Il faut que le stile convienne à la qualité & à la fortune des personnes qu'on représente. M. Pope au II. Chant de son Essai sur la critique , dit aussi :

Selon votre sujet il faut changer de stile ,
Prendre un autre air aux champs , un autre air à la ville.

114 *Divusne loquatur an Heros*) Horace ne parle ici que de la Tragédie où les Anciens introduisoient des Dieux , comme on le voit dans les pieces d'Echyle , de Sophocle & d'Euripide. Voyez les remarques sur le texte.

116 *An matrona potens*) Horace a sans doute ici en vûe l'Hippolyte d'Euripide , où Phedre & sa nourrice parlent bien différemment.

117 *Mercator ne vagus*) La bassesse de ces personnages a donné lieu de croire qu'Horace parle aussi dans cet endroit de la Comédie ; mais comme le remarque M. Dacier , il n'étoit pas surprenant de voir dans l'ancienne Tragédie des Marchands & des Bergers , ou des Laboureurs. Sophocle introduit un Marchand dans le Philoctete ; & Euripide ouvre la Scene de son Electre

Observez bien encor que les récits conviennent
Au rang que dans vos vers les personnages tiennent,
Sans quoi nos Chevaliers & tous les spectateurs
Sifleront hautement la Piéce & les Acteurs.
Il est donc important qu'en prenant la parole,
Le Héros n'aille pas d'un Dieu jouer le rôle.
A ses graves discours distinguez le vieillard
Du jeune Petit-maître, ennuyeux babillard.
Que la nourrice aussi paroissant sur la scène,
N'y prenne pas le ton d'une Dame Romaine;
Et que le laboureur, au sortir de son champ,
N'y vienne pas parler la langue du marchand.
Enfin chaque peuple a son stile & son génie:
On s'exprime à Colchos autrement qu'en Syrie.
Ceux d'Argos & de Thébe ont différentes mœurs,
Et le ton s'accommode aux diverses humeurs.

---

par un Laboureur, à qui Clytemnestre a donné Electre en mariage.

118 *Colchus an Assyrius*) M. Despréaux dit aussi:

Des siecles, des pays étudiez les mœurs:
Les climats font souvent les diverses humeurs.

119 *Aut famam sequere*) Les sujets qu'on traite sont connus ou imaginés. La convenance suffit pour les caracteres qu'on donne aux derniers, & de la ressemblance dans ceux qu'on attribue aux premiers. Racine a eû beau traiter l'Amour de la maniere la plus tendre dans sa Tragédie de Phédre, on ne lui a pas sçu bon gré d'avoir fait Hippolyte amoureux, contre ce que toute l'antiquité nous rapporte de ce Prince.

Scriptor. Homereum si fortè reponis Achillem ;
Impiger, iracundus, inexorabilis, acer :
Jura neget sibi nata, nihil non arroget armis.
Sit Medea ferox, invictaque ; flebilis Ino,
Perfidus Ixion, Io vaga, tristis Orestes.
Si quid inexpertum scenæ committis, & audes
Personam formare novam, servetur ad imum
Qualis ab incœpto processerit, & sibi constet.
Difficile est propriè communia dicere; tuque

---

120 *Homereum si fortè*) M. Despréaux dans son III. Chant ayant en vûe cet endroit d'Horace :

Des Héros de Romans fuyez les petitesses :
Toutes fois aux grands cœurs donnez quelques foiblesses.
Achille déplairoit moins boüillant & moins prompt.
J'aime à lui voir verser des pleurs pour un affront.
A ces petits défauts marqués dans sa peinture,
L'esprit avec plaisir reconnoît la nature ;
Qu'il soit sur ce modele en vos écrits tracé.
Qu'Agamemnon soit fier, superbe, intéressé.
Que pour ses Dieux Enée ait un respect austere.
Conservez à chacun son propre caractere.

Tous les caracteres des personnages dont parle Horace dans les vers suivants, sur lesquels on peut consulter les notes alphabétiques, avoient été mis sur la scéne par les Poëtes tragiques.

124 *Tristis Orestes*) *Tristis* signifie ici un homme que la tristesse jette dans la fureur. Euripide a admirablement réussi à représenter Oreste dans cet état, dans la piece qui porte son nom, où il paroît plutôt comme un spectre hideux, que comme un homme. Aussi Menelas s'écrie en le voyant : *O Dieux, que vois-je ? quel mort*

Suivez la renommée, ou que la convenance
Donne à vos fictions un air de vraisemblance.
Achille en vos écrits est-il représenté ?
Montrez-le actif, ardent, inflexible, emporté :
Qu'il se croie au-dessus des loix qui sont prescrites,
* Et qu'aux armes il donne un pouvoir sans limites.
* Que Médée ait un air implacable & cruel :
* Peignez-nous Ixion perfide & criminel,
* Ino versant des pleurs, Io toujours errante,
* Oreste malheureux, que sa fureur tourmente.
* D'un nouveau personnage êtes-vous l'inventeur ?
Qu'il soit toujours le même aux yeux du spectateur.
Des sujets trop communs causent beaucoup de peine
A qui veut les traiter comme il faut sur la scéne.

---

se présente à mes yeux ? Oreste répond : *Vous avez raison ; car mes maux sont si grands, que quoique je voie la lumiere, je ne vis plus.*

MENELAS.

Vos yeux sont égarés, votre regard funeste.

ORESTE.

Mon corps s'en est allé, & mon nom seul me reste.

125 *Si quid inexpertum*] M. Despréaux Chant III.

D'un nouveau personnage inventez vous l'idée ?
Qu'en tout avec soi-même il se montre d'accord,
Et qu'il soit jusqu'au bout tel qu'on l'a vû d'abord.

Aristote dit qu'Agathon pratiqua cela fort heureusement dans la piece qu'il intitula *la Fleur*, qui fut admirée de tout le monde, quoi que tout y fût inventé.

128 *Difficile est propriè communia*) Voyez le supplément aux notes, où l'on fait voir que M. Dacier & le P. Sanadon ont mal entendu cet endroit d'Horace.

Rectiùs Iliacum carmen deducis in actus,
Quàm si proferres ignota indictaque primus.
Publica materies privati juris erit, si
Nec circà vilem patulumque moraberis orbem;
Nec verbo verbum curabis reddere, fidus
Interpres: nec desilies imitator in arctum,
Unde pedem referre pudor vetet, aut operis lex.
Nec sic incipies, ut scriptor Cyclicus olim:
Fortunam Priami cantabo, & nobile bellum.

---

129 *Tuque rectiùs Iliacum carmen*) Quand Horace indique l'Iliade comme une source de sujets & de caracteres tragiques, il est du sentiment d'Aristote & de Platon, qui ont tous deux écrit qu'Homere est un Poëte tragique. Aristote dit en propres termes dans sa Poëtique, qu'Homere a fait des imitations dramatiques, & que son Iliade & son Odyssée ont le même rapport avec la Tragédie, que son Margitez avec la Comédie. Et Platon dans le X. Liv. de la Republ. appelle Homere *le Prince de la Poësie, & le premier des Poëtes tragiques.*

131 *Publica materies privati juris erit, si &c.*) C'est ainsi que Chrysippe se vantoit d'avoir rendu sienne la Médée d'Euripide, parce qu'en traittant ce sujet, il ne s'étoit pas assujetti à suivre la disposition que ce Poëte Grec avoit donnée à sa piece. Virgile a de même formé son Eneide sur l'Iliade & l'Odyssée d'Homere; mais quelle différence dans l'exécution?

133 *Nec verbo verbum*) Un Auteur tragique ne doit pas tellement puiser dans Homere, qu'il en soit le traducteur. Il faut imiter là-dessus la sagesse d'Eschyle, de Sophocle & d'Euripide.

Mais aussi dans Homére en trouvant au besoin,
D'en chercher d'inconnus épargnez-vous le soin.
Celui que vous prendrez dans les sources publiques,
Deviendra votre fond par les traits magnifiques
Et le beau coloris dont vous l'aurez doté,
S'ils peuvent lui donner un air de nouveauté,
Lorsqu'en ces ornemens que vous saurez y mettre,
On ne vous verra point suivre un autre à la lettre,
Par désir d'imiter jusques au moindre endroit
Ne vous réduisez pas tellement à l'étroit,
Que vous ne puissiez plus vous ouvrir le passage,
* Sans honte, ou sans forcer les regles de l'ouvrage.
* Ne commencez jamais par un exorde vain,
* Pareil à ce début d'un absurde Ecrivain,

---

136 *Nec sic incipies*) Horace blâme ici les commencemens fastueux & ampoulés, non-seulement des Poëmes Epiques, mais des tragiques; car il faut se souvenir qu'il applique à la Tragédie les regles du Poëme Epique. Si donc ces débuts éclatans sont ridicules dans celui-ci, ils le sont encore plus dans la Tragédie.

Ut scriptor) On ne sait pas bien quel est cet Auteur. Quelques Savans croyent que c'étoit Mævius. Il y en a qui prétendent que c'est Stasimus qui avoit fait la petite Iliade; car par les Scolies sur les Chevaliers d'Aristophanes, il paroît qu'on mettoit cet Auteur parmi les Poëtes Cyclyques. Photius le sépare pourtant de ce nombre, & on n'en connoît pas bien la raison.

137 *Fortunam Priami*) C'étoit là le début du Poëme. Son Auteur est appellé *Cyclique*, parce qu'il suivoit l'ordre des tems depuis la naissance de Priam jusqu'à sa

Quid dignum tanto feret hic promiſſor hiatu?
Parturient montes : naſcetur ridiculus mus.
Quantò rectiùs hic, qui nil molitur ineptè!
Dic mihi, Muſa, virum, captæ poſt tempora Trojæ,
Qui mores hominum multorum vidit, & urbes.
Non fumum ex fulgore, ſed ex fumo dare lucem
Cogitat, ut ſpecioſa dehinc miracula promat,

---

mort. Si Horace ſe mocque de ce début, que n'auroit-il point dit de celui de l'Achilleïde de Stace, qu'on peut mettre auſſi au nombre des Poëtes Cycliques :

Magnanimum Æacidem, formidatamque tonanti
Progeniem, & vetitam patrio ſuccedere cælo,
Diva, refer.

Pluſieurs de nos Poëtes François ont donné dans de pareils défauts, que M. Deſpréaux n'a pas auſſi manqué de reprendre dans ſon III. Chant de l'Art Poëtique, où il dit en parlant du Poëme :

Que le début ſoit ſimple & n'ait rien d'affecté.
N'allez pas dès l'abord ſur Pegaſe monté,
Crier à vos lecteurs d'une voix de tonnerre,
Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.

139 *Parturient montes*) Cette fable de la Montagne en travail eſt d'Eſope ; & Phedre en a fait une application générale à ceux qui font de magnifiques promeſſes qui ne produiſent rien.

Hoc ſcriptum eſt tibi,
Qui magna cum minaris, extricas nihil.

140 *Quantò rectiùs hic*) M. Deſpréaux a fort bien imité cet endroit, lorſque mettant ſeulement Virgile dans la place d'Homere, il a dit :

Qui crie à ses lecteurs d'une voix de tonnerre :
* *Je vais chanter Priam, & la fameuse guerre.*
Que produira l'Auteur après tous ces grands cris ?
La montagne en travail enfante une souris.
O que j'aime bien mieux l'Auteur plein de prudence,
Qui d'un ton plus aisé par ce début commence :
* *Muse, chante un Héros qui parcourant les mers,*
* *Apprit l'état, les mœurs de cent peuples divers,*
* *Après le jour fatal qui vit Troye enflammée.*
* Il ne veut pas du feu tirer de la fumée ;
* Mais après la fumée il fait briller le feu ;
Et pour donner beaucoup il ne promet que peu.
Vous le verrez bien-tôt enchanter vos oreilles
Du récit surprenant des plus grandes merveilles

O que j'aime bien mieux cet Auteur plein d'adresse,
Qui sans faire d'abord de si haute promesse,
Me dit d'un ton aisé, doux, simple, harmonieux :
Je chante les combats, & cet homme pieux,
Qui des bords Phrygiens conduit dans l'Ausonie,
Le premier aborda les champs de Lavinie.
Sa Muse en arrivant ne met pas tout en feu ;
Et pour donner beaucoup ne nous promet que peu.
Bientôt vous le verrez prodiguant les miracles,
Du destin des Latins prononcer les oracles ;
De Stix & d'Acheron peindre le noirs torrens,
Et déja des Césars dans l'Elisée errans.

144 *Ut speciosa dehinc miracula*) On ne peut rien non plus de plus flateur pour Homere, que l'éloge qu'a fait Longin des fictions de ce grand Poëte, lorsqu'il les a appellées les Songes de Jupiter : *car que peut-on penser,* dit-il, *de ces fictions, sinon que ce sont des songes de Jupiter même.*

Antiphatem, Scyllamque, & cum Cyclope Charybdin ;
Nec reditum Diomedis ab interitu Meleagri,
Nec gemino bellum Trojanum orditur ab ovo.
Semper ad eventum festinat, & in medias res,
Non secùs ac notas, auditorem rapit, &, quæ
Desperat tractata nitescere posse, relinquit;
Atque ita mentitur, sic veris falsa remiscet,

---

146 *Ab interitu Meleagri*) Le sens de ce passage est qu'Homére dans son Poëme sur le retour d'Ulysse, n'a pas fait comme le Poëte Antimacus, qui dans son Poëme du retour de Dioméde, a commencé les avantures de ce Héros par le récit de la mort de son oncle. Et il veut par-là désabuser les Poëtes dont *l'esprit phlegmatique*, pour me servir des paroles de M. Despréeaux,

Garde dans ses fureurs un ordre didactique :
Qui chantant d'un Héros les exploits éclatans,
Maigres historiens suivent l'ordre des tems.

147 *Nec gemino bellum* Horace se mocque ici de l'Auteur de la petite Iliade, qui avoit commencé son Poëme par l'histoire de ces deux œufs célébres, de l'un desquels on avoit vû éclore Helène & Clytemnestre, & de l'autre Castor & Pollux. C'étoit prendre la chose de bien loin. Vida dans sa Poëtique L. II. renchérissant sur ce précepte, ne veut pas même qu'on commence à décrire la ruine de Troye par le Jugement de Paris, qui adjugea la Pomme d'or à Venus.

Neve Ilii
Inchoet excidium veteri pastoris ab usque
Judicio. ——— Voyez le supplément aux notes.

Lorsque vous l'entendrez sur le plus noble ton
Parler des cruautés du Prince Lestrigon,
De Scylla, de Caribde, & du fameux Cyclope.
* En voulant ramener Diomède en Europe,
* Par la mort de son oncle il ne débute pas,
Ni par les fils de Lede en chantant les combats
* Qui mirent à la fin la fiere Troye en cendre.
* Il court toujours au but, & sans se faire attendre,
* Il porte l'Auditeur au milieu des sujets,
* Comme s'il le trouvoit instruit de tous les faits.
En Ecrivain prudent il laisse une matiere
Sur laquelle il ne peut répandre la lumiere;
Et met le faux, le vrai, tellement dans leur lieu,

---

148 *Semper ad eventum festinat*) M. Despréaux dans son III Chant parlant d'Homere, dit aussi :

Sans garder dans ses vers un ordre méthodique,
Son sujet de soi-même & s'arrange & s'explique :
Tout sans faire d'apprêts s'y prépare aisément.
Chaque vers, chaque mot court à l'évenement.

Une conduite contraire à celle d'Homere, dit M. Dacier, c'est celle de Stace dans sa Thébaide; au lieu de marcher vers la fin de son action, il semble qu'il appréhende d'y arriver, & il la recule par des épisodes qui sont si indépendans de son sujet, qu'on pourroit les retrancher absolument sans rien changer au tout.

148. *Et in medias res*]Macrobe dans le II. Chap. du XV. Liv. des Saturnales a eu en vûe cet endroit d'Horace, lorsqu'il a dit : *Homerus vitans in Poëmate historicorum similitudinem*, &c. *Ipse poëticâ disciplinâ à rerum medio capit, & ad initium post reversus est.*

Primo ne medium, medio ne discrepet imum.
Tu, quid ego, & populus mecum desideret, audi.
Si plausoris eges aulæa manentis, & usque
Sessuri, donec cantor, vos plaudite, dicat:
Ætatis cujusque notandi sunt tibi mores,
Mobilibusque decor naturis dandus, & annis.
Reddere qui voces jam scit puer, & pede certo
Signat humum, gestit paribus colludere, & [iram

155 *Cantor, vos plaudite, dicat*) *Vos plaudite*, sont les paroles que disoit le chœur à la fin de la piece. Quintilien dans le chap 1. du liv. 6. dit que c'est sur-tout lorsqu'on approchoit du tems de prononcer ces paroles qu'il falloit tâcher d'émouvoir le Théâtre : *Tunc est commovendum Theatrum, cùm ventum ad ipsum illud, quo veteres comœdiæ tragœdiæque clauduntur, plaudite.*

156 *Ætatis cujusque*] Lorsqu'il s'agit de décrire les mœurs, le Poëte doit avoir égard aux différens âges qui emportent des goûts tous différens ; & l'on peut appliquer à ceci ce que dit Cornelius Gallus :

Diversos diversa juvant, non omnibus annis
Omnia conveniunt, res priùs apta nocet.

M. Despréaux dans son Art Poëtique Chant III.

Le tems qui change tout, change aussi nos humeurs.
Chaque age a ses plaisirs, son esprit & ses mœurs.

Et Regnier Satyre V.

Chaque âge a ses humeurs, son goût & ses plaisirs ;
Et comme notre poil, blanchissent nos desirs.

157 *Mobilibusque decor naturis*] Les inclinations

Que le début, la fin répondent au milieu.
* Ecoutez ce qu'il faut que votre Muse fasse
* Pour plaire à tout le peuple & contenter Horace.
* Voulez-vous mériter les applaudissemens
* Du spectateur assis aux divertissemens,
* Jusqu'à ce que le chœur, la toile encor levée,
* Ordonne d'applaudir à la piéce achevée ?
De chaque âge avec soin dépeignez-nous les mœurs.
Le tems qui change tout change aussi les humeurs.
* L'enfant qui sait marcher & former des paroles,
* Aime avec ses égaux les passe-tems frivoles.

---

différentes de chaque âge ont leur beauté comme chaque saison a les siennes ; & c'est ce que veut signifier Horace par le terme *decor*. Après cet avis général, le Poëte parcourt ces quatre âges, & nous en donne un portrait achevé tiré d'après nature, dont M. Despréaux n'a pas manqué d'enrichir sa Poëtique. Il n'y a que le caractere de l'enfance qu'il a omis, à l'exemple d'Aristote, qui dans sa Rhetorique n'a parlé que de la jeunesse, de l'âge viril & de la vieillesse. Nous avons emprunté de son imitation tout ce que nous avons pû en prendre pour l'ajuster à une traduction fidelle.

158 *Reddere qui voces jam scit puer*] M. Regnier a aussi imité ces portraits d'Horace, sans omettre celui de l enfant :

L'enfant qui sait déja demander & répondre,
Qui marque sans broncher la terre de ses pas,
Avecque ses pareils se plaît en ses ébats,
Il fuit, il vient, il parle, il pleure, il saute d'aise :
Sans raison d'heure en heure il s'émeut & s'appaise.

Colligit ac ponit temerè, & mutatur in horas.
Imberbus juvenis tandem custode remoto,
Gaudet equis canibusque, & aprici gramine campi;
Cereus in vitium flecti, monitoribus asper,
Utilium tardus provisor, prodigus æris,
Sublimis, cupidusque, & amata relinquere pernix.
Conversis studiis, ætas, animusque virilis

---

161 *Imberbus juvenis*] M. Dacier remarque qu'Horace a copié Aristote dans cette peinture des mœurs; mais qu'il avoit peint en petit ce que le Philosophe dans le II. Liv. de sa Rhetorique a peint en grand, lorsqu'il a dit: *Les jeunes gens sont fort sensuels & fort attachés à leurs plaisirs. Pour contenter leur passion, ils trouvent tout facile; ils sont fort changeans, & fort sujets à se lasser des choses qu'ils ont le plus aimées: tout ce qu'ils souhaitent, ils le souhaitent avec ardeur, mais cette ardeur s'éteint trop vite: ils aiment l'honneur, qu'ils préferent aux richesses: ils sont coleres, emportés, simples, francs, crédules, pleins d'espérance, généreux, vaillans, présomptueux, susceptibles de sentimens, de compassion, grands railleurs: ils sont capables de honte: ils aiment leurs amis par le seul plaisir qui leur revient de ce commerce; ils quittent l'utile pour l'honnête; leurs fautes sont toujours plus grandes que celles des autres; & quand ils offensent, ce n'est pas tant pour nuire, que pour faire affront.* Regnier commentant la description d'Horace, dit aussi:

Croissant l'âge en avant, sans soins de gouverneur,
Relevé, courageux & cupide d'honneur,
Il se plaît aux chevaux, aux chiens, à la campaigne.
Facile au vice, il hait les vieux & les dédaigne:

Il s'irrite, il s'appaise, & toujours inconstant
Ne peut être avec soi d'accord un seul instant.
Le jeune homme à son tour bouillant dans ses caprices
Reçoit facilement l'impression des vices:
Les chiens & les chevaux sont ses plus grands plaisirs,
Il est prodigue, altier, volage en ses desirs;
Aux avis d'un Censeur il se montre indocile,
Et ne se presse point de penser à l'utile.
L'âge viril plus mur prévoyant l'avenir,
Contre la pauvreté songe à se prémunir:

Rude à qui le reprend, paresseux à son bien,
Prodigue, dépensier, il ne conserve rien:
Hautin, audacieux, conseiller de soi-même,
Et d'un cœur obstiné s'aheurte à ce qu'il aime.

Ce dernier vers contredit à l'*amata relinquere pernix* d'Horace. M. Despréaux plus élegant & plus concis, rend ainsi le portrait en quatre vers:

Un jeune homme toujours boüillant dans ses caprices,
Est prompt à recevoir l'impression des vices:
Est vain dans ses discours, volage en ses désirs,
Rétif à la censure, & fou dans les plaisirs.

162 *Gaudet equis*] C'est ce que Simon dans l'Andrienne dit de son fils, qui n'avoit plus de gouverneur:

Quod plerique faciunt adolescentuli,
Ut animum ad aliquod studium adjungant, aut equos
Alere, aut canes ad venandum.

166 *Conversis studiis*] Les mœurs de l'âge viril tiennent le milieu entre celles des jeunes gens & celles des vieillards, ensorte qu'on les trouve en retranchant les excès où tombent les uns & les autres. M. Regnier dans

Quærit opes & amicitias : inservit honori ;
Commisisse cavet, quod mox mutare laboret.
Multa senem circumveniunt incommoda : vel quòd
Quærit, & inventis miser abstinet, ac timet uti :
Vel quòd res omnes timidè, gelidèque ministrat,

---

l'endroit que j'ai cité décrivant l'homme dans sa maturité :

L'âge au soin se tournant, homme fait, il acquiert
Des biens & des amis, si le tems le requiert,
Il masque ses discours comme sur un Théatre,
Subtil, ambitieux, l'honneur il idolâtre.
Son esprit avisé prévient le repentir,
Il se garde d'un lieu difficile à sortir.

Et M. Despréaux :

L'âge viril plus mûr inspire un air plus sage ;
Se pousse auprès des Grands, s'intrigue, se ménage :
Contre les coups du sort cherche à se maintenir,
Et loin dans le présent regarde l'avenir.

169 *Multa senem circumveniunt incommoda*) Les mœurs de la vieillesse sont justement le contraire de celles de la jeunesse. M. Dacier rapporte aussi en gros ce qu'Aristote en a écrit ; Les *vieillards sont difficiles, irrésolus, malins, soupçonneux, chagrins, avares, timides. Comme ils n'aiment guère, ils ne haïssent guère non plus. Ils ont l'âme petite, & sont fort attachés à la vie ; ils se plaigent sans cesse ; ils préférent l'intérêt à l'honneur. Ils sont sans honte, ils ne conçoivent de l'espérance que fort difficilement ; ils parlent beaucoup. Ils sont coléres, insensibles aux plaisirs plus par foiblesse que par vertu : ils donnent tout à leurs maximes particuliéres, & rien à l'usage & à la coutume. Quand ils offensent, c'est toujours pour nuire : ils sont compatissans ; mais*

Il se pousse, il s'intrigue, & met tout en usage
Pour gagner des amis près des Grands qu'il ménage,
Pour monter aux honneurs, pour acquérir du bien;
Et par légereté n'entreprend jamais rien.
Mais que de maux, hélas! assiégent la vieillesse!
Sans jouir de ses biens, elle amasse sans cesse.
Difficile, & montrant un air toujours glacé,
Censure le présent, & vante le passé;
Inhabile aux plaisirs dont la jeunesse abuse,

---

leur compassion vient de leur foiblesse, & non pas de leur humanité. Le portrait de la vieillesse n'est pas non plus celui que Regnier a le plus mal attrappé:

Maints fâcheux accidens surprennent la vieillesse,
Soit qu'avec du souci gagnant de la richesse
Il s'en défend l'usage, & craint de s'en servir,
Que tant plus il en a, moins s'en peut assouvir;
Ou soit qu'avec froideur il fasse toute chose,
Imbécille, douteux, qui voudroit & qui n'ose,
Dilayant, qui toujours a l'œil sur l'avenir.
De léger il n'espére, & croit au souvenir:
Il parle de son tems, difficile & sévére,
Conjurant la jeunesse use des droits de pere;
Il corrige, il reprend, hargneux en ses façons,
Et veut que tous ses mots soient autant de leçons.

Et M. Despréaux:

La vieillesse chagrine incessamment amasse:
Garde, non pas pour soi, les trésors qu'elle entasse,
Marche en tous ses desseins d'un pas lent & glacé,
Toujours plaint le présent, & vante le passé.

Les deux vers qui restent se trouvent dans notre Traduction.

171 *Gelidè que ministrat*] Virgile Eneid. Liv. V.

Dilator, spe longus, iners, avidusque futuri,
Difficilis, querulus, laudator temporis acti
Se puero; censor castigatorque minorum.
Multa ferunt anni venientes commoda secum,
Multa recedentes adimunt. Ne fortè seniles
Mandentur juveni partes, pueroque viriles:
Semper inadjunctis ævoque morabimur aptis.
Aut agitur res in scenis, aut acta refertur.
Segniùs irritant animos demissâ per aurem,
Quàm quæ sunt oculis subjecta fidelibus, & quæ
Ipse sibi tradit spectator: non tamen intùs
Digna geri promes in scenam, multaque tolles

Sed enim gelidus tardante senectâ
Sanguis hebet, frigent que effœta in corpore vires.
C'est-à-dire, comme le rend M. de Segrais:
Mais mon sang dans mon corps refroidi par les ans,
Appesantit ma force, engourdit tous mes sens.

172 *Spe longus*] Lambin a expliqué ces mots: qui porte loin ses espérances. M. Dacier au contraire veut que ce soit le DUSELPIS d'Aristote, qui signifie que les vieillards n'espérent que difficilement, à cause de leur timidité naturelle.

173 *Laudator temporis acti*] Maximian Eleg. 1. dit aussi au sujet du vieillard:
Laudat præteritos, præsentes despicit annos.
Hoc tantum rectum, quod facit ipse, putat.

178 *Semper in adjunctis ævoque morabitur aptis*] C'est le précepte d'Aristote: *dans les mœurs il faut toujours chercher ou la nécessité* (c'est-à-dire, ce qui suit l'âge nécessairement, ce qu'Horace appelle *adjuncta ævo) ou la*

Blâme en eux les douceurs que l'âge lui refuse ;
Et son esprit quinteux, temporiseur, tremblant,
Ne vient à bout de rien marchant d'un pas trop lent.
* Les ans venant à nous nous comblent d'avantages ;
* Mais en s'en retournant ils nous font mille outrages.
Ainsi pour éviter de donner par hazard,
* Au jeune homme fougueux le rôle d'un vieillard,
A l'enfant sans arrêt un grave personnage,
* Etudiez l'esprit & le goût de chaque âge.
De la nature en lui remarquez tous les traits,
Et tâchez d'en former vos fideles portraits.
* Ou la scène à nos yeux représente la chose,
* Ou par le seul récit un Acteur nous l'expose.
Tout ce que l'œil saisit nous frappe fortement :
L'oreille sur l'esprit agit moins vivement ;
Car la chose qu'on voit est toujours mieux conçue.
* N'allez pas cependant exposer à la vûe
* Ce que la raison veut qui se passe au-dedans :

---

vraisemblance, c'est-à-dire, ce qu'on peut lui donner vraisemblablement, ce qu'Horace appelle *apta ævo.* M. Despréaux dit aussi :

Ne faites point parler vos Acteurs au hazard,
Un vieillard en jeune homme, un jeune homme en vieillard.

183 *Non tamen intùs digna geri*] M. Despréaux Chant II.

Ce qu'on ne doit point voir, qu'un récit nous l'expose ;
Les yeux en le voyant saisiront mieux la chose :
Mais il est des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille, & reculer des yeux.

Ex oculis, quæ mox narret facundia præsens.
Nec pueros coràm populo Medea trucidet:
Aut humana palàm coquat exta nefarius A-
treus: [guem.
Aut in avem Procne vertatur, Cadmus in an-
Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus
odi.
Neve minor, neu sit quinto productior actu
Fabula, quæ posci vult, & spectata reponi;
Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus.

---

184 *Facundia presens*) Le récit d'un Acteur doit être éloquent & pathétique, comme dans l'Edipe de Sophocle le récit de la mort de Jocaste, & de l'action d'Edipe qui s'est crevé les yeux; & dans l'Electre le récit de la mort d'Oreste.

185 *Nec pueros coràm populo*] Il a été parlé dans les notes alphab. sur les Odes de *Medée*, *d'Atrée* & de *Progné*.

187 *Cadmus in anguem*] Cadmus & Hermione, selon la fable, furent changés en serpens; mais se ressouvenant de leur premiere origine, ils ne fuyoient point les hommes, & ne leur faisoient point de mal. Ovide au Liv. 4. des Metamorph.

Quod ve priùs fuerant placidi meminere dracones.

Cette métamorphose de Cadmus en serpent arriva à Enclée, ville d'Illyrie, au rapport des Mitologues.

189 *Neve minor neu sit quinto*] Ce précepte est fondé sur la pratique constante de tous les Poëtes anciens qui ont divisé leurs pieces en cinq *Actes*. Aristote ne s'est pas expliqué clairement la-dessus, s'étant contenté de dire que les Poëtes doivent donner à leur sujet une étendue qui ne soit pas arbitraire, mais certaine; pour Ascanius Pedanius (on ne sait si c'est avant ou après Ho-

* Epargnez-nous l'aspect de plusieurs incidens
Dont l'éloquent Acteur instruira dans la suite.
* Que Médée en fureur préte à prendre la fuite,
* Du meurtre de ses fils ne souille point nos yeux :
* Que l'inhumain Atrée égorgeant ses neveux,
* De leurs membres tremblans nous ôte le spectacle.
* Nous rejettons aussi l'incroyable miracle,
* Ou de Progné volante, ou de Cadmus rampant,
* Qui prendra devant nous la forme d'un serpent.
Que la piéce qui veut que souvent on la jouë,
Et que sans se lasser le spectateur la loue,
* Ait cinq actes complets, jamais ni plus ni moins :
* Qu'un Dieu n'y montre pas sa puissance & ses soins,
Si-non quand on ne peut sans la vertu divine
Donner au denouement l'effet qu'on lui destine.

---

race) a spécifié comme lui que toute piece de Théâtre devoit avoir cinq Actes : *Fabula, sive tragica, sive comica, quinque actus habere debet.* Voyez Tom. 4. les notes alphabétiques sur la Tragédie.

191 *Nec deus intersit*] Aristote a donné le premier ce précepte, & a condamné la Medée d'Euripide, pour avoir eu recours à une divinité qui venoit dans une machine, & qui délioit ce qui étoit trop embarassé. *Dans les mœurs,* dit-il, au Chap. XVI. de sa Poëtique, *comme dans la disposition du sujet, il faut toujours chercher ou le nécessaire, ou le vrai-semblable, de sorte que les choses arrivent ou nécessairement ou vrai-semblablement. Il est donc évident par-là que le dénouement du sujet doit être tiré du sujet même, sans qu'on y emploie le secours d'une*

Inciderit : nec quarta loqui persona laboret.
Actoris partes chorus, officiumque virile
Defendat : neu quid medios intercinat actus,
Quod non proposito conducat & hæreat aptè.
Ille bonis faveatque, & consilietur amicè,
Et regat iratos, & amet peccare timentes :
Ille dapes laudet mensæ brevis: ille salubrem
Justitiam, legesque, & apertis otia portis :

---

machine, comme dans la Medée, ou comme dans la Tragédie de l'Iliade sur le retour des Grecs.

Nisi dignus vindice nodus] Les anciens Poëtes trouvant cette regle d'Aristote trop génante, la réserverent pour les pieces du premier ordre ; & se permirent l'usage des machines dans les dénouements qui paroissoient demander un secours surnaturel. C'est pourquoi Horace met cette modification, pour favoriser ce dernier usage : ou plutôt, comme le remarque le P. Sanadon, il a rappellé l'usage qui avoit été pratiqué de tout tems, même avant Aristote, comme il paroît par le Philoctete de Sophocle, & par plusieurs piéces d'Euripide.

192 *Nec quarta loqui persona*] Les Anciens ne mettoient communément que deux Acteurs qui parloient dans une Scene. On en voyoit rarement trois, & presque jamais quatre. C'est pourquoi Diomede a écrit : *In Græco dramate ferè tres persona sola agunt.* Nos Poëtes tragiques ne se sont pas contentés de faire parler quatre Acteurs dans une même Scene, ils en ont ajouté un cinquiéme, & ils l'on fait avec succès, dit M. Dacier. *On ne fait point de scrupule*, dit aussi Scaliger au III. Liv. de sa Poëtique, *de faire parler quatre personnes dans une même Scene, comme on peut le remarquer dans Aristophane, lorsque dans ses Grenouilles il ressuscite & fait parler des morts. Combien de personnages n'introdui-*

Il ne faut pas non plus qu'un quatriéme Acteur
Vienne dans une scène être interlocuteur :
Que dans l'entr'acte enfin, pour que tout réussisse,
D'un Acteur animé le chœur fasse l'office.
Il doit dans tous ses chants seconder l'action,
Et garder avec elle une étroite union.
Des bons, dans les conseils, qu'il prenne la défense,
Appaise la colére, abbaisse l'arrogance;
Qu'il vante par ses sons au public enchanté
L'amour de la vertu, de la frugalité;
La Justice, les Loix, l'heureuse destinée

---

fit-il pas dans la fin du Plutus, & dans les Oiseaux? jusqu'à Mercure même, & ainsi des autres. Cependant ces exemples ne sont favorables qu'à la Comédie, & non point à la Tragédie dont parle Horace, qui n'a fondé son précepte que sur l'usage des Anciens.

193 *Actoris partes chorus*] Voyez dans les notes du 4. vol. *Chœur.*

196 *Ille bonis faveatque*] Le chœur favorisoit toujours les gens de bien; & il paroît que le Théatre étoit alors une école où l'on devoit apprendre peut-être mieux que dans les Temples la justice & la piété.

197 *Et regat iratos*] Comme dans l'Œdipe, où le chœur tâche d'appaiser la colere de ce Prince contre Tiresias, & celle de Tiresias contre ce Prince.

Et amet peccare timentes] Dans l'Œdipe le chœur qui chante après le troisiéme Acte, dit: *Que les Dieux me donnent d'heureuses destinées pendant que je conserverai la sainteté dans mes paroles & dans mes actions, selon les regles qui nous ont été prescrites par les loix qui sont descendues du ciel, & dont l'Olympe seul est le pere.*

199 *Ille salubrem justitiam legesque*] Le chœur de

Ille tegat commiſſa, Deoſque precetur & oret,
Ut redeat miſeris, abeat fortuna ſuperbis.
Tibia non ut nunc orichalco vincta, tubæque
Æmula, ſed tenuis ſimplexque foramine pauco,
Adſpirare, & adeſſe choris erat utilis, atque
Nondùm ſpiſſa nimis complere ſedilia flatu:
Quò ſanè populus numerabilis, ut potè parvus,
Et frugi, caſtuſque, verecunduſque coïbat.
Poſtquàm cœpit agros extendere victor, & urbem
Latior amplecti murus, vinoque diurno

---

l'Œdipe fournit auſſi des exemples merveilleux de cela, comme dans celui qui commence : *La violence est la mere de l'injuſtice ; la violence quand elle a entaſſé crime ſur crime, dégenere enfin en une fatale néceſſité*, &c. Et ailleurs : *Il y a*, dit-il, *dans les loix un Dieu puiſſant qui triomphe de notre injuſtice, & qui ne veille jamais.*

Et apertis otia portis] Comme dans ce beau chœur d'Euripide, qui en s'adreſſant à la Paix, lui dit : *Reine des richeſſes, heureuſe Paix, la plus belle des Déeſſes, que j'ai d'impatience de vous voir, & que vous vous faites longtems attendre ! Je crains que la vieilleſſe ne vienne m'accabler avant que je puiſſe voir votre beauté ſi pleine de graces, vos danſes, vos chants, vos couronnes & vos feſtins.*

200 *Ille tegat commiſſa*] C'eſt la qualité la plus eſſentielle au chœur que la fidélité & le ſecret. Il eſt parlé ſpécialement de cette condition dans les notes alphab. du IV. vol. Voyez *Chœur*.

* De l'état qui jouit d'une paix fortunée.
* Qu'à garder les secrets il soit religieux :
* Que par ses vœux ardens il obtienne des Dieux
Qu'ils comblent de faveurs l'innocent misérable,
Et refusent leurs dons à l'orgueilleux coupable.

La Flute plus petite, & plus simple en ses sons,
N'imitoit pas jadis le bruit de nos Clairons.
Dans les chœurs qu'elle aidoit elle obtenoit sa place
Parmi des Auditeurs qui tenoient moins d'espace ;
Car le peuple assemblé n'étoit pas si nombreux,
Mais étoit plus que nous modeste & vertueux.
Depuis qu'il s'étendit par le sort des batailles,
Et qu'il put aggrandir le tour de ses murailles,

---

201 *Ut redeat miseris, abeat fortuna superbis*] Dans l'Electre de Sophocle, le chœur dit à cette Princesse : *Puissiez-vous être bientôt autant au-dessus de vos ennemis, que vous êtes présentement au-dessous d'eux*, &c. Les Anciens, ajoute M. Dacier, ont reproché à Euripide que ses chœurs ne s'intéressoient pas toujours assez pour ceux qui étoient persécutés. Mais c'est à quoi les chœurs de Sophocle n'ont jamais manqué.

202 *Tibia non ut nunc*] La flute accompagnoit les chants du chœur. Horace explique les changemens qui y étoient arrivés pour la musique & pour les vers. On peut consulter là-dessus les notes alphab. du 1. vol. au mot *Flute*.

208 *Postquàm cœpit agros extendere*] C'est le propre de la prosperité de corrompre les mœurs & les plaisirs, bannissant des uns & des autres la simplicité.

209 *Vino que diurno*] Il n'étoit pas permis aux premiers Romains de faire la débauche en plein jour, pas

Placari Genius festis impunè diebus ;
Accessit numerisque modisque licentia major.
Indoctus quid enim saperet, liberque laborum
Rusticus, urbano confusus, turpis honesto ?
Sic priscæ motumque, & luxuriam addidit arti
Tibicen, traxitque vagus per pulpita vestem.
Sic etiam fidibus voces crevere severis,
Et tulit eloquium insolitum facundia præceps,
Utiliumque sagax rerum, & divina futuri

---

même les jours de fêtes : c'est pourquoi il met *vino diurno*, comme un déreglement auparavant inconnu.

212 *Indoctus quid enim*] La variété & les airs lascifs qu'on avoit ajoutés à la Musique & à la Poësie, Horace les attribue à l'ignorance, à l'oisiveté, & à la grossiereté des villageois que les Romains avoient reçus dans la nouvelle enceinte de leurs murs. Socrate & Platon, dit M. Dacier, en auroient jugé de même ; car ils ont fait voir que cette Musique variée & lascive, vient toujours de l'ignorance de l'esprit, & de la corruption du cœur, & entraîne après elle toutes sortes de désordres.

214 *Motumque & luxuriam addidit arti*] Pline a opposé comme Horace à la simplicité de la Musique ancienne, la variété & la lasciveté de la nouvelle, lorsqu'il a dit : *Cùm adhuc simplici Musicâ uterentur ;* & ensuite, *postquàm varietas accessit, & cantûs quoque luxuria.* Ce qui est pris du IV. Liv. de l'histoire des Plantes de Theophraste, qui a dit *jouer de la flute sans fard*, comme Pline *simplici musicâ uti ;* & a ajouté *jouer de la flute avec fard*, comme Pline *varietatem & cantûs luxuriam adhibere.* Platon a tout compris sous le mot

Il passa chaque jour de fête impunément
A boire, à se livrer au divertissement.
* La musique & les vers prirent plus de licence.
* Car quel goût peut avoir une oisive ignorance,
Qui voit le citoyen au villageois mêlé,
* Avec l'homme d'honneur le faquin assemblé ?
Le chant joignit alors, quittant son air modeste,
A de lubriques sons l'indécence du geste,
Losqu'un art qui charma par l'air de nouveauté,
Fut à l'art ancien par le luxe ajouté.
Le joueur d'instrumens fit encor l'étalage
D'un vêtement nouveau choisi pour cet usage ;
Le traîna sur la scène aux sons de son haubois.
La lyre prit de même un plus haut ton de voix ;
* Et le chœur se servant d'une éloquence outrée,
* L'expression des vers, jadis mieux mesurée,

---

de *varieté*, en disant, *la varieté de la Musique a produit l'intempérance.*

216 *Sic etiam fidibus*] Voyez sur la *Lyre* les notes alphabétiques Tom. I.

217 *Et tulit eloquium insolitum*] Les vers dans les chœurs éprouverent le même changement que la Musique. Au lieu de cette noble simplicité qui y regnoit auparavant, on y affecta une éloquence outrée. Les Poëtes, dit le P. Sanadon, quitterent le langage de la nature, pour prendre un stile guindé, plein de figures outrées, de pensées brillantes, & d'expressions entortillées. Les mêmes causes, ajoute-t-il, ont produit les mêmes effets dans tous les siecles.

281 *Utiliumque sagax rerum*] Les chœurs qui n'étoient

Sortilegis non discrepuit sententia Delphis.
Carmine qui tragico vilem certavit ob hircum ,
Mox etiam agrestes Satyros nudavit,& asper
Incolumi gravitate, jocum tentavit, eò quòd
Illecebris erat , & gratâ novitate morandus
Spectator , functusque sacris , & potus , & exlex.
Verùm ita risores , ita commendare dicaces
Conveniet Satyros , ita vertere seria ludo ,
Ne , quicumque Deus , quicumque adhibebitur heros ,
Regali conspectus in auro nuper & ostro ,
Migret in obscuras humili sermone tabernas,
Aut dum vitat humum,nubes, & inania captet.
Effutire leves indigna tragœdia versus ,

---

auparavant employés qu'à donner des avis utiles, quitterent la simplicité de leur premier langage, pour donner dans celui des prophéties ; & l'on peut dire de ces chœurs ce que le chœur dit de lui-même dans l'Agamemnon d'Eschyle :

Sans mission qui m'autorise ,
Et sans gages je prophétise.

219 *Sortilegis non discrepuit*] Cela ne pouvoit manquer d'arriver, dit le P. Sanadon : dès qu'on ne veut pas parler dans le goût naturel, on donne dans le Phébus; on prend un stile énigmatique, & on met son esprit à la torture pour y mettre celui des autres. Il a été parlé de *Delphes* & de ses oracles dans les notes alphab. du 1. vol.

220 *Carmine qui tragico*] Voyez les notes alphab.

S'énonça sur les faits & présents & futurs
Comme à Delphes le font les oracles obscurs.
Celui qui disputa d'abord en vers tragiques
Pour le vil prix d'un bouc dans des fêtes bachiques;
Introduisit après un Poëme effronté
Par des Satyres nuds gravement débité.
On y mêla des traits d'un enjouement habile,
Dont la naïveté, dont l'agrément du stile,
Parut propre au sortir du service divin
A retenir le peuple échauffé par le vin.
* Mais il faut tellement disposer la satyre,
* Passant du sérieux à ce qui porte à rire,
* Que le Dieu, le Héros plein de rares vertus,
* Que nous avons vûs d'or & de pourpre vêtus,
* N'aillent pas, imitant le stile des comiques,
* Par leur discours rampans loger dans les boutiques;
Ou par un autre excès dans de sublimes vers,
Voulant trop s'élever, se perdre dans les airs.
La Muse qui préside à la tragique scène

---

sur la Tragédie & la Satyre dans les précédens volumes.

223 *Illecebris erat, & gratâ novitate*] Diomede & Marius Victorinus ont écrit la même chose: *Satyros induxerunt ludendi causâ, jocandique, ut simul spectator, inter res tragicas seriasque, satyrorum quoque jocis & lusibus delectaretur.*

229 *Migret in obscuras*] Horace fait ici allusion aux pieces comiques qu'on appelloit *Tavernieres*, sur lesquelles on peut consulter les notes alphab du IV. vol. à l'article de la Comédie.

231 *Indigna tragædia*] Horace ne parle pas ici de la

Ut festis matrona moveri jussa diebus,
Intererit Satyris paulùm pudibunda protervis.
Non ego inornata & dominantia nomina solùm,
Verbaque, Pisones, Satyrorum scriptor amabo ;
Nec sic enitar tragico differre colori,
Ut nihil intersit, Davusne loquatur, & audax
Pythias, emuncto lucrata Simone talentum,
An custos, famulusque Dei Silenus alumni.
Ex noto fictum carmen sequar, ut sibi quivis

Tragédie proprement dite, mais de l'Atellane, de la piece Satyrique.

232 *Ut festis matrona*] Cette comparaison est fort belle. On n'a qu'à voir les Satyres du Cyclope d'Euripide ; ils sont tels qu'Horace les demande, & ils tiennent le milieu dont il donne ici des leçons. Voyez le supplément aux notes.

234 *Et dominantia nomina*] Ce sont des termes qui disent les choses par leur nom, ce qui ne convient pas dans certaine matiere. Les pieces Satyriques qu'on faisoit du tems d'Horace, étoient trop libres, & c'est ce qu'il veut qu'on corrige.

236 *Nec sic enitar tragico*] Le stile de ces pieces Satyriques devoit garder un juste milieu entre celui de la Tragédie & de la Comédie, de telle sorte pourtant qu'il falloit donner un langage plus relevé au Sylene qui y jouoit le principal personnage. Il parle toujours noblement dans le Cyclope d'Euripide : aussi est-ce une vraie Tragédie, comme l'Atellane des Romains.

237 *Davusne*] Davus, valet de Comédie dans Ménandre & dans Terence. Pithias étoit une servante qui

Ne reçoit point les vers d'une futile veine;
Et comme on voit d'un air modeste & sérieux
Danser une Matrône aux fêtes de nos Dieux :
Telle doit se montrer l'auguste Tragédie,
Aux Satyres hardis se trouvant réunie.
Je blâme aussi des vers dont l'art n'excellera
Qu'à dire par son nom tout ce qu'il leur plaira.
Il faut de l'ornement dans l'écrit satyrique.
Qu'il n'aille pas non plus de la piéce tragique
Différer tellement, qu'on ne distingue pas
Si c'est Davus qui parle, & cette Pithias
* Qui sachant se servir de quelque utile ruse,
* Escroque de l'argent à Simon qu'elle abuse,
Ou si l'on fait parler le vieillard Silenus,
Le pere nourricier du charmant Dieu Bacchus.
De quelques faits connus je veux aussi qu'on tire
Les sujets qu'en public doit traiter la satyre,
Afin qu'un spectateur plein de ce qu'il entend,
S'imagine pouvoir en dire tout autant,
Ne sentant son erreur qu'en éprouvant la peine,

---

escroquoit de l'argent au vieillard Simon dans une Comédie de Lucilius.

239 *An custos famulusque dei*] Orphée au commencement de son Hymne à Sylene, lui donne aussi la qualité de pere nourricier de Bacchus, lorsqu'il dit :

A mes accens prête l'oreille,
O pere nourricier du grand Dieu de la treille.

Les Anciens le représentoient comme un veillard ridé, chauve, camus, qui avoit une longue barbe.

Speret idem: sudet multùm, frustràque laboret
Ausus idem: tantùm series, juncturaque pollet:
Tantùm de medio sumptis accedit honoris.
Sylvis deducti caveant, me judice, Fauni,
Ne velut innati triviis, ac penè forenses,
Aut nimiùm teneris juvenentur versibus unquàm,
Aut immunda crepent, ignominiosaque dicta.

---

241 *Ut sibi quivis speret*] Les sujets tirés d'une histoire connue paroissent si naturels à tout le monde, qu'il n'y a presque personne qui ne croie en pouvoir faire autant. Qu'on lise, par exemple, dit M. Dacier, le Cyclope d'Euripide tiré du IX. Liv. de l'Odissée; la premiere chose qui vient dans l'esprit, c'est qu'il n'y avoit rien de plus facile que de disposer ce sujet. Mais l'essai détrompe; & l'on peut dire en cette occasion ce que Quintilien disoit de l'éloquence: *Neque enim aliud in eloquentiâ cunctâ experti difficilius reperient, quàm id quod se dicturos fuisse omnes putant, postquàm audierunt: quia non bona judicant illa, sed vera.*

246 *Nimiùm teneris juvenentur versibus*] On croit que *juvenentur* est un de ces mots nouveaux dont Horace a enrichi sa langue. Ce mot est fort expressif pour signifier ce qu'il veut recommander ici, qui est de ne point faire dire à des Satyres des vers tendres, tels que ceux que disent dans les villes les jeunes gens. Euripide paroît être tombé dans ce défaut, lorsqu'il fait dire au chœur dans l'intermede du III. Acte:

Heureux qui peut dans un festin
Se livrer aux douceurs d'une agréable ivresse,
Tenant la bouteille en son sein
Près d'une charmante maîtresse, &c.

Que cause un tel travail, en cas qu'il l'entreprenne.
Tant un sujet commun, lorsqu'il est bien traité,
Peut par un certain art recevoir de beauté.

Voyons encor comment le Faune doit s'y prendre,
Lorsque né dans les bois il veut se faire entendre.
Il ne doit point avoir un langage aussi beau
Que l'ont nos Avocats au milieu du barreau.
Qu'il n'aille pas non plus exprimer sa tendresse
Comme un jeune amoureux qui loueroit sa maîtresse;
Et que les gens de bien ne soient pas révoltés
Par ses discours grossiers remplis d'obscenités.

C'est-là plutôt le stile d'Anacreon que celui des Satyres. Ce langage doucereux leur est inconnu.

247 *Immunda crepent*) Il faut encore moins mettre dans la bouche des Satyres des obscenités. Ceux qui péchoient sur ce point, au lieu de faire des Atellanes, étoient censés faire des Mimes; c'est pourquoi Ciceron Epit. XVI. du Liv IX. écrit à Paperius Pætus qui l'avoit raillé d'une maniére un peu cynique: *Je viens présentement à vos railleries, où après l'Œnomaus du Vieux Accius, vous avez joué non pas une véritable Atellane comme c'étoit la coutume autrefois, mais un véritable Mime, comme c'est l'usage d'aujourd'hui.* Il paroît par ce passage de Ciceron, que de son tems les Auteurs des pieces Atellanes tomboient dans l'obscenité des Mimes. Et c'est ce qui fonde les préceptes qu'Horace leur donne ici. M. Despréaux a donné de pareils avis aux Poëtes François, lorsqu'il a dit:

J'aime sur le Théatre un agréable Auteur,
Qui sans se diffamer aux yeux du spectateur,
Plaît par la raison seule, & jamais ne la choque.
Mais pour un faux plaisant à grossiere équivoque,

Offenduntur enim, quibus eſt equus, & pater, & res; [ptor,
Nec ſi quid fricti ciceris probat, & nucis em-
Æquis accipiunt animis, donantve coronâ.
Syllaba longa brevi ſubjecta vocatur Iambus, [ſit
Pes citus unde etiam trimetris accreſſere juſ-
Nomen Iambeis, cùm ſenos redderet ictus;
Primus ad extremum ſimilis ſibi. Non ita pridem, [res,
Tardior ut paulò graviorque veniret ad au-
Spondeos ſtabiles in jura paterna recepit
Commodus & patiens: non ut de ſede ſecundâ [Acci-
Cederet, aut quartâ ſocialiter. Hic & in

Qui pour me divertir n'a que la ſaleté;
Qu'il s'en aille s'il veut ſur deux traiteaux monté,
Amuſant le Pont-neuf de ſes ſornettes fades,
Aux laquais aſſemblés jouer ſes maſquarades.

249 *Nec ſi quid fricti ciceris*) Cela eſt dit pour ſignifier la populace en général, à qui l'on vendoit publiquement dans les marchés des poids frits & des noix frites.

251 *Syllaba longa*) Après avoir parlé des deux eſpeces de Tragédies, il vient à l'explication de ce qui concerne les vers qu'on y employoit, dont il n'a dit qu'un mot au commencement vers 80.

252 *Pes citus*) L'ïambe eſt une breve & une longue, & ſa viteſſe vient de ce que la breve eſt la premiere. Terentianus a fort bien expliqué cela, quand il a écrit en vers ïambes:

Adeſto ïambe prapes & tui tenax
Vigoris, adde concitum celer pedem.

Nos graves Sénateurs & les Chevaliers sages
Ne donnent pas le prix, ni leurs justes suffrages,
A ce qu'approuveroit un vil marchand de noix,
Ou quelque malheureux qui ne vit que de pois.
L'Iambe pour courir d'un pied leger se leve,
* Quand la syllabe longue est mise après la brève;
Et comme ses six pieds s'unissent deux à deux,
De *Trimetre* ce vers obtient le nom fameux.
Il n'admit point d'abord d'autre que son semblable;
Mais depuis quelque tems rendu plus sociable,
Afin que du Spondée il reçoive du poids,
Il veut bien avec lui partager tous ses droits,
Défendant seulement qu'il ait jamais l'audace,
De prendre la seconde & quatriéme place.

Unde etiam trimetris) La vitesse de l'jambe fait que quoique ce vers soit de six pieds, on l'appelle *trimetre*, vers de trois pieds, parce qu'en le scandant on joint deux pieds ensemble, les breves donnant cette facilité. Victorinus dit:

Jugatis per dipodiam binis pedibus ter feritur.

257 *Non ut de sede secundâ*) L'ïambe ne ceda au spondée que les lieux impairs dans la Tragédie, c'est-à-dire qu'il souffroit des spondées au premier, au troisiéme & au cinquiéme pied, se réservant le second, le quatriéme & le sixiéme. Ce que Terentianus a fort bien expliqué dans son petit traité:

At qui cothurnis regios actus levant,
Ut sermo Pompa regia capax foret,
Magis magisque latioribus sonis
Pedes frequentant, lege servatâ tamen,
Dùm pes secundus, quartus & novissimus,
Semper dicatus uni iambo serviat.

Nobilibus trimetris apparet rarus, & Enni.
In ſcenam miſſus magno cum pondere verſus,
Aut operæ celeris nimiùm, curâque carentis,
Aut ignoratæ premet artis crimine turpi.
Non quivis videt immodulata poëmata judex ;
Et data Romanis venia eſt indigna poëtis.
Idcircône vager, ſcribamque licenter ? an omnes
Viſuros peccata putem mea tutus, & intrà
Spem veniæ cautus ? vitavi denique culpam,
Non laudem merui. Vos exemplaria Græca
Nocturnâ verſate manu, verſate diurnâ.

Les Poëtes comiques pour rendre leurs vers plus approchants du diſcours ordinaire, ont pris le contre-pied, & ont mis des ſpondées dans les lieux pairs. Le même Terentianus :

Sed qui pedeſtres fabulas ſocco premunt,
Ut quæ loquuntur ſumpta de vitâ putes,
Vitiant iambon tractibus ſpondaicis,
Et in ſecundo & cæteris æquè locis ;
Fidemque fictis dùm procurant fabulis,
In metrâ peccant arte, non inſcitiâ.

359 *Hic & in Acci nobilibus trimetris*) Il eſt ridicule, dit M. Dacier, d'entendre ce *hic* de l'ïambe pur : Horace donneroit une louange à Accius & à Ennius, car l'iambe pur eſt condamné dans la Tragédie. Terentianus:

Culpatur autem verſus in Tragediis,
Et rarus intrat ex iambis omnibus.

Ennius & Accius ſont blâmés ici d'avoir négligé ce mélange de ſpondées & d'ïambes dont il vient de parler, & d'avoir fait par ce moyen des vers durs & pe-

Le célébre Accius, Ennius mêmement,
Pour garder cette loi se gênent rarement.
Mais le Spondée alors dans une Tragédie,
Ou bien, si vous voulez, dans une Comédie,
S'il fait marcher la piéce avec trop de lenteur,
Pour homme peu soigneux fait passer son Auteur,
Ou d'ignorer son art on l'accusera même.
Peu savent remarquer le foible d'un Poëme;
Et l'on doit convenir qu'on a mal à propos
* Des Poëtes Romains excusé les défauts.
Dans l'espoir qu'on aura pour moi cette indulgence,
Dois-je dans mes écrits prendre trop de licence?
Ne dois-je pas plûtôt redouter qu'un Lecteur
Ne soit de mes défauts le rigoureux censeur?
Encor si par mes soins la faute est évitée,
Quelle grande louange ai-je donc méritée?
Pour vous, lisez les Grecs: de leur science épris,
Cher Pison, nuit & jour feuilletez leurs écrits.

---

fants, en plaçant mal les spondées, ou en en mettant trop. Car il y a de leurs vers où il n'y a que le sixiéme pied qui soit un ïambe.

268 *Vos exemplaria Græca*) Terentianus faisant aussi l'éloge des Grecs, a dit avec beaucoup de politesse: » Moi qui suis Afriquain, combien ai-je pû connoître » de Grecs, dans l'étude desquels consiste particulierement l'art de la Poësie:

Maurus item quantos potui cognoscere Graios.
Quorum præcipuè studiis pars Musica constat?

269 *Nocturnâ versate manu*) M. Pope dans son I.

At nostri proavi Plautinos & numeros, &
Laudavere sales : nimiùm patienter utrumque,
Ne dicam stultè mirati : si modo ego, & vos
Scimus inurbanum lepido sceponere dicto,
Legitimumque sonum digitis callemus, & aure.
Ignotum tragicæ genus invenisse Camœnæ

Chant de l'Essai sur la critique, paroît avoir eû en vûe cet endroit d'Horace, & l'avoir appliqué spécialement à l'éloge d'Homere, lorsqu'il a dit :

Concevez pour Homere un véritable amour ;
Meditez-le la nuit ; lisez-le tout le jour :
Lui seul peut vous conduire à ces grottes sacrées
Où sont loin des mortels les Muses retirées.

Mais ces ouvrages Grecs qu'Horace veut qu'on lise, sont non-seulement ceux d'Homere, mais de Platon pour les caracteres & les passions ; les tragiques & les comiques pour la disposition des sujets, pour la régularité de la composition, & pour l'esprit ; mais surtout les Poëtes de la vieille Comédie, qui étoient plus exacts & plus remplis que ceux de la nouvelle. On fera plus de progrès, ajoute M. Dacier, dans Aristophane seul, qu'on n'en auroit fait dans Menandre, Apollodore & Diphilus.

271 *Nimiùm patienter*) Il est certain que Plaute n'a pas assez d'exactitude dans les vers, que dans son Epitaphe qu'il fit lui-même, il appella *numeros innumeros*, des nombres sans nombres. Il est encore vrai qu'il a des plaisanteries fades & basses, & souvent outrées ; mais qu'il en a aussi de fines & de délicates. C'est pourquoi Ciceron, qu'Horace n'a pas prétendu contredire sur ce point, le propose comme un modele à suivre sur la raillerie.

Mais pourquoi dans la Grèce aller chercher des Maîtres?
» Plaute, me dira-t-on, a charmé nos ancêtres;
» Ils ont loué ses vers, admiré ses bons mots.
Par-là prétendez-vous excuser ses défauts?
* Si vous & moi sçavons distinguer la rudesse
* Du langage Latin d'avec sa politesse,
Et mesurer du doigt les légitimes sons,
Disons que nos ayeux pour Plaute étoient trop bons;
Car il ne convient pas sur de telles matieres
D'oser trop librement traiter de sots nos peres.

La Tragédie informe & grossiere en naissant
N'étoit qu'un simple chant, où chacun en dansant,
Et du Dieu des raisins entonnant les louanges,
S'efforçoit d'attirer de fertiles vendanges.

---

272 *Ne dicam stultè mirati*) Voilà comme certains Auteurs après avoir joui de la plus brillante réputation dans leur tems, sont traités par les Ecrivains des siécles suivans, qui examinent scrupuleusement leurs défauts. Horace, tout excellent Poëte qu'il soit, n'a pas laissé d'essuyer à son tour la critique qu'il a exercée sur les autres. M. Pope au III. Chant de son Essai sur la crique paroît avoir voulu faire allusion à cet endroit, lorsqu'il a dit:

Du siécle où nous vivons aveugles partisans,
C'est le seul selon nous où regna le bons sens:
Nos peres étoient bons, mais sans goût, sans finesse.
Nos enfans héritiers de la même foiblesse,
Prétendront à leur tour en savoir plus que nous,
Et se croiront en droit de nous traiter de fous.

275 *Ignotum tragicæ genus*] Consultez les notes alphabétiques sur la *Tragédie* tom. IV. Nous avons em-

Dicitur, & plaustris vexisse poëmata Thespis,
Quæ canerent, agerentque peruncti fœcibus ora.
Post hunc personæ, pallæque repertor honestæ
Æschylus, & modicis instravit pulpita tignis,
Et docuit magnumque loqui, nitique cothurno.
Successit vetus his comœdia, non sine multâ
Laude; sed in vitium libertas excidit, & vim
Dignam lege regi: lex est accepta, chorusque

---

prunté pour rendre cet endroit l'imitation excellente qu'en a fait M. Despréaux, qui y a mis quelque chose du sien. M. Prepetit de Grammont dans sa traduction plus littérale :

Thespis fut l'inventeur d'un spectacle tragique,
Où dans des tombereaux sur la scène rustique
Des Acteurs barbouillés paroissant tour à tour,
Chantoient, & déclamoient ce qu'ils mettoient au jour.
Mais Eschyle après lui sçut masquer le visage,
Des robes, du cothurne il enseigna l'usage;
Et du stile tragique il fit voir la grandeur,
Sur un théâtre alors petit & sans splendeur.

281 *Successit vetus his Comœdia*) Voyez les notes alphabétiques sur la *Comédie* tom. IV. Nous avons encore pris de l'Art Poëtique de M. Despréaux Chant III. l'imitation de cet endroit d'Horace, que M. Prepetit de Grammont a traduit de la sorte :

Après eux se montra la vieille Comédie,
Chez les Grecs nés rieurs en naissant applaudie:
Mais en vices bien-tôt changeant ses libertés,
Elle vit par les loix ses excès arretés.
Enfin le chœur honteux, privé du droit de nuire,
Se tût dans le chagrin de n'oser plus médire.

Là le vin & la joie éveillant les esprits,
Du plus habile chantre un bouc étoit le prix.
Thespis fut le premier, qui barbouillé de lie,
Promena par les bourgs cette heureuse folie,
Et d'Acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
Amusa les passans d'un spectacle nouveau.
Eschyle dans le chœur jetta les personnages,
D'un masque plus honnête habilla les visages,
Sur les ais d'un théâtre en public exhaussé
Fit paroître l'Acteur d'un brodequin chaussé.
Sophocle enfin donnant l'essor à son génie,
Accrut encor la pompe, augmenta l'harmonie,
Intéressa le chœur dans toute l'action;
Et des vers raboteux polit l'expression. *.
Des succès fortunés ** du spectacle tragique
Dans Athènes nâquit la Comédie antique.
Là le Grec né mocqueur par mille jeux plaisans
Distilla le venin de ses traits méprisans.
Aux accès insolens d'une bouffonne joie

---

* M. Despréaux ajoute encore:
Lui donna chez les Grecs cette hauteur divine,
Où jamais n'atteignit la foiblesse Latine.

** *Des succès fortunés*) Quand M. Despréaux a dit cela, il n'a pas voulu faire entendre que la Comédie dût sa naissance à la Tragédie florissante. Mais il a voulu dire comme Horace, que la Tragédie ayant reçu toute la perfection dont elle étoit capable, on cultiva la Comédie, qui par-là dut les soins qu'on eut d'elle à l'état où l'on avoit mis la Tragédie auparavant.

Turpiter obticuit sublato jure nocendi.
Nil intentatum nostri liquere poëtæ ;
Nec minimùm meruere decus , vestigia Græca
Ausi deserere , & celebrare domestica facta ,
Vel qui prætextas , vel qui docuere togatas.

---

284 *Chorusque turpiter obticuit*] Puisqu'Horace , dit M. Dacier , spécifie que le chœur se tut , c'est une marque certaine qu'il ne parle pas du décret de Lamachus , & de la réforme qu'on apporta à la vieille Comédie : car il y eut un chœur à la moyenne. La vieille & la moyenne Comédie ont regné avant Alexandre ; mais depuis Alexandre on n a plus parlé que de la nouvelle. Horace parle ici de ce dernier changement.

285 *Nil intentatum nostri)* Horace parle en général de toutes les piéces de théâtre , & non pas seulement de celles qui regardent les trois espéces de Comédies, comme l'a crû M. Dacier. Les Poëtes Latins essayerent de réussir dans tous les genres ; il y en eut qui firent jusqu'à des Comédies dans le goût de celles d'Aristophane avec des chœurs, qui s'introduisirent dans les Atellanes.

286 *Celebrare domestica facta*] Les Poëtes Latins après avoir traduit les Piéces Grecques, en firent sur des sujets Romains , qu'il appelle *des avantures domestiques*.

288 *Vel qui docuere togatas*) M. Dacier a été embarrassé sur le sens de ce vers, sur lequel il a fait un long commentaire. Il paroît plus simple de s'en tenir à l'explication du Pere Sanadon. Le mot *togata* , quand il étoit mis seul , signifioit en général toute sorte de piéce de théâtre dont le suj t étoit Romain ; & alors il étoit opposé à *palliata*, qui étoient des piéces Grecques. Mais quand on opposoit *pratexta* à *togata* , le premier de ces

La sagesse, l'esprit, l'honneur furent en proie.
On vit par le public un Poëte avoué
S'enrichir aux dépens du mérite joué,
Et Socrate par lui dans *un chœur de nuées* *
D'un vil amas de peuple attirer les huées.
Enfin de la licence on arrêta le cours:
Le Magistrat, des loix emprunta le secours;
Et rendant par Edit les Poëtes plus sages,
Défendit de marquer les noms & les visages.
Le théâtre perdit son antique fureur:
La Comédie apprit à rire sans aigreur;
Sans fiel & sans venin sut instruire & reprendre,
Et plut innocemment dans les vers de Ménandre.
 * Nos Poëtes ont eu l'avantage charmant
* De tenter tout ouvrage assez heureusement;
* Et n'ont pas mérité des éloges vulgaires,
* Osant quitter des Grecs les traces ordinaires,
Pour chanter des Romains les plus illustres faits.
Sur la scéne surtout avec de grands succès
Ils vantent un Héros dans une Tragédie,
Et se moquent d'un fat dans une Comédie.
Nos généreux Romains par leurs exploits guerriers

---

deux mots marquoit particulierement la Tragédie, & le second la Comédie; parce que la *prétexte*, c'est-à-dire la robe bordée de pourpre, étoit propre aux premiers personnages de l'Etat, au lieu que la toge étoit l'habit ordinaire du peuple. Ainsi Horace parle dans cet endroit de la Tragédie & de la Comédie.

* Les Nuées, Comédie d'Aristophane, Acte I. Scène II. & III.

Nec virtute foret clarisque potentius armis,
[unum
Quàm linguâ, Latium, si non offenderet
Quemque poëtarum limæ labor, & mora.
Vos ô
[quod non
Pompilius sanguis, carmen reprehendite,
Multa dies, & multa litura coërcuit, atque
Præfectum decies non castigavit ad unguem.
Ingenium miserâ quia fortunatius arte
Credit, & excludit sanos Helicone poëtas
Democritus, bona pars non ungues ponere curat,

---

292 *Pompilius sanguis*] Les Pisons étoient Calpurniens, & se disoient descendus de Calpus fils de Numa.

294 *Præfectum decies*) Cette métaphore est prise de ceux qui travaillent en marbre, en bois, &c. qui passent l'ongle sur leurs ouvrages pour voir s'il est bien uni. M. Dacier rapporte sur cela un beau mot de Policlete : *Le plus difficile de l'ouvrage, c'est quand il ne faut plus qu'y passer l'ongle.*

297 *Democritus*) Il a été parlé de ce Philosophe dans les notes alphabétiques du IV. volume. Diogène Laërce dit qu'il composa ent'rautres ouvrages, deux Traités, l'un sur la Poësie, & l'autre sur la beauté des vers. C'est apparemment dans un de ces deux livres que se trouvoit ce qu'Horace rapporte ici de lui. Ciceron dans ce livre de la diminution, dit de même: *Negat enim sine furore Democritus quemquam poetam magnum esse posse.* Aristote a dit, comme Démocrite, que pour réussir dans la Poësie il faut, ou avoir un génie excellent ou être furieux ; & tel est le sentiment de Socrate dans l'Ion. Mais rien ne fait mieux entendre ce que c'étoit que cette folie, ou cette fureur dont ces Grands hommes

* Ne remporteroient pas de plus fameux lauriers,
Que ceux qu'ils obtiendroient par leur docte langage,
Si du travail qu'il faut pour polir un ouvrage,
Ils ne se montroient pas un peu trop ennemis.
* Mais vous, sang de Numa, croyez qu'il est permis
* De critiquer sans cesse & sagement reprendre
L'écrit dans le public qu'on veut trop tôt répandre,
* Qui sans être épuré par dix corrections
* Court exposer au jour ses imperfections.
Sur ce que Démocrite a dit de remarquable,
Que l'esprit naturel à l'art est préférable;
Et sur ce qu'il prétend que les gens trop sensés
Sur le Mont Helicon ne sont pas bien placés;
Plusieurs pour obtenir le titre de Poëtes,

---

mes ont parlé, que de dire qu'elle ne pouvoit être suppléée que par un excellent génie. Ce n'est point, dit le Pere Sanadon, une fureur qui trouble les sens, qui ébranle le cerveau, & qui mette l'homme hors de lui-même; une pareille disposition d'esprit ne pourroit produire que des extravagances. C'est le feu d'une imagination vive, féconde, & lumineuse, qui loin de chercher à s'affranchir des régles, s'asservit, pour ainsi dire, les régles mêmes, pour en tirer les plus grandes richesses de la poësie. Quand Démocrite disoit que l'art est misérable, c'étoit pour marquer que cet art coûte beaucoup à acquérir, & que c'est peu de chose s'il est seul; & quand il bannissoit du Parnasse les Poëtes sages, *Sanos Poetas*, il entendoit par-là les esprits mornes & pesans, dont le flegme amortit tout le feu de l'imagination.

Non barbam: secreta petit loca, balnea vitat.
Nanciscetur enim pretium nomenque poëtæ,
Si tribus Anticyris caput insanabile nunquàm
Tonsori Licino commiserit. O ego lævus,
Qui purgo bilem sub verni temporis horam!
Non alius faceret meliora poëmata. Verùm
Nil tanti est. Ergò fungar vice cotis, acutum
Reddere quæ ferrum valet, exsors ipsa secandi.
Munus & officium nil scribens ipse docebo,
Unde parentur opes: quid alat, formetque poëtam:
Quid deceat, quid non, quò virtus, quò ferat error.

---

301 *Licino)* Cet homme, originairement barbier, avoit amassé de gros biens. César le fit Sénateur pour s'être déclaré contre Pompée. On fit sur lui cette épitaphe :

Marmoreo tumulo Licinus jacet, at Cato nullo,
Pompeius parvo. Quis putet esse deos?

C'est-à-dire :

Le marbre, Licinus, fait briller ton tombeau ;
Nul du fameux Caton ne releve la gloire,
Dans celui de Pompée on ne voit rien de beau.
Le monde a-t-il des Dieux ? On a peine à le croire.

304 *Fungar vice cotis)* Socrate, au rapport de Plutarque, étant interrogé comment il se pouvoit faire que sans éloquence il rendit les autres éloquens, répondit, *que les pierres à aiguiser ne coupent pas elles-mêmes, mais qu'elles rendent le fer capable de couper.* A quoi Horace paroît faire allusion.

306 *Nil scribens ipse)* Horace n'écrivoit rien, c'est-

Ne cherchent plus les bains, vivent dans les retraites;
Ils se font un plaisir de voir tout à la fois
Croître au menton leur barbe,& leurs ongles aux doigts;
Et pensent acquérir une gloire infinie
En ne confiant point au Barbier Licinie
Leur tête qu'Anticyre auroit peine à guérir.
Ainsi j'ai donc grand tort, quand la peur de mourir
Me fait vers le Primtems évacuer ma bile,
Sans quoi, quels vers naîtroient de ma veine fertile?
* Quel Poëte pourroit mieux réussir que moi?
Mais s'il en coûte tant, je renonce à l'emploi.
Comme une pierre enfin de couper incapable,
* Donne au fer qu'elle aiguise un tranchant admirable;
* Moi, sans rien mettre au jour, instruisant le Lecteur
* Des devoirs qu'avec soin doit remplir un Auteur,
* Je dirai ce qui forme & nourrit les Poëtes:
* Quels trésors sont ouverts pour les Muses discretes:
* Ce qui sied,ce qu'on place & sans grace & sans fruit:
* Où la vertu nous mene, où l'erreur nous conduit.

à-dire qu'il ne faisoit ni Poëme Dramatique, ni Poëme Epique; & pour cette raison il ne se regardoit pas comme Poëte. Despréaux a imité ce morceau à la fin de sa Poëtique, lorsqu'il a dit:

Pour moi, qui jusqu'ici nourri dans la satyre,
N'ose encor manier la trompette & la Lyre,
Vous me verrez pourtant dans ce champ glorieux
Vous animer du moins de la voix & des yeux,
Vous offrir ces leçons que ma Muse au Parnasse
Rapporta, jeune encor, du commerce d'Horace,

Scribendi rectè sapere est & principium & fons.
Rem tibi Socraticæ poterunt ostendere chartæ,
Verbaque provisam rem non invita sequentur.
Qui didicit, patriæ quid debeat & quid amicis,
Quo sit amore parens, quo frater amandus, & hospes,
Quod sit conscripti, quod judicis officium, quæ

Seconder votre ardeur, échauffer vos esprits,
Et vous montrer de loin la couronne & le prix.

309 *Scribendi rectè*] Cela semble d'abord contredire au sentiment de Démocrite qu'il avoit rapporté, qui demande un petit grain de folie dans un Poëte. Mais ce petit grain de folie, comme l'entendoit Démocrite, est très-compatible avec le bons sens que demande ici Horace : l'un sert à discipliner l'autre, en modérant les fougues de l'imagination. M. Despréaux dit aussi dans son I. Chant.

Aimez donc la raison. Que toujours vos écrits
Empruntent d'elle seule & leur lustre & leur prix.
La plûpart emportés d'une fougue insensée,
Toujours loin du droit sens vont chercher leur pensée;
Ils croiroient s'abbaisser dans leurs vers monstrueux,
S'ils pensoient ce qu'un autre a pû penser comme eux.
Evitons ces excès ; laissons à l'Italie
De tous ces faux brillans l'éclatante folie.
Tout doit tendre au bon sens ; mais pour y parvenir
Le chemin est glissant & pénible à tenir.
Pour peu qu'on s'en écarte, aussi-tôt on se noie.
La raison, pour marcher, n'a souvent qu'une voie.

310 *Socratica charta*) Ce sont les écrits des disciples de Socrate, puisque Socrate n'a jamais fait de livres, comme Ciceron l'assure au III Liv. de l'Orateur. Voyez les notes alphab. sur *Socrate*, tom 1. Horace nous adresse

Il faut que qui prétend écrire avec justesse
Sache prendre d'abord des leçons de sagesse ;
Qu'il aime la raison, & que tous ses écrits
Empruntent d'elle seule & leur lustre & leur prix.
L'école de Socrate a ce grand avantage,
Qu'elle apprend à former un raisonnement sage.
Si la chose est conçue, & prise en son vrai point,
Les mots, pour l'exprimer, ne vous manqueront point.
* Qui connoît ce qu'il doit à son hôte, à son frere,
* A sa chere patrie, aux amis, à son pere,

---

ici à la morale de ce Philosophe, comme la plus excellente de toutes, pour y apprendre les devoirs qui lient les hommes ent'reux ; par ce que la connoissance de ces devoirs est nécessaire à un Poëte, pour donner à ses caractéres la justesse & la vraisemblance qu'ils doivent avoir.

311 *Verbaque provisam*) Quand le bon sens guide un Auteur, après qu'il a appris l'art de penser dans la Philosophie, il conçoit bien la matiere qu'il doit traiter ; & la chose bien conçue, on trouve aisément les expressions : *les choses entraînent elles-mêmes les mots*, comme le dit Ciceron Liv. III *de fin. ipsa res verba rapiunt.* M. Despréaux Chant I. a dit à ce sujet :

Il est certains esprits, dont les sombres pensées
Sont d'un nuage épais toujours embarrassées.
Le jour de la raison ne le sauroit percer.
Avant donc que d'écrire apprenez à penser.
Selon que notre idée est plus ou moins obscure,
L'expression la suit ou plus nette, ou plus pure.
Ce que l'on conçoit bien, s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.

314 *Conscripti.*) Voyez les not. alph. t. II. au mot *Sénateur.*

Partes in bellum missi ducis ; ille profectò
Reddere personæ scit convenientia cuique.
Respicere exemplar vitæ morumque jubebo
Doctum imitatorem, & vivas hinc ducere voces.
Interdùm speciosa locis morataque rectè
Fabula, nullius Veneris, sine pondere, & arte,
Valdiùs oblectat populum meliùsque moratur,
Quàm versus inopes rerum, nugæque canoræ.
Graiis ingenium, Graiis dedit ore rotundo

---

318 *Vivas hinc ducere voces*) Horace ne fait qu'expliquer ici le précepte qu'Aristote donne dans le Chap. XV. de sa Poëtique : *puisque la Tragédie*, dit-il, *est une imitation de ce qu'il y a de plus excellent parmi les hommes, nous devons imiter les bons Peintres, qui en donnant à chacun sa véritable forme, & en les faisant semblables, les font toujours plus beaux. Il faut tout de même qu'un Poëte qui veut imiter un homme colere & emporté, ou quelque autre caractére semblable, se remette bien plus devant les yeux ce que la colere doit faire vraisemblablement, que ce qu'elle a fait.* C'est-à-dire, qu'il doit plûtôt former son caractére d'après la nature, que d'après des particuliers, qui n'en sont que des copies très-imparfaites. La maniere dont M. Despréaux a imité cet endroit d'Horace, peut aussi lui servir de Commentaire :

Que la nature donc soit vôtre étude unique,
Auteurs qui prétendez aux honneurs du comique.
Quiconque voit bien l'homme, & d'un esprit profond
De tant de cœurs cachés a pénétré le fonds,
Qui sait bien ce que c'est qu'un prodigue, un avare,
Un honnête homme, un fat, un prodigue, un bizarre,

* Et fait dans leurs devoirs fuivre d'un pas égal
* Un Sénateur, un Juge, un vaillant Général,
* Peut donner les vrais airs à chaque perfonnage.
* Je veux abfolument qu'un imitateur fage,
* Pour fe bien exprimer confulte à chaque trait
* De la vie & des mœurs le modele parfait.

Il arrive fouvent que fi la Comédie,
Où l'on ne voit briller ni l'art, ni le génie,
Montre en divers endroits quelque beau fentiment,
Elle plaît davantage & plus utilement,
Que des riens bien écrits, & des chanfons frivoles,
Qui veulent enchanter par le fon des paroles.

Des Dieux de l'Helicon fortunés favoris,
Les Grecs favent au mieux dans leurs doctes écrits

Sur une fcène heureufe il peut les étaller,
Et les faire à nos yeux vivre, agir & parler.
Préfentez-en par-tout les images naïves.
Que chacun y foit peint des couleurs les plus vives.
La nature féconde en bizarres portraits,
Dans chaque ame eft marquée à de différens traits
Un gefte la découvre, un rien la fait paroître:
Mais tout efprit n'a pas des yeux pour la connoître.

319. *Speciofa locis*) C'eft-à-dire, comme l'explique le Pere Sanadon, les lieux communs de la Philofophie morale, qui donnent occafion aux Poëtes de déployer de grands fentimens, & de produire de grands mouvemens.

323 *Ore rotundo*) C'eft une façon de parler Grecque. Il y a un paffage remarquable dans Démétrius Phalereus, où il dit que la Période Oratoire demande une *bouche ronde*, & Plutarque a dit des mots ronds & faits au tour. Ariftophane en parlant d'Euripide dit: *ego rotundi-*

Musa loqui, præter laudem nullius avaris.
Romani pueri longis rationibus assem
Discunt in partes centum diducere. Dicat
Filius Albini, si de quincunce remota est
Uncia, quid superat? poteras dixisse, triens;
Eu! [fit ?
Rem poteris servare tuam. Redit uncia: quid
Semis. An hæc animos ærugo, & cura peculî

---

tate ejus oris fruor, pour dire, je joüis des beautés & des graces des ses expressions, & de son langage. Cette liberté & cette grace d'expressions, que ce mot désigne, étoit proprement le partage des Athèniens.

324 *Præter laudem nullius avaris*) La raison de la beauté, & de l'exactitude du stile des Grecs, c'est qu'ils travailloient avec toute l'application possible, n'écrivant que pour la gloire, qu'ils aimoient plus passionnément que toutes choses. Car ce n'est pas un petit aiguillon pour réussir dans les Sciences que celui de l'amour de la gloire, comme le dit Ovide au dernier Liv. des Tristes:

Non parvas animo dat gloria vires;
Et facunda facit pectora laudis amor.

C'est-à-dire, selon M. Prépetit de Grammont:

L'honneur donne beaucoup de force à nos esprits:
On devient éloquent lorsqu'on en est épris.

327 *Filius Albini*) Cet Albinus étoit un homme de Condition & un célébre usurier de ce tems-là. M. Despréaux dans sa VIII. Satyre a bien commenté cet endroit d'Horace, lorsqu'il a dit:

Toi-même, répons-moi. Dans le siécle où nous sommes,
Est-ce au pié du savoir qu'on mesure les hommes?
Veux-tu voir tous les Grands à ta porte courir,

Unir le beau génie avec le beau langage.
De plus encor sur nous ils ont cet avantage,
Qu'ils ne sont envieux que de gloire & d'honneur.
Mais nos jeunes Romains n'ont autre chose à cœur,
Que de savoir d'un as sous-diviser les onces.
» Venez, fils d'Albinus, briller par vos réponses.
» * Quand de cinq on ôte un, quel nombre doit rester?
» *Quoi ce petit calcul doit-il vous arrêter!
» * *Quatre*, me dites-vous. Bon, par cette science
» Vous deviendrez un jour grand ménager, je pense.
» A cinq ajoutez un, combien feront-ils? *six*.
Fort bien. Et cependant n'occupant nos esprits,

Dit un pere à son fils, dont le poil va fleurir?
Prens-moi le bon parti: laisse-là tous les livres.
Cent francs au denier cinq combien font-ils? vingt livres.
C'est bien dit. Va, tu sais tout ce qu'il faut savoir.
Que de biens, que d'honneurs sur toi s'en vont pleuvoir!
Exerces-toi, mon fils, dans ces hautes sciences:
Prens, au lieu d'un Platon, le guidon des finances;
Sache quelle Province enrichit les Traitans:
Combien le sel au Roi peut fournir tous les ans.
Endurcis-toi le cœur, sois Arabe, Corsaire,
Injuste, violent, sans foi, double faussaire,
Ne va point sottement faire le généreux.
Engraisse-toi, mon fils, du suc des malheureux,&c.

Et peu après il ajoute:

C'est ainsi qu'à son fils un usurier habile
Trace vers la richesse une route facile;
Et souvent tel y vient, qui sait pour tout secret
Cinq & quatre font neuf, ôtez deux, reste sept.

Cùm ſemel imbuerit, ſperamus carmina fingì
Poſſe linenda cedro, & lævi ſervanda cupreſſo ?
Aut prodeſſe volunt, aut delectare poëtæ :
Aut ſimul & jucunda, & idonea dicere vitæ.
Quidquid præcipies, eſto brevis, ut citò dicta
Percipiant animi dociles, teneantque fideles.
Omne ſupervacuum pleno de pectore manat.
Ficta voluptatis causâ ſint proxima veris,
Nec quodcumque volet, poſcat ſibi fabula credi :

---

331 *Carmina linenda cedro*] Pour conſerver les livres, on les frottoit avec de l'huile de cédre, & on les ſerroit dans des tablettes de cyprès, parce que ces deux bois avoient la vertu de les conſerver. Vitruve dans le Chap. IX. du Liv. II. *On tire du Cédre une eſſence appellée* Cedrium, *qui a la vertu de conſerver toutes choſes, de maniere que les livres qui en ſont frottés, ne ſont ſujets ni à la moiſiſſure, ni aux vers.* Pline rapporte un paſſage d'Hermina, qui voulant rendre raiſon de ce que les livres de Numa s'étoient conſervés plus de cinq cens ans dans la terre ſans ſe gâter, dit : *Et libros cedratos fuiſſe, propterea arbitrarier tineas non tetigiſſe.* Dioſcoride aſſure auſſi que le cédre a la vertu même de conſerver les corps morts.

338 *Ficta voluptatis causâ*) C'eſt à cette régle, qui veut qu'on garde la vraiſemblance dans les fictions, que le Pſeudolus de Plaute a égard Act. I. Scen. IV. lorſqu'il dit :

Sed quaſi Poeta, tabulas quùm cepit ſibi,
Quærit quod nuſquàm eſt gentium, reperit tamen;

* Que du soin d'entasser richesse sur richesse,
* Nous osons espérer sur les bords du Permesse
* Enfanter d'heureux vers remplis de majesté,
* Et dignes de passer à la postérité.

Quelque Auteur que ce soit, si-tôt qu'il veut écrire,
A le dessein de plaire, ou le dessein d'instruire;
Ou bien il veut avoir la sage attention
De mêler l'agréable à son instruction.
Pour rendre le précepte à retenir facile,
Qu'il ne soit point chargé d'un détail inutile *.
Tout ce qu'on dit de trop est fade & rebutant:
L'esprit rassasié le rejette à l'instant:
De même que l'on voit qu'emplissant trop un verre,
On perd le superflu qui se repand par terre.
* Que pour nous divertir un sujet inventé
* Prenne & garde toujours un air de vérité.
La faute sur ce point n'est jamais excusable.
Le vrai même pourroit n'être pas vraisemblable. **
Une merveille absurde est pour moi sans appas.
L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas.
Ainsi n'approuvons point une fable frivole
Qui nous récite un fait d'une invention folle.
* Qu'un enfant devoré n'aille pas à nos yeux

Facit illud verisimile, quod mendacium est;
Nunc ego Poeta fiam.

* Ces vers & les deux suivans sont pris du I. Chant de la Poëtique de M. Despréaux.

** Ce vers & les deux suivans sont de M. Despréaux Chant II, de l'Art Poëtique.

Neu pranſæ Lamiæ vivum puerum extrahat alvo.
Centuriæ ſeniorum agitant expertia frugis :
Celſi prætereunt auſtera poëmata Rhamnes.
Omne tulit punctum, qui miſcuit utile dulci,
Lectorem delectando pariterque monendo.
Hic meret æra liber Soſiis, hic & mare tranſit,
Et longum noto ſcriptori prorogat ævum.
Sunt delicta tamen, quibus ignoviſſe velimus :
Nam neque chorda ſonum reddit, quem vult manus & mens;
Poſcentique gravem perſæpè remittit acutum :
Nec ſemper feriet, quodcumque minabitur, arcus.
Verùm ubi plura nitent in carmine, non ego paucis

---

340 *Neu pranſa Lamiæ*) Ces Lamies étoient, dit-on, des Spectres qui ſous la figure de belles femmes débauchoient les jeunes gens & les devoroient enſuite. On leur donna ce nom du Grec LAIMOS, qui ſignifie *ingluvies*, voracité. De tout tems & dans tous les pays on a inventé de pareilles chiméres, dont les nourrices ſe ſervent mal à propos pour faire peur aux petits enfans. Voyez les notes alphabétiques *Lamie* tom. I.

341 *Centuriæ ſeniorum*) Voyez tom. 1. *Sénateurs.*

Agitant expertia frugis) M. Deſpréaux Chant VI. a dit auſſi :

Auteurs, prêtez l'oreille à mes inſtructions.
Voulez-vous faire aimer vos riches fictions?
Qu'en ſavantes leçons votre Muſe fertile
Par tout joigne au plaiſant le ſolide & l'utile.

* D'une Lamie horrible ouvrant le ventre affreux,
* Sortir & se montrer encor tout plein de vie.
* Les vieillards assemblés dans chaque centurie
* Méprisent les écrits vuides d'instructions;
* Et nos fiers Chevaliers vifs en leurs passions
* Redoutent le sang-froid des sérieux ouvrages.
* Mais un prudent Auteur gagne tous les suffrages;
* On approuve par tout son Poëme charmant,
* S'il instruit avec grace, & plaît utilement:
* De semblables écrits les nombreuses copies
* Savent passer les mers, enrichir les Sosies,
Et d'un noble Ecrivain éternisent le nom.
* Certains défauts pourtant sont dignes de pardon:
* Car la corde n'est pas exactement fidele
* A rendre tous les sons que l'on exige d'elle;
* Quand l'esprit & la main demandent un ton bas,
Souvent un son aigu vient qu'on n'attendoit pas.
* L'arc ne peut pas toujours frapper ce qu'il menace.

Un Lecteur sage fuit un vain amusement,
Et veut mettre à profit son divertissement.

342 *Rhamnes*] Voyez tom. I. *Chevaliers.*

345 *Hic meret æra Sosiis*) M. Despréaux Chant I. imitant cet endroit:

Heureux qui dans ses vers sait d'une voix légere
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère!
Son livre aimé du Ciel, & chéri des Lecteurs,
Est souvent chez Barbin entouré d'acheteurs.

350 *Nec semper feriet*) Comme le meilleur tireur du monde ne donne pas toujours dans le but, le meilleur Poëte ne réussit pas toujours.

Offendar maculis, quas aut incuria fudit,
Aut humana parùm cavit natura. Quid ergò?
Ut scriptor, si peccat idem librarius usque,
Quamvis est monitus, veniâ caret, & citharœdus
Ridetur, chordâ qui semper oberrat eâdem.
Sic mihi, qui multùm cessat, fit Chærilus ille,
Quèm bis terque bonum cum risu miror; & idem
Indignor quandoque bonus dormitat Homerus.
Verùm opere in longo fas est obrepere somnum.

---

352 *Paucis offendar maculis*) Longin a expliqué ce passage dans son Chap XXX. où il dit que quoiqu'il ait remarqué lui-même assez de fautes dans Homére & dans tous les plus grands Auteurs, & que ces fautes ne lui plaisent nullement, il estime que ce ne sont pas proprement des fautes, mais des oublis & des négligences qui leur ont échappé par hazard, leur esprit étant attaché au grand, & ne pouvant pas s'abbaisser aux petites choses.

357 *Sic mihi qui multùm cessat*) Il y a un proverbe passé des Grecs chez les Latins, qui dit que c'est la marque d'un homme peu sensé, ou d'un ignorant, de faire deux fois la même faute:

Bis perperàm facere idem, non viri est sapientis.

Fit Charilus) Voyez sur *Cherile* les notes alphabétiques du IV. volume.

359 *Quandoque bonus dormitat Homerus*) Il y a ici deux extrémités à éviter dans le jugement qu'on peut faire des écrits d'Homére. Les uns abusant de ce vers d'Horace, poussent trop loin leur critique sur ce fameux Poëte; & les autres au-contraire ne veulent point avouer

* J'excuse un Ecrivain ſçavant & plein de grace,
* Lorſque quelques défauts échappés à ſes ſoins
* De notre infirmité ne ſont que les témoins.
* Mais malgré mes avis qu'un Copiſte intraitable
* Tombe ſouvent en faute, il eſt inexcuſable:
Tel qu'un joueur de Luth dont on rit juſtement,
Si ſur la même corde il erre inceſſamment.
Tout de même un Auteur négligé dans ſon ſtile,
S'il manque trop ſouvent, n'eſt pour moi qu'un Chérile;
Et de tout ſon écrit je ris à haute voix
*Surpris qu'il réüſſiſſe en deux ou trois endroits.
Je ſuis fâché qu'Homére en quelques lieux ſommeille;
* Mais on peut ſommeiller dans une longue veille.

---

qu'il ſoit tombé dans aucune faute. M. Pope dans ſon Eſſai ſur la Critique Chant II. ſemble donner dans ce dernier défaut, lorſque parlant d'un grand Général, il dit:

Un ſtratagême heureux qui le rendra vainqueur,
Ne paroîtra d'abord qu'imprudence & qu'erreur;
D'un déſordre apparent naîtront mille merveilles:
Homére ne dort pas, c'eſt toi ſeul qui ſommeilles.

M. de Fénelon dans ſa lettre à l'Académie Françoiſe n'eſt pas de ce ſentiment: *voudroit-on*, dit-il, *par une prévention manifeſte donner à l'antiquité plus qu'elle ne demande, & condamner Horace pour ſoutenir contre l'évidence du fait qu'Homére n'a jamais aucune inégalité?*

360. *Verùm opere in longo*) Il excuſe les fautes d'Homére, en diſant que dans un ouvrage de ſi longue haleine il eſt permis de ſommeiller quelquefois. Quintilien chap.

Ut pictura, poëſis erit : quæ, ſi propiùs ſtes,
Te capiet magis, & quædam, ſi longiùs abſtes.
Hæc amat obſcurum : volet hæc ſub luce videri,
Judicis argutum quæ non formidat acumen.
Hæc placuit ſemel : hæc decies repetita placebit.
O major juvenum, quamvis & voce paternâ
Fingeris ad rectum, & per te ſapis, hoc tibi dictum
Tolle memor, certis medium & tolerabile rebus
Rectè concedi. Conſultus juris, & actor
Cauſarum mediocris, abeſt virtute diſerti
Meſſalæ, nec ſcit quantùm Caſſelius Aulus :

I. du Liv. X. parlant ſur ce ſujet, dit auſſi : *neque id ſtatim legenti perſuaſum ſit, omnia quæ magni auctores dixerint utique eſſe perfecta. Nam & labuntur aliquandò, & oneri cedunt, & indulgent ingeniorum ſuorum voluptati ; nec ſemper intendunt animum, & nonnunquàm fatigantur, quum Ciceroni dormitare interim Demoſthénes, Horatio etiam Homerus ipſe videatur.*

361 *Ut pictura*) Il tire de la Peinture des comparaiſons pour la Poëſie, comme Ariſtote l'a fait dans ſa Poëtique, où il compare ſouvent les Poëtes aux Peintres. Il touche ici une des choſes qui ſont communes à ces deux imitations. C'eſt que la Poëſie a comme la Peinture ſon jour & ſon point de vûe, dans leſquels il faut juger de ſon effet. On en juge mal ſi on la déplace. Car ce qui eſt juſte & régulier dans le lieu pour lequel il a été fait, devient horrible quand il eſt déplacé.

362 *Et quædam ſi longiùs abſtes*) Certains morceaux,

Ainsi que les tableaux, les ouvrages en vers
Offrent dans leur aspect des agrémens divers.
* Telle piéce de près demande d'être vûe ;
Une autre de plus loin désire être apperçue ;
* Celle-ci, pour briller, aime l'obscurité ;
* Et celle-là soutient la plus vive clarté,
* Sans craindre d'aucun œil la critique sévére.
* Une fois seulement cet écrit a sû plaire :
* Un autre dix fois lû pourra plaire dix fois.
* Vous, l'aîné des Pisons, quoique la docte voix
* D'un pere très-sensé vous instruise sans cesse,
* Et que vous-même ayez un grand fond de sagesse,
Ecoutez ce précepte, & par un soin coustant
Sachez mettre à profit cet avis important :
* Qu'il est dans certains arts un milieu supportable,
* Que permet aisément un esprit équitable ;
Et qu'un homme au Barreau médiocre Avocat
Toujours avec honneur travaille en son état,
Quoiqu'il n'ait pas d'Aulus la profonde science ;

---

dit M. Dacier, qu'on prend dans Homére & dans Virgile, pour les rendre ridicules, sont le plus souvent du nombre de ceux qu'il ne faut voir que de loin, & dans les endroits pour lesquels on les a faits : ils ne paroissent irréguliers, que parce qu'on les a tirés de leur place.

371 *Diserti Messala*] C'est ce Messala Corvinus, grand Orateur, à qui Horace a adressé l'ode *ô nata mecum*. Voyez les notes alphabétiques tom II.

Casselius Aulus.] C'étoit un Chevalier Romain, grand Jurisconsulte de ce tems-là, fort savant & fort

Sed tamen in pretio eſt. Mediocribus eſſe
poëtis [lumnæ.
Non homines , non Dî , non conceſſere co-
Ut gratas inter menſas ſymphonia diſcors ,
Et craſſum unguentum , & Sardo cum melle
papaver ,

éloquent, Macrobe au Liv. II. des Saturnales Chap. VI. rapporte de lui pluſieurs bons mots, qui font voir la vivacité de ſon eſprit. Il étoit grand Républicain. Les Triumvirs, Lepidus, Antoine & Auguſte ne purent jamais l'obliger à dreſſer la formule qu'ils lui demandoient, ni l'empêcher de s'élever contr'eux, & de condamner toutes leurs démarches. Ses amis, qui craignoient pour ſa vie, voulurent le retenir & l'obliger à ſe taire; mais il leur dit *que ſa vieilleſſe & ſon état*, car il n'avoit point d'enfans, *ne lui laiſſoint rien craindre, & ne lui permettoient pas de ſe ménager.*

372 *Mediocribus eſſe Poëtis*) On a crû, dit M. Dacier, que Ciceron étoit d'un avis contraire quand il a écrit: *Nam in Poëtis non Homero ſoli locus eſt, ut de Græcis loquar, aut Archilocho, aut Sophoclo, aut Pindaro, ſed horum vel ſecundo, vel etiam infrà ſecundos :* mais ce jugement ne contredit point à celui d'Horace : on peut être deux dégrés au-deſſous d'Homére, d'Archiloque, de Sophocle & de Pindare, & être au-deſſus de la médiocrité. M. Deſpréaux imitant cet endroit d'Horace, a dit :

Il eſt dans tout autre art des degrés différens.
On peut avec honneur remplir les ſeconds rangs.
Mais dans l'art dangereux de rimer & d'écrire,
Il n'eſt point de degré du médiocre au pire.

Un Ancien a dit auſſi, *mediocres Poëtas nemo novit, bonos pauci.* Si un Poëte n'eſt pas au nombre des bons, perſonne ne peut le ſupporter.

Ni du fameux Corvin la brillante éloquence;
Mais que pour l'art des vers il faut un grand talent,
Et qu'un Auteur doit être en ce genre excellent;
Que les Dieux, les mortels, les pilliers du Libraire,
Ne sauroient supporter qu'un Poëte vulgaire
Aux Ecrivains fameux, favoris d'Apollon,
Se mêle hardiment dans le sacré vallon.
* Comme dans un repas la mauvaise harmonie
* Des sons mal assortis de quelque simphonie,
* D'un parfum corrompu l'usage infortuné,
* Le pavot joint au miel dans la Sardaigne né,

---

373 *Non concessere columnæ*) Il appelle ici *Columnæ* ce qu'il a nommé *Pila* dans la Satyre IV. du Liv. I. & le vieux Commentateur dit que c'étoient les piliers où les Poëtes mettoient des affiches, pour avertir du jour & du lieu où ils liroient publiquement leurs ouvrages: *ubi Poëtæ ponebant pittacia indicantes quo die recitaturi essent.* Les Libraires y affichoient aussi les livres qu'ils mettoient en vente; & on y affichoit encor tout ce qu'on avoit perdu, comme on le voit par ces vers de Properce tirés du Liv. IV. Eleg. XX. où au sujet de la perte de ses tablettes, il dit à son valet:

I, puer, & citus hæc aliquâ propone Columnâ;
Et dominum Exquiliis scribe habitare tuum.

C'est-à-dire:

Va sur quelque colomne écrire promptement
Que mes tablettes sont perdues;
Et qu'au Mont Esquilin, où j'ai mon logement;
J'attens qu'elles me soient rendues.

375 *Et Sardo cum melle papaver*) On méloit avec du miel la graine de pavot blanc rôtie, comme Nannius l'a

Offendunt, poterat duci quia cœna sine istis:
Sic animis natum inventumque poëma juvandis,
Si paulùm à summo discessit, vergit ad imum.
Ludere qui nescit, campestribus abstinet armis,
Indoctusque pilæ, discive, trochive, quiescit,
Ne spissæ risum tollant impunè coronæ:
Qui nescit, versus tamen audet fingere. Quidni?
Liber, & ingenuus præsertim census equestrem
Summam nummorum, vitioque remotus ab omni.

---

fort bien remarqué. Pline dans le Chap. VIII. du Liv. XIX. *Papaveris sativi tria genera: candidum, cujus semen tostum in secundâ mensâ cum melle apud antiquos dabatur.* Il n'y avoit rien de plus mauvais que cette graine mélée avec du miel de Sardaigne, qui étoit très-amer, à cause des herbes améres dont cette Isle est pleine. Virgile dans la VIII. Eglogue :

Immò ego Sardois videar tibi amarior herbis.

378 *Si paulum à summo discessit*) C'est ce que M. Despréaux Satyre IX a bien imité lorsqu'il a dit :

Qui vous a pû souffler une si folle audace?
Phébus a-t-il pour vous applani le Parnasse?
Et ne savez-vous pas, que sur ce Mont sacré,
Qui ne vole au sommet, tombe au plus bas degré?

383 *Liber & ingenuus*) Comme si cette qualité pouvoit donner le talent de faire des vers. Horace avoit sans doute en vûe quelques Chevaliers qui étoient tombés dans ce ridicule. Le seul avantage qu'un homme de qualité peut tirer de sa naissance & de son bien, en

* Tout cela nous deplaît, n'étant pas nécessaire
* Pour goûter le bon vin, & faire bonne chére :
* Ainsi les vers qu'on fait pour charmer nos esprits,
* S'il ne sont excellens, tombent dans le mépris.
* Un homme qui des jeux ne fait pas l'exercice,
* Jamais au champ de Mars n'entrera dans la lice :
* La paume, le palet, le cerceau n'auront pas
Tour à tour le pouvoir d'y fatiguer ses bras :
Il craindroit que le peuple, & toute la jeunesse,
Ne rît impunément d'y voir son peu d'adresse.
* Mais sans être Poëte on veut faire des vers.
» * Pourquoi non, me dira cet esprit de travers ?
« J'en ferai, je suis libre, & fils d'un noble pere,
» Pour être Chevalier j'ai le bien nécessaire ;
» Et jamais dans mes mœurs on ne reprendra rien.
Que servent pour les vers la naissance & le bien ?

---

cas qu'il s'adonne à la Poësie, c'est qu'il trouvera quantité d'adulateurs qui loueront avec excès tout ce qu'il fera, & qui traiteront de chef-d'œuvres ses plus mauvaises piéces, qu'on ne voudroit pas regarder, si elles partoient de la plume d'une personne d'un rang inférieur. C'est ce que M. Pope dans son Essai de la Critique Chant III. a fort bien touché, lorsqu'il a dit :

Oh ? que ce Madrigal seroit de bas alloi,
S'il étoit d'un Auteur tel que Sylvandre ou moi ?
Qu'un Seigneur libéral s'en déclare le pere,
Il devient un chef-d'œuvre ; on loue, on exagere :
Le tour en est charmant, & le stile épuré :
Tout défaut disparoît devant son nom sacré.

Tu nihil invitâ dices faciesve Minervâ :
Id tibi judicium est, ea mens. Si quid tamen olim
Scripseris, in Metî descendat judicis aures,
Et patris, & nostras, nonumque prematur in annum.
Membranis intùs positis delere licebit
Quod non edideris : nescit vox missa reverti.
Silvestres homines sacer interpresque Deorum

---

387 *Scripseris*) Comme cela arriva quelque tems après, selon le témoignage de l'ancien Commentateur, qui écrit que ce Pison, qui étoit l'aîné des deux freres, fit des Tragédies.

In Metî descendat) C'est Metius Tarpa, dont il a été parlé dane les notes alphabétiques dû III. volume.

388. *Nonumque prematur in annum*]Comme fit Helvius Cinna, dit M. Dacier, grand Poëte, Contemporain & intime ami de Catulle :car il garda & travailla neuf ans entiers sa Piéce intitulée *Smirna*, au rapport de Catulle :

Smyrna mei Cynnæ nonam post denique messem
Scripta fuit, nonamque edita post hyemem.

On rapporte aussi d'Isocrate qu'il lima son Panégyrique pendant dix ans ; car ce qu'on fait pour l'éternité ne sauroit jamais être trop travaillé, comme disoit Zeuxis : *ego diù pingo, quia pingo æternitati.* Il faut pourtant observer, que quoi qu'Horace parle de neuf années, il ne prétend pas limiter le tems, & qu'il met un tems défini pour un indéfini, & cela dépend du travail & du jugement de chaque Auteur, qui doit souvent craindre d'affoiblir son ouvrage par un trop grand soin de le corriger. C'est pourquoi Quintilien: *& ipsa emen-*

Pour vous, qui n'agiſſez en tout qu'avec réſerve,
Vous n'entreprendrez rien en dépit de Minerve.
Pour pécher ſur ce point vous avez trop d'eſprit.
Si vous voulez pourtant compoſer quelque écrit,
Conſervez-le neuf ans avec un ſoin extrême.
Conſultez Métius, votre pere & moi-même,
Pour cenſeur de vos vers nous prenant tour à tour;
Avant que vous alliez les expoſer au jour;
En retenant ainſi ſous la clef votre ouvrage,
De pouvoir le polir vous aurez l'avantage:
Vous y retrancherez ce qu'on en doit bannir;
* Car un mot échappé ne peut plus revenir.
On ſait que du diſcours l'harmonieuſe adreſſe
Des mœurs des premiers tems adoucit la rudeſſe;

---

datio finem habet,&c. ſit igitur aliquandò quod placeat, aut certè quod ſufficiat, ut opus poliat lima, non exterat; temporis quoque debet eſſe modus.

389. *Delere licebit*) Cela revient à ce qu'il avoit dit ci-deſſus vers 272.

Carmen reprendite, quod non
Multa dies, & multa litura coercuit.

Et dans la Satyre X. du Liv. I. vers 72.

Sæpè ſtylum vertas, iterùm quæ digna legi ſint
Scripturus.

M. Deſpréaux dans le I. Chant de ſon Art Poëtique paraphraſant ces endroits d'Horace, & les raſſemblant tous ſous un ſeul point de vûe, a dit:

Travaillez à loiſir, quelque ordre qui vous preſſe,
Et ne vous piquez point d'une folle viteſſe.
Un ſtile ſi rapide, & qui court en rimant,
Marque moins trop d'eſprit que peu de jugement;

Cædibus,& victu fœdo deterruit Orpheus ;
Dictus ob hoc lenire tigres rabidosque leones.
Dictus & Amphion Thebanæ conditor arcis
Saxa movere sono testudinis,& prece blandâ
Ducere quò vellet. Fuit hæc sapientia quondàm ,
Publica privatis secernere , sacra profanis :
Concubitu prohibere vago : dare jura maritis :

J'aime mieux un ruisseau qui sur la molle aréne
Dans un pré plein de fleurs lentement se promene ,
Qu'un torrent débordé , qui d'un cours orageux
Roule , plein de gravier, sur un terrein fangeux.
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage ;
Hâtez-vous lentement , & sans perdre courage ,
Polissez-le sans cesse , & le repolissez :
Ajoutez quelquefois , & souvent effacez.

390 *Sylvestres homines*) Voyez dans les précédens volumes les notes alphabétiques sur la *Poësie , sur Amphion , sur Orphée.* M. Despréaux dans son IV. Chant a embelli par son imitation cet endroit d'Horace :

Avant que la raison s'expliquant par la voix
Eût instruits les humains , eût enseigné des loix :
Tous les hommes suivoient la grossiere nature ,
Dispersés dans les bois couroient à la pâture.
La force tenoit lieu de droit & d'équité :
Le meurtre s'exerçoit avec impunité ;
Mais du discours enfin l'harmonieuse adresse ;
De ces barbares mœurs adoucit la rudesse ,
Rassembla les humains dans les forêts épars ;
Enferma les Cités de murs & de remparts ;
De l'aspect du supplice effraya l'insolence ,
Et sous l'appui des loix mit la foible innocence.

Rassembla

Rassembla les humains dans les forêts épars,
Enferma les Cités de murs & de remparts;
Et qu'Orphée en bannit le meurtre & l'injustice
Par l'horreur que son chant inspira pour le vice.
Ce furent là, dit-on, le fruit des premiers vers,
D'où sont venus ces bruits reçus dans l'univers,
Qu'aux célébres accens de ce Chantre de Thrace
Les Tigres amolis dépouilloient leur audace: *
Qu'aux accords d'Amphion les pierres se mouvoient, *
Et sur les murs Thébains en ordre s'élevoient. *
La sagesse montra par leur savant organe
A séparer d'abord le sacré du profane;
Ensuite distingua les intérets, le bien,
Et les droits du public de ceux du citoyen;
Proscrivit de l'amour l'illégitime usage;
Et pour mieux resserrer les nœuds du mariage,

Cet ordre fut, dit-on, le premier fruit des vers, &c. Presque tout le reste, quoique dans un ordre different, se trouve dans la traduction qui est à côté du texte, où l'astérisque mis à la fin des vers marque ceux qui sont empruntés de M. Despréaux, & ceux qui sont mis au commencement, marquent ce qu'on a pris de la traduction de M. Prepetit de Grammont.

392 *Cædibus & victu fœdo*) Aristophane dit comme Horace, qu'Orphée enseigna à fuir les meurtres.

396 *Fuit hæc sapientia quondam*] Il y a sur cela un beau passage de Strabon, qui pour réfuter Eratosthene, qui avoit écrit que les Poëtes ne cherchoient qu'à plaire & qu'à divertir, dit dans le Livre I. *Le contraire paroît en ce que les Anciens ont appellé la premiere Poësie une es-*

Oppida moliri, leges incidere ligno.
Sic honor & nomen divinis vatibus atque
Carminibus venit. Post hos insignis Homerus
Tyrtæusque mares animos in martia bella
Versibus exacuit. Dictæ per carmina sortes,
Et vitæ monstrata via est, & gratia regum
Pieriis tentata modis, ludusque repertus,

---

péce de Philosophie, qui nous enseigne à bien vivre dès l'enfance, & qui avec le secours du plaisir forme nos mœurs, regle nos actions, dirige nos desirs. Nos Philosophes soûtiennent même qu'il n'y a que le Sage qui puisse être Poëte. C'est pourquoi les Grecs commencent l'éducation de leurs enfans par la poësie, non pour leur donner seulement du plaisir, mais pour leur apprendre la sagesse & la modestie.

399 *Leges incidere*) Les premieres loix furent écrites en vers; & c'est ce que Solon voulut imiter dans la suite, comme cela paroît par ces deux vers Grecs tirés de ses loix, que cite M. Dacier, dont voici le sens:

Mais avant tout prions le grand Roi Jupiter,
Qu'il benisse ces loix, les fasse respecter.

Ligno) Les premieres loix furent écrites sur des planches de bois. Les Romains les graverent ensuite sur des planches de cuivre.

400 *Sic honor & nomen*] C'est ce bien que la Poësie fit aux hommes, en adoucissant leurs mœurs, & leur donnant de sages loix, qui la rendit si respectable. Si elle n'avoit commencé que par le plaisir, jamais elle n'auroit été si honorée.

401 *Post hos insignis Homerus*] Après ce premier âge de la poësie, les matieres de morale & de politique étant suffisamment traitées, les Républiques bien cons-

Fit certains reglemens, porta certaines loix,
Que l'on fit imprimer sur la cire & le bois.
Pour tant d'heureux bienfaits les Muses réverées *
Furent d'un juste encens dans la Grèce honorées ; *
Et leur art attirant le culte des mortels *
A sa gloire en cent lieux vit dresser des autels. *
Homere après chanta les Héros des vieux âges,
Et Tyrthée à combattre anima les courages.
Hesiode à son tour par d'utiles leçons *
Des champs trop paresseux vint hâter les moissons : *
Puis la Philosophie en mille écrits tracée *
Fut, à l'aide des vers, aux mortels annoncée ; *
Et partout des esprits ses préceptes vainqueurs, *
Introduits par l'oreille entrerent dans les cœurs. *
Le Ciel lui-même alors fertile en grands miracles,
Voulut en vers sacrés prononcer ses oracles :

---

tituées, & les loix bien établies, la Poësie prit un autre chemin : pour élever le courage aux hommes, & pour les rendre capables de servir leur patrie, elle chanta les exploits des grands guerriers. Homére & Tyrtée commencerent ce second âge. On diroit qu'Horace a eu en vûe ce passage d'Aristophane sur l'éloge de la Poësie, que nous avons décrit dans les notes sur le 124 vers de l'épit. 1. du 2. Liv.

402 *Tyrtæus*) Voyez sur Tyrtée le supplément aux notes.

403 *Dicta per carmina sortes*] Dans le premier âge les Oracles étoient en Prose, dit M. Dacier, & ensuite ils ne furent plus qu'en vers.

404 *Et vitæ monstrata via est*] Cela doit s'entendre

Et longorum operum finis ; ne fortè pudori
Sit tibi Musa lyræ solers, & Cantor Apollo.
Naturâ fieret laudabile carmen, an arte,
Quæsitum est. Ego nec studium sine divite
venâ, [rius sic
Nec rude quid prosit video ingenium : alte-
Altera poscit opem res, & conjurat amicè.

---

de la Physique, comme l'a expliqué M. Dacier; sans quoi Horace répéteroit inutilement ce qu'il a dit quelques vers plus haut. Empedocle avoit expliqué la Physique en vers Grecs, comme Lucréce l'a fait en vers Latins.

405 *Ludusque repertus*] Il veut parler des Tragédies & des Comédies, que l'on faisoit jouer dans les fêtes solennelles, comme on l'a déja vû.

408 *Naturâ fieret laudabile carmen*) Pindare paroît donner la préference à l'heureux naturel dans l'Ode seconde des Olympiades, où il dit : *Le Sage est celui qui sait naturellement beaucoup; mais ceux qui ne savent qu'a force d'étude, n'ont qu'un verbiage inutile : ils croassent comme des corbeaux, & parlent toujours sans effet.* Et dans l'Ode III. des Nem *L'heureux naturel*, dit-il, *rend un homme considérable ; mais celui qui n'a qu'une science acquise, est toujours obscur : il parle de tout & n'est assuré de rien ; toutes ses démarches sont incertaines ; il entâme toutes les sciences, & les laisse toutes aussi imparfaites que son esprit.* De même, lorsqu'Horace dans l'Ode III. du IV. Livre dit :

Quem tu, Melpomene, semel
Nascentem placido lumine videris,

Il fait clairement entendre que c'étoit dès sa naissance qu'il avoit été favorisé des Muses; & qu'il étoit persuadé que c'étoit en naissant qu'on recevoit du Ciel cette heureuse influence qui donne l'esprit de la poësie, qu'on

Pour gagner la faveur des Princes & des Rois
Des Nymphes du Permesse on emprunta la voix ;
Et pour délassement après un long ouvrage
Des plus célébres jeux on inventa l'usage.
Tous ces faits sont constants. Pourquoi rougiroit-on
D'imiter sur le luth les accords d'Apollon ?

C'est encore aujourd'hui le sujet d'un problême
De savoir qui sert plus au succès d'un Poëme,
Des talens naturels ou des secrets de l'Art.
Je pense qu'à l'ouvrage ils ont pareille part.
Car je ne conçois point, quelque peine qu'on prenne,
Qu'on puisse réussir sans une heureuse veine,
Ni que sans le travail qui seconde l'esprit
On produise jamais un excellent écrit.
Il faut donc par l'effet d'une douce harmonie
Que l'Art savant concoure avec le beau génie,
Et qu'amicalement ils demeurent unis.

---

ne sauroit acquérir par l'art & par l'étude. Sur quoi M. Despréaux s'explique aussi clairement au commencement de son Art Poëtique, lorsqu'il dit :

C'est envain qu'au Parnasse un téméraire Auteur
Pense de l'art des vers atteindre la hauteur,
S'il ne sent point du Ciel l'influence secrette,
Si son astre en naissant ne l'a formé Poëte,
Dans son génie étroit il est toujours captif ;
Pour lui Phébus est sourd, & Pégase est rétif.

An arte] Cicéron au contraire paroît avoir donné la préférence à l'art, lorsqu'il a dit que l'art étoit plus sûr que la nature, *ars certior quàm natura.*

429. *Ego nec studium sine divite venâ*) Mais Horace

Qui ſtudet optatam curſu contingere metam,
Multa tulit fecitque puer, ſudavit, & alſit:
Abſtinuit Venere & vino. Qui Pythia cantat
Tibicen, didicit priùs, extimuitque magiſtrum.
Nunc ſatis eſt dixiſſe: Ego mira poëmata pango.
Occupet extremum ſcabies: mihi turpe relinqui eſt.

---

partage ici le différend, en décidant que l'art & le génie doivent s'aider mutuellement, & ne peuvent rien faire de parfait l'un ſans l'autre. La Nature ſans l'Art eſt aveugle & téméraire : c'eſt comme un vaiſſeau qui n'eſt pas guidé par un Pilote, & qui ſans miracle ne peut éviter de périr ; & l'Art ſans la Nature eſt rude, ſtérile & ſec. Quintilien a fort bien dit auſſi : *Nihil credimus eſſe perfectum, niſi ubi Natura curâ juvetur.* Mais il faut ſe ſouvenir, comme le remarque M. Dacier, que comme l'art n'eſt jamais ſi parfait que quand il imite la Nature, la Nature auſſi ne réuſſit jamais ſi bien, que quand elle cache l'Art. M. Pope dans le I. Chant de l'Eſſai ſur la Critique, dit auſſi de la Nature :

C'eſt la regle, la fin, le principe de l'Art :
Sans elle tout eſt faux, tout brillant n'eſt que fard.
Point de génie heureux que celui qu'elle inſpire :
Avec elle tout plaît, tout vit & tout reſpire.

En parlant enſuite de l'Art, il ajoute :

L'Art dans ce riche fond a droit de s'aſſortir :
Il ordonne, il fait tout ſans ſe faire ſentir ;
Il ſe cache toujours, & toujours il domine :
Telle dans un beau corps, cette flamme divine,
L'âme en ſecret fournit les eſprits, la chaleur,
Forme les mouvemens, donne aux nerfs leur vigueur ;
Sans paroître au-dehors par ſes effets ſenſible,
Aux ſeuls yeux de l'eſprit elle ſe rend viſible.

Si l'Athlete en courant veut remporter le prix,
Il ne lui suffit pas d'avoir de la souplesse :
Il doit s'être exercé dès sa tendre jeunesse
A supporter le froid & le chaud tour à tour ;
A renoncer au vin, de même qu'à l'amour
Celui qui veut aussi que le public admire
Les doux airs de sa flute, ou l'accord de sa lyre,
Dans de fameux concerts ne mêle point ses sons,
Sans que d'un Maître habile il ait pris les leçons.
Aujourd'hui c'est assez que l'on dise soi-même,
Que l'on est en état de faire un bon Poëme,

---

414 *Qui Pythia cantat tibicen*] Il y avoit autrefois, dit M. Dacier, dans les anciens chœurs de Comédies différens joueurs de flûte. Quand tout le chœur chantoit, il y en avoit un qui accompagnoit le chant, & qu'on appelloit par cette raison *Choraule*, comme qui diroit *Fluteur du Chœur*. Mais quand on chantoit les cantiques, ce chant étoit seul ; & quand il étoit fini, il y avoit un joueur de flute qui répondoit seul à ce que le Chœur avoit chanté ; & on l'appelloit *Pythaule*, comme qui diroit *Fluteur des Cantiques Pithiens*, parce que ces Cantiques étoient semblables aux Pæans, c'est-à-dire aux Hymnes qu'on chantoit à Apollon dans la ville de Pitho. Diomedes : *Quandò enim chorus canebat choricis tibiis, id est Chorauliçis artifex concinebat. In canticis autem pithaules pythicis respondebat.* Il y a de ces derniers joueurs de flute qui ont été fort illustres dans leur Art ; & c'est de ceux-là dont Horace parle.

417 *Occupet extremum scabies*] C'est un proverbe, dit le Scholiaste, dont les enfans se servoient dans certains jeux, pour s'exciter à courir.

Et , quod non didici , sanè nescire fateri.
Ut præco ad merces turbam qui cogit emendas ,
Assentatores jubet ad lucrum ire poëta
Dives agris , dives positis in fœnore nummis.
Si verò est , unctum qui rectè ponere possit ,
Et spondere levi pro paupere , & eripere atris
Litibus implicitum : mirabor , si sciet inter
Noscere mendacem verumque beatus amicum.
Tu seu donaris , seu quid donare velis cui ,
Nolito ad versus tibi factos ducere plenum
Lætitiæ : clamabit enim, Pulchrè, benè, rectè:
Pallescet super his : etiam stillabit amicis

---

422 *Unctum ponere*] Faire grande chére : on sous-entend *obsonium*. La bonne table d'un Poëte est d'un grand secours pour faire louer ses vers ; mais on peut lui appliquer ce que Martial disoit à Pomponius :

Quòd tàm grande Sophos clamat tibi turba togata ,
Non tu , Pomponi , cœna diserta tua est.

C'est-à-dire :

Tous ceux , Pomponius , que tu vois à ta table ,
Si pour louer tes vers , ils font de si grands cris ,
C'est ton repas , non tes écrits ,
Que dans son éloquence ils trouvent admirable.

Pline appelle ceux qui donnent de telles louanges *Laudicenas.*

429 *Pallescet super his*) M. Despréaux à la fin de son premier Chant a bien imité tout cet endroit d'Horace, lorsque parlant du choix que les Auteurs doivent faire

* Que dans cette carriére on court un des premiers,
* Que tout le deshonneur n'eſt que pour les derniers;
* Et l'on croit qu'il ſied mal d'avouer qu'on ignore
* Ce que faute d'un Maître on ne ſait pas encore.
Comme un crieur public invite l'acheteur,
* Un Poëte opulent attire le flatteur,
Qui ſéduit par l'éclat d'une richeſſe immenſe,
Eſpére que ſes ſoins auront leur récompenſe.
Surtout ſi cet Auteur ſait dans l'occaſion
Au plus infortuné ſervir de caution;
Si les plaideurs en lui trouvant un ſûr refuge,
Il veut en leur faveur ſolliciter leur Juge;
Et s'il donne ſouvent de ſplendides repas,
J'ai fort lieu de douter qu'il puiſſe dans ce cas,
Parmi tant de cliens dont la foule l'accable,
Diſtinguer l'ami faux de l'ami véritable.
Si vous faites un don, n'allez pas ſur le champ
Conſulter ſur vos vers celui que le préſent
Tient encor dans l'accès d'une joie exceſſive,
Sans quoi vous le verrez dans l'ardeur la plus vive
Au ſon de chaque vers ſauter, frapper du pié,
Puis changeant de couleur, paroître extaſié;

---

d'amis prompts à les cenſurer, il a dit:

Qu'ils ſoient de vos écrits les confidens ſincéres,
Et de tous vos défauts les zélés adverſaires.
Dépouillez devant eux l'arrogance d'Auteur;
Mais ſachez de l'ami diſcerner le flatteur.
Tel vous ſemble applaudir, qui vous raille & vous joue.

Ex oculis rorem : saliet, tundet pede terram.
Ut, qui conducti plorant in funere, dicunt,
Et faciunt propè plura dolentibus ex animo : sic
Derisor vero plus laudatore movetur.
Reges dicuntur multis urgere culullis,
Et torquere mero, quem perspexisse laborant,
An sit amicitiâ dignus. Si carmina condes,
Nunquàm te fallant animi sub vulpe latentes.
Quintilio si quid recitares ; corrige, sodes,
Hoc, aiebat, & hoc : meliùs te posse negares

Aimez qu'on vous conseille, & non pas qu'on vous loue.
Un flatteur aussi-tôt cherche à se récrier.
Chaque vers qu'il entend le fait extasier.
Tout est charmant, divin ; aucun mot ne le blesse ;
Il trépigne de joie, il pleure de tendresse ;
Il vous comble partout d'éloges fastueux.
La vérité n'a point cet air impétueux.

431 *Ut qui conducti plorant*) Cette comparaison est fort belle. Le flateur loue bien plus que l'ami, comme ces pleureurs à gages pleurent bien plus que ceux qui ont une douleur très-véritable. Horace, ajoute M. Dacier, avoit sans doute en vûe ce passage de la XXII. Satyre de Lucilius :

- - - Mercede quæ
Conductæ flent alieno in funere præficæ
Multò, & capillos scindunt, & clamant magis.

434 *Reges dicuntur*] On rapporte cela de Tibere, qu'il éprouvoit par le vin ceux qu'il vouloit faire ses Confidens.

Crier, *tout est charmant*, & pleurer d'allégresse.
* Tel que les gens gagés pour marquer leur tristesse,
* Arrosant de leurs pleurs les obséques des morts,
* Du geste & de la voix font de plus vifs efforts,
* Que celui qui ressent une douleur amere :
* L'adulateur s'émeut plus que l'ami sincére.

Pour connoître un ami digne de leur faveur,
Dans les repas, dit-on, les Grands sondent son cœur,
Au moment où Bacchus lui donne la torture.
Imitez cet exemple : aimant qu'on vous censure,
* Ne vous confiez pas au perfide renard.
Si pour le consulter quelque Auteur par hazard
Au grand Quintilius récitoit un ouvrage :
» Corrigez ces endroits, disoit cet homme sage.
Si vous lui répondiez : je suis las d'y songer ;
Deux ou trois fois en vain j'ai voulu les changer.

---

437 *Animi sub vulpe latentes*) Horace fait allusion à la Fable du Renard & du Corbeau, que Nannius a rapportée toute entiére dans ses Commentaires, & que M. de la Fontaine a rendue avec une naïveté & une gaieté, qui surpasse tout ce que les Anciens ont dit sur ce sujet.

438 *Quintilio si quid*) C'est ce Quintilius Varus dont Horace pleure la mort dans l'Ode XXIII du I. Liv. Il y avoit déja longtems qu'il étoit mort, quand notre Auteur fit cet Art Poëtique.

* Le reste de cet Art Poëtique, à l'exception de douze ou treize vers, est pris de la traduction de M. de Prepetit de Grammont, que nous avons retouchée, & à laquelle nous avons donné comme une forme nouvelle par les changemens que nous y avons faits.

Bis terque expertum frustrà ; delere jubebat,
Et malè formatos incudi reddere versus.
Si defendere delictum, quàm vertere, malles,
Nil ultrà verbi, aut operam sumebat inanem,
Quin sine rivali teque & tua solus amares.
Vir bonus & prudens versus reprehendet inertes,
Culpabit duros, incomptis allinet atrum
Transverso calamo signum, ambitiosa recîdet
Ornamenta, parùm claris lucem dare coget,
Arguet ambiguè dictum, mutanda notabit,
Fiet Aristarchus ; nec dicet : cur ego amicum
Offendam in nugis ? Hæ nugæ seria ducent

---

441 *Et malè formatos*) Voyez les remarq. sur le texte.

445 *Vir bonus & prudens*) M. Despréaux à la fin de son premier Chant a copié ce portrait d'un véritable ami, & d'un sage Censeur :

Un sage ami, toujours rigoureux, inflexible,
Sur vos fautes jamais ne vous laisse paisible,
Il ne pardonne point les endroits négligés.
Il renvoie en leur lieu les vers mal arrangés.
Il reprime des mots l'ambitieuse emphase.
Ici le sens le choque ; & plus loin c'est la phrase.
Votre construction semble un peu s'obscurcir ;
Ce terme est équivoque, il le faut éclaircir.
C'est ainsi que vous parle un ami véritable.

En imitant au même endroit le portrait qu'a fait Horace de l'Auteur indocile à la censure, il ajoute :

Mais souvent sur ses vers un Auteur intraitable,
A les protéger tous se croit interessé,
Et d'abord prend en main le droit de l'offensé.

Effacez, disoit-il, ces fruits de votre plume :
» Que les vers mal formés soient remis sur l'enclume.
Aimiez-vous mieux enfin par une folle ardeur
Défendre sans raison, que quitter votre erreur ?
Alors n'ajoutant pas une seule parole,
Et s'épargnant un soin importun & frivole,
Il laissoit sans rival votre indocile esprit
Se plaire & s'admirer dans son mauvais écrit.
L'homme de probité, guidé par la sagesse,
Librement de vos vers reprendra la foiblesse;
Et blâmant les endroits durs, ou trop négligés,
Il voudra qu'avec soin ils soient tous corrigés :
Il en retranchera l'ambitieuse emphase,
Et l'embarras obscur du sens & de la phrase :
De tout mot équivoque il saura les purger,
Et marquer sûrement ce que l'on doit changer.
Etant de vos travaux l'Aristarque fidele,
Il ne dira pas : » Quoi ? pour une bagatelle
» Irai-je brusquement offenser mon ami ?

De ce vers, direz-vous, l'expression est basse.
Ah, Monsieur, pour ce vers je vous demande grace,
Répondra-t-il d'abord. Ce mot me semble froid ;
Je le retrancherois. C'est le plus bel endroit.
Ce tour ne me plaît pas. Tout le monde l'admire.
Ainsi toujours constant à ne point se dédire,
Qu'un mot dans son ouvrage ait paru vous blesser,
C'est un titre chez lui pour ne point l'effacer.

347 *Ambitiosa recidet*] M. Pope paroit avoir voulu commenter cet endroit, & reprendre le défaut que blâ-

In mala derisum semel, exceptumque si-
niſtrè. [urget ,
Ut mala quem ſcabies, aut morbus regius
Aut fanaticus error, & iracunda Diana,
Vesanum tetigiſſe timent, fugiuntque poë-
tam, [quuntur.
Qui ſapiunt : agitant pueri, incautique ſe-
Hic, dum ſublimes verſus ructatur, & errat,
Si veluti merulis intentus decidit auceps
In puteum, foveamve : licet, Succurrite lon-
gùm
Clamet, Io cives ; non ſit, qui tollere curet.
Si quis curet opem ferre & dimittere funem ;
Qui ſcis, an prudens huc ſe dejecerit, atque
Servari nolit, dicam ? Siculique poëtæ
Narrabo interitum. Deus immortalis haberi
Dum cupit Empedocles, ardentem frigidus
Ætnam

---

me ici Horace, lorſqu'il a dit au II. Chant de ſa Critique :

Mais un génie outré dans ſes fougues altiéres,
Admet les faux brillans pour de vives lumieres.
De ce qui peut frapper uniquement épris,
De traits vifs & nouveaux il ſéme ſes écrits :
C'eſt un chaos luiſant, un amas de penſées,
Et ſans ordre, & ſans choix, & ſans goût entaſſées.
Vous voyez le Poëte, & le Peintre ignorant,
Incapables du vrai, donner dans l'apparent.
S'il faut avec douceur peindre les graces nues,
Et préſenter ſans fard leurs beautés ingénues,
Ils chargent leurs portraits d'or & de diamans,
Et cachent leur peu d'art ſous de faux ornemens.

Car un Auteur n'est pas malheureux à demi,
Quand il voit ses écrits raillés avec justice.
Comme l'on craint partout la lépre, la jaunisse,
La folie & la rage ; ainsi le sage fuit
Tout Poëte insensé, que son erreur conduit.
Les enfans à l'envi lui font mille grimaces,
Et les imprudens seuls approchent de ses traces.
Si ce fou par sa voix poussée avec ardeur,
De ses sublimes vers exprimant la grandeur,
S'égare, ou tombe au fond de quelque précipice ;
Ainsi qu'un Oiseleur qui se traîne & se glisse,
Fixant toujours les yeux sur un Merle rusé,
Qui par son vol subtil l'a long-tems amusé :
C'est vainement alors qu'il s'agite & qu'il crie :
A moi, chers citoyens ; au secours, je vous prie.
Nul ne veut l'en tirer. Si quelqu'un plus humain
Vient jetter une corde, & lui prêter la main,
Par ces réflexions aussi-tôt je l'arrête :
Qui connoît le dessein d'une pareille tête ?
Peut-être que la vie a pour lui peu d'appas ;
Et qu'en le sauvant même on ne lui plaira pas.
Un seul trait rend la chose à comprendre facile,
Le Poëte jadis l'honneur de la Sicile,
Empedocle voulant se mettre au rang des Dieux,
Affronta du Gibel les formidables feux.

---

463 *Siculique poëta*) Voyez les notes alphabétiques du III. volume sur *Empedocle*.

Insiliit. Sit jus, liceatque perire poëtis:
Invitum qui servat, idem facit occidenti.
Nec semel hoc fecit: nec, si retractus erit, jam
Fiet homo, & ponet famosæ mortis amorem.
Nec satis: apparet, cur versus factitet; utrùm
Minxerit in patrios cineres, an triste bidental
Moverit incestus: certè furit, ac velùt ursus,
Objectos caveæ valuit si frangere clathros,
Indoctum doctumque fugat recitator acerbus.

---

471 *Minxerit in patrios cineres*) Les Anciens prenoient cela pour une grande impiété, de profaner ainsi le tombeau de son pere, ou de ses ayeux.

471 *An triste bidental*) Les Latins ont appellé *Bidental* un lieu où le feu du Ciel étoit tombé, & que les Aruspices avoient purifié & consacré par le sacrifice d'une brebis appellée *Bidens*, c'est-à-dire, à qui les dens avoient poussé en haut & en bas. Ce lieu étoit séparé de tout autre, & on regardoit comme des impies & des sacriléges ceux qui le profanoient, ou qui en remuoient les bornes, qu'on croioit toujours en bute à la colére des Dieux. Cette superstition étoit même si outrée, que si la foudre, en tombant, avoit tué quelqu'un, il étoit défendu de le brûler & de lui faire des funérailles. La loi de Numa y étoit expresse: *Si hominem foulmen jobis occidit, im ne suprà genua tollito. Homo si foulmine occisûs esit, ei justa nulla fieri oporteto.* Il falloit qu'il fût enterré dans le même lieu. C'est pourquoi Perse appelle Bidental l'homme même qui a été frappé de la foudre.

Il s'y précipita de sang-froid, & sans crainte.
Que tout Poëte ainsi périsse sans contrainte.
Garantir de la mort celui qui veut périr,
C'est le tuer vous-même, & non le secourir.
Plus d'une fois cet homme a montré sa folie;
Si vous le secourez, dès qu'il conçoit l'envie
De faire dans le monde une honorable fin,
Il recommencera peut-être dès demain.
Pourquoi fait-il des vers? qui connoît ce mystére?
Peut-être a-t-il fouillé les cendres de son pere:
Au mepris des droits saints, il peut s'être échappé
Jusqu'à toucher un corps par la foudre frappé.
Cet homme furieux, tel qu'un Ours plein de rage,
Qui s'échappe en brisant les barreaux de sa cage,
Du récit de ses vers, qu'il fait à tout venant,
Met en fuite à la fois le docte & l'ignorant.
Malheur à ceux qu'il peut attrapper dans la rue.
Les forçant d'écouter sa lecture, il les tue.

An quia non fibris ovium, ergennâque jubente
Triste jaces lucis evitandumque bidental.

474 *Recitator acerbus*) Rien n'est plus insupportable que ces Poëtes importuns, dont parle Horace en cet endroit. Martial qui l'avoit apparemment éprouvé à ses dépens, nous en fait une description bien naive & bien agréable dans la 44. Epigramme de son troisiéme livre, qui commence par ces vers:

Occurrit tibi nemo quòd libenter,
Quòd quacumque venis fuga est, & ingens

Quem verò arripuit, tenet occiditque legendo;
Non missura cutem, nisi plena cruoris, hirudo.

Circà te, Ligurine, solitudo:
Quid sit scire cupis? Nimis Poëta es. &c.

C'est-à-dire:

Nul ne vous fait accueil: chacun même au plus vîte,
Si-tôt qu'il vous voit, prend la fuite.
Mon cher Ligurinus, n'en soyez point surpris.
Votre mal est d'être Poëte:
On craint la fureur indiscrete
Que vous avez de lire en tous lieux vos écrits.

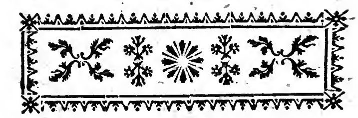


Cette sangsuë au moins ne quittera la peau
Qu'après avoir tiré votre sang le plus beau.

M. Despréaux dans son Chant IV. reprend aussi vivement ce défaut, & donne de sages avis aux Poëtes, pour les engager à ne pas donner dans ce foible :

Quelques vers toutefois qu'Apollon vous inspire,
En tous lieux aussi-tôt ne courez pas les lire.
Gardez-vous d'imiter ce rimeur furieux,
Qui de ses vains écrits lecteur harmonieux,
Aborde en récitant quiconque le salue,
Et poursuit de ses vers les passans dans la rue.
Il n'est Temple si saint des Anges respecté,
Qui soit contre sa Muse un lieu de sûreté.





REMARQUES SUR LE TEXTE DE L'ART POETIQUE D'HORACE.

2. *VARIAS inducere plumas*] M. Bentlei appuyé sur l'autorité d'un seul Ms. veut qu'on lise ici *formas*. Cette correction n'a pas été approuvée du P. Sanadon. Le changement que celui-ci a fait au vers suivant d'*ut* en *aut*, ne paroissoit pas non plus nécessaire.

26. *Sectantem levia*] *Levia* est la leçon ordinaire; mais c'est une faute des Copistes, qui n'ont pas pris garde que les Latins n'ont jamais opposé *nervosus* à *levis*, mais à *lenis*, comme M. Bentlei l'a prouvé par quantité d'exemples. C'est ainsi que César parlant de Terence, a dit:

Lenibus atque utinàm scriptis adjuncta foret vis, &c.

Ce passage favorise la leçon que nous suivons après le P. Sanadon, qui l'a rappellée d'après un ancien Ms. & deux excellentes éditions.

32 *Faber imus*] Le P. Sanadon & deux autres savans Commentateurs veulent qu'on lise *unus*, qui se

trouve dans plusieurs Mss., soutenant qu'*imus* ne peut avoir aucun sens raisonnable. Mais je ne vois pas qu'*imus*, qui signifie le *moindre* ou le *dernier* des Sculpteurs, ait rien qui puisse révolter dans cet endroit. Au contraire *unus*, qui veut dire, selon le P. Sanadou, *unus omnium optimè*, ne fournit pas un sens si naturel que l'autre.

36 *Pravo vivere naso*] Le P. Sanadon veut qu'on lise *naso vivere pravo*, qu'il soutient être la leçon de tous les Mss. Ce changement n'est pas bien important.

45. *Hoc amet, hoc spernat* &c.] M. Bentlei & le P. Sanadon veulent qu'on mette ce vers après celui qui suit *in verbis etiam tenuis* &c. Voyez le supplément aux notes.

52 *Fictaque nuper*] Les Mss. de Fabricius & les éditions de deux savans Commentateurs, qu'a suivis le P. Sanadon, portent *factaque*.

59 *Procudere nomen*) La leçon commune est *producere*. Celle que nous suivons s'est conservée dans plusieurs Mss. cités par Lambin, par Estaso, par Novés, & par Luisino. Elle se trouve dans l'édition d'Alde Manuce; & le P. Sanadon avec quatre autres savans Editeurs l'ont fait reparoître avant nous dans le Texte. Luisino a prétendu aussi qu'il falloit mettre *nummum* dans la place de *nomen*; & M. Bentlei & le P. Sanadon ont approuvé cette correction qui ne paroît point nécessaire.

60 *Ut sylva foliis pronos mutantur*] Ce vers a été bien défiguré. Il n'y a presque pas de mot qui n'ait eû sa différente leçon; car on a lû, *ut sylva foliis*, *ut folia in sylvis*, *ut sylvis folia*, *sylva ut quum foliis*; *pronos* ou *privos*; *mutantur*, *nudantur*, ou *viduantur*. Celle que nous suivons, qui se trouve dans l'édition de Paris de 1503. & qui d'ailleurs est la plus reçue, paroît dans presque tous les Mss.

65 *Sterilisve diù palus*] Tous les Commentateurs s'accordent à croire que ce vers est défectueux, parce

qu'il ne leur paroît pas probable qu'Horace ait fait de *palus* deux breves. M. Cuningham a proposé plusieurs corrections, & celle qui a paru la plus convenable au P. Sanadon est *sterilisve palus dudum*, qu'il a mis dans le Texte.

101 *Ità flentibus adsunt*] Dans les MSſ. on lit *adsunt*; *adsint*, *adstant*. Le P. Sanadon, après d'autres Editeurs modernes, lit *adstant*, croyant que la véritable leçon a été altérée dans les MSſ.

120 *Homereum si fortè*) On lit communément *Honoratum*. M. Bentlei a fait voir qu'il falloit *Homereum*; & le P. Sanadon a adopté cette correction. Il y a beaucoup d'apparence que les Scholiastes ont trouvé cette leçon dans les MSſ. comme on en peut juger par l'explication qu'ils ont donnée de ce vers : *si ad imitationem Homeri describis*, *si Achillem*, *de quo semel Homerus scripsit*, *talem debes scribere qualem Homerus ostendit*.

133 *Nec verbo verbum*] C'est ainsi que je lis avec le P. Sanadon, & non pas *verbum verbo*; & cette leçon est des meilleures MSſ. & de plusieurs excellentes éditions tant anciennes que modernes.

135 *Unde pedem referre*] C'est la leçon de M. Cuningham & du P. Sanadon. M. Dacier l'avoit citée dans ses Remarques sur le XIX. Ch. de la Poëtique d'Aristote, & il paroît qu'elle doit être d'Horace. On conjecture que les Grammairiens ont mis *proferre*, parce qu'ils ont crû que la mesure du vers demandoit cette réforme. Mais le P. Sanadon sur le 28 vers de l'Ode *Motum ex Metello* prouve que *refere* avoit la premiere syllabe douteuse.

140 *Parturient montes*] Le P. Sanadon lit *parturiunt*, après trois MSſ. & sept éditions qui ont retenu cette leçon, & S. Jerôme qui cite ce vers au I. Liv. contre Jovinien favorise aussi ce Texte, comme l'a remarqué M. Bentlei.

159. *Mobilibusque decor*] On trouve dans un Ms an-

tien *maturis* mis comme une correction dans la place de *mobilibus*. Elle avoit été citée d'abord par le P. Caussin; & le P. Sanadon, après deux autres célébres Editeurs, l'a placée dans le Texte. Ce qu'il y a de plus favorable en faveur de cette leçon, c'est que les Scholiastes donnent lieu de croire qu'ils ont lû dans leurs exemplaires *maturis annis*, puisque l'un rend ces mots par *maturum senem*, & l'autre *maturo seni*.

161 *Imberbus*) Le vieux Ms. de Cruquius, dit le P. Sanadon, porte cette leçon, qui a été suivie par Messieurs Baxter, Bentlei, & Cuningham, & qui est confirmée par les Anciens Grammairiens Carisius & Marcellus. Le premier prétend même que les Latins n'ont jamais dit autrement, & il le prouve par des exemples de Varron, de Ciceron, & de Tite-Live: *Imberbi dicuntur, non imberbes: sic enim & Varro de actionibus scenicis quinto, imberbi juvenes; sic & Cicero imberbum protulit, non imberbem: ex Calendis januariis de lege agrariá imberbá juventure; titus historiarum* 18.

172 *Spe longus, iners, avidusque futuri*] Le P. Sanadon veut qu'on lise ici, *spe lentus*, & *pavidusque futuri*. Je ne trouve point de nécessité à faire ces changemens.

196 *Concilietur amicè*] C'est la leçon qu'a suivie le P. Sanadon sur le témoignage de Cruquius, qui dit que cette leçon se trouve dans tous les MSS. *sic legitur in omnibus scriptis*. Cette leçon se trouve aussi dans l'édition de Paris de 1503. qui porte *amicè*, & non pas *amicis*.

197 *Et amet peccare timentes*) Le P. Sanadon lit *pacare tumentes*, qui se trouve dans quelques MSS., & que deux excellentes éditions ont inseré avant lui dans le Texte. La raison qui engage les Critiques modernes à rejetter *amet peccare timentes*, c'est que cette expression dit la même chose que *bonis faveat*, qui précéde, & paroît le dire plus foiblement: *favere bonis*, dit Gallutio, *& eos amare qui peccatum reformidant, idem planè videtur officium esse*.

207 *Orichalco vincta*] Les anciennes éditions, telle que celle de Paris de 1503. & quantité de MSſ. portent *juncta*, que le P. Sanadon a préféré à la leçon vulgaire.

260 *In ſcenam miſſus*) L'autorité de pluſieurs ſavans Critiques, dit le P. Sanadon, a enfin établi cette leçon dans le Texte ſur les ruines de l'ancienne, qui portoit *miſſos*. Ç'à été une néceſſité d'en venir à une correction; le ſens la demandoit, & elle ne pouvoit être ni plus ſimple, ni plus naturelle.

262 *An omnes*] M. Bentlei & M. Cuningham, ajoute le P. Sanadon, veulent qu'on liſe *ur omnes*, & le dernier propoſe de réformer le vers ſuivant de cette maniere, *viſuros peccata putem, quòd tutus & intrà* &c. Je crois que ces deux ſavans Commentateurs auroient pû mieux employer leur critique. Les corrections qu'ils font au Texte, y jettent un embarras qu'on n'y trouve point en ſuivant la leçon commune, qui eſt celle de toutes les éditions & de tous les MSſ. à l'exception d'un ou de deux.

270. *At noſtri proavi*] Le P. Sanadon aime mieux qu'on liſe *veſtri*, qui ſe trouve dans la plûpart des MSſ. & dans les plus anciennes éditions, comme dans celle de Paris de 1503. Pour moi je trouve qu'Horace voulant blâmer le goût peu rafiné de ceux qui avoient tant admiré Plaute, il valoit mieux dire en général *noſtri*, que *veſtri proavi*, qui auroit attaqué ſpécialement le mauvais goût des Ancêtres des Piſons, auxquels il adreſſe la parole.

271. *Nimium patienter utrumque, ne dicam ſtultè*] Le P. Sanadon a fait ici deux changemens dans le Texte. Il a mis, après M. Cuningham, *utroſque*, dans la place d'*utrumque*, prétendant que la conſtruction & l'uſage des Auteurs Latins demandent cette leçon. La ſeconde correction eſt plus autoriſée, puiſqu'elle eſt tirée d'un excellent Ms. cité par Achille Eſtaſo qui porte *non dicam*, au lieu de *ne dicam*. Mais il me paroît

que

que l'autorité d'un seul Ms. doive l'emporter sur celle de tous les autres exemplaires imprimés & MSS. pour faire ce dernier changement, qui d'ailleurs ne paroit pas aussi important que l'a crû le P. Sanadon. Car qu'Horace ait employé ces termes *non dicam stultè*, on sent toujours que c'est une expression maligne du Poëte, qui n'est pas plus favorable à Plaute, & qui doit signifier la même chose que *ne dicam;* sans quoi la parentèse de *non dicam stultè*, placée entre *nimium patienter*, & *mirati*, seroit fort plate. Ainsi le P. Sanadon paroît s'être trop flaté, lorsque voulant exalter le mérite de cette correction, comme si elle devoit faire cesser les disputes des Commentateurs, pour justifier la censure d'Horace, ou pour sauver l'honneur de Plaute, il a dit: » Si les Critiques qui se sont tant débatus au sujet de ce » passage avoient commencé par bien assurer le Texte, » on n'auroit pas tant écrit & tant outré de part & d'au» tre. Un seul monossylabe rétabli fait tomber toutes » les contestations. «

276 *Vexisse poëmata Tespis quæ canerent*) Le P. Sanadon veut qu'on lise *qui canerent;* & qu'on explique cet endroit d'Horace comme s'il y avoit, *vexisse plaustris auctores, qui canerent poëmata*. Je laisse aux Savans à juger si cette correction faite sans autorité est aussi nécessaire que l'a crû ce célébre Commentateur.

294. *Præsectum decies*) Les plus habiles Commentateurs ont rétabli cette leçon sur l'autorité des meilleurs MSS. Quelques Copistes avoient substitué mal à propos *perfectum* à *præsectum*. *Præsectus unguis* est un ongle bien fait, où il ne reste aucune inégalité.

318 *Vivas hinc ducere voces*) Cruquius & M. Bentlei assurent que tous les MSS. portent *vivas*, qui se trouve aussi dans les anciennes éditions, nommément dans celle de Paris de 1503. & dans cinq plus récentes. Acron n'a point lû autrement. *Veras* est la glose du Scholiaste,

dit le P. Sanadon ; cependant elle a imposé à bien des Editeurs, & même à M. Dacier.

324 *Præter laudem nullius avaris.*] On a toujours pris ici *avarus* pour *avidus* ; & l'on a entendu que le Poëte vouloit signifier, que les Grecs n'étoient avides que de louanges. Le P. Sanadon n'a pas été content de cette explication forcée. Il a prétendu qu'en lisant *præter laudem nullius avaris*, il faudroit entendre naturellement que les Grecs n'étoient avares que de louanges, ce qui est fort éloigné de la pensée d'Horace ; & sous ce prétexte il a imaginé qu'il falloit lire *propter laudem nullius avaris*, afin qu'on pût entendre qu'Horace a voulu dire en cet endroit que les Grecs *uniquement avides de louanges, n'ont rien épargné pour les mériter.* Je doute que ce changement dans le Texte fait sans nulle autorité obtienne les suffrages des Savans.

330 *An hæc*) Il y a des éditions & des MSS. qui portent *ad hæc*, & d'autres *at hæc*. M. Cuningham a produit de son chef *& hæc*. Estaso avoit mieux rencontré dans sa conjecture, en soupçonnant qu'il falloit lire *An hæc*. Cette conjecture s'étant trouvée autorisée de trois MSS. des plus anciens, M. Bentlei & le P. Sanadon ont adopté cette leçon.

337 *Omne supervacuum*] Ce vers n'ayant pas été du goût de M. Bentlei & du P. Sanadon, ils ont crû qu'il n'étoit pas d'Horace, & l'ont retranché de leurs éditions. Pour moi je ne vois rien dans ce vers qui mérite cette exclusion.

339 *Nec quodcumque volet*) Le P. Sanadon lit *ne* au lieu de *nec* ; & il prétend que c'est la leçon des MSS. les plus anciens & des premieres éditions. Celle de Paris de 1503. porte *nec quodcumque velit*.

353 *Quid ergo*) L'édition de Paris de 1503. ajoute *est*, qui manque dans le commun de nos éditions, & que le P. Sanadon a fait reparoître dans la sienne, sou-

tenant que l'usage des Auteurs Latins le demande, & que les Mss. le réclament.

360 *Opere in longo*) L'édition de Paris de 1503. porte *operi longo*. Ces deux leçons sont bonnes de l'aveu du P. Sanadon, qui a préféré cette derniere, comme étant autorisée par un plus grand nombre de Mss. Il prétend même qu'elle est plus élégante que l'autre, & moins suspecte de falsification.

410 *Nec rude quid possit*) On lit communément *prosit*; mais la leçon que nous suivons avec le P. Sanadon, qui paroît la meilleure, est tirée de plusieurs Mss. d'où elle a reparu depuis peu dans trois excellentes éditions.

416 *Nunc satis est*) L'édition de Paris de 1503. porte *non satis est*; ce qui fait un sens bien différent. Le P. Sanadon lit *Nec*: je ne sais pas sur quelle autorité est fondé ce changement.

431 *Et malè formatos*) On lit communément *tornatos*, dans la place duquel tous les Critiques modernes veulent qu'on mette *formatos*. C'est ainsi, dit le P. Sanadon, que Guiet, Ménage, M. Coste & M. Cuningham ont réformé ce vers. Il a lieu de s'etonner qu'on en soit venu si tard à la véritable leçon. Les Scholiastes en portent des traces si marquées, qu'il est difficile de ne la pas reconnoître. Celui de Cruquius dit sur ce vers : *Hoc à fabris ferrariis tractum est, qui ad incudem revocant ferramenta malè formata, seu cusa.* On lit dans Porphirion : *incudi reddere ; hoc est, denuò versus scribere, quomodò ferramentum malè formatum incudi redditur, ut ibi reformetur.* Et Acron expliquant ces mots *incomtis adlinet atrum transversò calamo signum*, qui sont cinq vers après celui-ci, ajoute : *Notam culpa significat ; nam notare versum malè formatum dicimus.* Il paroît aussi par un passage de S. Sidoine L. 9. Ep. 13. qu'il lisoit ici *formatos*, comme les Scholiastes. *Prater hoc*, dit-il, *poscis ut Horatianâ incude formatos Asclepiadeos quospiam, quibus inter bibendum pronuntiandis exerceare*,

transmittam. Les Copiſtes par pure mépriſe ont mis *tornatos*, & ce changement d'une ſeule lettre a cauſé bien de l'embarras aux Commentateurs. *Tornatus* eſt un mot déterminé pour marquer une choſe parfaite à quoi il ne manque rien ; il ne ſouffre point qu'on lui aſſocie, ni *benè*, ni *malè*, parce que ſa ſignification contient le premier & exclud le ſecond. D'où vient que jamais les Latins n'ont employé *tornatus* avec l'une de ces deux particules modales. De plus comment accommoder cette expreſſion avec *incudi reddere* ? Deux métaphores auſſi différentes peuvent-elles s'accorder enſemble dans une même phraſe ? A-t-on jamais imagiué de perfectionner ſur l'enclume un ouvrage que le tour n'auroit pû achever ? Ces abſurdités ſautent pour ainſi dire aux yeux ; mais plus elles ſont ſenſibles, moins doit-on les imputer à Horace. Monſieur Dacier a trouvé fort mauvais que l'on ait oſé cenſurer cet endroit, & il traite tous les Critiques d'ignorans. » Horace, dit-il, n'em» ploie ici qu'une même figure ; le fer, après avoir été » amoli & préparé par le feu & par l'enclume, ſe tra» vaille au tour comme les autres métaux. » Il s'autoriſe enſuite d'un paſſage de Properce & d'un autre de Strabon. M. Bentlei a parfaitement bien répondu au Commentateur François, & lui a montré qu'il n'avoit entendu aucun de ces deux paſſages ; qu'il a pris *ignes* dans le Poëte pour une forge, où il ſignifie des Poëſies galantes, & Τορεύειν dans le Géographe pour tourner, au lieu qu'il ſignifie ſculper, graver, ciſeler. Puiſqu'un auſſi habile Critique a été obligé d'en venir là pour défendre la leçon ordinaire, c'eſt une preuve ſans réplique qu'elle eſt abſolument inſoutenable.

441. *Nil ultrà verbi aut opera inſumebat inanis*) Un Ms. porte *nil* au commencement de ce vers, & ce ſeul mot, qui demande néceſſairement *verbi & operæ inanis* a donné lieu à M. Cuningham de nous ramener l'ancienne leçon. Les Grammairiens ſe réduiſant à la conſ-

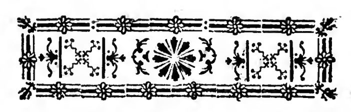
truction simple, avoient mis pour glose *nullum ultrà verbum, aut operam insumebat inanem*; & comme le vers se trouvoit également fourni de cette maniere, les Copistes avoient substitué bonnement la glôse au Texte, dit le P. Sanadon.

456 *Sublimes versus ructatur)* Quelques éditions, comme celle de Paris de 1503. portent *sublimis*; mais cette leçon est contredite par tous les MSS. *in MSS. omnibus exemplis sublimes erat*, dit Estaso : ou bien, comme dit le P. Sanadon, c'est un reste de l'ancienne ortographe, où l'on a écrit *sublimis* pour *sublimes*.

462 *Huc se projecerit*] Tous les plus anciens MSS. ont conservé cette leçon qui a reparu dans l'édition d'Alde Manuce de 1501. & dans celles de M. Bentlei, de M. Cuningham & du P. Sanadon. Pour adoucir l'expression du Poëte, dit ce dernier, les Grammairiens à qui elle avoit paru trop forte, lui ont donné pour glôse *dejecerit*, que les Copistes ont saisi, & qui a dominé depuis dans les éditions; mais le mot *prudens* devoit leur faire sentir qu'il s'agit ici d'une chûte volontaire, ce que les bons Auteurs expriment ordinairement par le verbe *projicere*.

466. *Versus dictitet)* On a aussi expliqué *dictitet*, par *factitet*, & la glose a encore pris ici la place du Texte. Mais Estaso a trouvé *dictitet* dans les MSS. & le P. Sanadon, après M. Cuningham, l'a fait rétablir dans son édition.





SUPPLEMENT
AUX TRADUCTIONS ET AUX NOTES *SUR HORACE.*

AVERTISSEMENT.

NOUS avons dit dans la Préface de cet Ouvrage, que depuis l'annonce qui en a été faite dans les Journaux, nous avions découvert bien des Piéces imprimées & manuſcrites, capables de perfectionner ce Recueil des Traductions d'Horace en vers François ; mais que la plûpart de ces Piéces étoient venues trop tard à notre connoiſſance, pour pouvoir être inſerées dans le corps de l'Ouvrage : ce qui nous a déterminé à

prendre le parti de faire un Supplément, que nous avons crû devoir placer dans le cinquiéme volume.

A l'égard des Piéces imprimées, j'avois pensé pouvoir m'en tenir aux recherches que M. de la Martiniere avoit faites jusqu'en 1727. où il donna son Essai d'une nouvelle Traduction d'Horace. Mais il paroit que plusieurs Auteurs sont échappés à sa connoissance, dont les travaux auroient pû lui donner matiere à grossir son Recueil; & dont nous tâcherons de tirer parti.

Le premier de ces Auteurs, qui paroît lui avoir été inconnu, dont nous n'avons point parlé dans notre Préface, est celui qui a donné en 1671. un Ouvrage qui a pour titre : *Les Satyres, Epitres, & Odes d'Horace traduites en vers François par le sieur C. D. A Paris, chez François Echart*, &c. *in*-12. Les Odes qui s'y trouvent sont les six premieres du premier Livre, qui ne font pas connoître que l'Auteur eût un grand talent pour toucher la Lyre, comme on en peut juger par la premiere Stance de l'Ode premiere, où voulant traduire *Mæcenas atavis*, &c. il dit :

Mécenas issu des grands Rois
Qui regnerent dans l'Etrurie ;
Prince humain dur à ta Patrie
Pour nous venir donner des loix.

Honneur de mes fermes appuis,
Doux appareil des mes ennuis ;
De ma foumiffion profonde
Reçoi les portraits éclatans
Des vieux & nouveaux habitans
De l'Impératrice du monde.

La fin répond à peu près à la beauté du commencement, lorfque traduifant *quòd fi me Lyricis*, &c. il termine ainfi cette Ode:

Mais je ferois bien plus content,
Si par un accord éclatant
Je fuis mis au rang des Lyriques ;
Cet honneur me fera fi cher,
Que d'aife je pourrai toucher
A l'or des céleftes portiques.

Horace n'auroit jamais été mis au rang des fameux Lyriques, s'il n'avoit pas mieux réuffi dans fa langue, que celui-ci l'a fait dans la fienne. Le début de l'Ode II. *Jam fatis terris* eft plus paffable :

* Les Cieux ont trop longtems épouvanté la terre
Du bruit impétueux que forme le tonnerre ;
Jupiter, calmez vous.
La ville reconnoît votre pouvoir immenfe ;
Mais peut-on d'un grand Dieu reffentir la clémence
Quand il eft en courroux !

Mais le refte paroît plûtôt une Parodie, qu'une Traduction d'Horace : témoin ce

qu'on lit dans la troisiéme Stance, qui suit la description du déluge de Deucalion :

Hélas ! fut-il un tems plus fâcheux & plus rude,
Que celui qui noyés nous mit en servitude
Sous l'empire des eaux ?
Les bêtes & les bois voltigeoient dans leurs plaines:
Tout se faisoit la guerre, & les grosses baleines
Ne vivoient que d'oiseaux.

Il n'y a rien aussi de plus risible, que la façon dont il rend la fin de cette Ode depuis *Serus in cœlum redeas*, &c.

Demeure donc longtems dans cette grande ville,
Et ne souffre jamais une guerre civile,
Brave Mars, ou César ;
Ou si vous êtes deux, je suis sûr que dans Rome
Le Dieu privé d'honneurs a trop besoin de l'homme
Pour faire bande à part.
Illustre demi-Dieu las d'un peuple funeste,
Avant que d'habiter la demeure céleste,
Dompte tous les Médois ;
Signe-nous en partant pour cette illustre guerre
Que nous ferons heureux : le repos de la terre
Est au bout de tes doitgs.

La fin de l'Ode troisiéme doit passer pour bonne, mise en comparaison avec tous ces endroits que je viens de citer, quoi qu'elle soit aussi dans un goût fort original.

La vanité de l'homme est si grande & si forte,
Qu'il croit pouvoir du Ciel forcer jusqu'à la porte;

Mais le foible insensé connoît mal son destin :
Il est, tant qu'il vivra, de l'immortelle foudre,
Et quand il sera mort, du vent & de la poudre
Le funeste butin.

Dès le commencement de l'Ode IV. l'Auteur reprend son stile burlesque, pour rendre *solvitur acris hyems :*

Enfin le doux Printems secouru du Zéphire,
Exerce sur les champs son glorieux empire :
Il y paroît si beau,
Il a tant de douceur, tant d'appas, tant de grace,
Qu'il fond par sa chaleur jusqu'au cœur de la glace,
Et l'échauffe si fort qu'il en est tout en eau.

Peut-on rien de plus plaisant que cette derniere idée ? Ce stile se soutient dans l'Ode cinquiéme, où il traduit ainsi *quis multâ gracili*, &c.

Quel est cet aimable Adonis,
Qui s'insinuant dans ta chambre,
T'a d'une voix de musc & d'ambre
Raconté ses maux infinis ?

Il n'y a que la sixiéme, qui est un peu plus passable, que nous donnerons dans le Supplément. On sent cependant dans quelques endroits, que cet Auteur ne manquoit pas d'un certain feu Poëtique, qu'on peut remarquer sur tout dans la troisiéme Stance de l'Ode IV. où rendant *jam Citherea choros*, il dit :

La terre épanouie en ses métamorphoses
Fait naître en mille endroits & des lys & des roses :

Venus s'en réjouit ;
Et danse tous les jours aux clartés de la Lune,
Qui charmée en goûtant cette rare fortune,
Avant l'aube du jour d'aise s'évanouit.

Il y a là de l'imagination, qui auroit pû produire quelque chose de bon dans cet Auteur, si le bon goût, qui étoit encore rare de son tems, en avoit modéré les transports. Faute de ce sage guide, le Poëte en se livrant à des idées extraordinaires, & voulant prendre certains efforts, donne dans le Phœbus, ou fait des chûtes pitoyables. Les Satyres d'Horace qu'il a traduites sont les neuf premieres du I. Livre ; & la I. la V. & la VI. du second. Les Epitres sont la I. la III. & la IV. du Livre premier. Ces traductions sont à peu près dans le goût dans lequel les Odes ont été faites. L'Auteur ne prend d'Horace que ce qu'il juge à propos, qu'il habille à sa façon, mettant beaucoup de mauvais, souvent du burlesque, & peu de bon. Il n'y a qu'une Satyre & qu'une Epitre que nous avons trouvées capables d'entrer dans ce Supplément. Nous pourrons donner quelques extraits des autres pieces dans les notes.

Outre M. de Brie dont j'ai dit quelque chose dans la Préface de cet Ouvrage, je trouve encore le Président Nicole, qui paroît n'avoir pas été connu de M. de la Martiniére, & que pourtant il n'auroit pas dû oublier dans son Recueil. Parmi les Oeu-

vres de ce Préfident, imprimées *à Paris chez Charles de Serci en 1693.* il y a des traductions de vingt-neuf Odes d'Horace, dont nous avons déja donné quelques indications dans le fecond volume, & que nous acheverons d'indiquer dans le Supplément aux notes. Il a traduit en outre deux Satyres, qui ne font pas ce qu'il a fait de meilleur. Il y a quelques Odes qui font fort poëtiques; mais comme le bon goût manquoit à cet Auteur, comme à celui dont nous avons parlé ci-deffus, il n'y en a point qui n'ait eû befoin d'être retouchée, pour pouvoir être tranfcrite ici en entier.

Dans les ouvrages de Gacon, ou du Poëte fans fard, imprimés à Cologne en *1696.* nous avons auffi découvert plufieurs Odes, qui font des imitations d'Horace, dont quelques-unes font affez bonnes pour pouvoir entrer dans ce Supplément, defquelles M. de la Martiniére n'a fait de même nulle mention.

Les traductions & imitations d'Horace qui ont paru depuis 1727. font en fi grand nombre, qu'elles font capables réunies enfemble, de former un recueil beaucoup plus confidérable, que celui de M. de la Martiniére. Un de nos Savans, dont le nom m'eft inconnu, avoit fait ce recueil fous ce titre : *Suite de l'Effai d'une nouvelle traduction d'Horace en vers François par divers Auteurs.* Cet ouvrage, muni de l'approbation,

étoit sur le point d'être mis sous la presse, lorsque le Libraire chargé de son impression a appris que nous donnions dans ce genre un Ouvrage plus considérable. Cela l'a engagé à renoncer à son entreprise; & il nous a cédé même jusqu'au manuscrit qui contient le recueil dont j'ai parlé. On trouve à la tête une Préface, qui expliquoit le dessein de l'Auteur en ces termes: *M. l'Abbé Goujet, dont le goût sûr & les décisions sont devenues l'oracle de notre Littérature, fait l'éloge du projet de M. de la Martinière, & en loue une partie de l'exécution. Il seroit à souhaiter, dit-il, que quelqu'un voulût entreprendre de donner une suite à ce recueil; & à ce sujet il indique les sources où l'on pourroit puiser les pieces qui doivent le remplir. C'est en suivant ses conseils que j'ai rassemblé avec une partie des pieces de M. de la Martiniére, dont l'édition est épuisée, un très-grand nombre d'autres pieces qui ont déja paru dans les Journaux, & quelques-unes qui n'ont point encor vû le jour. Parmi une multitude de traductions & d'imitations; j'ai choisi celles qui m'ont paru les meilleures. J'ai donné quelquefois plusieurs traductions de la même Ode, rien n'étant plus propre à former le goût, que la comparaison que l'on fait des différentes traductions d'un même morceau. Je n'ai pas eû la même curiosité que M. de la Martiniere, pour déterrer le nom des Auteurs des pieces qui composent ce re-*

cueil. Parmi ce grand nombre il y en a que je ne connois pas ; & parmi ceux que je connois, dont les pieces n'ont point encore été imprimées, il y en a qui ne veulent point être nommés. Ce Manuſcrit ne nous ayant été donné qu'après l'impreſſion des trois premiers volumes de notre ouvrage, nous ne pouvions inſérer que dans un ſupplément les pieces qu'il contient, qui n'étoient point parvenues à notre connoiſſance. C'eſt ce qui nous a fait concevoir la néceſſité de faire un cinquiéme volume, où ces pieces ſe trouvaſſent jointes à celles que nous ont fourni d'autres Manuſcrits, & quelques imprimés, dont nous ne pouvons faire qu'un ſemblable uſage.

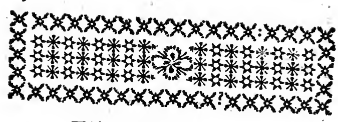
Le plus conſidérable de ces Manuſcrits & le plus intéreſſant, eſt celui qui contient les ouvrages poſtumes de M. le Marquis de la Fare, lequel nous a fourni une trentaine d'Odes d'Horace traduites par cet illuſtre Poëte, qui n'ont point encore été imprimées. Le public doit être charmé de trouver dans ce Supplément des pieces de cette importance. J'y joindrai encore quelques traductions de M. de la Motte, dont nous n'avions fait que donner l'indication dans les notes du I. & II. volume. La réputation de cet Auteur plutôt que la bonté des pieces dont je parle, m'engage à ne pas omettre de les y tranſcrire. Les défauts que nous pourrons rencontrer dans les traduc-

tions semées dans ce nouveau recueil, nous donneront matiere à faire quelques notes critiques, qui ne viendront pas mal à la suite des préceptes qu'Horace nous a donnés dans son Art Poetique.

J'avois fait aussi il y a quelques semaines la découverte du Manuscrit d'un nommé D**** qui a donné au public quelques pieces de Théâtre, lequel étant mort il y a vingt ans, a laissé une traduction entiere des Satyres d'Horace. Un de ses héritiers me l'ayant donnée à examiner, j'esperai qu'elle pourroit servir à enrichir notre Supplément; mais cette espérance s'évanouit à la lecture que j'en fis, ayant jugé qu'elle n'étoit bonne qu'à mettre avec cette traduction manuscrite des Odes d'Horace dont il est parlé dans le IV. volume du *Menagiana*, qui ayant été soumise à l'examen de M. Menage, fut renvoyée avec ce quatrain:

Il faudroit, soit dit entre nous,
A deux Divinités offrir ces deux Horaces,
Le Latin à Venus la Maîtresse des Graces,
Et le François à son époux.

On peut observer sur ce quatrain, qu'il n'y a rien de plus délicat & de plus flatteur pour Horace, que l'éloge qu'en fait le troisiéme vers. Nous n'ajouterons rien ici sur les louanges de ce Poete, réservant à en parler dans les notes sur sa vie écrite par Suetone, que nous allons donner à la suite de cet Avertissement.



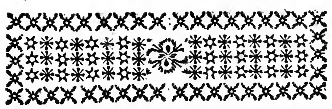
VITA (1)

Q. HORATII FLACCI

E vetusto codice Bland. descripta.

QUINTUS Horatius Flaccus Venusinus, patre, ut ipse quidem tradit, libertino, & exactionum coactore; ut verò creditum est, [2] salsamentario: cùm illi quidam exprobrasset in altercatione, (3) Quoties ego vidi patrem tuum brachio se (4)

(1) *Vita Q. Horatii*] Porphyrion attribue formellement cette vie à Suetone dans ses Remarques sur la 1. Epitre du Liv. II. *Augusto increpanti Horatium quòd non ad se quoque plurima scriberet, ut Suetonius auctor est, in primis cum laude Cæsaris sese excusat.* Mais quand Porphyrion n'en auroit rien dit, comme le remarque M. Dacier, le stile de Suetone y est si reconnoissable, qu'on n'auroit pû s'y tromper. Nous donnons le Texte Latin tel qu'il se trouve dans l'édition de Daniel Heinsius, qui avoit tiré cette Vie d'un Ms. fort ancien. J'en trouve



LA VIE D'HORACE

Ecrite par Suetone.

HORACE étoit de Venose, &. comme il le dit lui-même, fils d'un Affranchi, qui faisoit la profession de Sergent. On l'a crû fils d'un Charcutier, sur ce qu'un jour quelqu'un lui dit en face dans une dispute: *Combien de fois ai-je vû ton pere se moucher du coude ?*

---

la leçon en quelques endroits différente de celle de M. Dacier.

(2) *Salsamentario*] C'est ce que nous appellons *Charcutier*, un homme qui fait & qui vend toutes sortes de boudins, de fauciſſes, & de cervelas, &c.

(3) *Exprobrasset in altercatione*] M. Dacier lit *in altercatione exprobrasset*, & peu après *emungentem*, au lieu d'*immungentem*.

(4) *Brachio se immungentem*] C'est la raillerie qu'on faisoit ordinairement aux fils de *Charcutiers*. Ciceron dans le IV. Liv. de sa Rhétorique à Herennius (s'il est

immungentem ? Bello Philippensi excitus à M. Bruto Imperatore, Tribunus militum meruit ; victisque partibus, veniâ impetratâ, scriptum (5) Quæstorium comparavit, ac primò Mœcenati, mox Augusto in gratiam insinuatus, non mediocrem in amborum amicitiâ locum tenuit. Mœcenas quantoperè eum dilexerit, satis demonstratur illo epigrammate,

Ni te visceribus meis, Horati,
Plus jam diligo, (6) tu tuum sodalem
(7) *Ninno me videas strigosiorem.*

Sed multò magis extremis Esquiliis tali ad Augustum elogio,

Horatii Flacci, ut mei, esto memor.

Augustus epistolarum quoque ei officium obtulit, ut hoc ad Mœcenatem scripto signifi-

---

vrai, comme le remarque M. Dacier, que cet ouvrage soit de lui) dit : *per consequentiam significatio fit, cùm res quæ sequuntur aliquam rem, dicuntur, ex quibus tota res relinquitur in suspicione, ut si salmentarii filio dicas ! quiesce tu, cujus pater cubito se emungere solebat.*

(5) *Scriptum quæstorium*] M. Dacier observe que *scriptum* est ici pour *scribatum*, *secretariat*. Voyez dans le supplément les remarques sur le 36 vers de la Satyre VI. du Liv. II.

(6) *Tu tuum sodalem*] M. Dacier lit seulement *tuum sodalem*. Nous avons mis en vers ceux de Mécène, sans

Pendant la guerre de Philippes, Brutus l'attira dans son parti, & le fit Tribun des soldats. Après la défaite de son parti, il obtint son pardon, & acheta une charge de Sécrétaire de l'épargne. Il acquit d'abord les bonnes graces de Mécène ; il s'insinua ensuite dans la bienveillance d'Auguste, & conserva toujours une place très-considérable dans le cœur du Prince, & dans celui du Favori. L'affection que ce dernier avoit pour lui paroît assez dans ces vers :

Si je ne t'aime déja plus
Que mes entrailles, cher Horace,
Que du Ciel à tes yeux attirant la disgrace ;
Je devienne plus maigre & plus sèt que Ninnus.

Mais elle paroît encore plus dans ce petit mot qu'il dit en sa faveur aux Esquilies à Auguste :

Je vous conjure, & vous demande en grace,
Comme de moi, souvenez-vous d'Horace.

Auguste lui offrit la charge de Sécretaire du Cabinet ; & écrivit pour cet effet à Mécène de cette maniere : *jus-*

---

faire beaucoup de changement à la traduction de M. Dacier.

(7) *Ninno*] L'édition de Daniel Heinsius porte *Hinno*; mais je pense comme M. Dacier que cette leçon est vicieuse, & qu'il faut mettre *Ninno*, ou comme le prétend Vossius, *Ninnio*. Car il y avoit de ce tems-là un Poëte appellé Ninnius Crassus, qui étoit d'une maigreur si grande, qu'elle lui attiroit tous les jours des railleries semblables à celles que Mécène en fait ici.

cat. *Antè ipse sufficiebam scribendis epistolis amicorum; nunc occupatissimus* (8) *& infirmus, Horatium nostrum te cupio adducere. Veniet igitur ab istâ parasiticâ* (9) *mensâ ad hanc regiam, & nos in epistolis scribendis adjuvabit.* Ac ne recusanti quidem aut succensuit quicquam, aut amicitiam suam suggerere desiit (10). Extant epistolæ, è quibus argumenti gratiâ, pauca subjeci. *Sume tibi aliquid juris apud me, tanquam si convictor mihi fueris: rectè enim & non temerè feceris, quoniam id usûs mihi tecum esse volui, si per valetudinem tuam fieri possit* (11). Et rursùs: *Tui qualem habeo memoriam, poteris ex Septimio*(12)*quoque nostro audire: nam incidit ut illo coram fieret à me tui mentio. Neque enim si tu superbus amicitiam nostram sprevisti, ideò nos quoque* ANTUPERPHRONOMEN. Præ-

(8) *Infirmus*] Auguste fut toujours fort valétudinaire; mais ses infirmités, comme le remarque M. Dacier, augmenterent considérablement après la guerre d'Espagne. Ainsi il paroît que c'est après cette guerre qu'il écrivit cette Lettre à Mécène.

(9) *Parasiticâ mensâ*] Horace mangeoit souvent à la table de Mécène, quoiqu'il n'eût point de charge qui l'attachât à lui. C'est ce qui donne lieu à la raillerie d'Auguste, qui le traite de Parasite de Mécène.

(10) *Suggerere desiit*] C'étoit une chose digne de la remarque de Suetonne, que la modération d'Auguste, qui ne s'offensa pas du refus d'Horace. M. Dacier lit ici *destitit* au lieu de *desiit*.

ques-ici je n'ai eu besoin du secours de personne pour écrire mes lettres à mes amis ; mais aujourd'hui que je me vois accablé d'affaires, & infirme, je souhaire que vous m'ameniez votre Horace. Il passera donc de votre table, où il n'est que Parasite, à cette table royale, & il m'aidera à faire mes Lettres. Il ne fut nullement choqué du refus qu'Horace fit de cette charge, & n'en fut pas moins de ses amis. En voici des preuves tirées des Lettres qu'il lui écrivoit, & que nous avons encore : *Prenez avec moi quelque liberté, comme si vous étiez mon Commensal ; & n'apprehendez pas de me déplaire. Car vous savez bien que je voulois que vous vécussiez avec moi de cette maniere, si votre santé l'eût permis.* Et dans une autre Lettre : *notre ami Septimius pourra vous témoigner de quelle maniere je me souviens de vous ; car il est arrivé que j'ai parlé de vous devant lui. Quoique vous ayez eu la fierté de mépriser notre amitié, nous ne payons pas vos mépris par un mépris réciproque.* Il y a beaucoup d'au-

---

(11) *Possir*] M. Dacier lit *posser*. Ces dernieres paroles font connoître qu'Horace se servit du prétexte de sa santé pour refuser l'honneur qu'Auguste vouloit lui faire. Il étoit donc déja vieux, ajoute M. Dacier, & par conséquent cette offre ne lui fut faite qu'après la guerre d'Espagne.

(12) *Ex Septimio*] C'est le même Septimius à qui Horace adresse l'Ode V. al. VI. du II. Liv. & dont il fait l'éloge dans la troisiéme Epitre du Livre I. & le même qu'il recommande à Tibére dans l'Epitre IX. du même Livre.

tereà sæpè cùm inter alios jocos, *putissimum penem*, & *homuncionem lepidissimum* appellat, unâque & alterâ liberalitate (13) locupletavit. Scripta quidem ejus usque adeò probavit, mansuraque perpetuò credidit, ut non modò Sæculare carmen componendum injunxerit, sed & Vindelicam victoriam Tiberii Drusique privignorum suorum; eumque coegerit propter hoc, tribus Carminum libris ex longo intervallo quartum addere. Post Sermones verò lectos quosdam, nullam

---

(13) *Unâque & alterâ liberalite*] Il n'est point parlé de ces libéralités d'Auguste dans les ouvrages d'Horace: ce qui a paru un sujet d'étonnement à M. Dacier. » Horace, dit-il, a si souvent parlé des biens que Mécenas » lui avoit faits, qu'il n'y a pas d'apparence qu'il eût » oublié de parler de ceux qu'il avoit reçus d'Auguste, & » qui lui faisoient tant d'honneur. Peut-être aussi qu'il » s'est perdu quelques ouvrages de ce Poëte, & que nous » ne l'avons pas en entier. Peut-être aussi qu'il a crû » qu'un remerciment de sa part n'ajouteroit rien aux » éloges qu'il donne à ce Prince. » Voici une réflexion bien simple à ajouter à celles de M. Dacier. Il y a cette différence entre les bienfaits qu'on reçoit des particuliers, & ceux qu'on reçoit du Prince, que ceux-ci ne pouvant être cachés, n'ont pas besoin d'être prônés comme les autres, pour que le public en soit instruit. Dans ces derniers tems on a vû M. Despréaux favorisé des bienfaits de Louis XIV. sans que ce Poëte en ait fait mention dans ses écrits, sinon d'une façon imperceptible, lorsque dans sa I. Epitre il exhorte ce Prince à continuer à accorder ses faveurs aux Muses:

tres Lettres, où, parmi plusieurs railleries qu'il fait de lui, il l'appelle souvent *le petit débauché*, *le petit homme enjoué*. Il le combla de biens par deux fois, & il goûta si fort ses vers, & fut si persuadé qu'ils passeroient à la derniere postérité, qu'il lui ordonna non-seulement de composer le Poëme Séculaire, mais aussi de chanter la victoire de Tibére & de Drusus; & qu'il l'obligea, par cette raison, d'ajouter un quatriéme Livre aux trois autres qu'il avoit déja donnés depuis long-tems. Après avoir lû aussi quelques-unes de ses Satyres & de ses Epitres, il eut quelque chagrin de ce que ce Poëte n'y

---

C'est par toi qu'on va voir les Muses enrichies,
De leur longue disette à jamais affranchies.
Grand Roi, poursuis toujours, assure leur repos:
Sans elles un Héros n'est pas longtems Héros.

Horace dans la I. Epitre du Liv. II. s'est aussi contenté de marquer sa reconnoissance à Auguste par les éloges qu'il lui a donnés; & de faire une secrette allusion aux largesses que ce Prince lui avoit fait sentir, en l'exhortant à ne pas accorder ses faveurs aux seuls Auteurs qui travailloient pour le Théâtre, mais à soutenir aussi ceux qui travailloient pour être lûs dans le secret par les Amateurs des Belles-Lettres:

Mais si tu veux remplir le Palais d'Apollon
De livres enfantés dans le sacré vallon,
Si tu veux en un mot que sur le Mont-Parnasse
Chacun monte à l'envi pour y prendre sa place,
Grand Prince, il faut aussi prendre soin des Auteurs,
Qui craignant les dégoûts d'orgueilleux spectateurs,
Aiment mieux en secret mériter les suffrages
De quelques gens choisis qui lisent leurs ouvrages.

Peut-être aussi n'est-ce qu'après cette Lettre qui fut un des derniers ouvrages d'Horace, que le Poëte ressentit les largesses d'Auguste.

sui mentionem (14) habitam ità sit questus : *Irasci me tibi scito, quòd non in plerisque ejusmodi scriptis mecum potissimùm loquaris. An vereris ne apud posteros infame tibi sit, quòd videaris familiaris nobis esse ?* Expressitque Eclogam, cujus initium est :

Cùm tot sustineas & tanta negotia solus,
Res Italas armis tuteris, moribus ornes,
Legibus emendes; in publica commoda peccem,
Si longo sermone morer tua tempora, Cæsar.

(15) Habitu corporis brevis fuit atque obesus, qualis & à semetipso in Satyris describitur, & ab Augusto hâc epistolâ : *Pertulit ad me Dionysius libellum tuum, quem ego (ne accusem brevitatem) quantuluscunque est, boni consulo. Vereri autem mihi videris, ne majores libelli tui sint quàm ipse es : sed si tibi statura deest, corpusculum non deest. Itaque licebit in sextariolo* (16) *scribas, cùm circuitus voluminis tui sit* ΟΓΚΩΔΕΣΤΑΤΟΣ,

---

(14) *Habitam*] M. Dacier lit *factam*, & peu après *iratum me scito*, au lieu de *irasci me*.

(15) *Habitu corporis*] Tel qu'il se dépeint dans la Satyre III. du Liv. II. où il dit qu'il n'a pas deux pieds de haut :

- - - - Ab imo
Ad summum totus moduli bipedalis.

parloit

parloit point de lui ; & il lui en fit ses plaintes en ces termes : *Sachez que je suis en colére contre vous, de ce que vous ne vous adressez pas à moi dans la plûpart de vos ouvrages. Apprehendez-vous qu'un jour ce ne soit une tache à votre réputation d'avoir été de mes amis ?* Et par-là il tira de lui l'Epitre qui commence :

Toi qui de tant de soins soutenant seul le poids,
Nous regles par tes mœurs, autant que par tes loix ;
Et répandant partout la terreur de tes armes,
Sais nous mettre à couvert des funestes allarmes ;
César, au bien public je croirois m'opposer,
Si par un long discours je voulois t'amuser.

Il étoit petit & gros, comme il se peint lui-même dans ses Satyres ; & ce portrait est conforme à celui qu'Auguste en fait dans cette Lettre : *Dionysius m'a apporté votre petit volume, & tel qu'il est je l'ai reçu de bon cœur sans me plaindre de sa brièveté. Il me paroît que vous craignez que vos livres ne soient plus grands que vous. Mais au moins si la taille vous manque, l'embonpoint ne vous manque pas. Rien n'empêche que vous ne puissiez tenir & écrire dans un boisseau ; & la taille de votre livre ressemble à la vôtre : car elle est toute en grosseur comme votre ventre.* On dit qu'il étoit

(16) *In sextariolo*] C'est proprement *dans un petit demi-sextier.* Auguste veut dire à Horace, qu'il étoit si petit qu'il pourroit faire son cabinet d'un boisseau, & y tenir avec ses ouvrages.

ficut est ventriculi tui. Ad (17) res Venereas intemperantior traditur. Nam fpeculato cubiculo fcorta dicitur habuiffe difpofita, ut quòcunque refpexiffet, ibi ei imago vitii referretur. (18) Vixit plurimum in feceffu ruris fui (19) Sabini aut Tiburtini; domufque ejus oftenditur circa Tiburni luculum (20). Venerunt in manus meas & elegi fub ejus titulo, & epiftola profâ oratione quafi commendantis fe Mœcenati; fed utraque falfa puto. Nam elegi vulgares, epiftola obfcura. Quo vitio minimè tenebatur (29). Natus eft VI. Id. Decembris, L. Cottâ & L. Torquato Confulibus. Deceffit V. Kal. Decemb. C. Marcio Cenforino & C. Afinio Gallo Conff. poft nonum & quinquagefi-

(17) *Ad res Venereas*] Ceci, jufqu'à *vixit plurimùm,* manque dans l'édition de M. Dacier.

(18) *Vixit plurimùm*] Il alloit quelquefois paffer l'hiver à Tarente; mais fon féjour le plus ordinaire étoit dans fa maifon de Tibur, qu'il aimoit plus que Tarente, comme il paroît par l'Ode V. al VI. du II. Livre.

(19) *Sabini aut Tiburtini*] Il ne faut pas croire que Suétone parle ici de deux maifons différentes, dit M. Dacier : la maifon d'Horace étoit entre le pays de Sabine & celui de Tibur; de maniere que les uns la donnoient aux Sabins, & les autres aux Tiburtins, comme cela arrive aux maifons, aux villes & aux montagnes, qui font juftement entre deux Provinces. Catulle parlant de fa maifon de campagne, qui étoit dans le méme pays que celui d'Horace, dit :

fort porté à l'intempérance, & que son cabinet étoit rempli de portraits indécens, capables d'inspirer le vice.

Il passa la plus grande partie de sa vie dans sa petite maison de campagne du pays de Sabine ou de Tibur; & l'on montre encore aujourd'hui cette maison près du petit bois consacré à Tiburnus. Il est tombé entre mes mains des Elégies qui portent son nom, & une Epitre en Prose, comme s'il recommandoit le soin de sa fortune à Mécène; mais je crois que ce sont des ouvrages supposés: car les Elégies sont communes, & l'Epitre est fort obscure; ce qui n'étoit nullement le vice d'Horace. Il nâquit le VIII. de Décembre, sous le Consulat de L. Cotta, & de L. Torquatus, & mourut sous celui de C. Marcius Censorinus, & C. Asinus Gallus, le

---

O funde noster, seu Sabine, seu Tiburs:
Nam te esse Tiburtem autumant, quibus non est
Cordi Catullum lædere; at quibus cordi est,
Quovis Sabinum pignore esse contendunt.
Sed seu Sabine, seu veriùs Tiburs, &c.

(20) *Circâ Tiburni luculum*] C'est ce bois de Tiburnus dont il est parlé dans l'Ode VII. du Liv. I.

Et præceps Anio, & Tiburni Lucus, & uda
Mobilus pomaria rivis, &c.

(21) *Quo vitio minimè tenebatur*] C'est donc notre faute, dit M. Dacier, quand nous trouvons dans Horace des obscurités; mais très-souvent aussi c'est la faute des Commentateurs & des Interprêtes, qui en mille rencontres ont embrouillé ce qui étoit clair & facile, & l'ont entierement gâté, par les mauvais sens qu'ils lui ont donnés.

mum annum (22), hærede Augusto palàm nuncupato, cùm urgente vi valetudinis non sufficeret ad obsignandas testamenti tabulas. Humatus & conditus est extremis Esquiliis juxtà Mœcenatis tumulum (23).]

(22) *Post nonum & quinquagesimum annum*] Il se trouve sur cet endroit bien des difficultés à résoudre. Suétone marque la naissance d'Horace au huit de Décembre du Consulat de L. Cotta & de L. Torquatus: ce qui est conforme aux témoignages d'Horace; & sa mort au vingt-sept de Novemb. du Consulat de C. Marcius Censorinus & C. Asinius Gallus. Là-dessus M. Dacier faisant la supputation des années d'Horace selon les fastes Consulaires, a crû n'y devoir trouver que cinquante-sept ans moins onze jours; & il a été fort étonné de voir que Suétone faisoit mourir Horace à l'âge de cinquante-neuf ans, comptant que c'étoient *cinquante-neuf ans accomplis*, comme le porte sa Traduction. Mais il faut concevoir d'abord que ce sont cinquante-neuf ans *commencés*, & non pas *accomplis*, dont a voulu parler Suétone. M Dacier & le P. Sanadon n'ont crû qu'il n'avoit manqué qu'onze jours à la derniere année d'Horace, que parce qu'il ont comparé le mois de la naissance avec celui de la mort, sans faire attention que l'année où Jules César fit la réforme du Calendrier Romain, qui fut appellée l'Année de Confusion, eut deux ou trois mois plus qu'elle ne devoit avoir pour faire une année complette; & que ces deux ou trois mois, ajoutés au terme que nous concevons naturellement en lisant qu'Horace est mort le 27 de Novembre, doivent lui donner de vie cinquante-huit ans commencés, selon les fastes vulgaires, qu'ont suivis M. Dacier & le P. Sanadon, & cinquante-neuf, selon ceux qu'a suivis Sué-

XXVII. de Novembre, à l'âge de cinquante-neuf ans après avoir nommé Auguste son héritier devant des témoins, la violence de son mal ne lui ayant pas donné le tems de signer son testament. Il fut enterré à l'extrémité des Esquilies, tout joignant le tombeau de Mécène.

---

tone, qui paroissent avoir été différens des nôtres d'un an, comme il seroit facile de le montrer par d'autres exemples, que je pourrai produire dans un ouvrage fait pour traiter expressément ces sortes de matieres.

23) *Conditus est extremis Exquiliis, juxtà Mæcenatis tumulum*] Cantalicius a dit aussi en ces deux vers:

Et Mæcenatis propè molliter ossa sepultus,
Occubat extremis Flaccus in Esquiliis.

Il s'agit d'examiner maintenant, si Mécène étoit déja dans le tombeau, lorqu'Horace fut enséveli auprès de son monument, ou si Mécène ne mourut qu'après Horace. Les Savans sont partagés sur ce point. Ceux qui croient que Mécène mourut le dernier, ne sont fondés que sur le témoignage de S. Isidore, qui au Liv. XIX. de ses Origines, Chap. XXXII. rapporte un morceau d'une piéce de vers phaleuques, où Mécène exprime ses regrets sur la mort d'Horace:

Lugens te, mea vita, nec smaragdos,
Berillos neque, Flacce mi, nitentes,
Nec percandida Margarita quæro;
Nec quos Thinica lima perpolivit
Annellos, neque jaspios lapillos.

Le P. Sanadon soutient que ce morceau de Poësie est sûrement de Mécène; que le stile en est le même que celui de ses autres fragmens; & il cite entr'autres Savans qui sont de son sentiment, Tournebue, Vander-Béken, Vander-Doès, & André Scoth.

M. Dacier, qui tient pour le sentiment contraire, a crû le voir clairement fondé sur ces paroles de Suétone, *sed multò magis extremis, tali ad Augustum elogio*, qu'il a traduites de cette sorte : *Mais l'affection de Mécène paroît encore plus par ce petit mot qu'il écrivit à Auguste en mourant.* Le P. Sanadon n'étant pas content de cette traduction, ne veut pas qu'on interprête *extremis*, comme si cela signifioit, *en mourant*; mais il veut qu'on entende que ce fut *supremis tabulis*, dans un testament qu'avoit fait Mécène long-tems avant de mourir, & qu'il ne voulut pas réformer après la mort d'Horace, qu'il avoit mis, *Horatii Flacci, ut mei, esto memor.* Mais il faut observer là-dessus, que M. Dacier, ni le P. Sanadon, n'ont point pris le vrai sens de Suétone dans cet endroit ; car il ne s'agit point d'une recommandation faite par écrit, mais verbalement par Mécène, lorsqu'il étoit dans sa maison située au bout des Esquilies *extremis Esquiliis*, comme le porte l'édition de Daniel Heinsius, que nous avons suivie. On conçoit que cette recommandation fut faite à Auguste dans une visite que ce Prince rendit à Mécène dans une maladie qui mettoit ce Ministre en danger de mort. Il ne s'agit plus que de savoir, si ce fut dans la derniere maladie dont Mécène mourut. Ce qui m'engage à le croire, ou du moins ce qui me fait pencher du côté du sentiment des Savans qui veulent qu'Horace soit mort après Mécène, c'est, au rapport de Suétone, que ce Poëte en mourant institua Auguste son héritier, *hærede Augusto palàm nuncupato.* N'auroit-il pas été plus naturel qu'il eût fait Mécène son légataire, si ce Ministre auquel il avoit tant d'obligations, & auquel il étoit si étroitement uni, lui avoit survécu ? Il y a donc tout lieu de penser, que ces vers où Mécène exprime ses regrets sur la mort d'Horace sont supposés. On a lieu de conjecturer que Mécène mourut vers le IX. mois du Consulat de Marcius Censorinus ; car Dion, après avoir

rassemblé tous les évenemens heureux qui arriverent à Auguste cette année-là, & après avoir fait entendre fort clairement que les huit ou neuf premiers mois ne donnerent à ce Prince que des sujets de joie, il ajoute que la fin ne répondit pas au commencement; & que la mort de Mécène vint interrompre le cours de ces prospérités, qui avoient duré jusqu'au IX mois. Cela étant, Horace ne lui survécut pas beaucoup, étant mort le 27 d'Octobre de la même année.





SUPPLEMENT *AU LIVRE I.* DES ODES *D'HORACE.*

TRADUCTION DE L'ODE I. *

Par M. le Marquis de la Fare.

DIGNE sang des Rois d'Etrurie,
Ma gloire & mon unique appui,
Mécène, remarque aujourd'hui
Des mortels quelle est la manie.

* On peut comparer, si l'on veut, cette Traduction avec celle que nous avons donnée au commencement du 1. volume. On trouve aussi cette Ode traduite en grands vers en forme d'Epitre dans les Poësies diverses de M. Bertrand imprimées à Leyde en 1749. Mais de

De soins différens agités,
L'un borne ses prospérités
A briller aux jeux Olympiques;
La palme en paroît à ses yeux
Le vrai prix des cœurs héroïques,
Digne de l'égaler aux Dieux.

L'autre sur le peuple volage
Fondant d'ambitieux projets,
Est au comble de ses souhaits,
Lorsqu'il a son triple suffrage.

---

toutes les autres Traductions de cette Ode que j'ai pû découvrir, il n'y en a point qui m'ait paru plus fidelle & meilleure, après la Traduction de M. le Marquis de la Fare, que celle de M. de Brie, que je vais décrire ici au-dessous, pour qu'on puisse plus aisément les comparer ensemble.

Digne Fils des Héros que vante notre Histoire,
Mécène, à qui je dois ma fortune & ma gloire;
Admirez avec moi les desirs différens,
Qui du cœur des mortels se rendent les tyrans.

L'un conduisant son char autour de la barrriere
D'une rapidité qui le dérobe aux yeux,
Se plaît à se couvrir d'une noble poussiere:
Et charmé du prix glorieux,
Que ses chevaux victorieux
Attendent fiérement au bout de la carriere,
Il croit pouvoir marcher de pair avec les Dieux.

L'autre se confiant aux brigues inconstantes
Du vulgaire capricieux,
S'efforce de remplir les charges éclatantes,
Qui flattent les projets d'un cœur ambitieux.

D'autre côté le Laboureur
Se croit au faîte du bonheur,
Quand des biens que son champ étale:
Il fait la récolte en repos;
Et pour tous les trésors d'Attale
Ne monteroit pas sur sur les flots.

Le Marchand sur la Mer d'Icare
Luttant contre les Aquilons,
Regrette les sombres vallons
Qu'a quitté son humeur avare:
A-t-il radoubé ses vaisseaux?
Il s'expose encor sur les eaux;
Son fort aux vents il abandonne:
Tant l'horreur de la pauvreté,
Qui soir & matin l'aiguillone,
Lui donne d'intrépidité.

Le Laboureur qui voit ses greniers spatieux
Remplis de sa récolte heureuse,
Se borne à cultiver les champs de ses Ayeux,
Et ne risqueroit pas la fortune douteuse
Du Marchand engagé sur la Mer orageuse
Pour tout ce que l'Asie a de plus précieux.

Le Marchand effrayé de voir pendant l'orage
Les vents impétueux lutter contre les flots,
Commence à regretter les douceurs du repos,
Qu'affranchi du commerce il goûtoit au village;
Mais à peine est-il au rivage,
Que de la pauvreté considérant les maux,
Il fait radouber ses vaisseaux,
Et va tout de nouveau s'exposer au naufrage.

On en voit, sous un chêne sombre,
Attendre aux bords d'un clair ruisseau
La fin du jour & d'un tonneau,
Mollement étendus à l'ombre.
On en voit dans les champs de Mars
S'offrir aux plus affreux hazards,
Se plaire au tumulte des armes,
Et dans ces assauts, dont l'horreur
D'un pere & d'une mere en larmes
Causent le trouble & la terreur.

Le Chasseur de son chien fidelle
Dès le point du jour suit les pas,
Et met en oubli les appas
De son épouse encor nouvelle.

Assis près d'un ruisseau, sous des ombrages verts;
Le voluptueux fait sa gloire
De passer tout le jour à boire
Les meilleurs vins de l'Univers.
La Noblesse trouve des charmes
Au dangereux métier des armes;
Elle s'anime au son des instrumens de Mars,
Et cherche les combats, sources de tant de larmes
Aux meres qui sont en allarmes
Pour leurs fils exposés tous les jours aux hazards.

Le Chasseur insensible aux plaintes
D'une épouse qui le chérit,
Seul au fond des forêts passe les nuits sans craintes;
Soit que le Sanglier ait franchi ses enceintes,
Ou que sa meute abboïe après le cerf qui fuit.

Pour moi, les lauriers toujours verts
Qui couronnent les doctes vers,
Ont seuls le pouvoir de me plaire :
C'est pour des chants mélodieux
Que me séparant du vulgaire,
J'entre en commerce avec les Dieux.

Pourvû qu'Euterpe & Polymnie
Ne cessent d'inspirer les sons
De mes agréables chansons,
Et d'en soutenir l'harmonie :
Pourvû que je puisse une fois,
Mécène, être mis par ton choix
Au rang des Poëtes Lyriques,
Plus glorieux dès ce moment
Qu'un Vainqueur aux Jeux Olympiques,
Du front je touche au firmament.

Pour moi la couronne brillante,
Qui consacre le front d'une tête savante,
M'éleve jusques dans les Cieux.
Je me crois distingué du prophane vulgaire,
Quand je vois la troupe légere
Des Nymphes & des demi-Dieux
Dans le fond des forêts folâtrer à mes yeux.

Et quand ma Muse complaisante
Veut bien de sa main obligeante
Elle même accorder mon Luth harmonieux,
Et pour comble de biens, si mes heureux ouvrages,
Mécène, ont une fois mérité vos suffrages,
Rien ne manquera plus à mon sort glorieux.

Ces deux dernieres Stances de M. de Brie ne sont pas si

bonnes que les autres. La Traduction de M. de la Martiniere paroît avoir mieux rendu cette fin :

J'aime le lierre respectable
Prix charmant des doctes accords :
Sous les ombrages frais, je vois dans mes transports
Des Nymphes, des Sylvains la danse délectable.
Trop heureux, si de mes chansons
Euterpe secondant les sons,
Vous peut faire agréer mes concerts Poëtiques !
Bien-tôt mon vol hardi, loin des vulgaires yeux,
Si vous m'associez aux Poëtes Lyriques,
Portera mon front dans les Cieux.

Il n'y a que cette Stance de passable dans la Traduction de M. de la Martiniere.

REMARQUES

SUR L'ODE II.

De tous ceux qui ont donné des traductions de quelques Odes choisies d'Horace, je n'ai trouvé que l'Auteur des traductions données en 1671, dont j'ai parlé dans l'Avertissement, & M. le Marquis de la Farre, qui ayent entrepris de traduire celle-ci, qui est une des plus belles d'Horace, mais en méme-tems une des plus difficiles à rendre en vers François. Par le moyen de quelques cartons que nous avons mis au commencement du I. volume, nous avons inseré pag. 9, 10 & 12 les meilleures Stances de M. de la Fare. Nous allons donner ici le reste de sa traduction avec quelques notes critiques.

11 *Pavidæ natarunt æquore damæ*] Servius remar-

que que Virgile a toujours fait *dama* masculin, comme dans ce vers :

Cum canibus timidi venient ad pocula damæ ;

Et il croit que notre Poëte auroit dû imiter cet exemple, pour éviter cette rime *timidæ damæ ;* mais M. Dacier soutient que Servius n'avoit pas bien consulté en cela son oreille, & qu'il est constant que ce feminin fait ici un bon effet. M. de la Fare avoit ainsi rendu cet endroit d'Horace :

Quand les Poissons s'arrêterent
Sur la cime des ormeaux,
Et quand les Daims s'éveillerent
Nageants au milieu des eaux.

Le troisiéme vers de cette Stance paroissant présenter une idée qui n'est pas assez naturelle, nous avons crû pouvoir substituer aux deux derniers vers ceux-ci :

Et lorsque les Daims nagerent
Tremblans au milieu des eaux.

15 *Monumenta Regis)* Parmi les monumens des anciens Rois de Rome, il y avoit surtout le Palais de Numa & son Mausolée. Le premier étoit à la gauche du Tibre au pied du mont Palatin, & l'autre à la droite dans le Janicule ; le Temple de Vesta étoit proche du Palais de Numa, selon Denis d'Halicarnasse Liv. 2. Ces deux monumens, au rapport de cet historien, étoient au milieu du marché Romain entre le mont Palatin & le mont Capitolin ; & ce sont ceux-là dont parle Horace. M. le Marquis de la Fare a rendu ainsi cette Stance & la suivante :

Le Tibre dans sa colere
N'a pas respecté Vesta ;
Il a renversé par terre
Les monumens de Numa.

Ce fleuve, par complaisance
Pour sa femme, osa tenter
D'achever une vengeance
Réservée à Jupiter.

Les rimes, surtout de la premiere Stance, paroissent bien négligées.

21 *Audiet cives acuisse ferrum)* Il y en a qui ont crû que les 4 vers qui suivent avoient été inserés dans cette Ode sans aucune liaison, & comme par un emportement poëtique. Mais, comme le remarque M. Dacier, Horace ne fait que suivre son discours. Il a déja parlé de la grêle, de la foudre, du débordement, & il continue par les guerres civiles qui éclaterent avant & après la mort de César. La traduction de M. de la Fare rend ainsi cette strophe en deux Stances :

La jeunesse moins nombreuse
Dans les siecles à venir,
Des maux d'une guerre affreuse
Gardera le souvenir.

Elle apprendra que ses peres
Ont contre leur propre sein
Tourné les traits néceſſaires
Contre le Perse inhumain.

Cette seconde Stance est plus lâche que la premiere. M. de la Fare avoit aussi paraphrasé de cette sorte les paroles suivantes, *Quem vocet divûm populus ruentis imperi rebus ?*

Quel Dieu dans la décadence
De cet Empire aujourd'hui
Relevera l'espérance
De ce peuple malgré lui ?

Pour excuser l'expression renfermée dans ce dernier vers, il faudroit expliquer *malgré lui*, c'est-à-dire,

obstiné à sa perte; mais c'est un défaut dans ce vers, d'avoir besoin d'une explication qui ne se présente pas assez naturellement à l'esprit. Ainsi j'ai crû qu'il valoit mieux réformer ainsi cette Stance :

> *Mais quel Dieu dans sa clémence*
> *De cet Empire aujourd'hui*
> *Relevera l'espérance,*
> *En lui prêtant son appui ?*

29 *Scelus expiandi)* Virgile s'est servi du même mot *scelus*, *crime*, pour la même action :

> *Te duce si qua manent sceleris vestigia nostri.*

Cette Strophe & les deux suivantes sont rendues fort foiblement dans la traduction de M. de la Fare :

> *A qui sera donc commise*
> *La digne expiation*
> *De cette horrible entreprise ?*
> *Viens, ô brillant Apollon :*
>
> *Ou toi, riante Déesse,*
> *Avec l'Amour & les Jeux ;*
> *Ou, si quelque soin te presse*
> *Du salut de tes neveux,*
>
> *Mars, d'une trop longue guerre*
> *Viens justement dégouté :*
> *Cesse d'effrayer la terre*
> *Par ton regard irrité.*

34 *Quam jocus circumvolat & cupido)* Horace, selon la remarque de M. Dacier, a pris ceci d'Hesiode, qui dit au sujet de Vénus, que *l'Amour & Cupidon la suivirent dès qu'elle fut née, & qu'elle alla dans l'assemblée des Dieux.* Les Anciens mettoient de la difference entre *Amor* & *Cupido*. Le premier étoit doux & moderé : l'autre emporté & violent. Ce qui a fait dire à Afranius dans une Comédie nommée *Neraria*, que

l'Amour & Cupidon sont fort différens ; que celui-là inspire les sages, & celui-ci possede les fous : *Alius est amor, alius est Cupido ; amant sapientes, cupiunt cæteri.*

37 *Heu nimis longo satiate ludo !*) Horace fait ici un fort beau portrait de Mars en quatre vers. Le premier est né de ce mot d'Homere : *Mars ne peut se rassasier de combats.* Par *longo ludo* il entend la guerre civile de César & de Pompée.

41 *Sive mutatâ juvenem figurâ)* Il y a un éloge bien flatteur pour Auguste dans tout le reste de l'Ode, que M. de la Farre a rendu de la sorte :

Que si c'est vous, ô Mercure,
Que nous voyons par bonheur
Sous une jeune figure
Du grand Jule le vengeur,

N'allez qu'après mille années ;
César, retrouver les Dieux.
A nos haines forcenées
N'abandonnez point ces lieux.

Aimez d'être appellé pere
Et chef du peuple Romain,
Et que le Parthe en colere
Craigne & sente votre main.

J'aimerois mieux mettre dans la place des deux derniers vers :

Et tournez votre colere
Contre le Parthe inhumain.

49 *Hîc ames dici pater atque princeps)* Le titre de *pater* ne fut donné à Auguste par le Senat que sous le Consulat de Valerius Messala à la 68 année de ce Prince. Ainsi ce n'est point à cet évenement que fait ici allusion le Poëte. Il prend ce terme dans la signification que lui donne Ovide dans le II. des Fastes, lorsqu'il dit qu'avant cela ce Prince étoit *pater orbis*.

Res tamen ipsa dedit, sero quæ vera tulisti
Nomina; jam pridem tu pater orbis eras.

A l'égard du titre de *princeps*, Octavien l'avoit reçu l'an 726 de la fondation de Rome, un an avant la composition de cette Ode.

TRADUCTION
DE L'ODE III. *

Tirée du Supplément au Recueil de M. de la Martiniere.

Que Venus sous d'heureux auspices (*a*)
T'applanisse les flots amers!
Que Castor & Pollux propices (*b*)
Guident ta course sur les Mers!

* *Ode III.*] Cette piece a été tirée du Mercure de Mai 1722. où elle a été donnée sous le nom du P. B*** J. du Collége de Lyon. C'est une des meilleurs traductions de ce supplément. L'Ode Latine se trouve pag. 14 du I. volume.

(*a*) *Que Venus*] L'invocation d'Horace, *Sic te, diva potens Cypri*, est imitée de Solon, qui a dit: *Je prie Venus qui est couronnée de myrte, de me faire partir heureusement de cette Isle, de me faire aimer & considérer partout à cause de ce séjour qui lui est cher, & de me ramener en bonne santé dans ma patrie.* On invoquoit Vénus dans la navigation, parce que son étoile est fort utile aux nautoniers.

(*b*) *Que Castor & Pollux*] Les Anciens, dit M. Da-

Qu'en ta faveur Eole enchaîne
Les Tyrans de l'humide plaine!
Et pour seconder mes désirs,
Qu'il écarte le sombre orage,
Et ne laisse sur ton passage
Que l'haleine des doux Zéphirs!

Vaisseau qui dois porter Virgile, (c)
Et me répondre de ses jours,
Que dans ton sein toujours tranquille
Rien n'en puisse allarmer le cours!

---

cier, honoroient du nom d'astres de Castor & de Pollux, ces feux volages qui naissent quelquefois en l'air; & leur superstition alloit jusques à leur persuader que si ces deux astres paroissoient en méme-tems, la Mer seroit fort tranquille, au lieu que s'il n'en paroissoit qu'un, elle seroit agitée. Pline Liv. II. Chap. XXXVII. *Castorum stellas cùm simul videntur, salutares credi; cùm solitaria, graves & noxias.* C'est pourquoi ceux qui étoient en Mer demandoient à voir ces étoiles dès que le tems devenoit mauvais; c'est ce que Properce appelle *optatos quærere Tyndaridas*, Liv. I. Eleg. XVII.

(c) *Vaisseau*] Madame Dacier a remarqué un passage tout à fait semblable à celui d'Horace dans Callimaque, qui dit en s'adressant à un Vaisseau où étoit sa Maitresse: *Vaisseau qui m'emportes tout ce que j'ai de plus cher, & ce qui fait toute la douceur de ma vie, je te prie au nom de Jupiter qui préside sur les ports*, &c. M. le Marquis de la Fare qui a traduit cette Ode, a rendu ainsi les huit premiers vers:

O Navire chéri, qui dois porter Virgile
Jusqu'à l'Attique bord,
Puisse le Dieu des vents sur la vague tranquille
Te conduire à bon port.

Que l'onde que ta rame presse,
Sur les bords de l'heureuse Grèce
Rende ce dépôt précieux !
Conserve avec soin ce que j'aime :
La meilleure part de moi-même
S'éloigne avec toi de ces lieux.

Sans doute en sa vive colére,
Le Ciel arma d'un triple airain
Le cœur du premier téméraire, (*d*)
Qui des mers s'ouvrit le chemi :

Puisse Vénus propice & les freres d'Hélene
Secondés des Zéphirs,
Te rendre en sureté, sans travail & sans peine,
Où tendent tes desirs.

Respecte en préservant de danger ce que j'aime,
Notre tendre amitié ;
Et dans ce cher ami conserve de moi-même
La plus digne moitié.

(*d*) *Du premier téméraire)* Beaucoup de gens ont écrit que Jason est monté le premier sur la Mer. M. Dacier trouve avec raison cette opinion ridicule, parce qu'il n'est pas vraisemblable que les hommes ayent vécu sans aucun commerce jusques au tems de Jason, surtout après l'Arche de Noé, qui seule pouvoit porter les hommes à se faire de semblables vaisseaux, pour contenter leur curiosité. Mais il y a encore des raisons plus fortes que les conjectures, puisqu'il est certain que longtems avant le voyage de Jason, Aëtes étoit allé de Corinthe à Colchos avec toute sa famille, comme nous l'apprenons du Poëte Euméle, qui vivoit du tems d'Ho-

Qui sur un fragile navire,
Sans pâlir, de l'humide empire
Traça la route aux Matelots,
Dont l'ame aux écueils aguerrie,
Ne redouta point la furie
Des vents armés contre les flots.

Quel genre de mort si terrible
Put effrayer l'audacieux
Qui sçut braver la mer horrible,
Ses monstres, ses écueils affreux!
C'est en vain que la Providence
A creusé cet abîme immense,

---

mere; & que longtems même avant Aëtes, les Grecs & les Phéniciens se servoient de vaisseaux tout ronds: ce qui fut cause aussi que le vaisseau dont Jason se servit, fut appellé *Argo*, à cause qu'il étoit different des autres par sa longueur; car *Argo* chez les Phéniciens signifie un vaissau long. La traduction de M. de la Fare rend ainsi cet endroit d'Horace:

Le cœur de ce mortel fut dans une poitrine
De triple airain enclos,
Qui le premier commit une frêle machine
A la merci des flots:

Qui des vents mutinés ne craignit point la rage,
Et qui des vastes mers
Sans trouble & d'un œil sec, prêt à faire naufrage,
Vit les gouffres ouverts.

Qui sépare tant de climats ;
Foibles, inutiles barrieres,
Que des vaisseaux trop téméraires (e)
Aujourd'hui ne respectent pas.

L'homme trop hardi dans ses vûes,
Victime de sa passion,
S'ouvre des routes défendues,
Et n'écoute plus la raison.
Pere à tes enfans trop funeste, (f)
Hélas ! avec le feu céleste

(e) *Des vaisseaux trop téméraires*] Comme les Anciens croyoient que Dieu avoit mis l'océan pour borner la terre, ils étoient aussi persuadés que le premier qui osa passer ces bornes, fut puni de son audace & de son impiété :

Exitu diro temerata ponti
Jura piavit.

Ce n'est pas là ce que la traduction de M. de la Fare paroît avoir rendu le mieux :

Hé quel genre de mort a paru redoutable
A l'homme forcené,
Qui des monstres nageans vit la troupe effroyable,
Sans en être étonné ?

En vain un Dieu prudent a séparé la terre
De l'océan fougueux,
Si le Navire impie, en dépit du tonnerre,
Fend les flots écumeux.

(f) *Pere à tes enfans trop funeste)* Cela est imité d'Hésiode, qui fait parler Jupiter à Promethée de cette

Que de maux tu nous apportas !
La mort dès-lors plus meurtriere,
Pour abréger notre carriere,
Précipita vers nous ses pas.

Dédale d'un vol intrépide (g)
S'éleva jusques dans les airs :
Malgré mille obstacles Alcide
Se fit jour jusques aux enfers.

---

maniere : *Tu es bien aise d'avoir volé ce feu, & de m'avoir trompé ; mais cette tromperie te sera funeste & à ta posterité*, &c. M. de la Fare a rendu cela en douze vers, dont les quatre derniers sont les plus remarquables par la façon dont ils rendent *tarda necessitas lethi corripuit gradum*.

L'homme court dans l'ardeur qu'il a de tout enfraindre,
De forfait en forfait ;
Et du courroux des Dieux croit n'avoir rien à craindre
Jusques à son effet.

La race de Japet, de la voute céleste
Osa ravir le feu.
Mais à ses descendans d'un présent si funeste
Le plaisir dura peu.

Depuis ce jour la peste & les fievres cruelles
Sortirent des enfers ;
Et lente auparavant, Atropos prit des aîles
Pour courir l'univers.

(g) *Dedale)* Ce qui est mis ici dans dix vers, est rendu dans seize dans la traduction de M. le Marquis de

Qu'eſt-il de difficile aux hommes !
Mortels inſenſés que nous ſommes,
Nous déclarons la guerre aux Cieux.
Nos crimes défiant la foudre,
Sans ceſſe à nous réduire en poudre
Forcent le Souverain des Dieux.

La Fare, qui auroit pû être meilleure, ſi elle avoit été plus conciſe :

Dédale oſa tenter une route mal ſûre
Pour traverſer les mers ;
Et par ſon induſtrie en forçant la nature,
Se ſoutint dans les airs.

Hercule audacieux, prêt à tout entreprendre,
Et sûr de triompher,
Malgré les noires ſœurs, vivant oſa deſcendre
Juſqu'au fond de l'enfer.

Rien n'eſt inacceſſible à la folie humaine ;
Dont l'effort orgueilleux
Porte les mouvemens d'une ambition vaine
Juſqu'au ſejour des Dieux.

Et des crimes enfin dont nous couvrons la terre ;
La coupable fureur
Ne laiſſe pas quitter un moment le tonnerre
A Jupiter vengeur.

Aux deux traductions que je viens de donner, je vais ajouter une troiſiéme, qui ne mérite pas d'être oubliée. C'eſt celle de M. Bertrand, tirée du Journal hiſtorique du mois de Septembre 1751. C'eſt une traduction libre ;

libre ; mais dans laquelle il se trouve du feu & de l'enthousiasme, comme l'a remarqué l'Auteur du Journal.

Un desir curieux de visiter la Grèce
Vient d'arracher, hélas! Virgile à ma tendresse.
Heureux navire, à qui le ciel l'a confié,
Veille sur ce dépôt avec un soin extrême :
Il y va de mes jours ; songe que de moi-même
Tu portes dans ton sein la plus belle moitié.

Que la Divinité qu'on adore à Cythére,
Que des fils de Léda le couple tutelaire
De leurs feux bienfaisans t'accordent le secours!
Que les vents soient captifs dans leurs grottes profondes ;
Ou s'il leur est permis de regner sur les ondes,
Que ce soit seulement pour seconder ton cours !

Ton cœur d'un triple airain fut muni par la Parque,
O toi qui le premier sur une frêle barque
Entrepris de dompter l'orgueil des vastes Mers ;
Et qui vis sans frémir les noirs enfans d'Eole,
Accourans en fureur de l'un à l'autre pôle,
Se disputer l'Empire & des flots & des airs.

La plus terrible mort à tes yeux fut présente,
Quand tu vis au travers de la vague écumante
Nager de toutes parts mille monstres affreux :
Lorsque tu découvris l'effrayant assemblage
De ces rocs détestés, qui devoient d'âge en âge
Etre l'écueil fatal des Nochers malheureux.

Grands Dieux! c'eſt donc envain que votre providence,
Des Peuples réunis prévoyant l'inſolence,
Par le vaſte Océan voulut les ſéparer,
Puiſqu'on voit des mortels ſur un vaiſſeau fragile
Se faire impunément une route facile
Vers des bords, qu'à jamais ils dûrent ignorer.

A l'homme audacieux rien n'eſt inacceſſible :
Pour les objets permis ſon ame peu ſenſible,
Vers ceux qu'on lui défend, court ſe précipiter.
Prométhée enleva d'une main ſacrilége
Le feu, qui de l'Olympe étoit le privilége,
Et ſans l'aveu des Dieux oſa nous l'apporter.

A peine deſcendu de la voûte céleſte,
Il eut fait à la terre un préſent ſi funeſte,
Qu'elle ſe vit en proie à mille maux divers :
La mort qui juſqu'alors reſpectant la jeuneſſe,
Ne ſuivoit que de loin la caduque vieilleſſe,
Accourut à grands pas dépeupler l'univers.

La nature aux humains refuſe envain des aîles :
Dédale dans les airs ſuit des routes nouvelles,
Hercule de Pluton affronte le courroux :
Le Ciel même eſt en butte aux fureurs de la terre ;
Et nous ne ſouffrons pas que poſant ſon tonnerre,
Jupiter un inſtant en ſuſpende les coups.

ODE IV.

Par M. le Marquis de la Fare.

L'AFFREUX hiver céde au printems ; *(a)*
Des Zéphirs les molles haleines
Ont rendu la verdure aux champs :
Les troupeaux errent dans les plaines ;
La mer eſt ouverte aux vaiſſeaux ,
Et ſans obſtacles les fontaines
Roulent l'argent de leurs ruiſſeaux.

Ode IV.) Le latin de cette Ode ſe trouve pag 18. du I. vol. Outre l'imitation de M. de la Motte , nous avons une traduction du Préſident Nicole, que nous allons décrire ici en entier, à laquelle nous avons fait quelques legers changemens. Nous donnerons auſſi des extraits de deux traductions qui ſe trouvent dans le ſupplément au recueil de M. de la Martiniére.

(a) *L'affreux hiver)* M. de la Motte dans ſon imitation a ainſi rendu le commencement de cette Ode :

Nos bois reprennent leurs feuillages,
Après les noirs frimats le printems a ſon tour,
Et le ſoleil plus pur, diſſipant les nuages ,
Sans obſtacle répand le jour.

Déja dans la plaine fleurie
Le berger laiſſe errer ſes troupeaux bondiſſants ;
Et du ſoin de ſa flute Echo même attendrie,
En imite les doux accens.

Voici les beaux jours de retour, *(b)*
Où, loin de la foule importune,
Venus, les Graces & l'Amour

Et le Président Nicole :

Enfin par la vicissitude
Qui préside dans l'univers,
Nos arbres s'en vont être verts :
L'air n'est plus si triste & si rude ;
L'hiver va nous abandonner :
Zephir qui commence à regner
De ses premiers baisers vient féliciter Flore ;
Et déja la machine a fait sortir du port
Nos vaisseaux radoubés, qui vers la rive More
Sont tout prêts de voguer à la merci du sort.

Une des traductions du supplément dont j'ai parlé, à laquelle j'ai fait quelque changement, rend cela d'une façon plus concise :

Le printems commence d'éclore,
L'hiver s'enfuit, l'amant de Flore
Rend au ciel sa sérénité ;
Et nos vaisseaux quittant l'arenne,
Déja sur la liquide plaine
Se promenent en liberté.

(*b*) *Voici les beaux jours*) M. le Président Nicole emploie deux Stances de dix vers, pour rendre ce que M. de la Fare a mis dans sa seconde strophe, & dans une partie de la précédente :

Les troupeaux s'en vont au pacage ;
Le laboureur fuit son foyer,
Et l'on voit ses soins s'employer
A mettre le soc en usage :
Au lieu de neige & de frimats
Dont l'hiver avoit fait l'amas,
L'émail brille par tout dans nos vastes prairies ;
Et Vénus tous les soirs aux bords d'un clair ruisseau

Dansent aux rayons de la Lune,
Pendant que Vulcain de ses feux
Remplit, maudissant sa fortune,
L'antre des Cyclopes affreux.

Danse d'un pied léger sur les herbes fleuries,
Quand la chaste Diane allume son flambeau.

Les Graces marchent à sa suite,
Et les Nymphes des bois voisins
Lasses de la course des Daims
Viennent là lui rendre visite;
Et Citherée en ses gayetés
Prépare à ces divinités
Un bal délicieux à la façon rustique;
Pendant que son époux pour le maître des Dieux
Dans les antres d'Etna triste & mélancolique
Forge le feu subtil qui tonne dans les cieux.

On peut voir pag. 21. du I. volume comment M. de la Motte a rendu le *jam Citherea choros ducit.* Quelques-uns veulent que Vénus ait été appellée *Cithérée*, d'une ville nommée *Cithére* dans l'Isle de Chypre; mais il n'y a que le Scholiaste d'Hesiode & Festus qui parlent de cette ville; & M. Dacier fait voir dans ses remarques sur ce dernier, que l'un & l'autre se sont trompés. Il soutient que lorsqu'Hesiode a écrit que Vénus a été appellée Cithérée, il a entendu qu'elle tiroit ce nom de l'Isle de Cithére, qui est au bas du Pelopponese, du côté de l'orient, près du promontoire de Malée, aujourd'hui l'Isle de *Cerigo.* Car il est certain que le nom de Cithérée fut donné à Vénus, d'un Temple qu'elle avoit dans cette Isle. Pausanias écrit que ce Temple étoit le plus ancien de tous ceux qui furent consacrés à cette Déesse; & cela paroît fort probable, puisque c'étoit le même que les Phéniciens lui avoient bâti, lorsq-

C'est à présent que couronnés (c)
Des fleurs qui commencent d'éclore,
Et de myrthes environnés,
Chantant les louanges de Flore,
A Faune il faut, selon ses loix,
Aller au lever de l'Aurore
Sacrifier au fond des bois.

La mort entre indifféremment (d)
Sous la cabane & le portique :
Elle renverse également

---

qu'ils donnerent à cette Isle le nom de *Cithére*, c'est-à-dire *des Rochers*, parce que cette Isle en est environnée, comme le rapporte Mercator : *Circà ipsam insulam sparsi sunt plures scopuli.*

(c) *C'est à présent*) Dans le Journal Historique du mois d'Août 1742. on trouve une imitation de cette Traduction, où cet endroit est ainsi rendu :

Maintenant enrichis des dons chéris de Flore,
Qu'un Soleil bienfaisant de sa flamme colore,
Couronnons-nous de myrthe, ou de celles des fleurs
Qui brillent à nos yeux des plus vives couleurs,
Qu'en tous lieux sous nos pas la terre fait éclore,
Et que l'Aurore arrose de ses pleurs.

Et la traduction du Président Nicole :

A présent que Faune se pare
De mille diverses couleurs,
Faisons des guirlandes de fleurs
Dont le printems n'est point avare :
Que le myrte confusément
En fasse aussi l'assortiment ;
Et pour rendre à nos vœux le Dieu Faune propice,
Dans l'épaisseur des bois, au pied d'un viel ormeau,

Et le pauvre & le magnifique.
O Sextius, sur l'avenir
La nature à nos yeux s'explique
Par tout ce que l'on voit finir.

Faisons sur son autel tomber en sacrifice
L'innocente brebis ou le tendre chevreau.

(*d*) *La mort entre)* M. Dacier a fort bien remarqué, que ce qui a donné sujet à Horace de parler ici de la Mort, après avoir parlé des fêtes de Faune qu'on célébroit au commencement du printems, c'est que les fêtes des Morts suivoient de près celles ci dans le Calendrier Romain, comme on peut le voir dans le II. Livre des Fastes. Le commencement du printems y étoit marqué le cinquiéme jour après les Nones de Février, c'est-à-dire le 10 du mois :

En etiam si quis Boream horrere solebat,
Gaudeat, à Zephyris mitior aura venit.
Quintus ab Æquoreis nitidum jubar extulit undis
Lucifer, & primi tempora veris erunt.

Ensuite commençoient les Fêtes de Faune, qui finissoient le jour des Ides, c'est-à-dire le 13 du mois, par les sacrifices qu'on faisoit à ce Dieu dans une Isle du Tybre :

Idibus agrestis fumant altaria Fauni
Hic ubi discretas insula rumpit aquas.

Cinq jours après arrivoit le dernier jour des Fêtes des Morts, qu'on appelloit *Feralia :*

Hanc, quia justa ferunt, dixere feralia lucem :
Ultima placandis manibus illa dies.

Horace, selon la morale des Epicuriens, veut que l'idée de la briéveté de la vie engage les hommes à profiter des momens pour se livrer aux plaisirs. Voici comment M. le Président Nicole a rendu l'endroit de

La briéveté de nos jours
Qui passent comme une ombre vaine ;
Nous prescrit de borner le cours
De toute espérance incertaine.
Je vois Pluton qui te poursuit,
Et déja la Parque inhumaine
T'appelle dans la sombre nuit.

---

cette Ode qui répond à la Stance de M. de la Fare :

Tyrsis, la mort sanglante & pâle
Qui sur les Bergers & les Rois
Exerce ses cruelles loix,
Par une rigueur toute égale,
Nous avertit incessamment
Que nos jours insensiblement
Vont au terme fatal d'une course légere ;
Et que c'est être fou d'espérer vainement
Que cette vieille loi si ferme & si sévére
Pour aucun des mortels relache d'un moment.

Et M. de la Motte dans son imitation :

Couronnons-nous de fleurs nouvelles ;
Nous en verrons bientôt l'éclat s'évanonir.
Profitons du Printems qui passera comme elles ;
L'Amour nous presse d'en jouir.

Hâtons-nous, tous nous y convie ;
Saisissons le présent, sans soin de l'avenir :
Craignons de perdre un jour, un instant d'une vie
Que la mort doit si-tôt finir.

Sa rigueur n'épargne personne ;
Tout l'effort des humains n'interrompt point ses loix ;
Et de la même faulx la cruelle moissonne
Les jours des Bergers & des Rois.

Là, par ton destin amené
Tu ne te verras plus à table
Elû Roi, de fleurs couronné
Convive en tous lieux agréable,
A des amis délicieux
Partager un vin comparable
Au Nectar que boivent les Dieux.

Il ajoute, en imitant le reste de l'Ode :

Si-tôt que froids & vains phantômes,
Des fleuves redoutés nous toucherons les bords,
Nous n'aurons plus d'Iris dans ces sombres Royaumes :
Il n'est plus d'amours chez les morts.

On n'y sait plus chanter, ni rire ;
Ils n'ont plus ce nectar qui comble ici nos vœux,
Ces festins, où des Rois contrefaisant l'Empire,
Nous nous croyons plus heureux qu'eux.

Des jours que la Parque nous file
Consacrons donc le cours à Cypris, à Bacchus :
Eh, que faire sans eux d'une vie inutile ?
Il vaudroit autant n'être plus.

Et le Président Nicole rend ainsi cette fin :

La nuit éternelle peut-être
Demain te fermera les yeux,
Et tu descendras dans ces lieux
Où l'on perd le jour avec l'etre.
Pluton dans ses gouffres profonds
Où sont réservés les démons
Aux tourmens éternels, si l'on en croit la Fable ;
Te précipitera plein de crainte & d'effroi ;
Et tu ne seras plus le maître d'une table,
Où le hazard des dez t'avoit choisi pour Roi.

Cet endroit me paroît mieux rendu dans une des Traductions du Supplément de M. de la Martiniere, où il est dit :

Illustre ami, les destinées,
Nous accordent trop peu d'années
Pour former de vastes projets ;
La Parque de nos jours avare,
Peut-etre déja se prépare
A trancher leur fil pour jamais.

Et quand victimes de la Parque
Caron nous aura dans sa barque
Fait passer sur les sombres bords,
Nous n'y trouverons point de treille :
Bacchus & sa liqueur vermeille
Ne sont points connus chez les morts.

Et dans une autre Traduction du Supplément dont j'ai parlé :

La mort ensevelit sous les mêmes ruines
Les Cabanes & les Palais.
Mets à profit les jours que les Dieux te destinent,
Sans te consumer en projets.

Ces jours sont limités : l'inexorable Parque,
En va bien-tôt trancher le cours ;
Et dès que de Caron on a passé la Barque
Adieu Bacchus & les Amours.

Il seroit à souhaiter que les deux premieres rimes femininnes fussent plus exactes dans la premiere Stance.

ODE V.

Par M. le Président Nicole.

QUEL est ce jeune Amant tout parfumé d'odeurs, (a)
Qui pour te témoigner sa flamme & ses ardeurs,
T'entretient en secret dessus un lit de rose ?
A qui ta belle main fait de ses longs cheveux (b)
Dans ce charmant réduit où l'Amour se repose,
Des liens innocens, & d'agréables nœuds ?

(a) *Quel est ce jeune amant*] Il y a dans Horace *quis puer*. Sur quoi M. Dacier remarque que les Anciens se servoient de ce mot sans avoir égard à l'âge, & que c'est quelquefois un mot de tendresse : d'où vient que Virgile a dit de César & Pompée :

Ne pueri, ne tanta animis assuescite bella.

(b) *Fait de ses longs cheveux*] Ce que dit Horace ; *cui flavam religas comam*, ne doit pas s'entendre des cheveux du jeune amant, mais de ceux de Pyrrha ; car le Poëte vouloit parler de ces coëffures négligées des Dames de Lacedemone, qui se contentoient de faire nouer par derriere leurs cheveux avec des bouquets de fleurs, comme il est dit dans une autre Ode :

——Incomptam Lacenæ
More comam religata nodo.

Dans le Manuscrit de M. le Marquis de la Fare, où se trouve la traduction de cette Ode, cet endroit est rendu plus fidellement. Cette traduction que nous allons transcrire en entier au-dessous de celle du Président Nicole, est toute differente de celle que M. de la Martiniére a

H vj

Que ce bonheur présent lui sera peu durable !
Qu'il maudira dans peu ton humeur variable,
Quand il éprouvera tes infidélités !
Et qu'il sera surpris, lorsque sur ton visage,
Ainsi que sur les flots quand ils sont agités,
Il verra s'élever le plus affreux orage !

---

faussement donnée sous le nom de cet illustre Poëte; la voici :

Quel est le jeune amant qui sur des lits de rose,
Beau, parfumé des plus douces odeurs,
Sur le ton le plus tendre en cet antre t'expose
De son amour les plus vives ardeurs ?

Pour qui, nouant sans art l'or de ta chevelure,
Joins-tu la grace à la simplicité,
Voulant ne rien devoir qu'à la seule nature
De tout l'éclat dont brille la beauté ?

Combien de fois puni de sa persévérance
Il pleurera ton manquement de foi !
Qu'il éprouvera bien la fatale inconstance
Du Dieu cruel qui le mit sous ta loi !

Qu'avec étonnement il verra les orages
De toutes parts grossir pour l'accabler :
Lui qui semble du port contempler les naufrages
Et la fureur des ondes sans trembler.

Lui qui goûte à présent un sort rempli de charmes,
Qui près de toi soupirant nuit & jour,
Croit que jamais ses yeux ne verseront de larmes,
Que par excès de plaisir & d'amour.

Infortuné qu'il est, il n'a pas connoissance
De ton sexe perfide, & de cette inconstance
Qui le porte au desir de mille objets divers.
Que je plains le destin de celui qui t'admire;
Et qui ne connoît pas, en recevant tes fers,
Les infidelles loix de ton cruel empire.

Pour moi qui suis sauvé de ce pas dangereux;
Où tombe en te servant un Amant malheureux,
Et qui suis échappé des flots & de l'orage,
Je voue au Dieu des eaux mon vaisseau tout brisé:
Je ne m'embarque plus, & je vois du rivage
Le funeste péril où j'étois exposé.

Qui pense que toujours constante autant que belle
Tu seras prompte à prévenir ses vœux:
Insensé qui ne sait combien est infidele
Le plus grand calme en l'empire amoureux.

O que ceux-là, Philis, ont un sort déplorable,
Qui ne voyant en toi que ta beauté,
Touchés & pénétrés d'un amour véritable,
Sont exposés à ta légereté.

Pour moi qui tant de fois fus battu de l'orage,
Après mes mats & mes voiles rompus,
J'ai pendu dès longtems, échappé du naufrage,
Mes vêtemens au Temple de Vénus.

Ce n'est pas au Temple de Vénus, mais à celui de Neptune qu'Horace dit qu'il avoit consacré ses habits, & attaché le tableau qui représentoit son naufrage. M. Dacier sur ces paroles du 13 vers d'Horace, *Me tabul a*

facer votiva, remarque que le Poëte, pour dire qu'il avoit fait naufrage dans l'amour qu'il avoit eu pour Pyrrha, fait une application fort juste de la coutume qu'avoient ceux qui s'étoient sauvés du naufrage, de repréfenter dans ce tableau tout ce qui leur étoit arrivé. Les uns fe fervoient de ce tableau pour toucher de compaffion ceux qu'ils rencontroient dans leur chemin, & pour réparer par leur charité les pertes que la Mer leur avoit caufées. Juvenal Sat. 14.

—— Fractâ rate naufragus affem
Dum rogat, & pictâ fe tempeftate tuetur

Pour cet effet ils pendoient ce tableau à leur col, & ils en expliquoient le fujet par des chanfons accommodées à leur mifere, à peu près comme nos pelerins d'aujourd'hui. Perfe Sat. I.

——Cantet fi naufragus affem
Protulerim? Cantes cum fracta te in trabe pictum
Ex humero portes?

Les autres alloient confacrer ce même tableau dans le Temple du Dieu auquel ils s'étoient adreffés dans ce péril,& au fecours duquel ils croyoient devoir leur falut. Cette coutume paffa plus avant : les Avocats voulurent s'en fervir dans le Barreau, pour toucher les Juges par la vûe de la mifere de leurs parties, & de la cruauté de leurs ennemis. Quintilien Liv. VI. Chap. I. *Sed non ideò probaverim quod factum & lego, & ipfe aliquando vidi, depictam tabulam fuprà Jovem in imaginem rei, cujus atrocitate judex erat commovendus.* Ce n'eft pas encore tout. Ceux qui étoient guéris de quelque maladie alloient auffi confacrer ce tableau dans le Temple du Dieu qui les avoit fecourus; & c'eft ce que nous fait entendre ce paffage de Tibulle, Eleg. I. Liv. I.

Nunc dea, nunc fuccurre mihi; nam poffe mederi
Picta docet templis multa tabella tuis.

C'eft-à-dire :

Déeffe, en ce moment daignez me fecourir :
De pareilles faveurs ne font pas fans exemples ;

Car ces nombreux tableaux dont on orne vos Temples,
Montrent que vous avez le pouvoir de guérir.

A ces deux traductions de l'Ode V. du 1. Liv. que nous venons de donner, nous ajouterons une imitation de la même piece, tirée du II. volume des pieces dérobées imprimées à Amsterdam en 1750, qui m'a paru mériter d'avoir place dans ce supplément :

Trop inconstante Maitresse
Quel est ce nouveau berger
Qu'avec tant d'art & d'adresse
Tu sçus si bien engager.

Qu'il est content de lui-même!
Qu'il est enchanté de toi!
Il croit que le bien suprême
Est de vivre sous ta loi.

Loin de lui porter envie,
Je le plains, & n'ai pas tort.
J'avois sa même folie,
Il aura mon même sort.

Ebloui par ta parure,
Prévenu par tes façons,
Il croit que de la nature
Ce sont les précieux dons.

Ainsi que dans ton visage
Il ne soupçonne aucun fard :
Il croit que dans ton langage
L'art n'a pas la moindre part.

Il compte sur tes promeſſes,
Sur tes pleurs, ſur tes ſermens,
Sur ces perfides careſſes,
Qu'éprouvent tous tes amans.

Il croit que ton cœur fidele
N'aimera jamais que lui;
Qu'il te verra toujours belle
Comme il te voit aujourd'hui.

Que cet état plein de charmes,
Ces délicieux tranſports,
Doivent lui coûter de larmes,
De ſoupirs & de remords!

Il ne craint point la tempête
Dans ce calme dangéreux;
Et je la voi qui s'apprête:
Il va périr à mes yeux.

A peine d'un même orage
Echappé, non ſans effort,
Je rirai de ſon naufrage,
En me ſéchant dans le port.



REMARQUES
SUR L'ODE VI.

1 *Scriberis Vario)* Nous avons dit dans les not. p. 24. du I. volume, que Varius étoit un des premiers Auteurs de son siécle pour le Poëme épique & dramatique. Il ne nous reste de lui que quelques fragmens. On peut juger de la réputation qu'il s'étoit acquise, par l'éloge qu'en fait Horace dans cet endroit, & par la maniere dont en parle Virgile Eglog. IX. lorsqu'il dit :

——— Me quoque dicunt
Vatem pastores ; sed non ego credulus illis !
Nam neque adhuc Vario videor, nec dicere Cinnâ
Digna.

2 *Mæonii Carminis)* Horace appelle *Mæonium Carmen* le Poëme épique, à cause d'Homere qui étoit de Méonie, province de l'Asie, vis-à-vis de Chio.

3 *Navibus)* Il a égard aux deux combats que gagna Agrippa sur Mer ; le premier contre un des Lieutenants du jeune Pompée, & l'autre contre Pompée lui-même. Ce dernier lui valut la couronne ornée de becs de vaisseaux. Mais il a encore plus d'égard à la bataille d'Actium, où la sage conduite de ce gendre d'Auguste fut presque la seule cause de la victoire.

Aut equis) Il a égard à l'expédition qu'Agrippa fit dans son premier Consulat contre les Gaulois qui s'étoient révoltés. Il fut le second des Romains qui passa le Rhin. *Dion Liv.* 48.

5 *Nec gravem Peleidæ stomachum)* Par *stomachus*, il exprime la *colere* ; & par-là le Poëte entend l'Iliade, qui n'est que l'histoire des maux que cette colere d'Achille fit aux Grecs.

7 *Nec cursus)* Il entend l'Odyssée, qui n'est que l'histoire du retour d'Ulisse. *Cursus* est un terme ordinaire pour la navigation, dont Tite-Live s'est servi fort souvent. Virgile dit aussi dans le même sens, *huc cursus fuit.*

8 *Nec sævam Pelopis domum*] Horace parmi les sujets tragiques choisit celui-ci, pour faire honneur à Varius, qui avoit fait le *Thyeste*, cette belle Tragédie qui subsistoit encore du tems de Quintilien, & qui pouvoit être comparée aux plus belles Piéces Grecques.

13 *Quis Martem tunicâ tectum adamantinâ*] Horace a voulu exprimer l'épithéte qu'Homere donne à Mars, *Calchochitana*, qui a *une cuirasse d'airain*. Mais il a rendu son expression beaucoup plus forte.

15 *Merionem*] C'étoit le compagnon d'Idomenée, & ce n'est pas sans raison qu'Horace le nomme après Mars, puisqu'Homere même le fait égal à ce Dieu.

Aut ope Palladis Tydiden] Diomède fils de Tydée fut aussi un des plus vaillants de toute la Grèce. Homere a fait son éloge en beaucoup d'endroits; mais il paroît que Virgile n'a rien laissé à dire, ni à penser, après ce qu'il a dit de lui, en parlant des Troyens :

> *Quos neque Tydides, nec Larissæus Achilles,*
> *Non anni domuere decem.*

Il fut le Favori de Pallas, qui l'assista dans toutes les occasions : qui lui donna le moyen de blesser Mars & Venus dans le combat : qui le rendit immortel, & qui voulut même qu'il fût adoré avec Castor & Pollux.

16 *Superis parem*] Comme Homere a dit de lui, *égal aux Dieux.*

Voici la Traduction de cette Ode, que nous avions promise dans l'avertissement, tirée du livre imprimé en 1611. chez François Echart, qui a quelque chose de singulier, & que nous avons tâché de rendre passable par les corrections que nous y avons faites.

Si le grand Varius dans un ſtile héroïque,
Pour vanter tes exploits heureuſement s'explique,
Tu deviens ſon appui.
Oui tu ſoutiens ſes chants ; car quoiqu'il puiſſe dire,
De ces divers combats qu'il eſt prêt à décrire,
Tes faits en diront plus que lui.

Pour nous autres, privés de vigueur & de force,
Les illuſtres ſujets n'eurent jamais d'amorce ;
Nous aimons le repos :
Nous ne parlons jamais des exploits de Pelée ;
Et j'aime mieux décrire une belle valée
Que les faits de tous les Héros.

Qui de nous peut placer au temple de mémoire
Tydide ou Mérion, que tant de traits de gloire
Ont rendus immortels ;
Qui n'étant envieux que de la renommée,
Ont mérité qu'on mit leur cendre inanimée
Sur le marbre de nos autels ?

Nous autres nous chantons les combats des pucelles ;
Qui de tous les amans flattent les plus fidelles
A leur tendre langueur.
A table nous jugeons dans le plaiſir bacchique,
Ou dans celui qu'inſpire une flamme pudique,
Qui des deux va plus droit au cœur.



REMARQUES

SUR L'ODE VII. pag. 28.

AD Munatium Plancum] C'est celui dont nous avons les admirables Lettres qu'il écrivit à Ciceron. Il fut deux fois Consul. C'est en son honneur que fut faite cette Inscription : *L. Munatius L. F. L. N. L. Pron. Plancus Cos. Ins. Iter.* VII. *vir. Epulon. Triumph. Ex Roetis Ædem Saturni de Manubiis. Agros divisit in Italiâ. Beneventi. In Galliâ Colonias deduxit Lugdunum & Rauricum.*

2 *Bimarisve Corinthi*] Le Poëte appelle Corinthe *Bimarem* à cause de sa situation ; car elle est justement au haut du Pelopponese dans ce Détroit, entre le Golfe Saronique, qui est de la Mer Egée, & le Golfe de Corinthe qui est de la Mer d'Ionie. Xénophon l'a appellée de la même maniere AMPHITALASSON, *qui est entre deux Mers* ; & S. Luc DITALASSON.

3. *Baccho Thœbas*] On veut que cette ville ait été ainsi appellée du mot Syrien *Theba*, qui signifie un bœuf, parce que cet animal y conduisit Cadmus. Varron assûre que Thebes est un mot Béotien qui signifie des collines, & qui étoit encore de son tems en usage chez les Sabins descendus d'une Colonie de la Grèce ; & Pausanias écrit que ce nom lui fut donné par une fille d'Asopus, nommée *Thébe*. M. Dacier préfére l'opinion de ceux qui disent que *Thébe* est un nom Phénicien, qui signifie de la boue ; & que ce nom fut donné à cette ville, parce qu'elle est fort boueuse. Dicearchus : *Thebes est fort incommode l'hiver, à cause des rivieres dont elle est arrosée, des vents dont elle est battue, & à cause de la neige & de la boüe dont elle est pleine.*

5 *Intacta Palladis urbem*] Horace fait ici allusion à la célebre dispute que Minerve eut avec Neptune, pour savoir de qui cette ville porteroit le nom. Les Dieux en furent les arbitres, & ils prononcerent en faveur de celui qui feroit le plus beau présent aux hommes. Neptune frappa la terre de son trident, & il en sortit un cheval : Minerve la frappa ensuite de sa pique, & il en sortit un olivier, qui fut jugé le plus utile comme étant le signe de la paix. De-là donc la ville fut nommée Athenes. Varron rapporte cette histoire d'une autre maniere. Cependant il est toujours certain que du tems de Cecrops son fondateur, il naquit dans Athénes un olivier qui donna lieu à cette fable. Mais il faut remarquer que le nom d'*Athénes* est étranger ; que les Phéniciens & les Syriens nommoient *Thanai* ou *Thini*, un homme savant ; & que de-là Minerve a eu le nom d'*Athénes*, parce qu'elle étoit la Déesse de la science ; & la ville a été nommée *Athénes*, c'est-à-dire un lieu célebre pour la doctrine, comme les Grecs l'ont appellée l'école de tous les hommes par cette raison.

6 *Carmine perpetuo*] On pourroit entendre fort simplement ce *carmen perpetuum*, comme si Horace disoit qu'il se trouve des gens qui louent Athénes dans tous leurs vers, qui ne font jamais des vers que pour louer Athénes. Mais, selon M. Dacier, ce n'est pas le sens d'Horace, qui par *carmen perpetuum*, entend ici ce que les Grecs ont nommé *Poëme Cyclique*, comme le savant Heinsius l'a remarqué. Il y en a de deux sortes. Le premier est lorsque le Poëte pousse son sujet depuis un certain tems jusques à un autre, comme depuis le commencement du monde jusques au retour d'Ulisse, & qu'il lie tous les évenemens par une enchaînure indissoluble, de maniere que l'on puisse remonter de la fin au commencement, comme on est allé du commencement à la fin. C'est de cette maniere que les Métamorphoses d'Ovid. sont un Poëme Cyclique, *perpe-*

tuum carmen, parce que la premiere fable est la cause de la seconde; que la seconde produit la troisiéme; que la quatriéme nait de celle-ci, & ainsi des autres. C'est pourquoi Ovide a donné ce nom à son Poëme dès l'entrée :

——Primâque ab origine mundi
In mea perpetuum deducite tempora carmen.

A cette sorte de Poëme étoit directement opposée cette composition que les Grecs nommoient *atacte*, c'est-à-dire *sans liaison*, parce qu'on y voyoit plusieurs Historiens sans ordre, comme dans la Mopsonie d'Euphorion, qui contenoit presque tout ce qui s'étoit passé dans l'Attique. L'autre espece de Poëme Cyclique est lorsque le Poëte prend un seul sujet & une seule action pour lui donner une étendue raisonnable dans un certain nombre de vers; & c'est le même dont Horace parle dans cet endroit. Car le Poëte qui auroit loué Athénes, n'auroit eu que ce seul sujet; mais il auroit commencé par la fable de Minerve & de Neptune dont nous avons parlé. Dans ce sens Homere & Virgile sont aussi des Poëtes Cycliques, dont l'un a en vûe de chanter dans l'Iliade la colere d'Ulisse fatale aux Grecs, & l'autre l'établissement d'Enée en Italie. Il y a encore une troisiéme espéce de Poëme Cyclique, lorsque le Poëte traite une histoire depuis son commencement jusques à sa fin : comme, par exemple, l'Auteur de la Theseïde, dont parle Aristote; car il avoit ramassé dans ce seul Poëme tout ce qui étoit arrivé à son Héros : comme Antimaque qui avoit fait la Thébaïde, qui a été appellée *Cyclique* par les Anciens; & comme celui dont parle Horace dans l'Art Poëtique :

Nec sic incipies, ut scriptor Cyclicus olim :
Fortunam Priami canta'o, & nobile letum.

Car ce Poëte n'avoit pas seulement parlé de la guerre de Troye dès son commencement, comme Turnebe l'a crû; mais il avoit épuisé toute l'histoire de ce Prince,

ſans oublier aucune de ſes avantures, ni la moindre particularité de ſa vie. Il nous reſte encore aujourd'hui un Poëme dans ce goût : c'eſt l'Achilleïde de Stace. Car ce Poëte y a chanté Achille tout entier. Homere en avoit laiſſé à dire plus qu'il n'en avoit dit ; mais Stace n'a voulu rien oublier :

- - - Quanquàm acta viri multùm inclita cantu
Mæonio, ſed plura vacant, nos ire per omnem,
Sic amor eſt, Heroa velis.

Et c'eſt cette derniere eſpéce de Poëme qu'Ariſtote blâme avec raiſon, à cauſe de cette multiplication vicieuſe de Fables, qui ne peut être excuſée par l'unité du Héros.

8 *In Junonis honorem*] Parce qu'Argos étoit conſacrée à Junon, avec Sparte, & Mycenes ; ce ſont les trois villes qu'elle appelle ſiennes dans Homere.

9 *Aptum dicit equis Argos*] Homere, Pindare, Euripide nomment de même Argos, parce que ſes plaines & ſes pâturages étoient fort propres à nourrir des chevaux. Sa ſituation étoit favorable pour cela, étant dans le plat pays au-deſſous de Corinthe, ſur les fleuves Frixus & Inachus.

10 *Patiens Lacedæmon*] Cette ville étoit ſituée ſur le Fleuve Eurotas. Horace l'appelle *Patiens*, parce que l'on y accoutumoit les enfans à ſouffrir tout ce qu'il y avoit de plus rude, afin qu'étant endurcis au travail & à la fatigue, ils euſſent le courage de mépriſer les plus grands dangers. Horace a pû auſſi avoir égard à la patience des enfans de Sparte, qui diſputoient à l'Autel de Diane à qui ſouffriroit le plus de coups de fouet ſans ſe plaindre, & qui de là furent appellés *Bomonicæ*, du mot *Bomos*, Autel, & *Nice*, Victoire ; parce qu'ils diſputoient de la victoire ſur cet Autel. Voyez le Chap. 261. des Fables d'Hyginus. Petrone y a fait alluſion, lorſqu'il a dit, *& ego quidem tres plagas Spartanâ nobilitate concoxi.*

12 *Quàm domus*] Les Anciens appelloient *maisons* des Fleuves & des Fontaines, non-seulement les endroits d'où ils tiroient leurs sources, mais les villes mêmes par où leurs eaux passoient. Pindare dans l'Ode II. des Olympioniques appelle Agrigente *la maison du Fleuve* dont cette ville porte le nom. On peut voir là-dessus ce que les Scholiastes ont rapporté d'Aristarque. Ausone a appellé aussi Alexandrie la *maison du Fleuve*, en parlant du Nil. Cela sert à faire entendre dans Virgile ce passage :

Hic mihi magna domus celsis caput urbibus exit.

Car le Tybre parle de Rome. Phédre a appellé du même nom *la taniere d'une bête*, & la *coquille d'une tortue*; Quintilien *les ruches des abeilles*. Parmi les Grecs, Euripide a appellé des coffres de cédre *des maisons de Cédre*; comme dans le Pseaume 44. des coffres d'yvoire sont appellés des maisons d'yvoire, *myrrha & gutta, & casia à vestimentis tuis, è domibus eburneis.* Enfin Philon Juif a dit, *des maisons portatives*, pour des habits.

Albuneæ resonantis] Cette Fontaine ne pouvoit pas couler sans beaucoup de bruit, puisqu'elle étoit sur des montagnes. Virgile parlant d'un bois qu'elle traversoit, a dit aussi :

Albunea, nemorum quæ maxima sacro
Fonte sonat.

On voit que ce bois étoit sur des hauteurs, par ce qu'il dit ailleurs :

Lucosque sub altâ consulit Albuneâ.

C'est ce bois qu'Horace appelle au vers suivant *Tiburni lucus*, & dont parle Suétone dans la vie de ce Poëte.

14 *Uda mobilibus pomaria rivis*] *Mobiles* est ce que le Poëte nomme ailleurs *sequaces*, ces petits ruisseaux que l'on mene où l'on veut, pour arroser les vergers & les jardins. Martial les appelle *ductile flumen* :

--- Hoc rigua ductile flumen aqua.

Pomaria]

Pomaria) La campagne de Tibur étoit aussi fertile en pommes que l'est aujourd'hui la Normandie en France. C'est pourquoi Horace a dit *pomaria*, des vergers de pommiers. Et Columele :

Pomosi Tiburis arva.

Et Properce :

Ramosis Anio quà pomifer incubat arvis.

15 *Albus ut obscuro*] Scaliger & Heinsius ont vû de vieux MSS. où cette Ode étoit divisée, & ce qui suit, avoit pour titre : *exhortatio ad benè vivendum, ad Plancum* ; & de-là ils ont conclu que c'est ici le commencement d'une Ode, qui n'a de rapport avec la précédente, que parce qu'elles sont toutes deux adressées au même Plancus, & qu'il est parlé de Tibur dans l'une & dans l'autre. M. Dacier croit plutôt que ce n'est qu'une même Ode ; & qu'après *mobilibus pomaria rivis*, on a malheureusement perdu les vers qui en pouvoient faire la liaison.

19 *Molli mero*] C'est-à-dire fort doux, fort mur. Virgile a dit de même, *mollissima vina*.

23 *Tempora populeâ*] On sait que les Anciens avoient coutume de se mettre des couronnes dans les festins. Il s'agit de savoir pourquoi Teucer choisit une couronne de peuplier : les uns disent que c'est parce qu'il sacrifia à Hercule à qui cet arbre étoit consacré; les autres, parce qu'à cause de ce même Hercule, le peuplier étoit la couronne des Héros. M. Dacier croit que c'est parce que ceux qui sacrifioient à Bacchus, & qui célébroient des Bacchanales se couronnoient ordinairement de peuplier. On peut aussi penser qu'Horace inventeur de cette histoire, a mis indifféremment le peuplier pour quelque arbre que ce soit ; car il n'y avoit point d'arbres destinés particulierement à la composition des couronnes, & l'on se servoit des premieres branches qui se rencontroient.

25 *Melior fortuna parente*] Il est vrai que Teucer

fût plus maltraité de son pere que de la fortune, qui le conduisit en Cypre, où il bâtit cette célébre Salamine, où ses descendans regnerent pendant plus de 800 ans, jusqu'au regne de cet Evagoras dont nous lisons l'éloge dans Isocrate.

28 *Certus enim promisit Apollo*] Ses Oracles passoient pour les plus véritables. D'où vient que Terence dit :

Non Apollinis magis verum atque hoc responsum.

Les Grecs disoient aussi en proverbe, *cela est certain comme s'il venoit du trépied.*

REMARQUES

SUR L'ODE VIII. pag. 32.

2. *AMANDO*] On est en différend sur ce mot : les uns veulent qu'il soit actif, les autres soutiennent qu'il est passif; & M. Dacier est de ce dernier sentiment. *Amando* est donc ici comme *videndo* dans Virgile : *uritque videndo fœmina*, c'est-à-dire, *les femmes nous enflamment quand nous les regardons*, & non pas *quand elles nous regardent.* On trouvera des exemples de ces passifs dans Ciceron, dans Sallufte, &c.

5 *Cur neque militaris equitet*] C'est-à-dire *militet in equis ;* & Horace parle de cet exercice qu'Ascanius renouvella en Italie, & qu'il appella même du nom de *Troye :* on en peut voir toute la description dans le V. Liv. de l'Eneïde. Cet exercice fut en usage à Rome jusqu'au tems de Claude César ; mais il ne fut jamais tant en vogue que du tems d'Auguste ; qui comme Suétone le rapporte, *Trojæ ludum edidit frequentissimè, majorum minorumve puerorum delectu ; prisci, decorique*

moris existimans clara stirpis indolem sic notescere. Et c'est par cette raisou qu'Horace en a parlé daus cette Ode.

6 *Gallica*] Les chevaux Gaulois étoient fort estimés à Rome pour leur fierté & leur vitesse.

Lupatis temperet ora frenis] Les Grecs & les Latins ont appêllé *loups*, l s mords des chevaux ; & cela est venu de ce qu'autrefois on employoit à cet usage des dents de loup.

8. *Tiberim tangere*] C'étoit aussi un exercice des Romains, qui après s'être exercés dans le champ de Mars, se jettoi nt encore tout suans dans le Tibre.

Cur oleum] Les lutteurs avoient coutume de se frotter d'huile. C'est pourquoi Catulle a dit :

EgoGymn asii fui flos , ego eram decus olei.

10 *Neque jam livida gestat armis brachia*] Par ce *gestat* il exprime admirablement le geste ou l'action de ceux qui lançoient le javelot ou le palet. Ce que Properce appelle *in orbe rotare*, Lib. 3. Eleg. 12.

Missile nunc disci pondus in orbe rotas.

Et Claudien Liv. II. parlant aussi du même exercice :

Quis meliùs vibrata puer vertigine molli
Membra rotet, vertat quis marmora crine supino.

La fin du second vers exprime le geste & les contorsions de ceux qui lançoient le disque, comme le remarque M. Dacier, parce qu'en fléchissant le corps & en renversant la tête, ils renversoient aussi leurs cheveux.

13 *Quid latet*] Il reproche à Lydie en termes couverts, que Sybaris étoit chez elle déguisé en fille ; & de cette façon l'application est fort juste de l'histoire d'Achille.

REMARQUES

SUR L'ODE IX. pag. 36.

AD Thaliarcum] C'est un mot Grec qui signifie *Maître de festin*. Mais il n'y a pas d'apparence, comme le dit M. Dacier, que pour dire le maître du festin, Horace eût employé ce mot étranger, qui n'étoit pas en usage chez les Romains. Il est donc plus vraisemblable, que c'est un nom propre. Dans le Supplement au Recueil de M. de la Martiniere on trouve une Traduction libre de cette Ode par M. F* de B** dont voici la premiere Stance:

La neige couvre, ami, nos bois & nos campagnes,
L'Aquilon mutiné frémit dans nos vallons;
Pan cherche à se cacher dans le sein des montagnes,
La Nayade gémit sous le poids des glaçons.

5 *Dissolve frigus*] Cet endroit est pris du Poëte Alcée, qui a dit aussi dans une de ses Odes:

Tu vois des fleuves l'onde prise:
Chasse donc l'hiver rigoureux.
Brave par un grand feu les fureurs de la bise,
Et n'épargne point ton vin vieux.

Gacon dans son Ode sur l'hiver imitant cet endroit, a dit:

Le dos au feu, le ventre à table,
Fuyant les discours serieux,
Faisons une chére agréable,
Et surtout bûvons du vin vieux.

Et M. le Noble dans sa traduction:

Pour adoucir cette froidure,
Et les sombres chagrins d'une saison si dure,
Ami, fais un bon feu, n'épargne point le bois:
Va, le verre à la main, pour chasser la tristesse,

Nous percer ta meilleure piece ;
Du vin le plus vieux fais le choix.

8 *Sabinâ diotâ*] C'étoit un vaisseau à tenir du vin. Il avoit deux anses, d'où lui est venu le nom de Diota, qui signifie qui *a deux oreilles*. Il étoit grand d'un pied en quarré : les Latins l'appelloient *Quadrantal* & *Amphora*. Horace ajoute *Sabina*, parce que l'on faisoit cette sorte de vaisseaux chez les Sabins.

9 *Permitte divis cætera*] La Traduction de M. F. de B*** rend ainsi cet endroit :

Laisse aux Dieux attentifs le soin de tout le reste :
A peine ont-ils des vents appaisé la fureur,
Que les arbres, sauvés de leur souffle funeste,
D'un calme bienfaisant éprouvent la douceur.

13 *Quid sit futurum cras*] Dans une autre Traduction, qui se trouve dans le Supplément au Recueil de M. de la Martiniere, cette Stance est rendue de la sorte :

Mets à profit le jour qui passe,
Sans t'informer du lendemain,
Et reçois-le comme une grace,
Un don que te fait le destin.

14 *Quem fors*] Horace parle ici selon l'esprit d'Epicure, qui ne croioit pas que les Dieux reglassent nos jours, qu'il faisoit uniquement dépendre du hazard & de la fortune. Témoin ce mot qui fut le dernier d'un Epicurien mourant :

Vixi, & quem dederat cursum fortuna, peregi.

15 *Nec dulces amores sperne puer*] M. Pellegrin dans sa Traduction rend ainsi les vers suivans :

Les ris sont faits pour la jeunesse,
Les noirs soucis pour la vieillesse :
Cherche les doux amusemens ;
Regle si bien tes promenades,
Tes carousels, tes sérenades,
Que chaque plaisir ait son tems.

19 *Susurri*] Ce mot a été formé à l'imitation du

murmure que l'on fait lorsque l'on parle bas, comme le *Psithurizein* des Grecs, le *Bisbylio* des Italiens, & notre *Chucheter*; & c'est le langage ordinaire des Amans. Ovide s'en est fort bien souvenu, lorsqu'il a écrit de Pyrame & de Thysbé:

In solitum coiere locum, cum murmure parvo
Multa prius questi.

Je n'ai point vû de Traduction, qui ait rendu cette expression d'Horace. Voici celle de M. le Noble sur cet endroit:

Jouis de la verte jeunesse,
Tandis que l'importune & chagrine vieillesse
N'a point ridé ton front ni blanchi tes cheveux.
Au rendez-vous secret, où Chloris doit t'attendre
Va-t'en le soir, va d'un cœur tendre
Conter tes soucis amoureux.

REMARQUES

SUR L'ODE X. pag. 38.

3 *CATUS*] Quelques Anciens ont expliqué *catus*, *sapiens*. Mais Varron a condamné cette explication, en assurant que *catus* étoit un mot Sabin, qui signifioit seulement *acutus*, fin.

4 *Et decora more palæstra*] *Mos palæstra*, c'est-à-dire *institutio palæstra*. Horace l'appelle *decora*, parce qu'elle forme le corps en le rendant souple, & qu'elle lui donne de la grace. Virgile a dit aussi de Mercure & *membra decora juventa*, sur quoi Servius a fort bien écrit: *membra decora, quia palæstra Deus est.*

8 *Jocoso condere furto*] On croit que Mercure étant le Dieu des Marchands, cela a donné lieu de dire qu'il l'étoit aussi des larrons.

9 *Te boves olim*] On lit bien que Mercure déroba un jour les bœufs d'Apollon, qui menoit les troupeaux d'Admette. On lit aussi qu'il lui déroba une autrefois ses fléches & son carquois. Mais Horace en joignant ces deux circonstances, a rendu la chose beaucoup plus fine & plus agréable.

13 *Quin & Atridas*] Ces quatre vers comprennent l'histoire qui est contenue dans le 24 Liv. de l'Iliade, quand Priam sortit de Troye pour aller racheter le corps de son fils Hector.

17 *Latis sedibus*] Dans les champs Elysiens. Horace les appelle *latas sedes*, comme Virgile *lata arva*; & il semble que l'un & l'autre on voulû expliquer le mot *Elisien*. Sur le rapport que les Phéniciens firent aux Grecs de la fertilité & de la bonté du terroir de l'Andaloufie, qu'ils appelloient *terra Alizuth* ou *Elizuth*, *terre de joie*, Homere plaça là les champs Elisiens. Voyez Strabon Liv. 1. & 3.

ODE XI.*

Par M. le Marquis de la Fare.

CRois-moi, Leuconoé, garde toi de chercher
Dans la connoissance des nombres
Ce que la nuit des tems a droit de nous cacher
Dans les plis de ses voiles sombres.

* M. Ménage a mis en vers Grecs cette Ode. Le Latin se trouve pag. 42 du I. volume, où nous avons donné trois différentes traductions de cette piéce. Nous en donnons deux autres ici, l'une de M. de la Fare, & l'autre du Président Nicole que nous allons

Soit que le Roi des Dieux t'accorde cent hivers,
Soit que l'hiver qui nous ennuye,
Et qui glace à présent & la terre & les airs,
Soit le terme mis à ta vie.

Es-tu sage ? avec moi viens gouter de ce vin.
Mets des bornes à l'espérance,
Qui n'a presque jamais de raison ni de fin.
Ne pense qu'à la jouissance.

---

transcrire au-dessous, dont voici la premiere stance :

Croi moi, c'est un crime, Sylvie,
Et c'est un pénible tourment,
Que de rechercher vainement
Quand le moment viendra qui doit borner ta vie.
Sans violence & sans chagrin,
De tes jours & de ton destin
Voi sans inquiétude & la course & la suite :
Ce soin seul appartient aux maitres des humains ;
Et c'est à leur seule conduite
Qu'il faut abandonner l'ouvrage de leurs mains.

Dans le supplément au recueil de M. de la Martiniere se trouve aussi une traduction libre de cette Ode, dont le commencement est assez coulant :

Croyez-moi, charmante Sylvie,
Vous & moi ne recherchons pas
Combien doit durer notre vie,
Et quand viendra notre trépas.

Il suffit que les Dieux le sachent :
Gardons-nous de vouloir entrer
Dans un mystere qu'ils nous cachent,
Et qu'eux seuls peuvent pénétrer.

Le tems, cet envieux par qui tout eſt détruit,
Pendant que je parle s'envole :
Prête à rentrer demain dans l'éternelle nuit,
Qu'un moment heureux t'en conſole.

En vain pour vous tenir en garde
Contre les arrêts des deſtins,
Sur ce que Jupiter vous garde
Conſulteriez-vous les devins.

Le reſte ne répond pas à ce début. Voici comment M. le Préſident Nicole a rendu la fin de cette Ode.

Bûvons, & par délicateſſe
Fais paſſer ce vin petillant :
Il en ſera moins violent,
Et nous en aurons moins de chaleur & d'ivreſſe.

Retranche l'eſpoir de ces jours,
Dont le tems vient finir le cours
Par une promptitude & barbare & ſoudaine :
Pendant que nous parlons ils s'échappent ſans bruit ;
Et c'eſt bien vainement que l'on ſe met en peine,
Si ce n'eſt du préſent qui s'écoule & s'enfuit.

Cet auteur en diſant *fais paſſer ce vin petillant*, a voulu ménager l'expreſſion d'Horace, *vina liques ;* car les Anciens avoient coutume de philtrer leur vin, & ils avoient à cet uſage des facs comme nos chauſſes d'hypocras. L'été ils y mettoient de la neige & de la glace, pour faire rafraîchir le vin que l'on y faiſoit paſſer.



REMARQUES
SUR L'ODE XII. pag. 40.

LYRA *vel acri tibiâ*] On remarque que la lyre étoit pour les loüanges des Dieux, & la flûte pour celles des hommes.

11 *Blandum*] Horace s'est servi de ce même mot dans le même sens, Ode XXIII. al. XXIV.

Quòd si Threicio blandius Orpheo
Auditam moderere arboribus fidem.

Blandum est proprement *doux*, qui attire par les charmes de sa voix, & par la douceur de l'harmonie.

Fidibus canoris] Virgile a employé ces mêmes mots en parlant d'Orphée:

Threicia fretus citharâ, fidibusque canoris.

13 *Solitis parentis*] C'étoit une coutume généralement reçue de commencer les hymnes par les loüanges de Jupiter.

19 *Proximos illi tamen occupavit*] Horace après avoir dit que rien n'égale Jupiter, y met un correctif par l'éloge qu'il fait de Minerve; & cela, pour se conformer à ce qu'en ont dit les Anciens qu'elle étoit la vertu de Jupiter, qu'elle avoit même pouvoir que lui, & tous les mêmes privileges. Car Callimaque dans l'hymne sur les bains de Pallas, qui est une des plus belles piéces de l'Antiquité, dit expressément qu'*elle est la seule à qui Jupiter ait accordé ce glorieux privilege d'etre en tout comme lui, & de jouir des memes avantages.*

41 *Incomptis capillis*] Les premiers Romains ne se faisoient point couper les cheveux, comme il paroît par les anciennes statues. Les barbiers ne commencerent à être connus à Rome que du tems même de Curius. Car Varron rapporte que par une inscription qui étoit dans Ardée, il paroissoit qu'un certain P. Ticinus Menas les avoit amenés de la Sicile, l'an de Rome 454. Les barbiers apporterent avec eux tous les rafinemens

de leur art ; ils enseignerent à étager les cheveux, à les parfumer, & à les friser avec des fers chauds qu'ils appellerent *calamistra*. Horace oppose donc *incomptos capillos*, *ces cheveux négligés* de Curius, aux cheveux frisés & calamistrés qu'on vit dans les siecles suivans, & qui furent regardes comme des marques de molesse. D'où vient que *calamistrata coma* est toujours prise en mauvaise part dans Ciceron & ailleurs, comme dans Virgile, *crines vibrati calido ferro*.

45 *Crescit occulto*] Ceci paroît imité de Pindare, qui dit dans l'Ode VIII des Neméoniques : *comme on voit les arbres pousser insensiblement, lorsqu'ils sont abreuvés de la rosée du ciel, la vertu croît de même, & se fortifie lorsqu'elle est arrosée des louanges des sages.*

46 *Micat inter omnes Julium sidus*] Il y a dans ce passage la même difficulté que l'on a remarquée dans celui de Virgile, *& crimine ab uno disce omnes* ; car dans l'un & dans l'autre il devroit y avoir *omnia* : on explique cela, en disant que l'*astre de César* est mis dans Horace pour César même ; & le *crime* pour le criminel dans Virgile.

47 *Julium sidus*] Dans les premiers jeux qu'Auguste fit à l'honneur de César, une étoile chevelue parut vers le septentrion, & fut vûe pendant sept jours. Le peuple crut que c'etoit l'ame de César reçue dans le ciel, & Auguste pour le confirmer dans cette croyance, fit mettre d'abord une étoile sur toutes les statues de César, & en mit lui-même une sur son casque, comme le jour de la bataille d'Actium. Sur quoi Virgile a dit :

——— *Geminas cui tempora flammas*
Læta vomunt, patriumque aperitur vertice sidus.

48 *Velut inter ignes luna minores*] Cela paroît imité de cet endroit de Sapho, où il est dit que *toutes les étoiles perdent leur clarté, lorsque la lune montre son beau visage, & qu'elle paroît dans son plein.*

51 *Tu secundo Cæsare regnes*] Comme il est dit dans ce vers : *Divisum imperium cum Jove Cæsar habet.*

ODE XIII.

Ad Lydiam.

CUM tu, Lydia, Telephi
Cervicem roſeam, cerea Telephi
Laudas brachia; væ, meum
Fervens difficili bile tumet jecur.

Tunc nec mens mihi, nec color
Certâ ſede manent; humor & in genas
Furtim labitur, arguens
Quàm lentis penitùs macerer ignibus.

Ode XIII.] Nous avions omis cette Ode dans notre I. Volume, n'ayant point trouvé de traduction convenable à cette piece avant que celles de M. le Marquis de la Fare & de M. Bertrand fuſſent venues à notre connoiſſance : il paroît par la fin de cette piece, qu'Horace avoit eu quelque démêlé avec Lydie, qui pour ſe venger, ne ceſſoit apparemment de louer Telephus, & de témoigner l'inclination qu'elle avoit pour lui. Horace piqué de jalouſie, tâche de ſe remettre bien avec elle, & de lui donner de l'averſion pour tous les emportemens de ſon rival, qui d'ailleurs étoit un jeune homme bien fait, ſavant, & de qualité, different de ce Telephus *nomenclateur* de Livie femme d'Auguſte, qui étoit né dans l'eſclavage, & qui conjura contre ce Prince.

2 *Cervicem roſeam*] Virgile s'eſt ſervi de la même

ODE XIII.

A Lydie.

QUAND je t'entends louer le jeune Telephus ;
La fureur aussitôt de mon ame s'empare :
Je change de couleur, je ne me connois plus ;
Ma trop foible raison m'abandonne & s'égare.

Les larmes que mes yeux ne peuvent retenir,
Te font voir de quels maux mon ame est pénétrée ;
Et quelle est la douleur que me fait ressentir
Le feu lent & cruel dont elle est dévorée.

---

expression en parlant de Vénus :

Et avertens roseâ cervice refulsit.

La traduction de M. le Marquis de la Fare que nous donnons à côté du texte, n'a point rendu cette expression, que M. Bertrand a tâché de ménager dans la sienne, dont voici les deux premieres Stances :

Quoi! même en ma présence oses-tu donc, cruelle,
De mon jeune rival admirant les appas,
Dire que l'incarnat de la rose nouvelle
Sur l'éclat de son teint ne l'emporteroit pas !

Ah Lydie ! A ces mots je suis saisi de rage,
Mon esprit est troublé, je change de couleur ;
Et mes pleurs malgré moi découvrent le ravage
Que le dépit secret exerce dans mon cœur.

Uror, ſeu tibi candidos
Turparunt humeros immodicæ mero
Rixæ : ſive puer furens
Impreſſit memorem dente labris notam.

Felices ter & ampliùs,
Quos irrupta tenet copula, nec malis
Divulſus querimoniis,
Supremâ citiùs ſolvet amor die.

---

13 *Felices ter & ampliùs*] Il fait alluſion à l'expreſſion dont les Grecs & les Latins après les Hébreux avoient coutume de ſe ſervir, lorſqu'ils diſoient *trois & quatre fois heureux*, comme Virgile *terque quaterque beati*, &c. Je me ſouviens qu'un de nos Auteurs François, dans un petit ouvrage intitulé *le Poeme des Noyers*, a dit auſſi en voulant imiter dans le ſtile enjoué cet endroit de Virgile :

O trois & quatre fois heureux qui dans ſon lit
Paſſe exempt de péril une tranquille nuit !

M. de la Fare a voulu ménager cette expreſſion dans ſa traduction ; mais M. Bertrand l'a négligée dans la ſienne que voici :

Heureux deux tendres cœurs que le Dieu de Cithere
Par la main des plaiſirs enchaine pour jamais !
Ils ne ſont occupés que du ſoin de ſe plaire ;
Et de leur union rien ne trouble la paix.

Je crois que cette ſtance auroit encore quelque choſe de plus animé, ſi on la mettoit de cette ſorte :

Heureux deux tendres cœurs que le Dieu de Cithere
Par de fidelles nœuds enchaine pour jamais ;
Qui n'étant occupés que du ſoin de ſe plaire,
Aux charmes de l'amour joignent ceux de la paix.

Je brûle de dépit, lorſque ce furieux
Jaloux de tes beautés leur a fait quelque outrage;
Et qu'il a dans le vin & l'ardeur de ſes feux
Sur ta bouche imprimé les marques de ſa rage.

Trois fois heureux, hélas! & quatre fois heureux,
Celui qui peut toujours exempt de jalouſie
Eviter des ſoupçons le poiſon dangereux;
Et fidelle, égaler ſon amour à ſa vie.

M. le Préſident Nicole, qui a traduit cette Ode en grands vers & en rimes ſuivies, a crû bien rendre cette fin lorſqu'il a dit:

Heureux les vrais Amans, qu'une chaîne fidelle
Unit juſqu'au tombeau d'une étreinte éternelle,
Qui ſe rit du divorce, & qui ne ſe rompt pas
Qu'au dernier des momens qui nous livre au trépas.

Mais je trouve que les deux derniers vers ne ſont qu'une répétition de ce qui a été dit dans les deux précédens. D'ailleurs n'y a-t-il pas une eſpece de contradiction dans le troiſiéme vers, lorſqu'il appelle *étreinte éternelle* celle qui n'unit que *juſqu'au tombeau*? On pourroit remédier à ces défauts, en réformant ainſi les deux premiers vers:

Heureux les vrais amans, que la Paix immortelle
Tient unis ſous les nœuds d'une chaîne fidelle,
Qui ſe rit du divorce, &c.

La chaîne ſe rompt à la mort; mais la paix ne ſe rompt point. D'ailleurs la paix priſe perſonnellement comme une Divinité payenne, eſt véritablement *immortelle*.

REMARQUES

SUR L'ODE XIII. al. XIV. pag. 50.

6. *ANTENNÆQUE*] Ce sont les gros bâtons qui croisent les mats, & où sont attachées les voiles ; c'est pourquoi Virgile les appelle *velatas antennas*.

7 *Vix durare carina*] Torrentius a prétendu que *durare* n'étoit jamais actif que pour signifier *durcir*, rendre dur ; mais ce savant homme ne s'est pas souvenu de ce passage de Virgile du 8 de l'Eneïde :

--- *Patiar quemvis durare laborem.*

Où Servius cite cet endroit d'Horace, & explique fort bien ce *durare*, par *sustinere*.

Carina] *Carina* est proprement la principale poutre du vaisseau, dont elle est la base & le fondement. Delà vient que ce mot a été emploié pour le fond du vaisseau, & pour le vaisseau entier.

11 *Pontica pinus*] Le pays de Pont étoit abondant en bois propre à faire des vaisseaux, comme il paroît par les anciens Géographes, & par les relations des Voyageurs. Voyez la IV. Piéce de Catulle, où il dit aussi que sa barque se vante d'être des montagnes de Pont dès sa premiere origine :

--- *Ultimâ ex origine*
Tuo stetisse dicit in cacumine.

14. *Nil pictis timidus*) C'étoit à la poupe que l'on mettoit les images & les statues des Dieux. Ovide :

Accipit & pictos puppis adunca deos.

Et par cette raison la poupe étoit appellée *tutela*. Voyez Festus sur le mot *Europam*.

19 *Interfusa nitentes*) Horace parle ici des Cyclades & des Sporades ; car les Anciens donnoient ce nom de Cyclades aux 53. Isles de la Mer Egée, depuis Tenedos jusqu'à Crete ; & c'est l'épithéte même de *nitentes*, qui le prouve visiblement. Car ce sont proprement les Sporades qui sont blanches & lumineuses de l'argile dont elles sont pleines ; ce qui a donné lieu à Denis le Géographe de les comparer à des astres : *Après les Cyclades*, dit-il, *on voit reluire les Sporades, comme les astres dans un air serein, lorsque le violent Borée a chassé les nuages humides.*

REMARQUES

SUR L'ODE XIV. al. XV.

LE Latin de cette Ode se trouve pag. 54 du I. volum. où nous avions négligé de donner la traduction de M. de la Motte, que nous allons transcrire ici, & à laquelle nous entremélerons quelques notes critiques. Voici les deux premieres Stances de cette traduction.

Le beau pasteur du Mont Ida,
Trop fier de son injuste proie,
Sur les eaux conduisoit à Troye
L'aimable fille de Leda.

Quand Nerée imposant silence
Aux flots, aux Aquilons mutins,
Du terrible arrêt des Destins
Troubla sa perfide espérance.

Le stile dont s'est servi M. de la Motte pour traduire cette Ode, ne paroît pas assez grave & assez majestueux pour répondre à celui d'Horace. On trouve dans le sup-

plément au recueil de M. de la Martiniere une traduction de la méme piece, où l'Auteur avoit voulu prendre un ton plus élevé ; mais qu'il a mal soutenu, comme on en pourra juger par la premiere Stance :

Lorsque sur un vaisseau rapide
De Priam le fils odieux
A travers la plaine liquide
Menoit l'Idole de ses yeux,
Sortant de ses grottes profondes
Nerée aux vents, aux fieres ondes
Ordonne un perfide repos :
L'onde obéit, le vent s'envole ;
Ce Dieu qu'un feu sacré désole,
Laisse échapper ces tristes mots.

Horace voulant faire predire à Paris la ruine de Troye, se sert de l'organe de Nerée pour marquer la certitude de la prédiction ; car Nerée étoit estimé fort véritable & fort ennemi du mensonge, selon ce que dit Hesiode : *L'ocean engendra Nerée qui fuit le mensonge, & qui aime la vérité.* Mais il s'agit de sçavoir comment on doit interpréter ce qu'Horace dit de lui *ingrato celeres obruit otio ventos.* « Ce passage, dit M. Dacier, est assez » difficile ; car Nerée n'étoit pas le maître des vents » pour leur commander avec tant d'empire. Ce n'est » pas aussi ce qu'Horace a entendu ; mais comme le » savant Heinsius l'a remarqué, il a suivi la coutume » des Poëtes, qui tout d'un coup font faire silence à toute » la nature, lorsqu'un Dieu va parler. Callimaque :

La Mer fait silence lorsqu'Appollon parle.

» Un ancien Poëte avoit dit de la même maniere :

——— *Mundus cœli vastus constitit silentio :*
Et Neptunus sævus undis asperis pausam dedit :
Sol equis iter repressit ungulis volantibus :
Constitere amnes perennes, arbores vento vacant.

» Et c'est sur cela que Virgile s'est joué fort plaisam-

» ment, lorsqu'il a dit à un Berger, comme s'il parloit
» à un Dieu :

> *Et nunc, ecce tibi stratum silet æquor, & omnes,*
> *Aspice, ventosi ceciderunt murmuris auræ.*

» C'est par cette raison qu'Horace appelle ailleurs ce » silence *un silence sacré.* Ainsi pour dire *que les vents* » *se turent pour laisser parler Nerée*, il dit ici par un » tour très-poëtique, *que Nerée imposa un dur silence* » *aux vents, pour faire sa prophetie.* » Telle est l'explication que donne M. Dacier sur cet endroit d'Horace. Je ne sais si M. de la Motte l'a entendu de même, lorsqu'il a dit ici que *Nerée imposa silence aux Aquilons mutins;* & s'il n'a pas voulu parler d'un silence imposé avec empire. Il paroît du moins par l'Ode VIII. du III. Livre de Rousseau, que ce dernier n'a pas crû qu'il n'y avoit qu'Eole qui pouvoit commander aux vents. Voici ce qu'il dit dans cette Ode, en parlant du retour de M. de Vendôme de l'Isle de Malte en 1715.

> *Mais dès que la céleste voute*
> *Fut ouverte au jour radieux,*
> *Qui devoit éclairer la route*
> *De ce Héros ami des Dieux;*
> *Du fond de ses grottes profondes*
> *Neptune éleva sur les ondes*
> *Son char de Tritons entouré;*
> *Et ce Dieu prenant la parole,*
> *Aux superbes enfans d'Eole*
> *Adressa cet ordre sacré.*
>
> *Allez, tyrans impitoiables*
> *Qui désolez tout l'univers,*
> *De vos tempêtes effroyables*
> *Troubler ailleurs le sein des Mers.*
> *Sur les eaux qui baignent l'Afrique,*
> *C'est au Vulturne pacifique*

Que j'ai destiné votre emploi.
Partez : & que votre furie
Jusqu'à la derniere Hespérie
Respecte & subisse sa loi.

Voilà un vrai commandement de la part de Neptune fait aux enfans d'Eole, qui n'auroit pas eu l'approbation d'Heinsius ni de M. Dacier. Cependant on trouve dans le premier de l'Eneïde un exemple tout semblable, dans l'endroit où Neptune parle ainsi aux vents :

Tantane vos generis tenuit fiducia vestri,
Jam cœlum terramque meo sine numine, venti,
Miscere, & tantas audetis tollere moles ?
Quos ego . . . Sed motos præstat componere fluctus.
Post mihi non simili pœnâ commissa luetis :
Maturate fugam, &c.

C'est-là évidemment commander avec empire aux vents.

Voici la suite de la Traduction de M. de la Motte :

Frémis, tremble, aveugle Troyen,
Pour ta patrie infortunée ;
Au flambeau de ton Hyménée
Voi la guerre allumer le sien.

Déja la Grèce conjurée
Souleve ses Rois & ses Dieux ;
De l'Empire de tes Ayeux
Je vois la ruine assurée.

Mille Héros sur tes remparts
Vont porter le fer & la flâme ;
Pallas les guide, & sur Pergame
Lance de foudroyans regards.

Horace met plutôt ici la Déesse de la Guerre que Mars,

parce qu'elle favorisoit les Grecs, au lieu que Mars favorisoit les Troyens. La description qu'il fait du casque, de l'égide & du char de Pallas, dont M. de la Motte n'a point parlé, est prise du V. Liv. de l'Iliade. M. de la Motte ajoute :

Malheureux, que servent tes charmes ?
Vénus défendra mal tes jours :
Tu n'as que des chants pour secours,
Et qu'une Lyre pour tes armes.

Cet endroit d'Horace est encore imité du III. Liv. de l'Iliade, où Hector dit à Paris : *Ta Lyre, ta chevelure, ta beauté & toutes les faveurs de Vénus, tout cela te seroit inutile, si tu entrois en lice contre Menelas.* M. de laMotte n'a point exprimé le *Nec quicquam thalamo graves hastas* d'Horace, où ce Poëte fait allusion à ce qui se passa dans le combat de Paris & de Menelas ; car comme Paris étoit presque vaincu, Vénus l'enleva, & le porta dans une chambre parfumée.

La Créte, Salamine, Argos
Itaque, Micene, Larisse
Cent Royaumes pour ton supplice,
Se sont depeuplés de Héros.

Toi, par tes seuls vices insigne,
Comment soutiendras-tu l'effort
De cent Rois qu'arme pour ta mort
Un courroux dont tu n'es pas digne ?

Tel que le Cerf saisi d'effroi,
Fuit un Tigre à travers la plaine,
Tu fuiras : helas ! ton Helene
Avoit mieux esperé de toi.

Ici, comme dans tout le reste, M. de la Motte ne s'est point appliqué à rendre fidellement son Auteur. Par le dernier vers il a voulu exprimer ce que dit Horace vers 32. *Non hoc pollicitus tua*, où le Poëte a fait allu-

ſion à ce que dans le III. de l'Iliade Helene dit à Paris qui avoit été vaincu par Menelas: *Vous vous vantiez auparavant d'etre plus fort que Menelas.* M. Dacier remarque auſſi ſur cet endroit d Horace, qu'il s'eſt ſervi du ſeul pronom poſſeſſif *tua*, pour ſignifier *à vôtre maîtreſſe;* & il dit que de tels exemples chez les Anciens ſont rares. Que Tibulle cependant Liv. IV. Eleg. VII. a dit auſſi *meus*, pour ſignifier *celui que j'aime*, dans ces vers:

Non ego ſignatis quidquam mandare libellis,
Ne legat id nemo, quàm meus antè, velim.

L'auteur de la traduction qui ſe trouve dans le ſupplément au recueil de M. de la Martiniere, a mieux rendu que M. de la Motte l'endroit d'Horace dont nous parlons, lorſqu'il a dit de Paris qui vouloit éviter la rencontre de Dioméde:

Tu n'auras recours qu'à la fuite,
Pour éviter ſes rudes coups;
Tel un Cerf que la crainte agite,
Fuit au premier aſpect des Loups.
Eſt-ce le fruit de la promeſſe
Dont tu nourriſſois la tendreſſe
De la beauté qui t'a ſoumis?
Loin du danger ton bras menace:
Tâche à montrer la même audace
Aux approches des ennemis.

Le reſte de l'Ode eſt ainſi rendu par M. de la Motte.

Ces cheveux, ce teint agréable,
Souillés, meurtris par la fureur,
Deviendront un objet d'horreur,
Plus hideux qu'il ne fut aimable.

Ilion te ſert de bucher;
La vengeance à ſon gré l'allume;
Avec toi le feu le conſume,
Et les herbes vont le cacher.

Il n'y a pas plus de dignité dans ces deux dernieres Stances que dans les précédentes. Cette fin est bien mieux rendue dans la traduction dont j'ai parlé ci-dessus, à laquelle j'ai fait quelque changement :

La haine de tout tems nourrie
Dans la vengeance & la fureur,
Ce monstre dont la bouche impie
Distile un poison seducteur,
S'ouvrant un chemin trop facile
Dans l'esprit du terrible Achille,
Suspendra les plurs des Troyens ;
Mais à la fin on verra Troye,
Des flammes devenant la proie,
Périr avec ses citoyens.

L'Auteur avoit mis dans le 7 vers, *s'ouvrant un chemin difficile.* On sait qu'Achille étoit fort emporté, & très-susceptible de ressentiment. Ainsi la haine pour passer dans son cœur, ne s'ouvrit pas *un chemin difficile*, mais un chemin qui ne fut que *trop facile.* Ce changement m'a paru essentiel dans cette Stance. Dans les trois derniers vers il y avoit :

Mais enfin l'innocente Troie
A la vengeance, au meurtre en proie,
Verra périr ses citoyens.

Ce dernier vers ne disoit pas assez. Il falloit exprimer que Troye périroit elle-même, & périroit par les flammes, *uret ignis Pergameas domos.* C'est ce qui m'a engagé à changer ces trois derniers vers.



LA MESME ODE.*

Traduite par M. Bertrand.

CHARMÉ de sa belle proie,
Loin des bords de l'Eurotas,
Paris conduisoit à Troye
L'épouse de Ménélas;
Quand sur la plaine azurée
Tout à coup le vieux Nerée
S'élévant du sein des flots,
Par son auguste présence
Força les vents au silence,
Et fit entendre ces mots.

La beauté pour qui ton ame
Brûle de coupables feux,
Te fuit aux murs de Pergame
Sous des auspices affreux;
Je vois la Grèce indignée,
Pour rompre ton hymenée

* Cette Piéce a été imprimée dans le Journal Historique du mois d'Août 1751. Nous la donnons ici avec quelques corrections qui sont de l'Auteur même, qui nous les a envoyées.

Anne

Arme ses peuples divers ;
Priam, le sort qui t'opprime,
Va te rendre la victime
Des forfaits d'un fils pervers.

Que de travaux, que d'allarmes
Eprouveront ces guerriers !
Sous l'énorme poids des armes
J'entends gémir leurs coursiers :
Conduite par la vengeance,
Pour animer leur vaillance
Pallas court de rang en rang :
Malheureux ! ta perfidie
Va faire dans la Phrigie
Couler des fleuves de sang.

Sur la foi de la Déesse
Qui protége tes amours,
Tu crois que dans la mollesse
Tu verras couler tes jours ;
Qu'occupé de ta parure
Au soin de ta chevelure
Tous tes soins seront bornés ;
Ou dans un tendre délire
A répeter sur ta lire
Quelques airs efféminés.

Non, non ; du réduit paisible
Où tu prétends te cacher,

Hector ce guerrier terrible
Viendra bientôt t'arracher :
Entraîné dans la carriére,
Où de sang & de poussiére
Tes cheveux seront flétris ;
Tu n'échapperas qu'à peine
Aux traits de l'époux d'Hélene
Qui te poursuit à grands cris.

Voi conspirer à ta perte
Une foule de Héros,
Le prudent fils de Laërte,
Le sage Roi de Pilos.
Teucer, Merion, Stenelle ;
A la mort la plus cruelle
Jurent tous de te livrer ;
Le vaillant fils de Tydée
Dans le fort de la mélée
Brûle de te rencontrer.

Comme on voit un cerf timide
Que suit un loup furieux,
Par une course rapide
Se dérober à ses yeux :
Par une honteuse fuite
Tu tromperas la poursuite
De Diomède irrité.
Est-ce donc là ce courage
Qu'à la beauté qui t'engage
Ta bouche avoit tant vanté ?

Le courroux du fier Achille
Suspendra pour quelque tems
La ruine de ta ville,
Les pleurs de ses habitans;
Mais après quelques années,
Des cruelles destinées
Il faudra subir les loix:
C'en est fait, & le Scamandre
Ne voit qu'un monceau de cendre
Où Troye étoit autrefois.

REMARQUES
SUR L'ODE XV. al. XVI. pag. 58.

AD Tyndaridem] Deux MSS. fort anciens portent cette Inscription, *Palinodia Gratidia ad Tyndaridem amicam*: c'est-à dire *Palinodie pour Gratidia adressée à Tyndaris amie du Poëte.*

5. *Quatit mentem Sacerdotum*] Virgile nous représente fort bien l'état des Prêtres ou des Prêtresses d'Apollon, lorsqu'ils recevoient les Oracles:

--- Non vultus, non color unus,
Non compta mansere coma; sed pectus anhelum
Et rabie fera corda tument.

20 *Imprimeretque muris*] Les Romains avoient la coutume de faire passer la charue où avoient été les murailles des villes qu'ils avoient saccagées; comme Manille a dit de ceux qui naissent quand la queuë du Scorpion paroît:

Aut sternet positas urbes, inque arva reducet
Oppida, & in domibus maturas reddet aristas.

Et Properce donne aux Grecs les manieres de son pays, lorsqu'il dit en parlant du siége de Troye Liv. III. Eleg. VII.

Mœnia cùm Graio Neptunia pressit aratro
Victor Palladiæ ligneus artis equus.

REMARQUES
SUR L'ODE XVI. al. XVII. p. 62.

1 *VELOX amœnum*] M. le Président Nicole a traduit cette Ode, dont voici la premiere Stance :

Faune le Dieu de nos bois
Fait échange quelquefois
Des côteaux du Lycée à ceux de Lucrétile ;
Et sur son beau tapis vert
Il met souvent à couvert
Mon troupeau doux & tranquille.

Tout le reste n'est pas meilleur que ce commencement.

10 *Utcumque dulci fistulâ*] Pan a été l'inventeur du chalumeau. Virgile :

Pan primus calamos cerâ conjungere plures
Instituit.

16 *Ruris honorum*] Les *honneurs* pour les richesses, les beautés, les ornemens. *Honores ruris* les richesses champêtres, c'est-à-dire, les plus beaux fruits des champs, comme il est dit dans la Satyre V. du Liv. II.

Et quoscumque feret cultus tibi fundus honores,
Ante larem gustet, venerabilior lare, dives.

17 *Reductâ valle*] Virgile dans le VI. de l'Eneïde a dit aussi :

Interea videt Æneas in valle reductâ.

REMARQUES

SUR L'ODE XVII. al. XVIII. pag. 64.

1 *NULLAM, Vare, sacrâ vite*) Ce commencement étoit pris mot à mot d'Alcée, qui dans une de ses Odes avoit dit :

Ne plante aucun arbre préférablement à la vigne.

12 *Quatiam*) C'est-à-dire *commovebo*, je ne vous ôterai point de votre place. C'est une métaphore tirée de la coutume des Anciens, qui les jours de fête tiroient de leur place les statues de leurs Dieux, & les promenoient dans de petits lits : ce qui s'appelloit proprement *commovere sacra*. Plaute dans son Menteur :

Scis tu profectò, mea si commovissem sacra,
Quo pacto & quantas soleam turbellas dare.

Et Virgile :

Qualis commotis excita sacris Thyas.

13 *Sæva tene*) C'est une idée fort poëtique. Horace feint qu'il voit Bacchus prêt à donner le signal qui met en fureur ceux qui l'entendent, selon ce que Virgile dit que les fêtes triennales mettent en fureur les Bacchantes, après que Bacchus s'est fait entendre :

Ubi audito stimulant trieterica Baccho
Orgia.

Cum Berecynthio cornu) Les tymbales & les cornets servoient à ces fêtes de Bacchus; & parce qu'ils servoient aussi à celles de Cybelle, Horace a donné au cornet l'épithéte de Berecynthien : les Latins l'ont aussi appellé *Phrygiam Tibiam*. Cet instrument n'étoit pas tout entier de corne. On le faisoit ordinairement d'os ou de buis ; mais le bout que l'on mettoit à la bouche étoit de corne que l'on y ajoutoit, parce qu'elle a plus de son, & un son plus clair.

ODE XVIII. al. XIX.

Traduite par M. le Marquis de la Fare.

La cruelle mere d'Amour, (a)
Bacchus & mon humeur volage
Me forcent encor en ce jour
A rentrer dans leur esclavage.

Je brûle pour une beauté
Plus brillante que la lumiere,
J'adore même la fierté
De l'impitoyable Glycere.

(a) *La cruelle mére*) Le latin de cette Ode se trouve p. 68. du I. volum. M. le Président Nicole a aussi traduit cette Piéce, dont voici la premiere Stance:

La cruelle mére d'Amour,
Et l'enjoué fils de Semele,
Quoique je sois sur le retour,
Veulent qu'absolument mon cœur se renouvelle.
La molle & tendre liberté
Qui m'a si souvent emporté,
M'y solicite, & m'y convie;
Et malgré les travaux qu'en aimant j'ai soufferts,
Iris sur la fin de ma vie
Sait me rengager dans ses fers.

On ne peut la voir sans danger :
Venus est en moi toute entiere ; (b)
Elle a pour s'y venir loger
Abandonné Cypre & Cythere.

Du Scythe je ne puis chanter (c)
Ni du Parthe l'humeur guerriere :
Elle me défend de penser
A tout ce qui n'est point Glycere.

Enfans, apportez du gazon,
De l'encens, de l'herbe sacrée :
D'un vin de deux ans pur & bon
Portez la liqueur révérée.

(b) Venus est en moi) Anacréon a étendu cette idée d'une maniere fort délicate & fort agréable : car il dit que l'Amour a fait son nid dans son cœur ; qu'il fait là ses petits, dont les uns sont déjà éclos, & les autres ne le sont pas encore ; que les plus grands nourrissent les plus petits, & que ces plus petits ne sont pas plûtôt élevés, qu'ils en couvent de nouveaux. Mais l'expression d'Horace est bien plus grande, & répond bien à la majesté de ses vers.

(c) Du Scythe je ne puis chanter) Ceci est encore imité d'Anacréon, qui dit que *toutes les fois qu'il veut chanter Cadmus & les Atrides son Luth ne veut chanter que l'amour.* Le Président Nicole a rendu ainsi ces endroits d'Horace :

Venus a sur moi consommé
Tous ses traits & toutes ses fléches ;
Et dans mon cœur qu'elle a charmé
Elle a fait de sa main mille diverses bréches.

Une victime me rendra
La divinité plus propice ;
Et Glycere s'adoucira
Peut-être pour ce sacrifice.

Ses faveurs qui m'ont obligé,
M'ont sensiblement engagé
A ne parler que de ses charmes.
Que le Parthe à ses loix range tout l'univers,
Ni ses combats, ni ses allarmes,
N'auront point de part à mes vers.

REMARQUES

SUR L'ODE XIX. al. XX. pag. 72.

2 *MODICIS cantharis*) Cantharus étoit une espéce de coupe en forme d'escargot, que les Grecs appellent *cantharus*.

Græcâ testâ) Les Romains serroient leur vin dans des vaisseaux de terre qui venoient de Grèce, ou qui se faisoient à Cumes, Colonie de Grèce.

5 *Paterni fluminis*) Horace appelle ainsi le Tibre, pour faire honneur à Mécène qui étoit originaire de Toscane, d'où coule ce fleuve.

8 *Vaticani montis imago*) Le Tibre étoit entre le Vatican & le Théâtre de Pompée, & c'est la situation même des lieux qui a fait faire à Horace ces trois vers admirables ; car il étoit impossible de faire beaucoup de bruit dans le théâtre de Pompée, sans que les rives du Tibre & les échos du Vatican y répondissent.

REMARQUES

SUR L'ODE XX. al. XXI. pag. 74.

5 *VOS latam fluviis*) Les bois & les fleuves étoient comme l'apanage de Diane. Voyez l'Ode XXIII. du III. Liv. de Catulle :

> *Montium domina ut fores,*
> *Sylvarumque virentium,*
> *Saltuumque reconditarum,*
> *Amniumque sonantium.*

Voilà pourquoi Pindare dans l'Ode II. des Pythioniques l'appelle *Fluvialem*. On trouve aussi que Diane présidoit aux carrefours, aux chemins & aux ports.

10. *Natalemque Delon*) Virgile a appellé cette Isle *Maternam* au IV. de l'Eneïde :

> *Ac Delum maternam invisit Apollo.*

11 *Insignemque pharetrâ, fraternâque humerum Lyrâ*) C'est un passage fort remarquable, dit M. Dacier. Les Anciens portoient non-seulement leur carquois sur l'épaule, comme nous le voyons dans Homere ; mais aussi la lyre, & tout ce qui les distinguoit par quelque marque de pouvoir & de dignité. C'est par-là qu'il faut entendre ce passage de Callimaque, lorsqu'il dit de Cérès, qu'*elle avoit une clef sur son épaule* ; & celui même d'Isaïe chap. 22. verset 22. *Je lui donnerai la clef de David sur son épaule ; il ouvrira, & il n'y aura personne qui ferme, &c.*



ODE XXI. al. XXII.*

Par P. D. C.

CELUI qui de l'innocence
Suivit toujours le sentier,
N'a besoin pour sa défense
De dard ni de bouclier.
Sa vertu lui sert d'Egide :
La sage Pallas son guide
Toujours le conduit au port ;
Et d'une main salutaire,
La sagesse qui l'éclaire,
L'arrache aux coups de la mort.

Sans armes, seul & tranquille,
Je m'égarois dans les bois :
Je chantois, l'écho docile
Rendoit les sons de ma voix.
Que voi-je ? en ce lieu sauvage
Un loup guidé par sa rage
Porte par-tout la terreur ;
Pour moi l'espérance est vaine :
Où fuir ? ma perte est certaine ;
Dieux prevenez mon malheur.

* Le Latin de cette Ode se trouve p. 76. du I. Liv. La Piéce que nous donnons ici est tirée du Supplément au Recueil de M. de la Martiniere. C'est une Traduction libre d'*Integer vitæ*, dont l'Auteur n'a pris d'Horace que ce qui lui a plu.

Prodige ! heureuſe mépriſe !
Il retourne ſur ſes pas.
Eſt-ce une vaine ſurpriſe ?
Pour m'arracher au trépas
Pallas vient ſur une nuë ;
Je me raſſure à ſa vûe :
Mortel fidele à mes loix,
Dit-elle, c'eſt le ſeul ſage,
Qui triomphe de la rage
Des loups habitans des bois.

De la terreur au tein pâle
J'affronte tous les revers.
Que la fureur infernale
Prépare pour moi des fers ;
Que l'air gronde ſur ma téte,
Je mépriſe la tempéte :
Que la Mer ouvre ſon ſein,
Au milieu de cet abîme,
Un cœur exempt de tout crime
Eſt plus ferme que l'airain.

Eſt plus ferme que l'airain) C'eſt ainſi que finit cette Traduction, où l'on ne trouve rien qui réponde à la fin de l'Ode Latine *dulce ridentem Lalagen amabo, dulcè loquentem* Sur quoi il faut remarquer qu'Horace a joint là les deux agrémens les plus conſidérables, la grace du rire & celle du parler ; & qu'il a imité l'endroit de Sapho où il eſt dit: *Qui vous entend parler avec tant d'agrément,*
Et qui peut vous voir à toute heure
Sourire d'un air ſi charmant.

ODE XXII. al. XXIII.*

Plus prompte qu'un Fan de Biche
Qui par le bois & le friche
Suit sa mere avec effroi:
Jeune & timide Lucresse,
Tu fuis l'Amour qui me blesse,
Et qui m'emporte après toi.

* Le Latin de cette Ode se trouve pag. 78. Les deux premieres Stances de la Traduction que nous donnons ici sont du Président Nicole; & la derniere est tirée d'une Traduction qui se trouve dans le Supplément au Recueil de M. de la Martiniere. Le commencement de cette Ode est imité d'Anacréon, qui avoit dit : *tu es semblable à un jeune Fan de Biche, qui n'est pas encore sévré, & qui est transi de peur lorsque sa mere l'a laissé dans la forêt*. Mais de la maniere dont Horace a mis en œuvre cette description, il a surpassé de beaucoup le Poëte Grec. M. de Ségrais dans sa IV. Eglogue a aussi donné une imitation de cette Piéce d'Horace, lorsqu'il a dit :

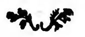
Aminthe, tu me fuis, & tu me fuis volage,
Comme le Fan peureux de la Biche sauvage,
Qui va cherchant sa mere aux rochers écartés ;
Il craint du doux Zéphir les troubles agités :
Le moindre bruit l'étonne, il a peur de son ombre,
Il a peur de lui-même & de la forêt sombre.
Arrete fugitive ; & quoi ! suis-je à tes yeux
Un Tigre dévorant, un Lion furieux ?
Ce que tu crains en moi n'est rien qu'une étincelle
Du beau feu qui t'anime, & qui te rend si belle.

La peur qui le sollicite,
Fait que quand le vent agite
La moindre feuille des bois,
Ou quand le Zéphir se joue
Sur un buisson qu'il secoue,
Ce Fan se trouve aux abois.

Cependant loin d'avoir le barbare dessein
De courir après vous comme un Tigre inhumain,
Ou comme un Lion en colére
Qui va vous déchirer le sein,
Je songe à vous donner un conseil salutaire.
Puisque vos yeux brillans sont faits pour tout charmer,
Et puisque votre cœur est en âge d'aimer,
Suivez un jeune époux au lieu de votre mere.*

---

* *Au lieu de votre mere*] Horace dit, *desine matrem sequi*, parce qu'en Gréce & en Italie les filles se tenoient toujours dans la maison auprès de leur mere, jusqu'à ce qu'elles fussent mariées.



REMARQUES

SUR L'ODE XXIII. al. XXIV.

IL y a dans les Poëfies de M. Gacon une Piéce intitulée *Ode à Monfieur *** fur la mort de fon fils unique*, qui eft une imitation de l'Ode *Quis defiderio fit modus & pudor*, qui fe trouve pag. 80 du 1 volume. Cette imitation nous a paru digne d'être ici décrite en entier :

Non, il n'eft point honteux de répandre des larmes,
Quand d'un enfant fi cher on déplore le fort,
Que tant d'agrémens & de charmes
N'ont pû défendre de la mort.

Mufes, infpirez-moi les chants les plus funébres.
Ce fils unique, hélas ! au fortir du berceau
Eft donc plongé dans les ténébres
De l'affreufe nuit du tombeau !

Cette vivacité dont brilloit fon génie,
Mille rares talens à fon âge inouis,
Sont pour jamais avec fa vie
Ainfi qu'un fonge évanouis.

Qui ne feroit touché d'une mort fi funefte ?
Cependant, cher ami, qu'elle touche le plus,
Puifque c'eft un arrêt célefte,
Tous nos regrets font fuperflus.

Le Ciel qui l'a repris dans un âge si tendre,
Ne vous l'avoit prêté que pour quelques momens,
Tout homme sage doit s'attendre
A de pareils évenemens.

N'est-il pas juste enfin qu'au tems la douleur céde?
Le souvenir du mal ne fait rien que l'aigrir:
La patience est le reméde
Aux maux qu'on ne sauroit guérir.

REMARQUES
SUR L'ODE XXIV. al. XXVI p. 84.

1 *TRISTITIAM & metus tradam protervis*] Anacréon dans une de ses Odes a dit de même:

Je bannis loin de moi tous les chagrins amers,
Et je les jette aux vents qui tourmentent les Mers.

Et cette façon de parler nous est commune avec les Orientaux, les Grecs & les Latins; car nous disons comme eux *jetter quelque chose au vent*, faire que les vents l'emportent, pour dire que nous ne nous en souviendrons plus.

5 *Quid Tiridatem terreat*) Dans une Traduction de cette Ode qui se trouve dans le Supplément au Recueil de M. de la Martiniere, cet endroit est ainsi rendu:

Que m'importe-t-il de savoir
Quel est le vainqueur du Sarmate?
Ou quel Roi poursuit Tiridate
Pour le soumettre à son pouvoir?

8 *Necte meo Lamiæ Coronam*] Sur ce passage Muret a fort bien remarqué, que les Poëtes appellent leurs ou-

vrages des *couronnes* qu'ils mettent sur la tête de ceux qu'ils louent. Il a rapporté un exemple de Pindare, & un autre d'Euripide. On peut voir le Chap. I. du Liv. VIII de ses diverses leçons.

10 *Fidibus novis*] Les interprêtes expliquent ce *novis* par *admirables*, comme Servius a expliqué ce que dit Virgile :

Pollio & ipse facit nova carmina.

Mais M. Dacier soutient que ce n'est pas le sens d'Horace, qui parle de *cordes nouvelles*, parce que les Poëtes qui vouloient chanter quelque chose d'extraordinaire, avoient accoutumé de dire que leur luth étoit monté de neuf, qu'ils y avoient mis des cordes neuves; car c'est ainsi qu'il faut entendre ce passage d'Anacréon, où il est dit : *Je changeai hier toutes les cordes de mon Luth, & je chantois les travaux d'Hercule.*

REMARQUES

SUR L'ODE XXV. al XXVII. pag. 86.

2 PUgnare Thracum est] Les Thraces sont fort cruels & sanguinaires. Thucidide Liv. VII. dit en parlant d'eux : *Car de tous les barbares il n'y en a point qui versent le sang plus volontiers que les Thraces, quand ils sont échauffés.*

Tollite barbarum morem] Il faut se souvenir que les Thraces étoient venus des Scythes; & que c'est pour cela qu'Anacréon appelle cette façon de boire *scythique*, dans un passage approchant de celui d'Horace où il dit :

Buvons, amis ; mais d'ici bannissons
Ces cris affreux, ce tumulte scythique ;
Mêlons plutôt à la liqueur bacchique
D'aimables vers, d'agréables chansons.

10 *Dicat Opuntiæ frater*] M. Dacier à l'occasion de ce vers remarque que c'étoit la coutume qui se pratiquoit dans la débauche, de faire dire à chacun le nom de sa Maîtresse. Celui qui le demandoit, s'obligeoit de boire autant de fois qu'il y avoit de lettres dans ce nom. Souvent même celui qui vouloit qu'on bût à la santé de sa Maitresse, se contentoit de dire qu'on bût tant de fois, afin que par le nombre des coups on devinât le nombre des lettres, & par le nombre des lettres le nom de celle à qui l'on bûvoit. Il y a dans Martial Liv. I. une Epigramme là-dessus fort jolie :

Navia sex cyathis, septem Justina bibatur,
Quinque Lycas, Lyde quatuor, Ida tribus.
Omnis ab infuso numeretur amica Falerno.

REMARQUES

SUR L'ODE XXVI. al. XXVIII. pag. 90.

1 *TE maris & terra*) Le fameux Archytas de Tarente, pour qui M. Dacier croit que cette Ode a été faite, étoit grand Philosophe, grand Astrologue & grand Géométre ; & c'est de cette derniere qualité qu'Horace parle dans ce premier vers : car les Géométres ont pour leur devise ce mot d'Apollon : *Je sais le nombre des grains de sable, & les mesures de la Mer.* Archytas étoit aussi très-habile dans les Mécaniques, témoin la colombe de bois qu'il fit avec tant d'art, que dès qu'on lui avoit donné l'essor, elle voloit jusqu'à la fin de sa corde.

Archyta) Nous avons encore une lettre de Platon à Archytas, qui fut disciple de Pytagore. Entre les bons mots qu'on rapporte de lui, celui-ci est remarquable.

Il disoit que comme il n'est pas possible de trouver un buisson sans épines ; de même on ne sauroit trouver un homme qui n'ait quelque chose de fâcheux.

7 *Pelopis genitor*) Tantale, qui fut reçu à la table des Dieux.

11 *Quamvis clypeo Trojana refixo*) Pytagore prouvoit qu'il avoit éte Euphorbe du tems de Troye, parce qu'il avoit reconnu le bouclier qu'il portoit alors, & qu'il avoit arraché du temple de Junon, où Ménelas l'avoit posé dans Argos. Voyez Liv. XV. des Métamorphoses d'Ovide.

15 *Naturæ verique*] M. le Févre & M. Dacier soutiennent qu'Horace a entendu *la Physique* par *la nature*, & *la morale* par *la vérité* ; & que quoique Ciceron assure dans le I. Liv. de ses Quest. Academ. que ce fut Socrate qui travailla le premier sur la morale, le témoignage d'Aristote doit prévaloir, qui écrit formellement dans le I. Liv. de ses morales que *Pytagore entreprit le premier de traiter de la vertu, & qu'après lui Socrate enrichit beaucoup cette science.*

20 *Nullum sæva caput Proserpina fugit*) Horace fait allusion à la superstition des Anciens, qui croioient que l'on ne pouvoit mourir, que Proserpine n'eût coupé les cheveux. Virgile en parlant de Didon :

Nondùm illi flavum Proserpina crinem
Abstulerat.

24 *Ossibus & capiti inhumato*) Tous les passans étoient obligés de jetter de la terre sur un homme mort, jusqu'à ce que le corps en fût tout couvert : c'est ce que Quintilien appelle *collatitiam sepulturam*, *un enterrement fait par plusieurs mains.* On commençoit à jetter toujours la terre sur la tête ; & on appelloit cela *injicere glebam in os.*

31 *Immeritis nocituram postmodo te natis*) Les Payens même ont reconnu, que le crime d'un seul homme pouvoit être puni jusques dans sa derniere postérité.

32 *Vicesque superba*) Tite Live a remarqué que Tarquin a été appellé *superbe*, parce qu'il empêcha que son beau-pere ne fut enterré, *cui cognomen superbo facta indiderunt, quia socerum gener sepulturâ prohibuit*; & M. Dacier croit que l'épithéte de *superba* d'Horace fait allusion à ce trait d'histoire.

33 *Te maneant ipsum*) Dans l'Odyssée d'Homere, Elpenor dit aussi à Ulysse: *enterrez-moi, de peur que je n'excite contre vous la colére des Dieux.*

Precibus non linquar inultis) Bugyges a été le premier à Athènes qui a maudit ceux qui passeroient devant un corps mort sans l'enterrer.

35 *Quanquàm festinas*] Il semble que Quintilien ait eu ce passage en vûe, lorsqu'il a écrit: *ignotis cadaveribus humum congerimus; & insepultum quodlibet corpus nulla festinantio tàm rapida transcurrit, ut non quantulocumque veneretur aggestu.*

36 *Injecto ter pulvere*) Les Romains avoient pris cette coutume des Grecs, & la plûpart des Chrétiens l'imitent encore aujourd'hui. Ceux qui avoient négligé de faire cet acte de Religion étoient obligés, pour expier ce crime, d'immoler tous les ans à Cérès une truye, qui étoit appellée *porca pracidanea*. Voyez Festus.

REMARQUES

SUR L'ODE XXVII. al. XXIX. pag. 96.

1 *INVIDES Gazis*) *Gaza* est un mot Persan, qui signifie des richesses; & c'est de-là qu'une ville de la Palestine fut appellée *Gaza*, selon M. Dacier, parce que Cambyse y mit son trésor, lorsqu'il alla faire la guerre en Egypte.

4 *Horribilique Medo*) On croyoit que la même as-

mée qui devoit aller contre l'Arabie, passeroit de-là contre les Médes & contre les Parthes.

5 *Nectis catenas*) Horace a ici en vûe la coûtume des soldats, qui allant au combat, portoient ordinairement des liens, & des courroyes pour lier leurs prisonniers. Il y a une preuve remarquable de cette coutume au commencement du XXI. Liv. de l'Iliade d'Homere.

Quæ tibi virginum). *Virgo* signifie quelquefois une jeune femme; car Virgile donne ce nom à Pasiphaé, qui avoit eu trois enfans; & Calvus dit à Io:

Ah Virgo infelix! herbis pasceris amaris.

9 *Doctus sagittas tendere Sericas*) M. Dacier infére de ce passage, qu'en Arabie & en Perse les Rois faisoient venir pour les servir de jeunes hommes du pays des Serres, où l'on étoit fort adroit à tirer de l'arc.

14 *Socraticam & domum*) Il entend les livres des Philosophes Académiciens, Platon, Eschine, Xénophon, qui étoient venus de l'école de Socrate.

REMARQUES

SUR L'ODE XXVIII. al. XXX. pag. 98.

4 *IN Ædem*) Les Grammairiens ont écrit que *ædes* au pluriel signifie toujours une maison, & au singulier une chapelle. Là-dessus le plus grand nombre des Interprêtes a crû que cette Ode avoit été faite pour une petite chapelle que Glycére dédioit à Venus. M. Dacier croit que c'est plûtôt pour un sacrifice particulier que Glycére lui faisoit dans sa maison; & il prétend qu'*in ædem* peut aussi bien signifier *une maison*, qu'*une chapelle*.

6 *Et solutis gratiæ zonis*) Les Graces étoient trois filles de Bacchus & de Venus, ou selon d'autres, de Jupiter & d'Eurynome. L'expression de *solutis zonis* a embar-

rassé les Interprêtes. M. Dacier croit qu'Horace prie les Graces de venir à ce sacrifice de Glycére *en robes détroussées.*

7 *Et parùm comis sine te juventus*) Car la jeunesse qui ne faisoit pas la cour à cette Déesse, passoit pour impolie & sauvage ; c'est pourquoi Euripide dit dans une de ses Tragédies : qu'il ne *m'arrive jamais d'avoir aucun commerce avec ceux qui ne connoissent pas les peines de l'amour , & d'habiter près de ces mœurs sauvages ; j'exhorte donc les jeunes gens à ne pas fuir l'amour, pourvû que lorsqu'ils viendront à aimer , ils ne blessent jamais l'honnêteté & la bienséance.*

TRADUCTION DE CETTE ODE.

Par M. le Marquis de la Fare.

O VENUS Reine de Cythére,
Méprise Paphos en ce jour :
Viens dans la maison de Glycére,
Mene avec toi l'ardent amour ;

Et que les Graces enjouées
Avec les Nymphes d'alentour
Viennent en robes dénouées
Embellir cet heureux séjour.

Mene avec la blonde jeunesse,
Qui te doit tous ses agrémens,
Mercure dont sans toi l'adresse
Seroit inutile aux Amans.

REMARQUES

SUR L'ODE XXIX. al. XXXI. pag. 98.

1 *DEDICATUM Apollinem*] Dion liv. 35. en parlant du VI. Consulat d'Auguste : *il acheva*, dit-il en parlant de ce Prince, *& dédia le Temple d'Apollon dans son Palais.* Et Suétone : *Templum Apollinis in eâ parte Palatinæ domûs excitavit, quam fulmine ictam desiderari à Deo Aruspices pronuntiarant.*

2. *Novum liquorem*) Il ne faut pas entendre par ce vin nouveau, les prémices du vin : car on n'offroit ces prémices qu'à Jupiter ; mais un vin qu'on offroit dans une occasion nouvelle. Voyez Servius sur ce vers de la V. Eclog. de Virgile :

Vina novum fundam calathis Arvisia nectar.

5 *Non æstuosæ Calabriæ*] Horace parle des troupeaux de la brûlante Calabre, parce que les Bergers s'y retiroient en hiver pour y être à couvert du froid : au contraire ils alloient l'Eté dans la Lucanie, pour n'être pas incommodés du chaud.

19. *Nec turpem senectam degere*) Pour *& degere senectam non turpem.* Comme dans ce passage du Liv. II. des Géorg. où Virgile dit en parlant d'un cheval :

Abde domo, nec turpi ignosce senectæ ;

Pour *Abde domo, & ignosce senectæ non turpi.*



REMARQUES

SUR L'ODE XXX. al. XXXII. pag. 102.

5 *LESBIO primùm*) Il y en a qui ont écrit qu'Anacréon étoit l'Inventeur du Barbiton. Il y en a eu aussi qui ont donné l'honneur de cette invention à Terpandre.

6 *Qui ferox bello*) On voit encore dans ce qui nous reste d'Alcée, un certain air de grandeur & de courage, qui fait bien connoître que ce Poëte étoit aussi propre au métier de Mars qu'à celui des Muses. Il étoit surtout grand ennemi des Tyrans, comme de Pittacus, de Myrsilus, de Mélagire. Voyez l'Ode XII al. XIII. du Liv. II.

7 *Religarat*) *Religare* signifie quelquefois *lier*, *attacher* ; mais ici il signifie détacher, comme dans ce passage de Catulle :

Perfidus in Cretam religasset navita puppim.



ODE XXXI. al. XXXIII.

Ad Albium Tibullum.

ALBI, ne doleas plus nimio memor
Immitis Glyceræ, neu miserabiles
Decantes elegos, cur tibi junior
Læsâ præniteat fide.
Insignem tenui fronte Lycorida
Cyri torret amor: Cyrus in asperam

1 *Albi*) C'est le Poëte Tibulle, dont il est parlé dans les notes alphabétiques du IV. volume. Nous avions retranché cette Ode dans notre édition. La Traduction de M. le Marquis de la Fare, que nous représentons à côté du Texte, nous engage à la donner ici avec quelques notes, où nous insererons la Traduction que le Président Nicole a faite de la même Piéce, dont voici la premiere Stance selon le changement que nous y avons fait:

Cher Tibulle, si ta Maitresse
Te préfére une blonde tresse
Au préjudice de sa foi,
N'en conçois pas un deüil extrême,
N'en deviens pas mourant & blême:
D'autres l'ont souffert comme toi.

2 *Immitis Glyceræ*) C'est sans doute la même Glycére dont Horace fut amoureux, sans être pourtant rival de Tibulle, qui en aimoit une autre, lorsqu'Horace s'engagea dans cette passion. Ce passage donne lieu de penser que nous avons perdu beaucoup de Piéces de Tibulle, puisque dans les IV Livres d'Elégies qui nous res-

ODE

ODE XXXIII.

A Tibulle.

CHER Albius, ne t'afflige plus tant
Du prompt changement de Glycére,
Quand suivant son sexe inconstant
Un plus jeune elle te préfére.
Ta plainte est vaine : Lycoris
D'un sang illustre & délicate
De Cyrus souffre les mépris :
Cyrus brûle pour une ingrate,

tent il n'y est point parlé de Glycére, ni de l'étroite amitié qui étoit entre ce Poëte & Horace, qui lui adresse encore une Epitre dans le Liv. I. où il l'appelle le juge de ses ouvrages :

Albi, nostrorum sermonum candide judex.

3 *Cur tibi junior*] M. Dacier prétend que *junior* veut dire ici *un nouveau venu*, & non pas *un plus jeune*, comme la Traduction de M. de la Fare l'a rendu.

5 *Lycorida*) Quelques Interprêtes ont crû que c'étoit la Courtisanne Cythéris, la même que Virgile appelle aussi Lycoris dans sa dixiéme Eclogue ; mais c'est à quoi il n'y a point du tout d'apparence, dit M. Dacier, puisque cette Cythéris, après avoir été longtems la Maitresse d'Asinius Gallus, suivit enfin Antoine jusques dans les Gaules, lorsque Tibule n'avoit que cinq ou six ans. La Traduction du Président Nicole rend ainsi cet endroit :

Licoris aime Calliante :
Cette jeune & divine Amante,

Declinat Pholoën : ſed priùs Appulis
Jungentur capreæ lupis,
Quàm turpi Pholoë péccet adultero.
Sic viſum Veneri, cui placet impares
Formas, atque animos ſub juga aënea
Sævo mittere cum joco.
Ipſum me melior cùm peteret Venus,
Grata detinuit compede Myrtale
Libertina, fretis acrior Adriæ
Curvantis Calabros ſinus.

Fait pour lui des vœux nuit & jour;
Et lui par un deſtin contraire
Pour l'inexorable Glycére
Enrage & ſoupire d'amour.

En vain il l'aſſiége & l'approche,
Ce cœur tout de bronze & de roche
N'a pour lui qu'un œil de courroux;
Avant qu'ils ſoient d'intelligence,
On verra l'étroite alliance
Des jeunes brebis & des loups.

7 *In aſperam declinat Pholoën*) Par une Elégie que Tibulle écrivoit à cette même Pholoë, nous connoiſſons qu'elle n'étoit pas d'une humeur fort commode pour ſes Amans; car en lui parlant pour un de ſes amis, que ſes rigueurs faiſoient mourir, il lui dit:

Oderunt, Pholoë, moneo, faſtidia divi;
Nec prodeſt ſanctis thura dediſſe focis.

Et à la fin de la même Elégie:

At te pœna manet, niſi deſinis eſſe ſuperba.

9 *Turpi adultero*] M. Dacier remarque qu'Horace ſe ſert ici du mot *adultere*, pour dire ſimplement un *galand*.

Pour Pholoë ; mais on verra
Les loups & les agneaux ensemble,
Quand Pholoë consentira
Qu'un lien honteux les assemble.
Ce sont là des jeux de Venus.
Avec une joie inhumaine
Par des mouvemens inconnus
Elle attache à la même chaine
Les esprits les plus opposés,
Des Amans d'humeur différente ;
Ceux que le sort a divisés,
Sont unis par sa main puissante.
Moi-même à qui l'amour offroit
Des nœuds filés d'or & de soie,
D'une ardeur bizarre en secret
Mon cœur est devenu la proie.
Je brûle d'invisibles feux
Pour une affranchie orgueilleuse,
Bien que son joug soit rigoureux,
Et la Mer moins qu'elle orageuse.

---

10 *Sic visum Veneri*) Le Président Nicole rend assez plaisamment cet endroit :

Admire l'injuste caprice
De la belle Reine d'Erice :
C'est ainsi qu'ordinairement
Dans deux ames qu'elle embarrasse,
En l'une elle souffle la glace,
Et dans l'autre l'embrasement.

12 *Savo cum joco*] Le vieux Commentateur a fait un Dieu de ce *joco*, & l'a joint avec *Veneri*, comme s'il

y avoit, *il a semblé bon à Venus & au cruel Amour*. Mais ce n'est point du tout le sens d'Horace, selon M. Dacier. Le Poëte veut dire que Venus a la cruauté de se faire un divertissement de mettre sous le méme joug des personnes qui ne peuvent se souffrir. Il y a sur ce méme sujet uneIdylle de Moscus,dont M.Chevreau nous a donné la Traduction, qui mérite d'étre ici rapportée.

Pour écho le Dieu Pan soupire :
Echo brûle pour un Satyre
Que les yeux de Lydas consument jour & nuit ;
Et dans le feu qui les dévore
Chacun hait l objet qui le suit
Autant qu'il est hai de l'objet qu'il adore.
Toi, qui des feux d'amour sens ton cœur enflammé,
Pour éviter ce mal extréme
Aime toujours l'objet qui t'aime,
Et n'aime point celui dont tu n'es point aimé.

13 *Melior Venus*) C'est-à-dire une Maitresse moins cruelle, plus douce. Le Président Nicole rend ainsi cette derniere Stance :

J'ai fait la méme expérience.
Avec tendresse & complaisance
Philis tâchoit de me toucher ;
Et moi j'aimois une enragée
Plus fiere que la Mer Egée,
Et moins sensible qu'un rocher.

15 *Fretis acrior Adriæ*) Comme il a dit de lui-méme dans l'Ode IX. du Liv. III.

Et improbo iracundior Adriâ.



REMARQUES

SUR L'ODE XXXI. al. XXXIV. p. 104.

3 NUNC *retrorsùm vela dare, atque iterare cursus cogor relictos*] Dans une de nos Traductions manuscrites, qui est de M. Desforges Maillard, ces expressions d'Horace sont fort bien ménagées :

Une Mer qui s'élance, & la foudre qui gronde,
Me forcent à rentrer dans le port d'où cent fois :
Le caprice emporta ma barque vagabonde,
Jupiter, ai-je dit, est le maître du monde ;
Tout doit obéir à ses loix.

8 *Tonantes egit equos volucremque currum*) La même Traduction rend ainsi cet endroit :

J'entends ce Dieu vengeur, qui fait trembler mon ame:
A son char attelés ses chevaux orageux
Vomissent la fumée & le souffre & la flamme :
L'air frémit sous leurs piés fougueux.

Les Poëtes ont feint que le tonnerre n'étoit que le char & les chevaux de Jupiter. C'est pourquoi Pindare a dit de lui avec beaucoup de majesté : *Souverain Jupiter, qui poussez sur les nues votre tonnerre aux pieds infatigables*. M. Dacier soupçonne qu'ils ont puisé ces idées dans les Pseaumes de David. Ce qu'il y a de vrai, c'est que dans le Pseaume XVII. les idées que le Prophéte donne de la grandeur du vrai Dieu, en exprimant la frayeur qu'inspire partout le bruit du tonnerre, & les descriptions qu'il fait à cette occasion, approchent beaucoup de celles qu'on trouve dans cet endroit d'Horace. Je veux parler de ces descriptions qu'on trouve au verset 9. 10. 11. & les suivans, qu'un Auteur moderne a traduit de cette sorte :

Le bras du Tout-Puissant s'armant pour ma défense,
La terre s'ébranla, les monts frémirent tous,
Ne pouvant du Seigneur soutenir la présence,
Lorsqu'il parut dans son courroux.
Le feu de sa colére a tout réduit en cendre.
Il abaissa les Cieux lorsqu'il voulut descendre :
Le Cherubin ailé
Le traînoit sur son char à travers l'air fluide :
Sur les ailes du vent rapide
Il s'en est envolé.

Au lieu de sa retraite un nuage le couvre,
Qui dérobe sa vûe aux plus perçans regards ;
Et dès que sous ses pieds ce nuage s'entrouvre,
L'éclair en sort de toutes parts.
Sa voix se fait entendre au bruit de son tonnerre :
Soudain tombe la grêle & le feu sur la terre ;
Et tous ses ennemis,
Voyant lancer sur eux sa dévorante flamme,
Tremblant jusqu'au fond de leur ame,
En déroute sont mis.

Le Prophéte ajoute, pour décrire les effets de l'agitation de l'air dans le tems de la tempête :

Son souffle impétueux s'ouvre la Mer profonde,
Et se fait un chemin à travers de ses flots :
Il met à découvert les fondemens du monde,
Qui cachent la source des eaux.

Je crois que cette description de l'orage & de la tempête, manifestant les grandeurs de l'Etre Supréme, est au-dessus de tout ce qu'ont dit dans ce genre les Poëtes profanes. La façon dont M. Desforges Maillard a décrit les effets du tonnerre, en traduisant *quo bruta tellus, quo Syx*, &c. est aussi fort poëtique :

D'un redoutable trait il fait fendre la nue.
La mort qu'elle avoit retenue,

Sortant avec fracas de ses flancs entr'ouverts,
Parcourt en un moment cent & cent lieux divers.
Jusqu'en ses fondemens la terre en est émue :
Quadrupedes, humains, tout s'allarme, tout fuit :
Les peuples de l'Erebe, & du Ténare horrible,
Reconnoissant sa voix terrible,
Tremblent dans l'éternelle nuit.

12 *Valet ima summis)* Cet endroit est trop sérieux, pour pouvoir imaginer avec M. Dacier & le P. Sanadon, qu'Horace a voulu se mocquer dans cette Ode des preuves que les Stoïciens donnoient de l'existence des Dieux. La Traduction de M. Desforges, rend ainsi les vers suivans :

C'est lui qui du sommet en bute à la tempête,
Malgré cent rebelles efforts,
Renverse avec fracas la plus superbe tête,
Pour tirer de la fange & placer sur le faîte
Un malheureux mortel inconnu jusqu'alors.

Cela approche aussi beaucoup de ce qui est dit dans le Cantique d'Anne :

Arbitre de notre destin,
Dieu tient en son pouvoir, & la mort, & la vie :
Richesse, pauvreté, tout nous vient de sa main :
Son bras éleve l'homme ; & son bras l'humilie.
Le mortel le plus vil, & le plus ignoré,
Est élevé souvent jusqu'au plus haut degré,
Quand Dieu veut le placer entre les Grands du monde :
Celui qui fit le Ciel, & la terre, & les mers,
Qui dans son lit resserra l'onde,
Dispose seul de tout dans ce vaste univers.



REMARQUES

SUR L'ODE XXXII. al. XXXV. pag. 108.

2 *PRÆSENS vel imo tollere de gradu*] Cela revient à la pensée qui se trouve dans l'Ode précédente, *valet ima summis mutare.* Juvenal Satyre III. a dit sur un pareil sujet :

Quales ex humili magna ad fastigia rerum
Extollit, quoties voluit fortuna jocari.

Ce que Silvecane a traduit de cette sorte :

Que n'entreprend-on point, quand un heureux destin
A forcer la nature & s'applique & se joue :
La fortune dès-lors par un seul tour de roue
D'un homme obscur peut faire un Souverain.

5 *Te pauper ambit sollicitâ prece*) Ce *sollicitâ prece* exprime fort bien l'empressement & l'ardeur des prieres que l'espérance & la crainte inspirent à presque tous les hommes idolâtres de la fortune. C'est contre ce culte honteux que s'éleve Rousseau dans cette Ode si belle qu'il a adressée à cette fausse divinité, lorsqu'il dit :

Fortune, dont la main couronne
Les forfaits les plus inouis,
Du faux éclat qui t'environne
Serons-nous toujours éblouis ?
Jusques à quand, trompeuse idole,
D'un culte honteux & frivole
Honorerons-nous tes autels ?
Verra-t-on toujours tes caprices
Consacrés par les sacrifices,
Et par l'hommage des mortels ?

6 *Te dominam Æquoris*) Horace fait ici la Fortune maitresse de la Mer, comme Pindare a dit d'elle dans

l'Ode XII. des Olympioniques : *C'est vous qui conduisez les vaisseaux sur la haute Mer.* C'est pourquoi on a donné un gouvernail à la Fortune, pour marquer qu'elle préside à la navigation, & au commerce.

27 *Ferre jugum pariter dolosi*] C'est une Métaphore prise des bœufs qui labourent, & Horace a heureusement traduit ces vers de Pindare, de l'Ode X. des Nem. *On trouve peu d'hommes qui dans le malheur soient fidelles à prendre leur part du travail.*

REMARQUES

SUR L'ODE XXXIV. al. XXXVII. p. 120.

1 NUNC *est bibendum*) C'est le commencement d'une Ode qu'Alcée fit après la mort de Myrsile : *Il faut maintenant boire sans aucune retenue, puisque Myrsile n'est plus.*

6 *Capitolio Regina dementes ruinas*) Horace ne parle que de la Reine Cléopatre, parce qu'elle étoit la seule cause de la guerre civile, & qu'elle avoit demandé à Antoine l'Empire Romain pour prix de ses débauches. Properce Elég. IX. Liv. III. dit à ce sujet :

Conjugis obscœni pretium Romana poposcit
Mœnia, & addictos in sua regna patres.

C'est ce que le Poëte appelle une entreprise insensée, que celle de ce renversement de l'Empire Romain. Le Président Nicole, qui a traduit cette Ode, a ainsi rendu cet endroit :

Ha ; vraiment cette insensée
Formoit de hardis projets,
Lorsque sa raison blessée
Nous comptoit pour ses sujets.

Ivre qu'elle étoit, & fiere
D'une fortune prospére,
Elle parloit hautement
De reduire l'Aigle en poudre,
Quand César fut comme un foudre
Punir son aveuglement.

C'est là la Stance la plus passable de cette traduction, dont on peut juger par cet extrait.

11 *Fortunâque dulci ebria*] Cette ivresse de Cléopatre alloit jusqu'à la porter à se nommer elle-même la Lune & Isis, & à obliger Antoine à s'appeller Osiris & Bacchus.

27 *Asperas tractare serpentes*] Plutarque & Dion écrivent qu'on n'a jamais rien sçu de certain de la mort de Cléopatre; qu'on lui trouva seulement au bras deux petites marques livides, comme deux piqûres, qui donnerent lieu de croire qu'elle s'étoit fait mordre par des serpens; & c'est sur cette opinion commune que Properce a écrit dans l'Elégie IX. du Liv. III.

Brachia spectavi sacris admorsa colubris.

D'autres, comme le Patriarche Eutychius, ont écrit, *que cette Reine porta la vipére sur son sein du côté du cœur;* & le Président Nicole a suivi ce dernier sentiment dans sa Traduction, lorsqu'il a dit:

Et puis d'une main hardie
Commençant la Tragédie
De son funeste dessein,
D'un esprit ferme & tranquille
Se mit ce cruel reptile
Avec la mort dans le sein.



REMARQUES

SUR L'ODE XXXV al. XXXVIII. pag. 122.

DANS le Supplément au Recueil de M. de la Martiniere on trouve la Traduction suivante de cette Ode, qui est la derniere du I. Livre.

Je n'aime point la dépense,
Chers amis, dans un festin;
Il ne me faut point d'essence,
Lorsque j'ai d'excellent vin.
Je me passe de Couronne,
Quand au milieu de l'Automne
Je bois le jus de Bacchus;
Dans la plus brillante fête
Je me couronne la tête
De l'arbre aimé de Venus.

Il y a de la contradiction entre le cinquiéme & le neuviéme vers. Dans l'un on fait dire à Horace qu'il *se passe de couronne*, & dans l'autre qu'il *se couronne* de myrthe; pour éviter ce defaut, on pourroit changer ainsi les six derniers vers:

Dans la plus brillante fête
Je veux me parer la tête
De myrthe aimé de Venus:
Je n'ai point d'autre couronne,
Quand au milieu de l'Automne
Je bois le jus de Bacchus.

Dans les Œuvres du Poëte sans fard il y a une imitation de cette Ode, qui n'a rien de remarquable.

REMARQUES
SUR L'ODE I. DU II. Liv. pag. 124.

11 *ET incedis per ignes*] Il semble, dit M. Dacier, que ç'ait été un proverbe pour dire que l'on ne connoissoit pas tout le danger de son entreprise. Properce appelle ces charbons cachés sous la cendre *des feux inconnus*. C'est dans l'Elég. V. du Liv. I.

Infelix, properas ultima nosce mala
Et miser ignotos vestigia ferre per ignes.

25 *Juno & deorum quisquis amicior Afris*) Le Poëte nomme ici spécialement Junon, parce que cette Déesse avoit toujours persécuté les Romains à cause des Troyens, & qu'elle avoit pris sous sa protection Carthage, qui fut enfin détruite par ces mêmes Romains après beaucoup de guerres sanglantes. Virgile en parlant de cette ville :

Quam Juno fertur terris magis omnibus unam
Posthabitâ coluisse Samo. Hîc illius arma,
Hîc currus fuit.

Les autres Dieux dont Horace veut parler, sont Neptune & Pallas.

REMARQUES
SUR L'ODE II. pag. 130.

7 *ILLUM aget pennâ*) Les Grecs & les Latins ont donné des aîles à la Renommée. Virgile a dit *fama pennata* ; & Martial dans l'Epigramme III. du Liv. X. prenant *rumor* pour *fama* :

Quos rumor albâ gemmeus vehit pennâ.

Metuente solvi) Comme Virgile, traduisant un vers d'Aratus, a dit :

Arctos Oceani metuentes æquore tingi.

15 *Et aquosus albo corpore languor*) Serenus Samonicus a eû en vûe ce passage, quand il a écrit dans le chap. 28.

Unguine quo frangit vires languoris aquosi.

23 *Oculo irretorto*) D'un œil droit, c'est-à-dire *sans envie*; car le propre de l'envie est de regarder de travers. C'est ce qui a fait dire fort joliment à Lucilius :

Nulli me invidere, neque strabonem fieri sæpiùs
Deliciis me istorum.

REMARQUES
SUR L'ODE III. pag. 134.

1 ÆQUAM *memento*) On trouve dans les Œuvres du Président Nicole une Traduction de cette Ode, dont voici la premiere Stance :

Tyrsis, qui dois un jour voir terminer ta vie,
Soit qu'un mauvais succès au chagrin te convie,
Ou soit que la fortune en te rendant content,
Fournisse à tes souhaits ses plus chéres délices,
Souffre sans murmurer l'effet de ses caprices,
Et d'un esprit égal, & d'un esprit constant.

Nous avons vû pag. 135. comment M. de la Motte a aussi rendu le commencement de cette Ode. Voici la suite de sa Traduction :

Que tes jours coulent dans la peine,
Ou qu'ils coulent dans les plaisirs,
Attends sans crainte & sans desirs
La fin d'une vie incertaine.

Joui sagement du loisir
Que l'oubli des Parques te laisse :
L'âge, la santé, la richesse
Te donnent les biens à choisir.

Erre dans tes riches prairies,
Où les arbres entrelassés
Offrent aux Voyageurs lassés
L'ombre de leurs branches fleuries.

Fréquente les côteaux rians
Qu'en fuyant lave une onde pure,
Qui par son paisible murmure
Endort les soins impatiens,

On ne trouve rien de recommandable dans cette Traduction de M. de la Motte. On ne peut pas la louer sur sa fidélité à rendre le Texte d'Horace ; & si l'on la considere comme une Traduction libre, on ne peut pas dire que son Auteur ait réussi dans les tours qu'il a pris pour paraphraser le Poëte Latin. Que veulent dire, par exemple, les deux premiers vers de la seconde Stance :

Joui sagement du loisir
Que l'oubli des Parques te laisse ?

Cela exprime-t-il bien le sens renfermé dans ces paroles d'Horace, *dum sororum fila trium patiuntur atra ?* Les Parques étant incessamment occupées à filer la vie des hommes, pouvoient-elles les laisser dans *l'oubli?* Il est vrai que celle qui étoit chargée de couper le fil de la vie des hommes, auroit pû être censée oublier de trancher celui des jours de Dellius ; mais alors il falloit donc dire, *que l'oubli d'Atropos*, *ou que l'oubli de la Parque te laisse*, & non pas, *que l'oubli des Parques* en général. Ce que dit la troisiéme strophe, *des arbres entrelassés* qui *offrent aux voyageurs lassés l'ombre de leurs branches fleuries*, ne présente point une paraphrase naturelle de l'*umbram hospitalem consociare amant* d'Ho-

race. On trouve aussi du Phébus dans ce dernier vers de la IV. Stance, *endort les soins impatiens.* Ce que M. de la Motte avoit le mieux paraphrasé, c'est *nimium breves flores*, dont il est parlé au 14. vers d'Horace. On peut voir pag. 136. de notre I. volum. comment il a rendu cet endroit. M. Dacier rapporte dans ses notes sur ces paroles d'Horace une Epigramme Latine, qui dépeint fort bien le peu de durée de la rose :

Quàm longa una dies, ætas tam longa rosarum,
Quas pubescentes juncta senecta premit.
Quam modò nascentem rutilus conspexit Eous,
Hanc veniens sero vespere vidit anum.

Madame Deshoulieres a dit aussi fort joliment sur un semblable sujet :

Que votre éclat est peu durable,
Charmantes fleurs, honneurs de nos jardins !
Souvent un jour commence & finit vos destins ;
Et le sort le plus favorable
Ne vous laisse briller que deux ou trois matins.

15 *Dùm res & sororum*] Catulle a dit de même *sorores*, pour les Parques :

Accipe quod lætâ tibi pandunt luce sorores
Veridicum oraculum.

17 *Cedes coemptis saltibus*] M. de la Motte a rendu ainsi cet endroit, & le reste de l'Ode :

Bien-tôt tu laisseras aux tiens
Tes palais, ton vaste domaine ;
Et tes biens accrus avec peine,
Bien-tôt ne seront plus tes biens.

Tout meurt ; jeune ou vieux, il n'importe :
Pauvre, riche, illustre, ou sans nom,
Chez l'impitoyable Pluton
Le tems rapide nous emporte.

Du Monarque du sombre bord.
Tout ce qui vit sent la puissance,
Et l'instant de notre naissance
Fut pour nous un arrêt de mort.

Cette derniere pensée est encore mieux rendue dans ces deux vers de M. de V** :

Mais tout passe & tout meurt, tel est l'arrêt du sort :
L'instant où nous naissons est un pas vers la mort.

28 *Cymba*) Dans laquelle Caron passe les morts. Virgile :

Et ferrugineâ subvectat corpora cymbâ.

Théocrite l'appelle *Latam schediam horrendi Acherontis.*

REMARQUES

SUR L'ODE IV. pag. 138.

PARMI les Œuvres du Président Nicole on trouve la Traduction de cette Piéce, dont voici les quatre premiers vers :

Tyrsis n'estime point à honte
L'amour de son esclave Iris :
J'en fais plus d'état & de conte
Que des Daphnés & des Cloris.

3 *Serva Briseis*) Cet endroit est un de ceux qu'il a le plus passablement rendus , excepté qu'il a fait mal-à-propos Briseïs de race servile :

Pour être de race servile ,
Briseïs n'eut pas moins d'appas ;
Et sa beauté ne laissa pas
De charmer le vaillant Achille.
Le brave fils de Télamon
Et le superbe Agamemnon
Brûlerent pour des prisonnieres ;
Et le fier vainqueur d'Ilion
A de moins brillantes lumieres
Vit fondre son cœur de lion.

23 *Nescias an te generum*) Cette Traduction ajoute :

Quoique cette adorable fille
Eprouve un destin rigoureux,
Peut-être son sang généreux
Est sorti d'illustre famille.

Le reste ne mérite point d'être ici transcrit, jusqu'à la derniere Stance que voici :

Moi qui ne me mets guére en peine
Des ancêtres, ni des ayeux,
J'admire l'éclat de ses yeux,
Ses beaux bras & son port de Reine :
Ce n'est pas que j'en sois blessé ;
Mon cœur sans être intéressé
L'estime avec indifférence :
N'y crains pas mes engagemens,
Et ne prens point de défiance
D'un amoureux à quarante ans.

REMARQUES

SUR L'ODE V. al. VI. pag. 142.

1 SEPTIMI, Gades aditure mecum) Il y a dans Catulle une Ode presque semblable, qui commence :

Furi & Aureli, comites Catulli ;
Sive in extremos penetrabit Indos,
Littus ut longè resonante Eoâ
Tunditur undâ ;
Sive in Hyrcanos, Arabasque molles, &c.

Je remarquerai ici sur le mot *Gades*, que M. Dacier dans ses notes sur l'Ode II. à ces paroles *remotis Gadibus*, observe que *Gades*, *Cadis* & *Calis* sont des mots corrompus du Phénicien *Gadir*, qui signifié une haie, un retranchement : Hesichias, *les Pheniciens appellent*

Gadeira *les retranchemens* ; & Avienus, *nam Punicorum linguâ conseptum locum Gaddir vocabant* ; & c'est pourquoi ils appelloient ainsi cette Isle qui est au bas de l'Espagne à l'Occident, à cause que sa situation en fait comme un lieu de retranchement. Nous avons conservé le mot Phénicien *Gadir* dans notre Traduction.

10 *Pellitis ovibus*) A Tarente, comme dans l'Attique, les brebis avoient la laine si fine & si belle, que pour la conserver, on couvroit de peaux toutes les brebis, qui de-là étoient appellées *pellitæ*. Varron dans le second livre de l'Agriculture : *pleraque similiter faciendum in ovibus pellitis, quæ propter lanæ bonitatem, ut sunt Tarentinæ & Atticæ, pellibus integuntur, ne lana inquinetur, quominùs vel infici rectè possit vel lavari, ac putari.* Pline écrit que ces couvertures venoient presque toutes d'Arabie : *Operimenta eis ex Arabicis præcipua.* Les autres troupeaux, qui n'avoient point de pareilles couvertures, étoient appellés *pecus hirtum, paschale, montanum, solox*, c'est-à-dire, *grossier, bourru, de montagne*. Lucilius :

Pascali pecore ac montano hirto atque soloci.

Galæsi flumen] Comme il a dit ailleurs *Metauri flumen*, pour *flumen Metaurus*. Le Galeso est un Fleuve dans le territoire de Tarente à cinq milles de la ville ; ses eaux sont belles & son cours fort lent : c'est pourquoi Horace l'appelle *agréable aux brebis*.

13 *Ille terrarum mihi præter omnes*] Il faut pourtant entendre après Tibur. C'est ainsi qu'il a dit dans l'Epitre du Liv. 1.

Sed vacuum Tibur placet, aut imbelle Tarentum.

16 *Bacca*) Ce mot se dit proprement des olives. Virgile dans le II. des Georg.

Venit hyems, teritur Sicionia Bacca trapetis.

19 *Amicus Aulon fertili Baccho*) Il faut prendre garde à ne pas lire *fertilis Baccho* : Horace dit, *Aulon amicus Baccho fertili*, comme Tibulle *Bacchi cura Falernus ager*. Properce a donné la même épithéte à Bacchus, dans l'Egloge VI. du Liv. IV.

REMARQUES

SUR L'ODE VI. al. VII. pag. 144.

1 *QUIS te redonavit Quiritem*) Le vieux Commentateur dit ici qu'il faut remarquer comme une chose extraordinaire, *Quiris* au singulier; & le Scholiaste de Perse ne s'est pas non plus souvenu de ce passage, lorsque sur le vers de la Satyre V. *Quibus una Quiritem vertigo facit*, il a écrit que Perse avoit abusé de ce mot, & que l'on dit aussi peu *Quiris* au singulier, que *pater conscriptus*. On voit pourtant qu'Horace s'en étoit servi long-tems avant Perse; & avant Horace même la formule ordinaire pour annoncer qu'un tel citoyen Romain étoit mort, on disoit *ollus Quiris letho datus est*.

6 *Morantem diem*] C'est-à-dire les longs jours, les jours d'Eté. Virgile a dit dans un autre sens *les nuits tardives*, pour signifier les nuits d'Eté, parce qu'elles viennent tard :

Vel quæ tardis mora noctibus obstat.

22 *Ciboria exple*) *Ciboria* est un mot Egyptien, qui signifie proprement la gousse de la féve d'Egypte. Cette gousse, quand la féve est sortie, est fort ouverte par le haut & fort pointue par le bas. Elle servoit de coupe aux Egyptiens, & c'est de-là que toutes les coupes de la même forme, de quelque matiere qu'elles fussent, ont été appellées *Ciboria*. L'Eglise a retenu ce mot pour les vases dont elle se sert, qu'elle appelle *Ciboires*.

Exple) Les Interprêtes, ajoute M. Dacier, ont eu tort d'expliquer ici *explere*, remplir; car au contraire il signifie *vuider*, comme dans l'Hecyre de Terence Act. V. Sc. I. *Exple animum iis, teque hoc crimine expedi*; où Donat a remarqué, *explere pro exinanire Terentianum est*.

ODE VII. al. IX.

Tirée du Supplément au Recueil de M. de la Martiniere.

LA pluie impétueuse est quelquefois bannie (a)
Des lieux où sa fureur a long-tems éclaté :
Il est des mois heureux, où même l'Arménie
Du Soleil entrevoit la divine clarté.

Après la piquante froidure,
Zéphire échauffe nos vallons ;
Et rapporte à nos bois cette riche verdure,
Que leur avoient ravi les fougueux Aquilons.

Ode VII.] Le Latin de cette Ode se trouve pag. 148. du I. vol. La Traduction que nous donnons ici est de M. A. X Hardouin.

(a) La pluie impétueuse] Ovide a commencé à peu près de même l'Elégie IV. du Liv. IV. *de Ponto*, lorsqu'il a dit :

Nulla dies adeò est australibus humida nimbis,
Non intermissis ut fluat imber aquis.

M. le Président Nicole, qui a aussi traduit cette Ode d'Horace, a rendu ainsi le commencement :

Toujours les humides nuages
Ne crevent pas sur nos guerets ;
Toujours la grêle & les orages
Ne dépouillent pas nos forêts ;
Toujours sur la vague profonde
Les tyrans de l'air & de l'onde

Après un violent orage
Neptune calme enfin ses flots :
Rien n'effacera-t-il la trop funeste image
Qui cause tes sanglots ?

Phébus en ouvrant sa carriere, (b)
Voit tes yeux noyés dans les pleurs :
La nuit en chassant la lumiere,
Ne sauroit chasser tes douleurs.

Ne roulent pas leurs tourbillons ;
Et toujours la neige & la glace
Des vastes plaines de la Thrace
Ne blanchissent pas les sillons.

(*b*) Cet endroit d'Horace est une imitation de ce beau distique de Cinna dans la Piéce intitulée *Smyrna* :

Te matutinus flentem conspexit Eous,
Et flentem vidit paulò post Hesperus idem.

Il faut remarquer ici avec M. Dacier, que l'étoile de Venus au point du jour est appellée *Eous* & *Lucifer* ; Etoile du matin, & le soir elle change de nom, & on la nomme *Vesper*, *Noctifer*, l'Etoile du soir. Quelques Interprétes ont voulu blâmer ici Horace, comme si dans les vers 10. & 12. de cette Ode il l'avoit nommée *Vesper* pour le soir & pour le matin ; car ils ont fait de cette maniere la construction de ces vers: *amores non tibi decedunt surgente Vespero, nec eodem Vespero fugiente solem.* Mais les Interprétes se trompent assurément. Horace ne joint *vespero* qu'avec *surgente* ; & dans l'autre il sous-entend *Eoo*, *nec Eoo rapidum fugiente solem.* Ou bien il a sous-entendu *mutato nomine* ; car Catulle appelle de même l'Etoile du matin : *Vespere mutato nomine :* *Nocte latent fures, quos idem sæpè revertens*
Vespere mutato comprendis nomine eosdem.

De ton fils bien-aimé la perte irréparable
Ne devroit plus, Damon, te faire soupirer.
Penses-tu, cher ami, qu'à tes cris favorable
La Parque du tombeau voudra le retirer?

Antiloque du Stix aborda le rivage
Au printems de ses jours:
Nestor pleura ce fils; mais il étoit trop sage
Pour le pleurer toujours.

Voici le reste de la Traduction du Président Nicole, qui dans quelques endroits a quelque chose d'assez poëtique:

Tyrsis, tu n'en fais pas de même
Pour la perte du beau Daphnis:
Ton chagrin est toujours extrême;
Et tes pleurs ne sont point finis.
Ta langueur n'a point d'intervalle;
Ta tristesse est toujours égale,
Quand le jour s'éclipse à nos yeux;
Et l'on te voit le plaindre encore,
Le matin alors que l'Aurore
Chasse l'obscurité des Cieux.

Nestor de qui la destinée
Finit bien loin de son berceau,
D'une ame aux douleurs obstinée
Pleura moins son fils au tombeau.
Dans la vengeance de la Grèce
Priam avec moins de tendresse
Des Dieux implora le secours,
Alors que la lance d'Achille
Du jeune & vigoureux Troïle
Borna la vaillance & les jours.

Hecube murmura contre les destinées,
Quand la mort vint frapper l'aimable Troïlus;
Mais a-t-elle perdu de nombreuses années
En regrets superflus?

D'une langueur trop injuste
Brise les fers odieux;
Et chante avec moi d'Auguste
Les triomphes glorieux.

C'est trop dans ces tendres allarmes
Consómmer de jours & de nuits;
Il faut par de plus fortes armes
Finir le cours de tes ennuis:
Il faut bannir cette tristesse,
Et parmi des chants d'allégresse
Faire retentir les exploits
Du maître de toute la terre,
Qui dans notre derniere guerre
A soumis l'Araxe à nos loix.

Rien ne peut étouffer sa gloire;
Le Nyphate, & les Monts Persans,
Pour s'opposer à sa victoire
Sont des obstacles impuissans:
L'Euphrate en ses nouvelles bornes
Ose à peine lever les cornes,
Honteux de voir ses flots resserrés & soumis;
Et tous les peuples les plus braves
Tiennent à gloire d'être esclaves,
Et de baiser les fers où César les a mis.

Ce qui est dit ici de l'Euphrate a beaucoup de rapport à ce que Virgile a écrit là-dessus Liv. VIII. de l'Eneïde:

Hic Lalagas, Carasque, sagittiferosque Gelonos
Finxerat. Euphrates ibat jam mollior undis

Il vient d'acquérir chez les Scytes
Les honneurs les plus éclatans ;
Il a sçu reserrer en d'étroites limites
Ces peuples inconstans.

Deux fleuves dont les eaux avec un bruit horrible
S'élevoient fiérement,
Maintenant asservis à ce Prince invincible,
Coulent paisiblement.

Dans une autre Traduction non imprimée, qui nous a été envoyée par M. L. A. de Bourdeaux, la fin de cette Ode, depuis *Cantemus Augusti tropham*, est ainsi rendue :

Chantons plûtôt, ami, les triomphes d'Auguste.
Son nom vient de s'étendre aux bouts de l'univers :
Célébrons sa valeur ; quel hommage plus juste ?
Héros ne fut jamais plus digne de nos vers.
Les superbes Monts d'Arménie
Sont déja soumis à ses loix ;
Des habitans de la Scytie
Il a renfermé la furie
Dans leurs marais & dans leurs bois.



ODE

ODE VIII.

Par M. le Marquis de la Fare.

Oui, Barine, si tes parjures *(a)*
Ternissoient tes dents ou ton tein;
Je te croirois, quand tu me jures
Que ton amour sera sans fin.
Mais non, tu le sçais, infidelle;
Ta bouche n'en est que plus belle,

Ode VIII.] Le Latin de cette Ode se trouve pag. 152. du I. volume.

(a) Si tes parjures] L'intelligence du commencement de cette Ode d'Horace dépend d'une superstition des Anciens, qui croyoient que le mensonge etoit toujours suivi de quelque peine, & que l'on n'avoit pas plûtôt menti, que l'on avoit ou une dent gâtée, ou un ongle marqué, ou une élevûre sur le bout de la langue ou du nez, ou quelque marque au visage, le pied mal fait, ou la taille gâtée, ou que l'on perdoit ses cheveux. C'est sur le même sujet qu'Ovide a fait l'Elégie III. du Liv. III. des Amours:

Esse deos credamne? fidem jurata fefellit,
Et facies illi, quæ fuit antè, manet:
Quàm longos habuit nondum perjura capillos;
Tam longos, postquàm numina læsit, habet.

Les Latins avoient pris cela des Grecs: Théocrite écrit dans l'Idylle IX. *prends bien garde de ne pas faire naître une élevûre sur le bout de ta langue*, pour dire, *prens bien garde de ne pas mentir*; & dans l'Idylle XII.

Dès qu'elle a fait un faux serment :
Tu n'en es que plus adorée,
Et ne sors que plus assurée
De la conquête d'un Amant. *(b)*

Lorsque de la céleste Sphére *(c)*
Tu jures les feux éternels,
Ou bien les cendres de ta mere, *(d)*
Ou la troupe des immortels,
Venus même n'en fait que rire; *(e)*
Et son fils, par qui tout respire,
L'ardent & le cruel Amour,
De qui les fléches acérées
Sont toujours de sang altérées,
Avec elle en rit à son tour.

---

il appelle fort plaisamment ces mêmes marques *pseudea*, mensonges : *vous êtes si beau, qu'en vous louant je ne ferai point naître* des mensonges sur le bout de mon nez.

(b) De la conquête d'un Amant M. le Président Nicole, qui a aussi traduit cette Piéce d'Horace, a ainsi rendu ce commencement dans deux Stances de six vers :

Lise, si pour venger ton horrible parjure,
Le Ciel à tes beautés faisoit la moindre injure ;
Ou si pour te punir de mille faux sermens,
Tes dents s'obscurcissoient, & que ta main d'albâtre
Perdit de sa blancheur que mon ame idolâtre,
Je croirois que les Dieux auroient soin des Amans.

Mais c'est tout le contraire ; & je vois que ton crime
Ajoute à tes Beautés plus de grace & d'estime :

Ajoute qu'à te rendre hommage
Tous les jeunes cœurs destinés,
Se forment à ton esclavage,
Et pour toi semblent être nés :
Pendant qu'au milieu de leurs peines
Les malheureux qui dans tes chaînes
Ont souffert un trop long tourment,
(Quoi que le dépit leur inspire)
N'osent de ton cruel Empire
Secouer le joug un moment.

Le manque de ta foi releve tes attraits :
A peine as-tu faussé ta parole donnée,
Que j'apperçois tes yeux qui font ma destinée,
Briller d'un nouveau feu, lancer de nouveaux traits.

(c) La céleste sphère] Il n'y avoit rien de plus ordinaire que de jurer par le Ciel & par les Astres. Virgile :

Cœlum hoc & conscia sydera testor.

(d) Les cendres de ta mere) Nous voyons aussi dans Properce un exemple des sermens qu'on faisoit par les cendres de son pere & de sa mere :

Ossa tibi juro per matris, & ossa parentis.
Si fallo, cinis heu sit mihi uterque gravis.

(e) N'en fait que rire) Le Président Nicole rend ainsi le reste de cette Ode :

Venus même se rit d'un serment infidelle,
Et les Nymphes des bois sur ce sacré modelle
D'une vaine promesse abusent les Sylvains ;
Et ce petit tyran dont les fléches cruelles,
Portent dans tous les cœurs des blessures mortelles
En absent tous les jours les Dieux & les humains.

Des triſtes & craintives meres
Ton enjouement eſt la terreur.
Tu fais craindre aux avares peres
D'un fils la prodigue fureur.
Avec raiſon la jeune Epouſe
De ta bonne grace jalouſe ;
Craint que les divers agrémens
De ta beauté toujours nouvelle
Pour ſon Epoux encor fidelle
Ne ſoient autant d'enchantemens.

Depuis ce manquement dont ton cœur eſt coupable,
La jeuneſſe te court, & s'en croit plus aimable,
Et de nouveaux captifs entrent dans ta priſon ;
Oui, ceux qui maintefois ont reſſenti l'offenſe
De ton eſprit perfide, & de ton inconſtance,
Ne laiſſent point encor d'aſſiéger ta maiſon.

Les meres pour leurs fils ſont toujours en allarmes,
De tes yeux ſeduiſans appréhendant les charmes :
Cette crainte ſaiſit les avares vieillards ;
Et les jeunes Beautés qui depuis quelque année
Ont ſous les loix d'Hymen ſoumis leur deſtinée,
Pour leurs jeunes époux redoutent tes regards.

J'ai changé les trois premiers vers de cette derniere Stance. L'Auteur avoit mis :

Les meres de tes yeux déteſtant la puiſſance,
Pour leurs jeunes garçons craignent ta pétulence :
Cette appréhenſion s'étend même aux vieillards.



ODE IX. al. X.

Traduction de M. Pigné.

TEL qu'un prudent Nocher sur l'humide élément
De crainte des écueils s'éloigne des rivages,
Et dans le sein des mers qu'il fuit également,
Ne va pas défier les vents, & les orages.

Telle en ce monde-ci la médiocrité
Offre au Sage en tout tems une tranquille vie.
Comme d'une chaumiere il fuit l'obscurité,
Il refuse un palais qui l'expose à l'envie. (a)

Tous les vents font la guerre aux Pins audacieux:
Plus une Tour s'éleve, & plus sa chûte étonne;
Et les Monts dont la cîme est voisine des Cieux,
Ont le plus à trembler lorsque Jupiter tonne.

Ode IX. Le Latin de cette Ode se trouve pag. 156. du I. vol. La Traduction de cette Piéce, qui nous a été envoyée par M. Pigné de Château-Thierry, n'a point encore été imprimée; & mérite d'avoir une place honorable dans ce Supplément.

(*a*) *Qui l'expose à l'envie*) L'envie est une espéce de foudre, qui se plaît à frapper les lieux élevés & magnifiques, selon ce que dit Lucréce:

Invidiâ quoniam, ceu fulmine, summa vaporant
Plerumque, & quæ sunt aliis magis edita cumque.

Une ame préparée aux caprices du sort
Ne perd point l'espérance au fort de la tempête ;
Mais aussi dans le calme où l'Imprudent s'endort,
A soutenir le choc sans cesse elle s'apprête.

Apollon quelquefois se laisse désarmer ;
Il consent qu'à nos vœux un sort plus doux conspire ;
Et par ses traits vengeurs las de nous allarmer,
Aux chants des doctes Sœurs il accorde sa Lyre.

Opposons la constance aux succès malheureux ;
Et si nous jouissons d'un destin désirable,
Défions-nous toujours des écueils dangereux
Où peut précipiter un vent trop favorable (b).

(b) *Un vent trop favorable*] L'expression dont s'est servi Horace pour exprimer cette pensée, *contrahe vento nimiùm secundo turgida vela*, est admirable. Ovide a dit aussi :

Propositique memor contrahe vela tui.

ODE X. al. XI.

Par M. le Marquis de la Fare.

CROIS-moi, du Scythe & de l'Ibére,
Hirpinus, crains peu les desseins.
Songe à l'usage qu'il faut faire
Du tems qui t'échappe des mains.

Ode X.] Le Latin de cette Ode se trouve pag. 160. du I. volum.

Sa rapidité nous engage
A mieux profiter de notre âge ;
Sans charger d'inutiles soins
Une courte & légere vie ,
Dont la douceur nous est ravie
Lorsque nous y pensons le moins.

Le feu brillant de la jeunesse ,
Le vif éclat de la beauté ,
Cédent à l'affreuse vieillesse ,
Qui bannit toute volupté.
Des Amours la troupe éperdue
S'enfuira bientôt à la vûe
De la neige de tes cheveux ;
Et dans la nuit la plus tranquille ;
Pour un sommeil doux & facile
Tu feras d'inutiles vœux.

Les fleurs , honneur de la Nature ;
Ne sont pas belles en tout tems ,
Et leur agréable peinture
Ne se découvre qu'au Printems :
La Lune en sa course inégale
A souvent le visage pâle ;
Comme nous elle a son déclin : (a)

(a) *Comme nous elle a son déclin*] Dans une Traduction Ms , qui est de M. Pigné , cet endroit est rendu de la sorte :

A quoi bon remplir une vie,
Dont la courſe eſt ſi-tôt finie,
De projets qui n'ont point de fin ?

Que plûtôt couronnés de roſes,
A l'ombre couchés au hazard,
Ne quittons-nous le ſoin des choſes
Où nous avons ſi peu de part ?
Que des ſoucis & de la gloire
Dans le vin noyant la mémoire;
N'uſons-nous du tems précieux ?
Bacchus, de tous plaiſirs le pére,
Diſſipe la douleur amere;
C'eſt le plus aimable des Dieux.

Qui de vous, enfans, de mon verre
Eſt prêt à rafraîchir les bords ?
Qui de la beauté de Glycére (b)
Me livrera tous les tréſors ?

Le tems altére toutes choſes :
Ces tendres fleurs à peine écloſes
Se flétriſſent le jour qui ſuit ;
L'aſtre des mois dans ſa carriere
Ne répand toute ſa lumiere
Que pendant une ſeule nuit.

(b) *La beauté de Glycére*] Le Latin qui répond à ces huit derniers vers ne ſe trouve point dans notre édition. Voici les quatre vers que nous avions omis, auxquels nous ne changeons qu'un ſeul mot :

Qui de ma part ira lui dire
Que tout à l'heure avec sa lyre
Elle apporte son enjouement ?
Qu'elle releve pour parure
D'un simple nœud sa chevelure,
Assez belle sans ornement.

Quis deviam prastò eliciet domo
Lyden ? Eburnâ, dic age, cum lyrâ
Maturet incomptum Lacano
More comam religata nodum.

M. Dacier remarque sur ces deux derniers vers, que les Dames de Lacedemone étoient fort négligées dans leur parure. Ce qui fait qu'Ovide a écrit dans la Lettre de Paris à Hélène :

Parca sed est Sparta, & tu cultu divite digna.

Il faut cependant observer, que ce sont les Dames mariées que cela regarde, qui devoient avoir la tête couverte, & auxquelles il étoit défendu d'avoir soin de leurs cheveux ; car les filles avoient la tête nuë & les cheveux flottans, comme Virgile nous le fait entendre, lorsqu'il dit :

Virginis os habitumque gerens, & virginis arma
Spartana, &c.
Namque humeris de more habilem suspenderat arcum
Venatrix, dederatque comas diffundere ventis.



ODE XI. al. XII.

Par M. le Marquis de la Fare.

NE me demande point de chanter sur ma lyre,
Dont les accords n'ont rien que de tendre & de doux,
Ni du fier Annibal le terrible courroux,
Ni Numance rebelle au joug de notre Empire.

Je ne veux point aussi chanter la barbarie
D'Hilée, impétueux & cruel dans le vin ;
Ni ces combats fameux, où du sang Affricain
La Mer plus d'une fois vit son onde rougie.

Je ne veux point parler des enfans de la terre,
Qui mirent en danger les habitans des Cieux ;
Ni d'Hercule de qui le bras victorieux
Servit à terminer cette importante guerre.

C'est par toi, Mécènas, qu'une sincére histoire,
Qui peindra les Romains en tous lieux triomphans,
Et les Rois les plus fiers dans nos fers gémissans, *(a)*
Doit un jour de César éterniser la gloire.

Ode XI.] Le Latin de cette Ode se trouve pag. 164. du I. volume.

(a) Et les Rois les plus fiers] C'est sur le même sujet que Properce a dit dans l'Elégie I. du II. Liv.

Aut regum auratis circumdata colla catenis,
Actiaque in sacrâ currere rostra viâ.

Ma Muſe ne veut plus chanter que ta Maîtreſſe, (b)
Que ſa divine voix, ſes yeux vifs & charmans;
Et ſon fidéle cœur, dont tous les mouvemens
Savent ſi bien répondre à ta vive tendreſſe.

C'eſt elle que partout accompagnent les Graces;
Soit qu'aux combats d'eſprit elle aime à s'exercer,
Soit qu'au jour de Diane on l'invite à danſer,
Aucune autre Beauté ne peut ſuivre ſes traces.

Non, tu ne voudrois pas pour tout l'or de Phrygie
Abandonner celui qui brille en ſes cheveux;
Ni même te priver d'un regard de ſes yeux
Pour les immenſes biens de l'heureuſe Arabie?

Surtout lorſque vers toi retournant ſa paupiere,
Elle ſemble vouloir de ta bouche un baiſer,
Ou le laiſſant ravir, feint de le refuſer,
Ou te vient quelquefois le ravir la premiere. (c)

(b) *Que ta Maîtreſſe*. Voyez les notes alphabétiques du I. volume ſur *Lycinie*, où nous avons fait voir que c'eſt *Terentia*, qui devînt l'épouſe de Mécène, qu'Horace a eu deſſein de louer dans cette Piéce.

(c) *Le ravir la premiere*] La Traduction tirée de notre Ms. qui ſe trouve à côté du Texte dans le I. volume ne portant point cette derniere Stance, nous avions omis le Latin qui y répond. Le voici:

Dum fragrantia detorquet ad oſcula
Cervicem; aut facili ſævitiâ negat,
Quæ poſcente magis gaudeat eripi,
Interdum rapere occupat.

M. de la Motte dans sa Traduction a rendu ainsi ces 4 vers :

Heureux momens pour toi, quand détournant la tête,
Par une adroite feinte elle t'offre un baiser!
Ou bien, lorsque son cœur, certain de sa conquête,
Pour le faire ravir, aime à le refuser!

C'est à cet endroit d'Horace que M. Despréaux dans son II Chant de l'Art Poëtique a voulu faire allusion, lorsqu'il a dit en parlant de l'Ode :

Elle peint les festins, les danses & les ris;
Vante un baiser cueilli sur les lévres d'Iris,
Qui mollement résiste, & par un doux caprice
Quelquefois le refuse afin qu'on lui ravisse.

ODE XII. al. XIV.

Par M. Bertrand.

NOs ans, hélas! nos ans s'écoulent comme l'onde.
Posthume, tes vertus, ta piété profonde,
Ne les fixeront pas:
Rien n'arréte du tems la fuite irrévocable;
La vieillesse s'approche, & la mort indomptable
S'avance sur ses pas.

Ode XII.] Cette Traduction a été imprimée dans le Journal historique du mois de Janvier de cette année. Nous la donnons ici avec quelques corrections faites par l'Auteur. Le Latin de cette Ode se trouve pag 174. du I. volume. C'est une des plus belles piéces d'Horace, & des plus sérieuses. Cependant le Président Nicole a en

Tu n'éviteras point le séjour de la tombe :
Non, quand ta main feroit d'une triple hécatombe
L'offrande chaque jour,
Ami, n'espere pas fléchir la barbarie
Du Dieu qui tient captifs Gérion & Titye
Sans espoir de retour.

Nous sommes en naissant soumis à son Empire :
L'immuable destin à tout ce qui respire

---

le secret de la traduire dans un stile Anacréontique, qui tient même du burlesque. Voici les 3 premieres Stances:

Nos jours insensiblement
S'en vont vers le monument ;
Ces fuyards à tire d'aile
Nous menent vers le tombeau,
Et pour jamais la nacelle
Du Stix nous fait passer l'eau.

La piété des mortels,
Ni le culte des autels
N'allongent point nos années ;
La mort vient les moissonner,
Et l'ordre des destinées
Est de ne rien épargner.

Quand tu ferois mille vœux
A ce Prince rigoureux
Qui tient l'Empire des Parques,
Il faut passer l'Acheron,
Et payer, gueux & Monarque,
Le tribut au vieux Caron.

En impose la loi.
Oüi, nous descendrons tous sur la rive infernale;
Et Caron passera dans la barque fatale
Le Berger & le Roi. (a)

Au fer sanglant de Mars n'exposons point nos têtes;
Gardons-nous d'affronter les horribles tempêtes
Qui soulevent les mers;
Quand Bacchus de ses dons enrichit la nature,
Défions-nous du vent, qui d'une haleine impure
Vient infecter les airs.

(a) *Le Berger & le Roi*] Nous avons donné pag. 175. & 176. du I. volume les trois premieres Stances de la Traduction de M. de la Fare, qui a été souvent imprimée. Voici le reste de cette Traduction:

On a beau fuir de Mars la main ensanglantée,
Et des vents du Midi la vapeur empestée,
Il faut descendre chez les Morts;
Du Cocyte il faut voir l'eau noire & détestée,
Et ses funestes bords.

Il faut te séparer de ton épouse aimable;
Et de cette maison, de ce bois agréable,
Que les siécles firent exprès,
Tu n'en remporteras, possesseur peu durable,
Qu'un funébre Cyprès.

Un héritier alors plus heureux & plus sage,
Fera de tes trésors un magnifique usage,
Répandra des flots de vin vieux,
Qu'avoit sous cent verroux conservé d'âge en âge
Le soin de tes ayeux.

Nous n'en verrons pas moins la région maudite,
Où dans un lit fangeux roulent du noir Cocyte
Les languiſſantes eaux :
Où des brus d'Egyptus la troupe criminelle,
Pour ne jamais finir, ſans ceſſe renouvelle
D'inutiles travaux.

Il te faudra quitter cet immenſe héritage,
Ce Palais, cet objet à qui l'Hymen t'engage
Par des nœuds pleins d'attraits :
Des arbres que tu vois dans ce bocage aimable,
Nul ne ſuivra ſon Maître, hélas ! trop peu durable,
Que l'odieux Cyprès.

Tu gardes cependant avec un ſoin extrême
Ce vin qui piqueroit de nos Pontifes même
La ſenſualité :
Veux-tu qu'un héritier qui n'en tiendra pas compte,
Le répande à grands flots, & ſignale à ta honte
Sa prodigalité ?

La Traduction du Préſident Nicole rend ainſi dans deux ſtrophes cette derniere Stance :

Quand tes yeux ſeront fermés,
Tes heritiers affamés
Vuideront mainte bouteille,
Et trinqueront largement
De cette liqueur vermeille
Que tu gardois chérement.

Parmi le verre & les pots
Ils feront mille propos
Pour louer ton abstinence ;
Et d'un discours outrageux
Railleront ta prévoyance
Qui ne songeoit que pour eux.

On trouve dans M. Gacon une Ode sur la mort qui est une imitation de cette Piéce, laquelle n'a rien de remarquable.

REMARQUES
SUR L'ODE XIV. al. XV. pag. 180.

4 PLATANUSQUE *cælebs*] Horace appelle le Plâne *cælebs*, par opposition à l'ormeau, qui comme le peuplier se marie avec la vigne, au lieu que le plâne ne sert qu'au plaisir, parce qu'il fait beaucoup d'ombre. Virgile dans le IV. Liv. des Georg.

Jamque ministrantem platanum potantibus umbram.

11 *Intonsi Catonis*] Il faut entendre Caton le Censeur qu'il appelle *intonsum*, parce que de son tems on n'avoit pas encore pris la coutume de se faire couper les cheveux. Ovide a écrit de même :

Hoc apud intonsos nomen habebat avos.

REMARQUES
SUR L'ODE XV. al. XVI. pag. 184.

2 PRENSUS *Ægeo*] *Prensus* proprement *surpris* comme *deprehensus*, lorsque la tempête vient tout d'un coup. Virgile :

Deprensis olim statio tutissima nautis.

Et ailleurs :

Argolicove mari deprensi.

5 *Bello furiosa Thrace*] Horace traduit ici à la Lettre cette expression d'Euripide, *une Nation possédée par Mars*; & c'est cela même qui a donné lieu de feindre que Mars étoit né en Thrace. Arnobe Liv. IV. *Quis in Thraciæ finibus procreatum Martem? Nonne Sophocles Atticus, cunctis consentientibus Theatris?*

11 *Et curas laqueata circùm tecta volantes*] Horace a imité cela de Theognis, qui a dit que *les soucis des hommes ont des ailes*.

14 *Mensa tenui salinum*] Comme dans la Satyre III. du Liv. I.

Sit mihi mensa tripes, & concha salis puri.

Horace ne parle ici spécialement du sel, que parce que les Anciens le regardoient comme quelque chose de sacré. Ils sanctifioient même leurs tables par les salieres. Arnobe : *Sacras facitis mensas salinorum appositu, & simulacris deorum*. Pytagore regardoit le sel comme l'embléme de la Justice ; & en conséquence il vouloit qu'il fut toujours servi sur la table ; & si on avoit oublié de le servir, la table étoit profanée & l'on étoit menacé de quelque malheur, aussi bien que quand on le laissoit sur la table, & qu'on s'endormoit avant que de l'avoir serré. Festus rapporte sur ce sujet l'histoire d'un Pottier, qui fut puni très-sévérement de cette faute. C'est sur cette vénération singuliere que les Anciens avoient pour le sel, qu'est fondé le reproche qu'Archiloque fait à son beau-pére Lycambe : *tu as violé ton serment, tu as profané le sel & ta table*. Cela sert à l'intelligence de cet endroit de Perse Sat. III. où il est dit :

---- Sed rure paterno
Est tibi far modicum, purum & sine labe salinum,
Quid metuas? cultrixque foci secura patella.

15 *Nec leves somnos*) C'est-à-dire *somni qui citò solvuntur*. C'est le véritable sens de ce passage, dit M. Dacier. Sénéque dans l'Epitre 57 du Liv. VII. *Huc nempè versatur atque illuc, somnum inter ægritudines levem captans.*

18 *Terras alio calentes sole*] Virgile :

Atque alio patriam quærunt sub sole latentem.

Car le Soleil est différent selon les pays qu'il éclaire.

25 *Lætus in præsens animus*] Anacréon avoit dit à peu près de même : *je ne me mets en peine que du présent : car l'avenir qui est-ce qui le connoît ?*

27 *Nihil est ab omni parte beatum*] Avant Horace, Simonide avoit dit :

Il n'est point de mortel entierement heureux.

Et Euripide : *Il n'y a point d'homme qui soit heureux en tout : car s'il est honnête homme, il n'a point de bien ; s'il a beaucoup de bien, sa naissance est basse & vile.*

32. *Hora*] Ce mot signifie ici l'horoscope, l'astre qui préside à la naissance, ou la Parque, comme dans ce passage de Perse, qui appelle *heure*, ce qu'il nomme dans le même vers *Parque* :

Nostra vel æquali suspendit tempora librâ
Parca tenax veri, seu nata fidelibus hora
Dividit in geminos concordia fata duorum.

39 *Parca non mendax*] Comme le Poëte dit dans le Poëme séculaire :

Vosque veraces cecinisse Parcæ

Et Catulle appelle le décret des Parques pour Achille *une prophétie que la postérité ne pourra jamais accuser de mensonge.*

Carmen perfidiæ quod post nulla arguet ætas.

Ce qu'Horace dit ici, que la Parque lui a donné le génie de la Poësie lyrique, paroît imité de Bion, qui a dit aussi : *Si mes vers sont beaux, ceux que la Parque m'a déja donnés m'acquereront assez de gloire.*

TRADUCTION*
DE LA MESME ODE.
Par M. Bertrand.

PAR une affreuse tempête
Surpris au milieu des mers,
Le Nocher voit sur sa tête
Briller le feu des éclairs :
L'air siffle, la foudre gronde ;
Une obscurité profonde
Lui dérobe la clarté :
Dieux, dit-il, Dieux que j'implore ;
Faites-moi jouir encore
Du repos que j'ai quitté !

* Cette Traduction a paru dans le Journal historique du mois de Février de cette année : c'est une Traduction libre, ou une fort belle paraphrase de l'Ode *Otium divos*, au-dessous de laquelle je vais transcrire celle de M. le Marquis de la Fare, qui n'a point encore été imprimee, afin qu'on puisse plus aisément les comparer ensemble.

Lorsque de ses plus sombres voiles
La nuit enveloppant les flots,
Cache au Pilote les étoiles,
Il soupire après le repos.
C'est pour le repos que travaille
Le soldat dans une bataille :

Repos, que le Ciel avare
Semble envier à nos cœurs,
Le mortel le plus barbare,
Eſt ſenſible à tes douceurs.
Du Thrace fier & ſauvage
Dans les horreurs du carnage
Tu fixes tous les deſirs:
Indifférent pour la gloire
Le Méde dans la victoire
Ne cherche que tes plaiſirs.

Cette paix délicieuſe
Où tendent tous nos ſouhaits,
Fortune capricieuſe,
N'eſt pas un de tes bienfaits:

Tout mortel prétend l'obtenir;
Mais ce n'eſt point par l'abondance,
La pompe & la magnificence,
Groſphus, qu'on y peut parvenir.

La richeſſe tant ſouhaitée,
Ni la pourpre, ni les faiſceaux
Ne ſauroient d'une ame agitée
Soulager le moindre des maux;
Ni chaſſer la troupe importune,
Que traine après ſoi la fortune
Des ſoucis vains & dévorans,
Qui laiſſant en paix la baſſeſſe,
Se plaiſent à voler ſans ceſſe
Autour des demeures des Grands.

Aveugle dans tes largesses,
Comble d'honneurs, de richesses,
Tes superbes Favoris :
Je le verrai sans envie :
Le vrai bonheur de la vie
Ne s'acquiert point à ce prix.

On voit, quand la foule obséde
Nos Augustes Magistrats,
Le licteur qui les précéde
En dissiper l'embarras :
Mais il n'a pas la puissance
D'écarter de leur présence
Les soucis tumultueux :
Noir essain qui les afflige,
Et qui sans cesse voltige
Sous leurs lambris fastueux.

De peu la Nature est contente ;
Et celui-là vit sagement
Lequel à son ami présente,
Sans faste & sans arrangement,
Sur une table propre & nette
Des mets qu'à vil prix il achette,
Qui n'en sont pas moins savoureux ;
Et qui delivré de contrainte,
S'endormant sans desir, sans crainte,
Est sûr de s'eveiller heureux.

Nous n'avons que peu de journées,
Et nous les perdons en souhaits ;
Sans songer que quelques années
Vont mettre fin à nos projets.

Heureux qui touché des charmes
De la médiocrité,
Loin du bruit & des allarmes
Vit avec frugalité !
La peur, l'avarice infâme
Ne troublent point de son ame
L'inaltérable repos :
Morphée à sa voix docile
Fend les airs d'une aîle agile
Pour lui verser ses pavots.

Dieux, par une folle audace
Nous étendons nos projets
Au-delà du court espace
Où nous bornent vos décrets !
Sous un Ciel plus favorable
De l'ennui qui nous accable
Nous courons nous délivrer :
Vain espoir ! erreur extrême !
L'homme a beau fuir : de lui-même
Il ne peut se séparer.

A quoi bon chercher des contrées
D'un autre Soleil éclairées ?
Qui du monde étant retiré,
S'est trouvé par-là de vengeance,
Des vains desirs, d'impatience,
De soi-même enfin délivré ?

Une secrette inquiétude
Monte avec nous sur nos vaisseaux,

Envain ſur l'humide plaine
Nous cherchons un ſort plus doux ;
Le noir chagrin qui nous géne,
S'embarque & vogue avec nous :
A ſon atteinte homicide
Le Courſier le plus rapide
Ne nous dérobera pas ;
Un Cerf que le Chaſſeur preſſe
N'égale point la vîteſſe
Dont il vole ſur nos pas.

Après nos peines paſſées
Goûtons-nous quelque plaiſir ?
Ne portons point nos penſées
Dans la nuit de l'avenir :
Sommes-nous dans la ſouffrance ?
Livrons-nous à l'eſpérance

Nous ſuit juſqu'en la ſolitude,
Sur terre ainſi que ſur les eaux.
Elle eſt plus promte que Borée :
Par-tout elle s'ouvre l'entrée,
Elle accompagne tous nos pas ;
Et rarement ſa tyrannie
Chez les mortels ſe voit finie
Qu'à l'inſtant même du trépas.

Satisfait de ta deſtinée
Jouis du bonheur d'aujourd'hui ;
Et dans le cours de la journée
S'il vient s'y mêler quelque ennui,

De voir changer nos destins :
Un bonheur que rien n'altére,
N'est qu'une belle chimére
Dont on berce les humains.

Achille aux rives du Xanthe
Cueille d'immortels lauriers :
Déja sa valeur naissante
Efface tous les Guerriers :
Ce Héros comblé de gloire,
Dans les bras de la victoire
Meurt au Printems de ses jours.
Tithon accablé d'années
Se plaint que les destinées
En éternisent le cours.

Que ton bon esprit le bannisse,
Et s'il se peut l'ensevelisse
Dans les abîmes de l'oubli :
En ces tristes lieux où nous sommes,
Les Dieux n'accordent point aux hommes
Un bien de tout point accompli.

Par une mort précipitée
Achille vit borner son cours ;
De Tithon, Clothon moins hâtée
Fila long-tems les derniers jours.
La fortune à tous inégale,
Et différemment libéralle,
Peut aujourd'hui me rendre heureux,
M'accordant ce qu'importunée
Par une priere obstinée
Elle refuse à d'autres vœux.

Des biens qui sont notre envie
Le Ciel dispose à son gré.
Grosphus, ce qu'il te dénie
Peut-être je l'obtiendrai.
L'opulence est ton partage,
Dans un vaste pâturage
Tu vois tes Coursiers errans :
Tes troupeaux au loin mugissent,
L'or & la pourpre enrichissent
Tes superbes vêtemens.

Pour moi de l'erreur commune
Dès-long-tems désabusé,
Je pardonne à la Fortune
Qui m'a peu favorisé :
Je posséde en dépit d'elle
Une légere étincelle
De ce feu pur & divin,
Dont les Nymphes du Permesse
Des Poëtes de la Grèce,
Avoient embrâsé le sein.

Cent troupeaux errent dans tes plaines,
L'abondance est dans tes greniers,
De vin vieux tes caves sont pleines,
Sous les fruits rompent tes paniers :
Quant à moi j'ai peu de richesses ;
Mais mis par les doctes Déesses
Au nombre de leurs nourrissons,
Je sais mépriser le vulgaire,
Et suis instruit en l'art de plaire
Par leurs immortelles chansons.

REMARQUES
SUR L'ODE XVI. al. XVII. pag. 190.

10 NON *ego perfidum sacramentum*] L'événement a vérifié cela, Horace étant mort la même année que Mécène. Voyez les notes sur sa vie au commencement de ce Supplément. *Sacramentum* est proprement le serment de fidélité que les soldats prêtoient lorsqu'ils étoient enrôlés.

13 *Chimæra spiritus igneæ*] Comme Pindare appelle la chimére *ignem spirantem;* & comme Virgile a dit d'elle *flammisque armata chimæra.*

21 *Utrumque nostrum incredibili modò*] Perse imitant ce passage, a dit:

Non equidem hoc dubites, amborum fœdere certò
Consentire dies, & ab uno sidere duci.

26 *Ter crepuit sonus*] Comme Properce dans l'Elégie X. du Liv. III.

Et manibus faustos ter crepuere sonos.

Voici une Traduction de cette Ode en grands vers & en rimes suivies, qui nous a été envoyée par M. Bertrand, à laquelle nous ne devons pas manquer de donner place ici. Elle est de M. Chevaye, Auditeur honoraire à la Chambre des Comptes de Nantes.

Pourquoi par les accens de vos lugubres plaintes
Accablez-vous mon cœur de cruelles atteintes,
Illustre Mécènas, qui faites aujourd'hui
Et mon unique gloire, & mon plus ferme appui?
Les Dieux qui dans leurs mains tiennent vos destinées,
Ont réglé sur leur cours celui de mes années;
Et d'accord avec eux je ne souffrirai pas,
Que vous me précédiez dans la nuit du trépas.

Ah ! si quelque malheur abrégeant votre trame,
Me ravissoit en vous la moitié de mon ame,
Dequoi me serviroit un reste infortuné
A pleurer & gémir tristement condamné ?
Non, non : le même jour qui vous sera funeste,
Par un double attentat entraînera ce reste :
Avec vous à Pluton j'irai me présenter ;
J'en ai fait le serment, je veux l'exécuter.
Quand l'énorme Gyas, quand l'affreuse chimére
D'un si noble dessein viendroient pour me distraire•
Je vaincrai leur effort ; ainsi l'a résolu
Des Parques, de Thémis le pouvoir absolu.
Soit que le Capricorne, ou soit que la Balance
Ait dans son ascendant éclairé ma naissance,
Ou que le Scorpion domine sur mon sort ;
Votre étoile & la mienne ont un parfait rapport.
Saturne alloit trancher le fil de votre vie :
Jupiter mit obstacle à sa barbare envie ;
Vous vous en souvenez ; Rome dans ce grand jour
De douleur & de joie éclata tour à tour.
Un arbre alloit aussi me tomber sur la tête,
Si Faune à m'en parer n'eût tenu la main prête,
Faune de mes pareils le protecteur jaloux,
Comme Jupiter l'est des Héros tels que vous.
Pensez donc à remplir envers ce Dieu propice
Le vœu de cent taureaux offerts en sacrifice :
Pour moi dont le salut n'est pas à si haut prix,
Je rougirai l'Autel du sang d'une brebis.

REMARQUES

SUR L'ODE XVII. al. XVIII. pag. 194.

2 *AUREUM lacunar*] Les Anciens employoient l'argent & l'or dans leurs lambris. Polybe en décrivant le Palais d'Ecbatane, met entr'autres choses *argentea lacunaria* ; & Lucain décrivant le Palais de Cléopatre, dit :

- - - - Laqueataque tecta ferebant
Divitias, crassumque trabes absconderat aurum.

5 *Neque Attali ignotus hæres*] Dans la Traduction d'un Anonyme, qui se trouve dans le Recueil de M. de la Martiniere, les six vers suivans sont ainsi rendus :

Je n'ai point le secret de ces bas artifices
Dont on grossit l'amas de ses possessions,
Ni celui d'etre admis par de lâches services
Dans les successions.

Mais avec les talens que la Muse me donne,
Avec un procédé de la fourbe ennemi,
Tout pauvre que je suis, le Riche ambitionne
De m'avoir pour ami.

15 *Traditur dies die*] La même Traduction rend ainsi les cinq vers qui suivent :

Par l'insensible effort du jour qui lui succéde,
On voit le plus beau jour dans le néant poussé ;
Par la Lune qui fuit, de celle qui précéde
L'éclat est effacé.

Et vous, ambitieux, près de la sépulture
A bâtir des palais on vous voit empressés,
Comme si du tribut qu'impose la Nature
Vous étiez dispensés.

20 *Marisque Baiis*] On bâtissoit beaucoup à Baïes, à cause de la beauté du lieu. C'est ce qui a fait dire aussi à Virgile :

Qualis Euboïco Baïarum littore quondam
Saxea pila cadit, magnis quam molibus antè
Constructam jaciunt ponto.

40 *Vocatus atque non vocatus*] Horace fait ici allusion à un Oracle qui fut rendu aux Spartiates :

Vocatus & non vocatus Deus aderit.

Ce Dieu, dit M. Dacier, étoit sans doute la Mort, qui tôt ou tard vient mettre fin aux peines, aux soins & à tous les travaux des hommes.

TRADUCTION
DE LA MESME ODE.*
Par M. le Marquis de la Fare.

JE n'ai point ces riches lambris
Où brille l'or parmi l'ivoire ;
Je n'ai dans des meubles de prix
Mis ni mon plaisir ni ma gloire.

---

* Le Latin de cette Ode se trouve pag. 194. du II. Liv. La Traduction de M. de la Fare que nous donnons ici, est des plus foibles en plusieurs endroits ; & nous ne la transcrivons en entier, que pour satisfaire la curiosité du Lecteur, qui ne sauroit la trouver ailleurs imprimée.

Dans ma cour le marbre Afriquain
Ne s'éleve point en colonne;
D'Attale héritier incertain
Je n'usurpe point la Couronne.

Peu touché de ces vanités
Dont les maisons des Grands sont pleines,
Les doigts de cent jeunes Beautés
Chez moi ne filent point mes laines.

Mais l'esprit droit, la bonne foi
Me tiennent toujours compagnie;
Et d'un indigent tel que moi
Le riche chérit le génie. (a).

Satisfait des champêtres lieux
Où j'ai sçu borner ma fortune,
Ni mon Mécène, ni les Dieux
Pour d'autres biens je n'importune.

(a) Dans le Supplément au Recueil de M. de la Martiniere on trouve une Traduction de cette Ode, où cette Stance & la précédente sont rendues en six vers de cette sorte:

Une veine facile, un cœur sans esclavage,
Une vertu sans fard, voilà mon apanage.
Pauvre, je suis souvent des riches souhaité.
Content de mon état & de ma pauvreté,
Je ne vais point aux Dieux, avide en mes prieres,
Demander le surcroît de biens imaginaires.

Chaque Lune après l'autre fuit ;
Chaque jour au dernier nous mene,
Où la Parque qui nous détruit
Trompe enfin notre attente vaine.

Poussé d'un caprice nouveau
Est-ce à toi de tracer sur l'herbe
(Un pied déja dans le tombeau)
Le plan d'un bâtiment superbe ?

Prétens-tu reculer la Mer,
Peu content de ton héritage,
Et de ce que peut renfermer
De Baïes le charmant rivage ?

Que dis-je ? en vain à tes desirs
Sont de justes bornes prescrites :
D'un Vassal malgré ses soupirs
N'envahis-tu pas les limites ?

Je vois une famille en pleurs
Abandonnant ses toits rustiques,
Pour tout espoir en ses malheurs
Emporter ses Dieux domestiques.

Cependant le plus sûr séjour
Qui pour toi, riche, se prépare,
Ce sont les lieux où tient sa cour
Pluton, Dieu de l'enfer, avare.

Où s'égare donc ton esprit ?
La terre aux mortels équitable
Egalemen tensévelit
Et le Prince & le misérable.

Jamais de Promethée aux fers
Ni l'or, ni toute la science,
N'a pû du portier des enfers
Endormir l'âpre vigilance.

Le même qui tient en prison
Tantale & sa coupable engeance,
Que le pauvre l'appelle, ou non,
Vient mettre fin à sa souffranee.

ODE XVIII. al. XIX.

Par M. le Marquis de la Fare.

OUi (croyez-m'en races futures)
J'ai vû dans les forêts obscures
Bacchus enseignant ses loix;
Et parmi les Nymphes émues
J'ai vû les oreilles aigues
Des chevres-pieds de nos bois.

Ode 18.] M de la Fare n'a guère mieux réussi dans cette Ode, que dans la préeédente. Sa Traduction est fort au-dessous de celles que nous avons données tom. II. pag. 200. & les suivantes.

D'où me vient une horreur soudaine ?
Quel est le transport qui m'entraîne ?
Il charme & trouble mes sens.
Epargne-moi, Dieu favorable :
Retiens ton Thyrse redoutable; (a)
C'est ta fureur que je sens.

Oüi, j'ose suivre les Menades,
J'ose me mêler aux Thyades :
Ah ! quel présage divin !
De la douceur de ta puissance
On vit couler à ta présence
Des flots de lait & de vin. (b)

(a) Bacchus étoit toujours armé de son Thyrse, qui étoit un bâton ferré par le bout & entrelassé de lierre & de pampre. C'est pourquoi un ancien Auteur a dit :

Quis Bacchum gracili vestem prætendere Thyrso,
Quis te celatâ cum face vidit, Amor.

(b) Horace paroît avoir eu en vûe ce passage d'Euripide dans les Bacchantes vers 141. où il est dit: *Bacchus est le chef de cette troupe sacrée, Evoé. On voit couler sur la plaine le lait, le vin, & le nectar des abeilles.* Et dans un autre endroit de la même Piéce Euripide dit : *Une des Bacchantes a frappé de son Thyrse le rocher, qui en même tems a jetté des sources d'eaux. Une autre n'a pas eu plûtôt jetté son bâton contre terre, que ce Dieu en a fait sortir des ruisseaux de vin. Celles qui vouloient avoir du lait, n'ont eu qu'à remuer seulement la terre avec le bout de leur doigt, & on l'a vû couler de tous côtés. Les Thyrses environnés de bouquets de lierre, produisoient des rayons de miel.*

Chantons un Hymne à la mémoire
De ton Epouse, dont la gloire
Ajoute à l'éclat des cieux :
Disons aussi de ta colere
Contre Lycurgue téméraire
Les effets prodigieux.

Tu calmes la Mer orageuse,
Tu retiens la dent venimeuse
Des viperes dangereux,
Qui des Bacchantes furieuses
Entourent les têtes affreuses,
Et relevent les cheveux.

Lorsque sans crainte du tonnerre
Les Géants porterent la guerre
A ton pere jusqu'aux Cieux,
Tu devins un lion terrible,
Et tu brisas le front horrible
De Rhœcus l'audacieux.

Tous les Dieux pour lors en allarmes
Te croyoient moins né pour les armes,
Que pour de plus doux destins ; (c)

(c) Horace a eu égard ici à ce que Penthée dit à Bacchus dans les Bacchantes d'Euripide : *Mais, mon ami, tu n'as pas le corps mal fait, ni mal propre à servir les Dames. C'est aussi le seul dessein qui t'amene à Thebes. Car les longs cheveux qui flottent sur tes épaules avec tant d'agrément, ne sentent point du tout la lutte ni les exer-*

Mais dans ce choc épouvantable
Tu parus aussi redoutable,
Qu'aimable dans les festins.

Le Portier des enfers Cerbere
Te laissa passer sans colere,
Favorable à ton amour;
Et quittant ses regards farouches,
De sa queue & de ses trois bouches
Te fit fête à ton retour.

---

cices de la guerre. Tu as soin de blanchir ton teint avec tout l'art possible, & tu n'as garde de t'exposer aux rayons du Soleil; mais tu te tiens à l'ombre au milieu des plaisirs de Vénus.

REMARQUES

SUR L'ODE XIX. al. XX. pag. 204.

17 *ET qui dissimulat metum Marsæ Cohortis*] M. Dacier veut qu'on entende ici le Parthe, dont il a été dit dans l'ode XII. al. XIII. de ce Livre :

Miles sagittam & celerem fugam
Parthi : catenas Parthus & Italum robur.

Mais il paroît plus raisonnable de rapporter avec le commun des Interprêtes ces paroles d'Horace au mot *Dacus*, qui suit.

21 *Absint inani funere nænia*) Horace a heureusement imité ici ce distique d'Ennius :

Nemo me lacrymis decoret, nec funera fletu
Faxit. Cur? Volito viva per ora virûm.

Ennius par ces mots, *volito viva*, fait allusion à la Métamorphose prétendue des Poëtes en Cignes.

PARAPHRASE

DE L'ODE I. DU III. Liv.

En grands vers Latins.

ITE, rudes animæ, cultuque assueta profano
Turba, procul Musis invisum absistite vulgus.
Vos quibus & vates, & vatum carmina cordi,
Vos pueri dociles, vos ingenuæque puellæ,
Ore favete : novo vates nova carmine canto,
Non pueris usquam, non usquam audita puellis.
Sit regum in populos, terrasque timenda potestas,
Marmoraque, extremum perrumpant classibus orbem,
Et ferro domitas populentur & ignibus urbes :
Est tamen in reges, est formidabile cœlo

Paraphrase] La paraphrase Latine que nous donnons ici est du P. de la Rue, àcôté de laquelle nous plaçons la Traduction de la même Ode d'Horace par M. le Marquis de la Fare. Nous allons transcrire au - dessous du Texte, une autre Traduction libre, qui nous a été envoyée par M. Pigné, qui est dans un stile plus concis, & qui paroît meilleure que celle de M. de la Fare. Nous avons fait dans les huit premieres Stances quelques changemens, dont nous espérons que l'Auteur ne nous saura point mauvais gré. Le Latin se trouve tom II. p. 2.

TRADUCTION

DE L'ODE I. DU III. LIV.

Par M. le Marquis de la Fare.

LOIN d'ici, profane vulgaire:
Et vous mortels dignes de m'écouter,
Silence en ce jour de mistére:
Aujourd'hui je donne à chanter,
Comme Prêtre des neuf pucelles
Aux deux chœurs des garçons & des chastes Beautés
Des vers non encore dictés
Par ces Chanteuses immortelles.

L'Empire des Rois est terrible
Sur les peuples assujettis;
De Jupiter l'ordre inflexible
Tient même les Rois asservis.

Loin de moi, profane vulgaire,
A votre oreille téméraire
Jé ne prodigue point mes sons:
C'est à la docile jeunesse,
Que Prêtre des Muses, j'adresse
Les plus admirables leçons.

Un Roi qui peut ce qu'il desire,
Voit les mortels dans son Empire

Imperium Jovis. Ille altos, fera monstra, Gigantes, [Typhœa,
Centimanum genus: ille Gygen, sævumque
Enceladumque, Mimamque solo ruit, atque revulsis
Montibus aggestos disjecit fulmine montes.
Ille supercilii solo movet omnia nutu,
Et varias hominum certo regit ordine sortes.
Hinc vir sæpe viro sulcis arbusta reponit
Latiùs: hinc magnæ vincunt huic horrea messes:
Huic labor, & vacui spes irrita deperit anni.
Clarior hic factis, & belli nobilis arte,
Annua solennis poscit suffragia campi:
Famâ hic, & studiis melior contendit, & æquis [juventæ
Moribus: hunc patrum favor, aut quæsita
Gratia, venali strepitu votisque clientum
Evehit ad fasces certatim, & præficit urbi.
Omnibus una tamen lex imminet; æquus in omnes
Jupiter insignes fatis astrinxit & imos:
Una omnes capit urna, omnia nomina versat.
Impositum quisquis trepidis cervicibus ensem
Suspicit, & tenui suspensa pericula filo;
Non illi Siculæ sapiant regalia mensæ

Soumis à ses ordres divers:
Mais d'un regard l'Auteur du monde
Fait trembler & la terre, & l'onde,
Et tous les Rois de l'univers.

Il brisa d'un coup de tonnerre
Des Tytans le front orgueilleux:
Il ébranle toute la terre
Du seul mouvement de ses yeux.

L'un enferme un plus grand espace
De chênes par ordre plantés;
L'autre de l'éclat de sa race
Plus fier aspire aux dignités.

Celui-ci met sa confiance
Dans l'intégrité de ses mœurs;
Et celui-là son espérance
Dans le nombre de ses flatteurs.

Mais la mort enfin les égale,
Et les poursuit incessamment,
Tirant de son urne fatale
Chaque nom indifféremment.

Celui qui verra sur sa tête
Le glaive toujours suspendu,
Trouvera-t-il dans une fête
Le repos qu'il avoit perdu?

L'un, pour qui la faveur conspire,
Au rang où le mérite aspire
Se croit en droit de parvenir;
Et l'autre, fier de sa richesse,
Brigue un emploi, que la Noblesse
Croit seule devoir obtenir.

Fercula, nec veteri ſpumantia pocula Baccho.
Sed neque aves levibus numeris, neque garrula docto
Pollice pulſa fides, aut fila ſonantia plectro
Concilient ſomnos. Facili plebs ruſtica ſomno
Molliùs indulget: nec ſomnus agreſtia ſpernit
Culmina, nec vili contexta cubilia junco,
Nec ripas humiles fluviorum, aut frigida Tempe:
Semper ubi flabris levis aura loquacibus umbras
Ventilat, alludens foliis; ubi limpidus undæ
Peneus, & fuſi ſcatebroſo e pumice rivi
Feſſa ſoporifero demulcent membra ſuſurro.
Quod ſatis eſt optare, modùmque imponere votis
Qui didicit, non hunc trucibus freta verſa procellis,
Horrenteſque movent ſcopuli; non pectus inanes
Sollicitant curæ: quid vis inimica cadentis
Arcturi moneat, ſurgentis & impetus Hædi:

Mais l'urne où ſont les noms des hommes,
Nous confond tous tant que nous ſommes
Selon qu'en ordonne le ſort:
L'inévitable arrêt des Parques
Egale aux pauvres les Monarques
Au triſte moment de la mort.

C'eſt en vain qu'un tyran eſpére
Dans les jeux, dans la bonne chére,
Recouvrer ſon repos perdu,

Les mets recherchés de sa table,
Tout l'or que forme le Soleil,
Des oiseaux le chant agréable,
Ne lui rendront pas le sommeil.

Ce Dieu se plaît dans les vallées
Sous les humbles toits des Bergers,
Et dans les forêts reculées
Qu'agitent les Zéphirs légers.

Là l'homme heureux qui ne souhaite
Pour tout bien que ce qui suffit,
Tranquille au fort de la tempête
Des vents ne craindra point le bruit

Il ne se plaint point quand la grêle
Ravit l'espérance du vin,
Ni lorsque la terre infidele
Retient la moitié de son grain.

Tant que sur sa tête coupable
Il voit le glaive redoutable
Qu'un bras vengeur tient suspendu.

L'homme content du nécessaire
Ne craint point qu'Eole contraire
Déchaîne les vents furieux;
Il regarde d'un œil tranquille
Son champ, ou sa vigne stérile,
Accuser la rigueur des Cieux.

Quid lædat segetes, quid acutæ grandinis imber
Vitibus officiat: quæ mendax sidera fundus
Culpet, an effusos alieno tempore nimbos,
An rapidos soles, an iniquæ frigora brumæ.
Alter inexhaustis opibus dum fretus, in altum
Porrigit ingentes insanis sumptibus hortos
Pertæsus terrarum, olli numerosa laborat
Nocte dieque manus; fervet labor: æquora jactis
Molibus, impactisque gemunt frænata catenis,
Et mutum trepidat contractis fluctibus agmen.
Sive mari sibi, sive solo tamen extruat ædes,
Huc metus, huc fati non evitabilis horror,
Huc scelerum scandent furiæ: non ærea puppis
Eripiat fugientem, aut turbinis ocyor alâ
Pegasus abducat: casus comes una per omnes
Post equitem sedet, & simili volat impete cura.
Quòd si non Phrygii lapides, & clarior astris

Du riche monstrueux caprices!
On voit ses pompeux édifices
Usurper la place des mers;
Son orgueil restraint les limites,
Qu'aux flots avoit jadis prescrites
L'Auteur de ce vaste univers.

L'arbre auprès de lui trouve grace,
Quand il vient à repréſenter
Que l'eau, les chaleurs, ou la glace
L'ont contraint à ne rien porter.

Ailleurs on force la Nature:
Dans leurs retraites les poiſſons
Sentent que l'on leur fait injure
En retreciſſant leurs maiſons.

On croiroit aux monceaux de pierres
Qu'en Mer le riche fait jetter,
Qu'un Roi dégoûté de ſes terres
Sur l'onde voudroit habiter.

Mais la crainte qui le talonne,
Et lui porte un ſecret ennui,
Ni jour, ni nuit, ne l'abandonne:
Elle monte en croupe avec lui.

Eſt-il frappé de maladie?
La pourpre de ſes vêtemens,
Et tout le marbre de Phrygie
Pour lui n'auront plus d'agrémens.

Ce riche en vain quitte la terre
Où mille ſoins lui font la guerre,
Il s'embarque avec ſon ennui:
En vain le courſier le plus vite
Veut le ſouſtraire à la pourſuite
Du chagrin qui vole après lui.

Purpura componunt animum, neque dona Falernæ
Vitis, Achæmenii nec olentia fragmina costi:
Quid mihi conspicuos Pario de marmore postes,
Invidiosa novo quid moliar atria ritu
Demens: quid Laribus parvis, & valle Sabinâ,
Difficiles gazas operosaque gaudia mutem?

Si le luxe, si la mollesse,
Ne peuvent calmer la tristesse
Du Maître de mille trésors,

PARAPHRASE DE L'ODE II.

En grands vers Latins.

ANGUSTAM gravibus discat robustus in armis
Pauperiem puer, & belli tentare procellas,
Nobile Martis opus: non blando vivida luxu
Frangere membra, levi neque tempora fallere ludo:
Non lepidos miscere sales, non tinnula molli
Pectere fila manu, nec odoro pulvere crinem
Spargere, nec pictis redimicula texere vittis.
Prima mihi rigidis assuescat pellibus ætas,

Paraphrase] Cette paraphrase Latine de l'Ode II. du III. Livre est encore du P. de la Rue. La Traduction de la même Ode, que nous donnons à côté, est aussi foible en plusieurs endroits, que l'est la Traduction de l'Ode

Pourquoi donc irritant l'envie
Par des bâtimens somptueux,
Changer la douceur de ma vie
Contre un état bien moins heureux?

Pourquoi rechercher avec peine
Ce qu'on posséde sans plaisirs?
Pourquoi ne pas à mon domaine
Borner mes vœux & mes désirs?

J'aime mieux ce séjour champêtre,
Qu'un Palais de marbre, où peut-être
Je serois en proie aux remords

TRADUCTION DE L'ODE II.

Par M. le Marquis de la Fare.

AMIS, que le soldat qui prétend que la guerre
Aux suprêmes honneurs doit enfin le pousser,
Apprenne de bonne heure à coucher sur la terre
Et de peu se passer.

Que le premier, pressant un coursier intrépide,
Une pique à la main il vole en divers lieux;
Et qu'il fasse sentir la valeur qui le guide,
Au Parthe furieux.

---

précédente du même Auteur. Le Latin d'Horace pag. 8. du II. volume.

Cæsariemque premat galeâ, clypeoque reclivis
Deproperet somnos: jam tùm mihi rebus in arctis,
Et Jove sub gelido constantem ducere vitam
Incipiat, trepidisque animum durare periclis.
Jam tum & Romuleâ juvenis metuendus in hastâ
Vexet eques Parthos; jam rumpere tela ruentum
Norit, & infestæ fugientum occurrere fraudi.
Hunc procul è vallo conjux longæva Tyranni
Bellantis, patriæque nurus, & barbara virgo
Agmina fundentem aspiciens, & cæde fluentem,
Certaque fatali miscentem funera dextrâ,
Suspiret metuens, Eheu! ne fortè Leonem
Sponsus inæquali belli rudis ense lacessat,
Et certo imprudens jaceat quoque præda furori!
At si speratos crudeli morte triumphos
Eruit, & primo sors invidet atra labori,
Non obscura tamen, nec erit sine nomine virtus.
Dulce mori patriæ: mors & fugitiva fatigat
Terga sequax, nec poplitibus miserata juventæ,
Nec timidis novit vitam concedere votis.
Una potens fatorum, & avari funeris expers
Heroum grandes animas æternaque virtus
Nomina subducit tenebris; vulgusque profanum,
Et fœda humani spernens contagia cœtûs,

Qu'il soit à tout moment prêt d'exposer sa tête
A tout ce que la guerre a de plus périlleux,
Qu'il n'ait d'autre couvert au fort de la tempête,
Que la voûte des Cieux.

Qu'en le voyant des murs d'une ville assiégée,
La tendre & jeune Epouse, ou la mere du Roi,
Soupire amerement par avance affligée;
Et pâlisse d'effroi:

Craignant que ce lion, qu'anime le carnage,
Dans son passage enfin ne vienne à rencontrer
Son Prince infortuné, qu'aucun bras de sa rage
Ne pourroit délivrer.

Que si la mort l'attend au milieu de sa course,
Lui qui met son honneur à noblement périr,
Croit que pour son pays en Afrique, ou sous l'Ourse,
Il est beau de mourir.

Le lâche qui s'enfuit montre en vain sa foiblesse,
Son malheureux destin le poursuit en courroux;
Et c'est avec plaisir que l'affreuse Déesse
Lui fait sentir ses coups.

La solide vertu n'est jamais abbatue:
Elle donne un éclat que rien ne peut ternir;
Et par l'esprit d'erreur vainement combattue,
Laisse un long souvenir.

Invia præpetibus cœli penetralia pennis
Irrumpit, celsâque Deûm dominatur in arce.
Sed neque humi virtus ingloria, futile quamvis
Imperii decus, & vanos non poscat honores.
Ipsa sibi decus, ipsa suo splendescit honore
Libera: nec tristem patitur neglecta repulsam;
Integra nec turpi temeratur labe venustas.
Non ita quisquis opum, fluxæque libidine laudis
Fervidus, incassùm populari serviet auræ,
Vilibus addictus studiis, & mobile vulgi
Promptus ad arbitrium sumptos deponere fasces.
Imprimis rigidæ si quis virtutis amore
Flagrare incipiat, volucris moderamina linguæ
Austerus teneat custos, legemque tacendi
Accipiat: sequitur secreta silentia merces.
Nec mihi qui tacitas Cereris vulgaverit artes,
Esse velim socium; non uni assuescere mensæ,
Vivere nec tecto possim securus eodem,
Aut fragili fluctus unà tranare phaselo.
Impia sæpe quidem, sæpe & pia fulminat ultor
Jupiter in capita, & scelerum consortia plectit.
Si tamen effugias, lento ne crede furori:
Clauda, sed assiduo sequitur pede pœna, nec usquàm
Impius elusos longùm lætabitur ictus.

C'est

C'est elle qui fuyant la foule méprisable,
Sait prendre en s'élevant un vol audacieux,
Et montre aux nobles cœurs le chemin véritable,
Qui les conduit aux Cieux.

Je la trouve partout digne de récompense;
Et loue aussi celui qui fidele & discret,
Avec scrupule & soin sous un profond silence
Sait cacher un secret.

Celui qui de Cerès profane le mistére
N'entre point avec moi dans un commerce étroit;
On ne nous verra point puisqu'il n'a pû se taire,
Coucher sous même toît.

Le Ciel confond souvent le crime & l'innocence
Pour laisser de son ire un plus vif souvenir.
Le méchant rarement échappe à sa vengeance,
Quoique lente à punir.



TRADUCTION DE L'ODE III.

Par M. le Marquis de la Fare.

De l'homme juste & ferme en ses desseins *
Rien ne sauroit altérer la constance :
Ni d'un Tyran les sanguinaires mains
Qui savent peu respecter l'innocence,
Ni de la Mer & des vents orageux
Le rude choc, ni la foudre lancée,
Ni les clameurs d'un peuple furieux,
N'ont le pouvoir d'ébranler sa pensée;
Du monde entier la masse renversée,
Sans qu'il pâlit, lui frapperoit les yeux.

Par ce chemin s'élévant jusqu'aux Cieux,
Castor, Pollux, & le fameux Alcide
Ont trouvé l'art de s'égaler aux Dieux,
Entre lesquels Auguste aussi réside,
Que le Nectar abreuve à tout moment
De la douceur de sa liqueur divine,
Quand dégoûté de ce bas élément,
Il va revoir le Ciel son origine,

* *De l'homme juste*] Cette Traduction de M. de la Fare est meilleure que les deux précédentes. Cela nous a engagé à la retoucher dans plusieurs endroits pour la mettre dans l'état où nous la donnons ici. Le Latin de cette Ode se trouve pag. 14. du II. volume.

Et regarder la terre qu'il domine,
Du clair ſommet des murs du firmament.

Divin Bacchus, cette même vertu
Mit ſous ton joug les tigres indociles;
Elle t'ouvrit un chemin peu battu,
Pour conquérir tant de terres fertiles:
Et c'eſt par elle encore, ô Romulus,
Que de nos Dieux allant groſſir le nombre,
Parmi les cris des peuples éperdus,
Loin de deſcendre en la demeure ſombre,
Séjour affreux de la mort & de l'ombre,
Dans un inſtant jadis tu diſparus.

Ce qui pourtant ne te fut point permis
Qu'aux Dieux Junon n'eût tenu ce langage:
» J'ai triomphé des Troyens ennemis;
» Ils ont ſenti tout l'effort de ma rage:
» D'une Etrangere & d'un Juge effronté
» L'Amour les a livrés à ma colére,
» Dès le moment que contre l'équité
» Au Roi des flots, au Dieu qui nous éclaire,
» Laomédon refuſa leur ſalaire,
» En ſignalant ſon infidélité.

» Or maintenant ce fameux raviſſeur,
» Ce lâche Amant de la perfide Helène,
» Ne me doit plus cauſer la même horreur,
» De ſes forfaits il a porté la peine.

» Je ne vois plus ce palais odieux ;
» Je ne vois plus Hector comme un tonnerre,
» Portant la flamme & le meurtre en tous lieux,
» Du sang des Grecs faire rougir la terre :
» Sa mort après une si longue guerre
» A fait cesser ces combats furieux.

» Je consens donc qu'un Héros glorieux ;
» Quoiqu'enfanté d'une mere Troyenne,
» Conduit par Mars trouve enfin dans les Cieux
» Le vrai bonheur, un doux repos sans peine ;
» Qu'il ait partout un Temple & des Autels,
» Que son nom soit à jamais respectable,
» Qu'il goûte en paix les plaisirs éternels,
» Qu'il boive assis à la céleste table
» Le divin suc du Nectar délectable
» Dessus l'Olympe au rang des immortels.

» Mais je prétens que les flots orageux
» Sépareront pour toujours la fortune,
» Du Capitole & de ces murs fameux
» Edifiés & détruits par Neptune ;
» Qu'à l'avenir l'orgueilleux Ilion
» Enséveli sous sa vaste ruine,
» Etonnera par sa punition ;
» Qu'on oublira même son origine,
» Et que ses fiers remparts couverts d'épine
» Ne serviront d'azile qu'au Lion.

» Partout ailleurs je consens que vainqueur
» L'heureux Romain étende son Empire ;
» Que de ses faits l'immortelle splendeur
» Soit en spectacle à tout ce qui respire ;
» Qu'après avoir le Méde surmonté ,
» Passant encor dans la terre Affricaine ,
» Où le Lion , où le Tigre indomp té ,
» D'un pas tardif fiérement se promene ,
» Il y posséde enfin l'heureuse plaine
» Dont l'eau du Nil fait la fertilité.

» Que méprisant le vif éclat de l'or
» (Qui seroit mieux dans le sein de la terre
» Que ramassé pour en faire un trésor)
» Il n'aille point le ravir par la guerre ;
» Qu'après l'avoir innocemment acquis ,
» Il sache en faire un légitime usage ;
» Qu'au bout du monde , aux plus fiers ennemis
» Allant montrer seulement son courage ,
» Il soit toujours incorruptible & sage ,
» Et rende heureux ceux qu'il aura soumis.

» Mais toutefois ces arrêts des destins
» Adorateurs de la grandeur Romaine ,
» Je saurai bien un jour les rendre vains ,
» Si , par amour pour la terre Troyenne ,
» Dans son orgueil ce peuple ose tenter
» De relever d'Ilium les murailles ;

» Et c'est alors que j'irai reporter,
» Ne respirant que meurtre & funérailles;
» Une autrefois le feu dans ses entrailles,
» Moi qui suis femme & sœur de Jupiter.

» Si par trois fois ses murs sont relevés
» Par Apollon, Pere de la lumiere,
« Trois fois aussi seront-ils renversés,
» Armant les Grecs pour servir ma colére;
» Jusqu'à trois fois la mere pleurera
» Son cher enfant, que le fer homicide
» Tout jeune encor trois fois lui ravira;
» Et que le Dieu qui dans l'enfer préside,

TRADUCTION DE L'ODE IX. *

Par M. Chevreau.

HORACE.

TANT que j'eus le bonheur de ne te pas déplaire,
Qu'aucun ne partagea tes faveurs avec moi,
Je n'eus point de souhait à faire,
Et je fus plus heureux qu'un Roi.

* C'est ici une des Odes d'Horace sur laquelle nos Poëtes François se sont le plus exercés, & sur laquelle on pourra le plus avoir le plaisir de la confrontation. Aux deux Traductions que j'ai données dans le II. volume pag. 53. dont l'une est de M. L. D. D. N. & l'au-

» Où de la mort l'affreuse nuit réside,
» Malgré ses pleurs jamais ne lui rendra.

Mais quoi, ma Muse, où vas-tu m'emporter ?
Un si haut ton convient mal à ma Lyre.
Cesse au plutôt, cesse de raconter
Ce que les Dieux en secret ont sû dire.
Borne ta vûe à de moindres objets ;
Mêle tes sons en des lieux solitaires
Aux tendres chants des hôtes des forêts ;
Mais garde-toi d'entrer dans ces mystéres,
Et d'avilir par des chansons vulgaires
Ces importans & ces nobles sujets.

AUTRE TRADUCTION.

Par M. le Président Bouhier.

HORACE.

TANDIS que de mon cœur maîtresse
A nul autre qu'à moi tu ne donnas le tien,
Et que j'eus toute ta tendresse,
Le sort des plus grands Rois fut moins doux que le mien.

---

tre est tirée de notre Ms. j'en ajoute ici trois nouvelles, donnant celles de M. Chevreau & du Président Bouhier vis-à-vis l'une de l'autre, au-dessous desquelles se trouve celle de M. le Marquis de la Fare, dont les trois

LYDIE.

Tant que l'Amour souffrit notre ardeur mutuelle,
Et que d'un nouveau feu ton cœur ne put brûler,
Mon nom devint célébre, & ma gloire fut telle
Que je ne trouvai rien qui la pût égaler.

HORACE.

Je brûle pour Iris, & brûle sans me plaindre :
Quand on souffre pour elle, on ne peut trop souffrir ;
Et j'irai de moi-même à la mort sans la craindre,
Si je puis par ma mort l'empêcher de mourir.

---

dernieres Stances ne m'ont pas paru répondre à la bonté des trois premieres :

HORACE.

Quand tu m'aimois, trop ingrate Lydie,
Il n'étoit rien de si content que moi :
Je préferois une si douce vie
A l'heureux sort du plus auguste Roi.

LYDIE.

Lorsque de toi j'étois seule adorée,
Qu'à m'enflammer tu bornois tes desirs ;
De ton Amour, hélas ! j'étois charmée,
Ma gloire étoit égale à mes plaisirs.

HORACE.

Pour d'autres yeux à présent je soupire ;
Chloé me tient sous ses aimables loix :
Je suis ravi des accords que sa Lyre
Mêle aux doux sons de sa divine voix.

LYDIE.

Tandis que tu me fus fidelle,
Et qu'une autre Beauté plus brillante à tes yeux;
Ne te retint point auprès d'elle,
Je me crus, je l'avoue, assise au rang des Dieux.

HORACE.

Il est vrai, j'adore Sylvie.
Ses yeux, sa voix, son Luth, tout inspire l'amour.
Je donnerai jusqu'à ma vie,
Si j'en puis à la sienne ajouter un seul jour.

Toucher son cœur est mon unique envie,
Pour ses beautés je suis prêt à périr:
Si par ma mort je prolongeois sa vie,
Je me croirois trop heureux de mourir.

LYDIE.

Des mêmes feux dont mon ame est brûlée
Le beau Thyrsis est consumé pour moi:
De mon trépas je serois consolée,
Si par ma mort je lui prouvois ma foi.

HORACE.

[illegible]mour qui nous fit l'un pour l'autre,
[illegible]geoit encor sous même loi?

LYDIE.

Bien que ton cœur ait brûlé pour une autre,
Je voudrois vivre & mourir avec toi.

O v

LYDIE.

Je trouve doux mes fers, & j'en aime les marques;
Lydas fait mes soucis comme je fais les siens;
Et je mourrai cent fois, quand à ce prix les Parques,
Pour allonger ses jours, accourciront les miens.

HORACE.

Mais si je renonçois à ma nouvelle flamme;
Si tous les traits d'Iris ne pouvoient me blesser;
Que l'Amour rappellât ton image en mon ame,
Et que jamais le tems ne la pût effacer?

LYDIE.

Quoique Lydas soit beau jusqu'à charmer l'envie,
Qu'il ne soit point de vent plus léger que ta foi;
Pour toi seul j'aimerois la vie,
Et voudrois mourir avec toi.

La rime féminine est défectueuse dans cette derniere Stance, de M. de la Fare, qui d'ailleurs retranche trop du Texte d'Horace.



LYDIE.

Et moi j'aime le beau Philène.
Son cœur d'un feu constant brûle pour mes appas.
Je donnerai mes jours sans peine *
S'ils le peuvent jamais rachetter du trépas.

HORACE.

Mais si d'une ardeur mutuelle
Nos deux cœurs pour jamais pouvoient se réunir;
Si brisant ma chaîne nouvelle,
Dans tes aimables fers j'offrois de revenir?

LYDIE.

Quoique Philène ait mille charmes;
Que tes transports jaloux, que ton manque de foi,
M'annoncent de vives allarmes,
A la vie, à la mort, je consens d'être à toi.

---

* M. Le Président Bouhier, ainsi que M. de la Fare, n'a point exprimé le *bis patiar mori* d'Horace, qui fait le fin de la pensée du Poëte dans cet endroit.



ODE XVIII. al. XIX. *

Par M. le Président Nicole.

Tu nous parles souvent de la longue distance
D'entre Inaque & Codrus, & de quelle constance
Mourut pour son pays ce Prince glorieux;
Tu nous parles souvent de la race d'Achille,
Et du siége fameux de cette illustre ville
Que bâtirent jadis les propres mains des Dieux.

Mais pour la précieuse & pure Malvoisie,
Les bains délicieux & la table choisie,
Tu n'en dis pas un mot, non plus que du festin:
Tu ne nous marques point ni l'endroit ni la chambre,
Où nous nous défendrons des rigueurs de Décembre
Parmi les voluptés de la table & du vin.

Ça, qui me versera dequoi boire à Murène?
J'en ferai cette nuit mon fidelle Mécène,
Et boirai sa santé de six coups à plein bord:
Je veux boire à Diane, ou quand elle est cornuë,
Ou quand d'un cercle rond elle éclaire la nuë,
Sans troubler le repos du silence qui dort. (*a*)

---

* Le Latin de cette Ode se trouve pag. 90. du II. vol.

(*a*) Cette expression, *le silence dort*, pour dire *le silence de la nuit*, paroît bien recherchée, & peu naturelle

Je veux boire neuf coups aux Nymphes du Parnasse,
Et puis trois autres coups, afin que chaque Grace
Y puisse prendre part & ne se plaigne pas.
Le ternaire est un nombre heureux & favorable :
Redoublons le trois fois; c'est le nombre agréable
Qui doit être parfait dans un charmant répas.

Ça, ça, faisons les foux, entonnons une Orgie,
Telle qu'elle se fait aux antres de Phrygie,
Et faisons raisonner la flute & le haut-bois :
Apprête-toi, ma lyre, à chanter un Cantique,
Mais d'un air ravissant, & d'un ton magnifique,
Où se puissent mêler les doux sons de la voix.

Que je hais le chagrin de la main qui s'oppose
A la profusion du lys & de la rose
Que je veux épancher sur la table aujourd'hui !
Çà, faisons tant de bruit que le vieux Calliante
En créve de dépit dans le sein d'Amarante,
Bien sortable pour nous, & trop jeune pour lui.

PARAPHRASE

DE L'ODE XXVIII. al. XXIX.

En grands vers Latins.

REGIA Tyrrhenæ proles & gloria gentis,
Mæcenas ; veteri mihi dudum imbuta Lyæo
Hactenùs intactos servat tibi testa liquores :
Serta tuis dudum, & balanus provisa capillis,
Et rosei rores, & odori copia nardi.
Rumpe moras, neque te gelidis convallibus udum
Tibur, & irriguæ nativis fontibus umbræ :
Non campi acclives, non Æsula semper, & altus
Telegoni labor, ac cædis monumenta paternæ
Tuscula detineant. Pleni fastidia luxûs
Desere, & æthereis cognatas nubibus arces.
Quid levibus fumis, & inani pasceris aurâ !
Quid patrias miraris opes, dominæque tumultus
Urbis, & undantis clamosa negotia vulgi ?
Sæpè importuno gaudet decedere fastu,
Sæpè vices amat, & privatæ gaudia sortis
Splendidior fortuna : juvat sub paupere tecto
Sinceris dapibus mundæque accumbere mensæ :
Nulla ubi languentem dubiis medicata venenis
Sollicitant stomachum convivia ; nulla superbis

TRADUCTION
DE LA MESME ODE.

Par M. le Marquis de la Fare.

ILLUSTRE sang des Rois de l'Antique Etrurie,
Je te garde un tonneau plein
De cette liqueur chérie
Qui dissipe le chagrin.

D'essence, de parfums, de fleurs à peine écloses
Tu seras environné,
Et de myrthes & de roses
Ton front sera couronné.

Quitte, ne tarde plus, ton palais magnifique;
Cesse de voir le vallon
D'Æsule, & la ville antique
Du criminel Télégon.

Laisse pour quelque tems l'ennuyeuse abondance;
Sépare-toi du grand bruit
Du Faste & de l'opulence,
Qui dans la ville te suit.

Le Latin de cette Ode se trouve pag. 130 du II. vol. La Paraphrase Latine est du P. de la Rue. La Traduction de M. de la Fare que nous donnons à côté, est dans un stile moins relevé, qui a voulu imiter celui d'Anacréon.

Parietibus textas pandunt aulæa figuras :
Non aureis lychni laquearibus, addita lychnis
Balsama nec tenebras pretioso lumine vincunt, [ostro :
Aut bibitur gemmis, Tyriove cubatur in
At bona simplicitas, at inemptæ fercula frugis,
Aurea pax, & multa fides, & tuta voluptas,
Anxia sollicitæ detergunt nubila frontis.
Aspicis, ut siceum referat Sol proximus annum,
Ut Procyon furit, ut vesani stella Leonis,
Clarus & Andromedæ rapido pater emicat igni.
Jam dumeta pecus, pecori jam pastor opaca
Sylvarum, & liquidos quærit per devia rivos;
Et sedet, & blandos calamo solatur amores
Arbore defensus patulâ, fremit omne tenello
Balatu nemus : at sævo caret unda tumultu
Ventorum, posuere Noti, vix flumina crispat
Summa levis Zephyrus, pressoque insibilat ore.
Multarum intereà fessus molimine rerum
Tu Romam ingentem Capitoliaque alta tueris, [ma
Et jam animo feris metuenda nepotibus ar-
Præcipis, & longos curas extendis in annos :
Quid Scytha, quid Cyro quondam regnata minentur [orbem,
Bactra ; quid, & nostrum Tanais qui dividit
Et procul Eoo moveant è litore Seres.
Quicquid erit, seriem hanc prudens, penitùsque futuri

Le changement aux Grands a ſouvent droit de plaire ;
Un mets ſimple, un repas prompt,
Fait d'une main menagere,
Leur peut dérider le front.

On voit déja les feux du pere d'Andromède,
Du chien on ſent les ardeurs :
Viens chercher le bon reméde
A ſes brûlantes fureurs.

Le Berger abbatu ſoupire après l'ombrage,
Et ſes troupeaux abbreuvant,
En vain le long du rivage
Cherche la fraîcheur du vent.

Tu veilles cependant au repos de la ville :
Trop inquiet de ſon ſort
Du Bactrien indocile
Tu prévois l'horrible effort.

Un Dieu prudent & bon a d'une nuit obſcure
Enveloppé l'avenir :
Il rit quand par conjecture
L'homme veut le prévenir.

Borne au ſoin du préſent tes vœux & tes penſées :
Le reſte eſt comme un torrent,
Dont les ondes courroucées
S'appaiſent en un moment.

Temporis eventus altâ caligine mersit
Jupiter, atque hominum malè provida pectora ridet,
Fas præter si quis trepidat mortalis, & ultrò
Præcurrit dubios certâ formidine casus.
Tu, quod adest, æquâ componere mente labores,
Hoc tantùm: incerto labuntur cætera fluxu
Tybridis in morem, medio qui conditus alveo
Nunc fluit, & Tuscum leni petit agmine marmor;
Nunc lapides, vulsasque imis radicibus ornos;
Pastoresque, gregesque rotans furit; aspera cœlo
Sicubi venit hyems, aut nubibus acta solutis
Eluvies tumidos stagnanti gurgite fluctus
Extulit irritans: rauco concussa fragore
Litora, vicinique sonant circumundique montes.
Ille potensque sui, nec fati obnoxius iræ
Tristitiæ expertes privatis legibus annos
Exigit, in lucem satis est cui dicere, vixi.
Crastina vel piceis obducat nubibus auras,
Vel puros referat soles, & aperta serena,
Ut libeat sibi cumque Deûm pater omnia volvat:
Non iterùm tamen, aut retrò jam lapsa reducet,
Aut infecta dabit, quæ non revocabilis orbi
Invexit semel hora, neque audit tempus habenas.
Intereà sævo gaudens fortuna tumultu,
Certaque præcipiti semper mortalia ludo

Des vieux chênes tantôt il traîne les racines
Et les maisons des Bergers,
Puis rentrant dans ses ravines
Il respecte leurs vergers.

Heureux qui sans porter ses soins jusqu'à l'extrême,
Sans regret du tems perdu,
Chaque jour se peut lui-même
Dire, aujourd'hui j'ai vécu.

Demain soit que le Ciel se couvre de nuages,
Soit qu'il se montre serein,
Sans chercher de vains présages
Le passé reste certain.

La fortune qui vit d'avantures tragiques
Qui charment la nouveauté,
De ses présens magnifiques
M'étale en vain la beauté.

A chacun tour à tour elle paroît prospére.
Stable, elle auroit mes souhaits.
Est-elle d'humeur légere?
Je renonce à ses bienfaits.

De ma seule vertu mon ame soutenue
Embrasse la pauvreté,
Et sans dot & toute nue,
Mais jointe à la probité.

Vertere, certa novos semper sibi fingere
vultus, [nores.
Nutu adimit fluxos, nutuque reponit ho-
Nunc amat & vinclis fasces, & aratra curuli,
Et patribus plebem, & cladi mutare trium-
phos;
Nunc mihi, nunc aliis flatu aspirare secundo.
Prospera si faveat, laudo: si versa favere
Desinat, & volucri sese improba subtrahat
alâ: [gno.
Cedo Deæ, fructusque volens & dona resi-
Tum vacuus rerum, curâque solutus ab omni,
Me propriâ involvo virtute, nec æris egen-
tem
Ignotus sine dote colo, sine crimine vitam.
Hîc mihi parta quies, hoc me natura creavit
Ingenio: nec enim irato si marmore puppis
Fluctuet, & præceps velis immugiat Auster,
Audiar in miseras timidus decurrere voces,
Aut votis onerare Deos, precibusque pacisci
Ne Cyprias merces, Tyriasve procella citato
Turbine mergat opes, & fluctibus addat ava-
ris. [vortex,
Has vel inexpleto rapidus voret æquore
Vel patulæ condant horrenda in viscera Pho-
cæ: [nas
Dum me cymba levis pelagique polique rui-
Inter, & effuso fluitantes gurgite gazas,
Incolumem eripiat, Zephyrisque impulsa se-
cundis,
Optatos gemino teneat duce Castore portus.

Il ne me convient point d'aller après l'orage
Aux lieux où se forme l'or
Faire des vœux sur la plage
Pour mon retour dans le Port.

Quand je m'embarquerai dessus la Mer Egée,
Par Pollux & par les vents
Ma nacelle protégée
Fera sa route en tout tems.

ODE XXIX. al. XXX.

Par M. le Marquis de la Fare. *

EN lieu plus haut que n'est le front des Pyramides
Je me suis élevé moi-même un monument,
Qui ne craindra le feu, ni les ondes rapides,
Ni l'orage & le vent.

Plus solide que l'or, plus que l'airain durable,
Il bravera du sort les divers accidens:
Il saura triompher de l'oubli redoutable,
Et de la nuit des tems.

* Il y a dans cette Traduction de M. de la Fare des endroits bien foibles, quoiqu'elle soit plus passable que la précédente. Le Latin de cette Ode se trouve pag. 138. du II. vol. Il y a une autre Traduction de cette Piéce faite par le Président Nicole, qui n'a rien qui mérite d'être ici transcrit.

La meilleure moitié restera de moi-même;
Mon destin deviendra plus illustre & plus beau:
Je ne descendrai point à mon heure suprême
Tout entier au tombeau.

Ma gloire ira croissant de l'un à l'autre pôle,
Tant qu'avec le Pontife & les Prêtres sacrés
La Vestale à pas lents du mont du Capitole
Montera les degrés.

Je serai célébré dans les champs que l'Aufide
Violent dans son cours daigne à peine humecter,
Pour avoir le premier d'un courage intrépide
Tenté de transporter *

Les chants Eoliens de la Muse lyrique
Aux bords de l'Auzonie, où le Tibre autrefois
N'entendoit raisonner que le chant bucolique,
Et le son des haut-bois.

Conçois un noble orgueil, divine Melpoméne,
Ceins mon front de lauriers à juste titre acquis:
De tes propres faveurs & des fruits de ma veine
Viens me donner le prix.

---

* La transposition du sens de cette strophe à l'autre Stance a quelque chose de bien dur

ODE I. DU IV. LIV.

Par M. le Marquis de la Fare.

APRÈS m'avoir laissé goûter la liberté,
Venus, viens-tu troubler le reste de ma vie ?
Non, je ne suis plus tel, que lorsque j'ai porté,
Tout jeune encor, les fers de l'aimable Sylvie.

De grace épargne moi, des amoureux desirs
Et des plus doux transports mere souvent cruelle.
Dix lustres m'ont ôté le goût de tes plaisirs :
N'attaque plus un cœur à ton pouvoir rebelle.

Va courir sur les pas de ces jeunes Amans
De qui la douce voix incessamment t'appelle :
Va près du beau Thyrsis qui peut à tous momens
Te faire triompher d'une Nymphe nouvelle.

C'est là, c'est là le cœur que tu dois embraser :
Sa richesse, son rang, ses vertus & ses charmes,
Tout semble t'inviter à le favoriser ;
Il portera partout la gloire de tes armes.

Ode I.] Le Latin de cette Ode se trouve pag. 142. du II. volume, avec d'autres Traductions qui valent mieux que celle de M. de la Fare.

Que s'il peut se mocquer des dons que son Rival
Aura fait vainement à sa jeune Maîtresse,
Pendant qu'il goûtera le plaisir sans égal
D'être l'unique objet de toute sa tendresse,

Il te fera dresser de superbes Autels,
En des lieux enchantés au bords d'une onde pure,
Où viendront à l'envi les plus heureux mortels
Célébrer ton pouvoir sur toute la Nature.

Là parmi les parfums, & les charmans concerts,
Des plus tendres Amans une troupe fidele
Fera deux fois le jour retentir dans les airs,
Dansant autour de toi, ta louange immortelle.

Mais pour moi tes bienfaits ne sont plus de saison.
Il ne me siéroit plus, même au jour de ta fête,
De laisser par le vin étourdir ma raison,
Et de festons de fleurs d'environer ma tête.

Il ne m'est plus permis de former des desirs,
Les ans ont de mon cœur banni la confiance,
Je ne puis plus goûter de sensibles plaisirs:
D'un amour mutuel j'ai perdu l'espérance.



ODE VII.

Par le même.

L'AIR qui chasse les frimats,
Redonne aux prés leur verdure,
Aux arbres leur chevelure,
Tout change dans nos climats;
Et moins fiers en leur passage,
Sans précipiter leurs pas
Les flots baisent le rivage.

Ode VII.] Le Latin de cette Ode se trouve pag. 180. du II. vol. Il y a dans le Journal de Verdun du mois de Septemb. 1743. une Traduction libre de cette Piéce, dont voici les trois premieres Stances:

Enfin des noirs frimats la troupe est disparue,
Le gazon ranimé couvre déja nos champs,
Et des arbres des bois la tête chevelue
Reprend ses premiers ornemens.

La terre offre à nos yeux une face nouvelle
Que Flore va bientôt enrichir de ses dons:
Les Fleuves reprenant leur course naturelle
Cessent d'innonder nos vallons.

Les Nymphes d'alentour & les Graces charmantes
Se tenant par la main s'unissent pour danser:
Le Berger attentif à leurs chansons galantes
En entend l'écho raisonner.

Les Graces, jusqu'à ce jour
Par la neige retenues,
En ces lieux sont revenues
Chercher un nouveau séjour:
Et dans l'ombre & le silence
Des Nymphes avec l'Amour
Menent l'agréable danse.

Ce changement t'avertit (a)
Qu'ici bas rien n'est durable;
Que fragile & périssable

J'ai fait quelques changemens à cette derniere Stance, sans pouvoir réparer le défaut des deux rimes masculines. L'Ode du Poëte sans fard à M. l'Abbé de St. Clément est aussi une imitation de celle d'Horace. Voici deux des premieres Stances:

Enfin les Neiges sont fondues,
Les torrens se sont écoulés,
Et d'hirondelles revenues
Les airs de nouveau sont peuplés.

Ce changement quoiqu'agréable,
Après une rude saison,
Nous est une triste leçon,
Qu'ici bas tout est variable.

J'aimerois mieux mettre:

Qu'il n'est rien ici bas de stable.

(a) Le Président Nicole dans sa Traduction rend ainsi cette Stance, & la suivante:

N'espérons rien d'immortel,
Puisqu'ici bas rien n'est tel,

Peu de chose te suffit ;
Et que l'homme est sans prudence
Qui loin de l'instant qui fuit
Laisse aller son espérance.

Après l'Hiver le Printems,
A l'Eté fait bientôt place,
Dont le souvenir s'efface
Par l'Automne & ses présens ;
Et d'en goûter l'abondance
A peine avons nous le tems,
Qu'un triste hiver recommence.

Mais des Lunes le retour
Vient reparer ce dommage. (b)

Que tout périt & tout cesse,
Et que nos jours & nos ans
D'une incroyable vitesse
Sont emportés par le tems.

L'hiver à peine passé,
Zéphir ranime les plantes,
Que le Printems avancé
Fait place aux chaleurs brûlantes ;
L'Automne qui suit de près
Vient quelques momens après
De ses fruits couvrir la terre ;
Et le froid dans peu de tems
Vient déclarer une guerre
Qui dure jusqu'au Printems.

(b) Le Poëte sans fard a imité ainsi cet endroit :
L'année ayant fini son cours
En commence aussi-tôt un autre,

Pour nous, quand domptés par l'âge
Nous passons dans ce séjour
Où Tullus, Ancus, Ænée
Sont descendus à leur tour,
Il n'est plus d'autre journée. *(c)*

Qui sait si notre destin
Et les Dieux, à cette année
Heureusement terminée
Joindront le jour de demain,
Ou si tout près de s'éclore
Nos yeux verront ce matin
Lever leur derniere Aurore ?

Au lieu qu'ayant fini le notre,
Mon cher Abbé, c'est pour toujours.

Avons nous atteint la vieillesse
Il n'est plus pour nous de Printems,
On ne peut rappeller le tems
De l'aimable & verte jeunesse.

(c) Cette Stance est une des plus foibles de la Traduction de M. le Marquis de la Fare. Le Président Nicole a mieux rendu cet endroit :

Nous que poursuit le destin
D'une rigueur plus sévére,
Quand nos jours sont à leur fin,
Nos jours qui ne durent guère;
Quand nous tombons où les Rois,
Par d'aussi cruelles loix
Ont leur derniere demeure,
Nous rentrons dans le néant,
Et rien de nous ne demeure
Que de la poudre & du vent.

Crois-moi, jouis des ſoupirs
De ton héritier avide ;
Dérobe à ſa main ſordide
De quoi remplir tes deſirs ;
Et trompant même la Parque,
Profite ici des plaiſirs
Qui ne paſſent point la Barque.

Quand Minos aura dicté
Ta ſolennelle Sentence,
Ton rang, ni ton éloquence,
Ni ta rare piété,
Ne pourront de la nuit ſombre ;
Où tu feras arrêté
Diſſiper l'horreur & l'ombre. *(d)*

Car Diane, des Enfers
N'a pû ſauver Hypolite,
Ce Héros dont le mérite
Eſt fameux dans l'univers ;
Ni Théſée inconſolable
Tirer ſon ami des enfers
De Pluton inéxorable.

(d) Le Préſident Nicole a auſſi rendu aſſez bien cet endroit :

Lorſque le fatal ciſeau
Qui tranche nos deſtinées,
Vient éteindre le flambeau
De nos plus belles années

Quand Minos a prononcé
Notre arrêt qu'il a dressé
Même avant notre naissance,
Nous n'avons point de retour,
Et le rang, ni l'éloquence
Ne nous rendent point le jour.

REMARQUES
SUR L'ODE IX. pag. 192.

[3] LOLLIUS] Nous avons dit dans les notes Alphab. du II. vol. que ce Lollius joua un grand rôle chez les Romains du tems d'Auguste. Il fut envoyé en Galatie auprès du Roi Amyntas quelques années après la bataille d'Actium, & il ne contribua pas peu à acquérir les Etats de ce Prince au peuple Romain. Après la mort d'Amyntas Auguste forma une belle & grande Province de la Licaonie, de la Pisidie, & de l'Isaurie, dont Lollius eut le Commandement en 729. Il fut fait Consul & Collégue d'Auguste en 733. Cinq ans après il fut envoyé en Thrace au secours de Himétalce Oncle & Tuteur des enfans de Cotis contre les Besses qu'il défit. De-là il passa en Germanie à la tête des Légions Romaines, pour arrêter les courses des Sicambres, des Usipétes & des Tencteres, qu'il obligea à demander la paix, & à donner des Otages. Enfin Auguste voulant faire apprendre la guerre à Cajus, il partit pour l'Orient avec ce jeune Prince sur la fin de 752. ou au commencement de 753; & après lui avoir fait faire la revue des Troupes de l'Empire qui étoient sur les bords du Danube, il le mena en Syrie & en Arabie, lui fit passer l'Euphrate. Dans la suite ayant passé pour entretenir la discorde entre Cajus & Thibére, & pour s'être fait l'espion de Phraate, afin d'éloigner la conclusion de la paix, Cajus

conçut une telle haine pour Lollius, que celui-ci s'en desespera & se donna lui-même la mort en avalant du poison.

38. *Abstinens ... pecunia*] Lollius démentit bien dans la suite tout ce qui est dit ici à son avantage, si l'on en croit Velleius Paterculus, qui au Liv. 2. Chap. 97. dit de lui, *Marcus Lollius homo in omnia pecuniæ, quàm rectè faciendi cupidior, & inter vitiorum dissimulationem vitiosissimus*... Et le même au Chap. 2. ajoute : *Marci Lollii perfida & plena subdoli ac versuti animi consilia per Parthum indicata Cæsaris ira vulgavit. Hunc decessisse lætati homines*... Mais quelques-uns tiennent pour suspect le témoignage de cet Auteur attaché au Parti de Cajus, qui avoit conçu une haine mortelle pour Lollius. Au reste, si ce que Velleius rapporte de sa dissimulation dans les vices est vrai, il n'est pas surprenant qu'Horace y ait été trompé, puisqu'Auguste le fut lui-même. D'ailleurs les mœurs des hommes sont sujettes à changer, & l'exemple de Lollius pourroit servir à faire connoître que les louanges qu'on peut donner aux personnes avant leur mort sont peu assurées. Horace, qui étoit mort huit ans avant Lollius, n'eut pas le chagrin d'apprendre cette vérité par une nouvelle expérience.

TRADUCTION DE L'ODE XIII.

Par M. le Marquis de la Fare.

LE Ciel exauce mes vœux,
L'âge blanchit tes cheveux,

Ode XIII.) Le Latin se trouve pag. 210. du II. vol.

Hélas ! que font devenus
Ce port, ce teint de Venus ;
Ce je ne fais quoi qu'on aime,
Au moment qu'il se fait voir ?
Où font, & la grace extrême,
Et ces yeux dont le pouvoir
Sçut m'arracher à moi-même ?

Climène eut même beauté
J'en fus de même enchanté ;
Mais le fort fût favorable
A cet objet plein d'appas,
Sa mort prompte & fouhaitable
Aux rides ne permit pas
De la rendre moins aimable.

Au lieu que le tems a fait
En toi le vivant portrait
De la Beauté furannée !
Tes yeux éteints font horreur
A la jeuneffe étonnée
Qui d'un fourire mocqueur
Infulte à ta deftinée.

ODE I. DU V. LIV.

Par M. le Marquis de la Fare.

TU vas contre de hauts navires
Monté sur des vaisseaux legers,
Cher Mécènas ; & tu n'aspires
Qu'à braver les plus grands dangers,
Prêt à détourner sur ta tête
La grêle des traits qui s'apprête,
Et les affreux coups du hazard,
Où tu vois s'exposer César.

Moi, que ferai-je ? à qui la vie,
Dans les momens que je te voi
De joie & de plaisir suivie,
Est insupportable sans toi ?
Pourrai-je loin du bruit des armes,
De mon loisir goûter les charmes,
Qui ne sauroient avoir pour nous,
Quand tu nous quittes, rien de doux.

Plûtôt en homme de courage
Supporterai-je les travaux
Où le métier de Mars engage ?
Irai-je, ennemi du repos,

Ode I.] Le Latin se trouve pag. 220. au II. vol.

Te suivre au sommet de Caucase,
Et jusques sur les bords du Phaze,
Où jusqu'aux Mers, où se cachant
Le Soleil tombe en se couchant ?

Tu me diras, eh quoi ! ta peine,
Ami si foible, & si mal sain,
Soulagera t'elle la mienne ?
Non, mais du moins, de ce dessein
Je puis tirer un avantage :
J'évite (lorque je partage
Avec toi les maux que tu sens)
L'inquiétude des absens.

Ainsi l'oiseau dont la tendresse
Craint le serpent pour ses petits
Avec soucis vole sans cesse,
Et revole autour de leurs nids.
Non, hélas ! que par sa présence
Il leur donne plus d'assurance ;
Mais s'il en étoit écarté,
Il en seroit plus agité.

Que si je vais à cette guerre
Ce ne peut être que pour toi.
Je ne veux point grossir ma terre ;
Content du peu que j'ai chez moi ;
Ni pour de plus gras pâturages,
Changeant mes anciens herbages,
Acheter au bord des ruisseaux
Un frais azile à mes troupeaux.

De ma champêtre Métairie
L'enclos ne sera point poussé
Jusqu'à la muraille bâtie
Par les mains du fils de Circé,
Assez riche par toi, Mécène,
N'y je ne prétend avec peine
Ainsi que Cremés amasser,
Ni mal à propos dépenser.

ODE VII.

Par le même.

OU courez-vous, où courez-vous, impies ?
Quoi, dites-moi, trop peu de sang Romain
A-t-il les Mers & les plaines rougies ?
Non pour aller sur le bord Afriquain
Anéantir l'envieuse Carthage,
Ou mettre au joug le Breton indompté,
Mais pour qu'un jour Rome dans l'esclavage,
Par ses enfans perdit sa liberté
Et satisfit elle-même la rage
Du fier Gaulois & du Parthe irrité.

Ode VII.] Le Latin de cette Ode se trouve pag. 268. du II. vol. j'ai été obligé de faire quelques changemens à la Traduction de M. de la Fare que nous donnons ici, ainsi qu'à celle de l'Ode précédente, pour les rendre un peu plus passables qu'elles n'étoient dans le Ms. dont elles ont été tirées.

Soit les lyons, soit les loups sanguinaires,
Jamais entr'eux se sont-ils donc mangés ?
Quelle fureur anime ces viperes ?
Quel ascendant force ces enragés ?
Est-ce dessein ? ou bien est-ce manie :
Qu'on me reponde ? ah ! je vois la pâleur
Qui de leur front coupable s'est saisie.
Ils sont muets ; ils sont saisis d'horreur
Tel est de Rome ô Ciel la destinée,
Depuis le jour que le sang de Remus
A des malheurs pareils a condamnée
Toute la race, hélas ! de Romulus.

ODE XII. al. XIV.

Par le même.

Il est vrai, tu me fais mourir
Lorsque si souvent tu me presse
Mécènas de te découvrir,
D'où me vient la même paresse,
Que si dans l'ombre enseveli
J'avois bû l'onde enchanteresse
Sur les bords du Fleuve d'Oubli.

Ode XII.] Le Latin de cette Ode se trouve pag. 292 du II. volume.

Un Dieu rend ton attente vaine.
Il défend, malgré mon dessein,
Qu'aux ïambes nés de ma veine
Je mette la derniere main.
Je brûle plus, que pour Bathylle,
Ne fit jamais Anacréon,
Qui sut mettre l'aimable Idille
Sur un tendre & facile ton.

REMARQUES
SUR LA SATYRE I. DU LIV. I.

2. SEU *ratio dederit, seu sors objecerit*) *Sors* est mis dans cet endroit pour la Fortune, comme dans Terence *Quid sors feret, feremus aequo animo*: & Horace a fort bien opposé la fortune à la raison, comme deux extrémes qui n'ont point de milieu. Ciceron dans ses Lettres à Atticus: *sed hac sors viderit qua talibus in rebus plus quàm ratio potest.*

Objecerit] *Objecerit* est là pour *obtulerit* dans Lucréce:

Quod cuique obtulerat prada fortuna ferebat.

10. *Sub galli cantum.*] C'étoit la coutume des Jurisconsultes Romains, d'ouvrir leurs maisons dès la petite pointe du jour aux Parties, & à ceux qui alloient les consulter. Ciceron dans l'Oraison pour Murena: *Vigilas tu de nocte, ut Consultoribus tuis respondeas.*

11. *Ille datis vadibus*] *Vades* sont des cautions qui ont répondu pour quelqu'un, & qui se sont chargés de le faire comparoître à certain jour auquel il est obligé de se présenter.

15 *Si quis Deus*) On diroit que Maxime de Tyr avoit lû & copié ce passage ; car il écrit comme Horace, à qui il sert de Commentaire: *& si un Dieu paroissoit tout d'un coup, comme un Acteur sur la scene, & qu'après avoir dépouillé chacun de sa condition & de ses habits, il le revêtit de la condition & des habits de son prochain, on les verroit tous regretter leur premier état, & se plaindre du dernier.* Horace avoit imité un endroit de Ciceron qui introduit aussi un Dieu de la même maniere, dans le II. Liv. de ses Questions Académiques : *Ordiamur igitur à sensibus, quorum ità clara judicia & certa sunt, ut si optio natura nostra detur, & ab eâ Deus aliquis requirat contenta ne sit suis integris incorruptisque sensibus, an postulet melius aliquid, non videam quid quaram amplius.*

24. *Quanquam ridentem*] Perse faisant allusion à cet endroit d'Horace, a dit:

Omne vafer vitium ridenti flaccus amico
Tangit, & admissus circum pracordia ludit.

25 *Ut pueris olim*] Cela approche fort de la comparaison de Lucréce ; qui dit au commencement du IV. Liv. qu'il en use comme les Médecins qui voulant faire prendre de l'absinthe aux enfans, frotent de miel les bords de la coupe, afin qu'ils soient attirés par cette douceur :

Nam veluti pueris absinthia tetra medentes,
Cùm dare conantur, priùs oras pocula circum
Contingunt mellis dulci flavoque liquore,
Ut puerorum atas improvida ludificetur
Labrorum tenus, &c.

33. *Exemplo est magni formica laboris*] Salomon au chap. VI. des proverbes renvoye aussi à cet exemple : *vade ad formicam, ô piger & considera vias ejus & disce sapientiam : qua cùm non habeat ducem ac praceptorem, nec principem, parat in astate cibum sibi & congregat in messe quod comedat.*

36 *Quæ simul inversum*] M. Dacier croit que cela est imité de Lucilius, qui dit dans la XIX. Satyre :

Sic tu illos fructus quæras, adversa hieme olim
Queis uti possis ac delectare domi te.

62 *Quia tanti quantùm habeas sis*] Un Ancien Poëte dit aussi dans l'Epître 116. de Seneque :

Ubique tanti quisque, quantùm habuit fuit.

64 *Ut quidam memoratur Athenis.*] Ce qu'Horace dit ici ne convient point à Timon le Misantrope. Il n'y a qu'à lire le Timon de Lucien pour en convenir : d'où il faut conclure avec M. Dacier que l'histoire dont Horace veut parler en cet endroit nous est entierement inconnue.

106 *Est modus in rebus*] Horace explique ici fort bien cet axiome des Philosophes :

Virtus est medium vitiorum & utrimque reductum.

110 *Quodque aliena capella.*] Ovide dit de même :

Fertilior seges est alieno semper in agro,
Vicinumque pecus grandius uber habet.

119. *Vitâ cedat uti conviva satur.*] Horace paroît avoir eu en vûe ces vers de Lucréce :

Cur non ut plenus vitâ conviva recedis.

Et ce qui suit :

Sed quia semper aves quod abest, præsentia temnis ;
Imperfecta tibi lapsa est ingrataque vita,
Et nec opinanti mors ad caput adstitit antè
Quàm satur ac plenus possis discedere rerum.

REMARQUES
SUR LA SATYRE II. pag. 28.

2 MENDICI.] Sous ce mot de *Mendiants*, Horace comprend les Prêtres de Cybele, les Prêtres d'Isis, & les Interprêtes des songes, enfin tous ceux que Lucilius a compris dans ces deux vers :

Non vicanos aruspices, non de circo Astrologos,
Non Isiacos conjectores, non interpretes somnium.

Car tous ces gens-là portoient la besace, & en faisant semblant d'aller avertir les Dames de ce qu'elles devoient éviter, ou de leur aller ordonner quelque devotion, ils travailloient à les corrompre en leur rendant secrettement des billets, & en leur donnant des rendez-vous de la part de leurs Amans. Les Prêtres d'Isis sur-tout étoient fort propres à ce commerce; car le Temple d'Isis étoit le lieu où les femmes Galantes faisoient leurs stations, d'où vient qu'Ovide dit :

Nec tu Niligenam fieri quid possit ad Isim quasieris.

On sait l'histoire de Pauline, qui fut violée dans ce Temple par Mundus, qui s'étoit couvert de la peau d'un Lion, afin de passer pour le Dieu Anubis.

8. *Ingratâ ingluvie*] Il n'y a rien dont les débauchés tirent moins de profit, que de la dépense quils font pour satisfaire leur ventre. C'est ce que signifie l'Epithéte d'*Ingrata*. Il y a une belle Epigramme de Callimaque qui revient fort bien à cette pensée, dont voici l'interprêtation. *Les essences dont j'ai parfumé mes cheveux, les fleurs dont j'ai couronné ma tête, tout s'en est allé; la bonne chére, & tout ce que j'ai donné à mon ventre ingrat, tout a disparu, il n'en est rien resté pour le lendemain, la seule pâture que j'ai donnée à mon esprit, c'est ce que je conserve encore.*

REMARQUES
SUR LA SATYRE III. pag. 34.

10 *CURREBAT fugiens hostem*] Lucréce s'est servi d'une autre comparaison, qui n'est pas moins bonne, en parlant de ces démarches précipitées :

Auxilium tectis quasi ferre ardentibus instans.

11 *Junonis sacra ferret*] Dans les Processions que l'on faisoit en l'honneur des Dieux les jours de leur fête, on promenoit des corbeilles où étoient les choses sacrées. Ceux qui portoient ces corbeilles marchoient d'un pas fort grave & fort lent. Ce qui ce pratiquoit avec encore plus de soin aux fêtes de Junon, dont la démarche étoit si grave & si majestueuse, qu'elle donna lieu à ce proverbe, *marcher comme Junon.*

17 *Noctes vigilabat ad ipsum manè*] Sénéque a écrit contre ce déreglement une longue lettre, qui est la 123. où il dit : *sunt quidem in eâdem urbe Antipodes, qui ut Marcus Cato ait, nec orientem unquam solem viderant, nec occidentem.* Et à la fin il compare plaisamment ces gens-là à des morts, qui sont environnés de cierges jusqu'à ce qu'on les mette dans le tombeau.

31 *Et malè laxus in pede*] Théophraste met aussi entre les marques de rusticité *de porter des souliers plus grands que le pié.* Ovide dit, en parlant du même défaut :

Nec vagus in laxâ pes tibi pelle natet.

33 *At ingenium ingens*] Cet éloge pourroit convenir à Virgile, qui fut appellé par Ciceron *Magna spes altera Roma*, sur la simple lecture d'une de ses Eglogues, & dont Properce dit en parlant de l'Eneïde.

Nescio quid majus nascitur Iliade.

36 *Aut etiam consuetudo mala*] Publius a dit avec beaucoup de raison :

Gravissimum est imperium consuetudinis.

En effet les vices d'habitude sont presque incorrigibles ; & comme dit Sénéque dans la Lettre XXXIX. *desinit esse remedio locus, ubi quæ fuerant vitia, mores sunt.*

39 *Amica turpia decipiunt*] Sur cet aveuglement des Amans pour leurs Maitresses il y a un fort beau passage de Lucréce, à la fin du IV. Liv.

Nam hoc faciunt homines plerumque, cupidine cæci,
Et tribuunt ea quæ non sunt his commoda verè.
Multi modis igitur pravas turpesque videmus
Esse in deliciis, summoque in honore vigere.

128. *Sutor tamen est sapiens*] Il y a un passage semblable à celui-ci dans les Silles de Timon, qui se mocquant aussi des Stoïciens, dit qu'ils sont seuls bons cuisiniers, quoiqu'ils n'ayent jamais fait apprentissage : *Il sait même faire cuire les lentilles de Zénon, quoiqu'il n'ait jamais appris.*

133 *Vellunt tibi barbam*] On faisoit la même chose aux Philosophes Cyniques, au rapport de Perse dans la I. Satyre :

---- Multùm gaudere paratus
Si Cynico barbam petulans nonaria vellat.

137 *Dum tu quadrante lavatum.*] A Rome les bains publics étoient ordinairement fort mal propres ; car ils n'étoient faits que pour le peuple. Les riches & les gens de qualité avoient des bains domestiques. Les Stoïciens avec toute leur Royauté alloient donc à ces bains publics, en payant le *quadrans*, qui étoit une petite piéce de cuivre, qui faisoit la quatriéme partie de l'As, c'est-à-dire, qui valloit un denier, ou un liard de notre monnoye. Les enfans jusqu'à un certain âge ne payoient rien, d'où vient que Juvenal dit :

Nec pueri credunt, nisi qui nondùm ære lavantur.

Il y avoit certains bains publics que les Empereurs donnoient, pour lesquels on ne payoit rien. Publius Victor en marque douze; mais il n'y avoit que des personnes d'une certaine façon qui y étoient reçues.

REMARQUES

SUR LA SATYRE IV. pag. 60.

11 *ERAT quod tollere velles*] *Tollere* ne signifie pas là rejetter, au-contraire il signifie *prendre*, comme Horace a dit sur le même sujet dans la Satyre X.

At dixi fluere hunc lutulentum, sapè ferentem
Plura quidem tollenda relinquendis.

Cette signification du mot *tollere* est prise de l'ancienne coutume de mettre à terre les enfans naissans. Si le pere vouloit les faire nourrir, il les relevoit, si-non il les laissoit: & c'étoit une marque qu'il vouloit qu'on allât les exposer. Terence dans l'Andrienne Acte I. Scene III. faisant allusion à cette coutume, dit:

Quidquid peperisset, decreverunt tollere.

24 *Quòd sunt quos genus hoc*] *Genus hoc*, ce genre d'écrire, c'est-à-dire la Satyre: Juvenal a dit aussi:

--- *Rubet auditor, cui frigida mens est*
Criminibus, tacitâ sudant præcordia culpâ.

34 *Fænum habet in cornu*] Un certain Sicinnius qui n'avoit d'autre métier à Rome que de tourmenter ceux qui se méloient du Gouvernement, ne s'attaquoit jamais à Crassus. Quelqu'un lui ayant demandé d'où venoit que Crassus étoit le seul qu'il laissât en repos: il répondit, *c'est qu'il a du foin à la corne.* Cette réponse passa ensuite en proverbe, & on s'en servit pour

dire qu'un homme n'étoit pas endurant, & qu'il étoit dangereux.

42 *Sermoni propiora.*] Qui ressemblent aux discours ordinaires, & qui n'ont rien de plus relevé. Ciceron a dit de même, en parlant des vers des Poëtes Comiques : *At comicorum senarii propter similitudinem sermonis sic sæpè sunt abjecti, ut nonnunquàm vix in his numerus & versus intelligi possit.*

45 *Idcircò quidam Comædia necne Poema*] Ciceron dans son Orateur dit aussi : *itaque video visum esse nonnullis Platonis & Demosthenis locutionem, etsi absit à versu, tamen quod incitatius feratur, & clarissimis verborum luminibus utatur, potiùs poema putandum, quàm Comicorum Poetarum, apud quos nihil est aliud quotidiani dissimile sermonis, nisi quod versiculi sunt.*

61 *Belli ferratos postes.*) Virgile a imité ce vers dans le VII. Liv. de l'Eneïde :

Impulit ipsa manu portas, & cardine verso
Belli ferratos rupit Saturnia postes.

85 *Hic niger est.*) Le noir étoit chez les Romains d'un malheureux augure, & le blanc étoit heureux. Catulle écrit à César :

Nil nimiùm studeo, Cæsar, tibi velle placere,
Nec scire utrùm sis albus an ater homo.

106 *Exemplis vitiorum*) Ces exemples font plus d'impression sur l'esprit, que les plus beaux discours de morale. C'est ainsi que Demea instruit son fils, dans les Adelphes de Terence, Acte III. Scene III.

Nihil prætermitto, consuefacio. Denique
Inspicere, tanquam in speculum, in vitas omnium
Jubeo, atque ex aliis sumere exemplum sibi :
Hoc facito, &c. hoc fugito, &c.

133. *Consilium proprium cum lectulus.*) Horace suit ici les préceptes des Pythagoriciens, qui vouloient qu'on ne s'endormît jamais, sans avoir pensé auparavant trois fois à tout ce qu'on avoit fait le jour. M

Dacier cite à ce sujet cinq vers Grecs de Pythagore, dont l'Auteur du Poëme de *viro bono*, que quelques-uns attribuent à Virgile, a rendu le précis dans ces deux vers Latins :

Nec priùs in dulcem declinent lumina somnum,
Omnia quàm longi reputaveris acta diei.

REMARQUES

SUR LA SATYRE VI. pag. 98.

15 QUI *stultus honores*] Le peuple disposoit à Rome de tout par ses suffrages. C'est pourquoi Lucilius dit dans la Satyre X. *Honorum est judicium Crassis.*

32 *Puellis injiciat curam*] Il y a un bel exemple de cette curiosité, dans la lettre qu'Helene écrit à Paris :

- - - - Et nobis omnia de te
Quærere, si nescis, maxima cura fuit.

59 *Non ego circum me saturiano vectari.*] Il faut joindre *circum* avec *vectari* ; & *circum vectari* est le propre mot de ces promenades de plaisir. Dans le Rudens de Plaute, Gripus s'en sert admirablement, lorsque faisant ce que nous appellons des Châteaux en Espagne, il dit Acte IV. Scene II.

Post animi causâ mihi navem faciam,
Atque imitabor Stratonicum,
Oppida circumvectabor.

106 *Mantica cui lumbos.*] Ceci est imité de Lucilius, qui avoit dit :

Mantica cantharii costas gravitate premebat.

Caton le Censeur alloit bien aussi de son tems sur un cheval avec sa valise derriere lui. Sur quoi Sénéque

dans sa Lettre 88. fait une belle reflexion. *O quantùm erat sæculi decus, imperatorem triumphalem, Censorium, & , quod super omnia hæc est Catonem, uno caballo esse contentum, & ne toto quidem; partem enim sarcinæ ab utroque latere dependentis occupabant.*

108 *Cum Tiburte via.*] *Via Tiburs*, ou *Tiburtina*, étoit un des plus grands chemins de Rome, & des plus fréquentés. Il commençoit à la porte Esquiline, & menoit à Tibur.

19 *Lasanum portantes.*] M. Dacier veut que *lasanum* signifie ici une marmite. Tillius, dit-il, étoit d'une avarice si fordide, que quand il alloit en voyage, il faisoit porter par ses valets toute sa provision jusqu'à sa batterie de cuisine, pour n'être pas obligé de prendre quelque chose dans les auberges. Cela n'empêche pas qu'il ne pût aussi faire porter jusqu'au pot de chambre, comme le commun des Interprêtes l'a toujours entendu.

116 *Lapis albus.*] Une petite table de marbre blanc qui n'avoit qu'un pied, qui étoit quarrée & longue, dont ils faisoient le buffet. Cette table étoit appellée proprement *Cartibulum.* Varron dans le IV. Liv. de la Langue Latine: *Altera vinaria mensa erat lapidea, quadrata oblonga, una columella : vocabatur cartibulum.*

REMARQUES

SUR LA SATYRE VII. pag. 120.

8 *UT equis præcurreret albis.*) C'étoit un proverbe fondé sur ce que les chevaux blancs passoient pour les plus legers à la course. C'est pourquoi Plaute avoit dit *quadrigis albis* dans l'Asinaria Acte II.

Nam si huic occasioni tempus se subduxerit
Nunquàm Edepol quadrigis albis indipiscet posteà.

19 *Compositus meliùs.*) *Componi* se dit proprement des Gladiateurs que l'on fait combattre ensemble. Lucilius :

Cum Placideiano hic componitur.

27 *Fertur quo rara securis.*) Où l'on ne porte jamais la coignée. Il veut dire que les Bucherons n'osent approcher de ce torrent, pour aller couper du bois sur ses bords, de peur d'y tomber eux-mêmes, ou d'y laisser tomber leur coignée qu'ils ne pourroient jamais retirer. Et il fait allusion à la Fable d'Esope, du Bucheron & de Mercure.

30 *Durus vindemiator.*) En ce tems-là les Vendangeurs avoient la liberté de dire toutes sortes d'injures aux passans de quelque condition qu'ils fussent, & cette coutume dure encore dans le Royaume de Naples.

31 *Magnâ compellans voce cucullum.*] Coucou espéce d'Epervier, à peu près de la grosseur de l'Emerillon. Comme cet oiseau ne paroît qu'au Printems, les Anciens ont fait de son nom une injure, pour ceux qui attendoient ce tems-là pour travailler aux vignes : ils les appelloient *Coucous*, pour signifier qu'ils étoient paresseux. C'est le sentiment de Pline dans le chap. 26. du liv. 18. On a attaché aussi une autre idée au nom de cet oiseau, sur ce que son naturel timide & paresseux le porte à aller toujours faire ses œufs dans le nid d'un autre oiseau, qui les couve. Pline dans le Chap. IX. du Liv. X. *semperque parit in alienis nidis.* C'est pourquoi on dit *Coucou*, pour stupide, lâche, sot, qui laisse faire par d'autres ce qu'il devroit faire lui-même.

35 *Operum hoc mihi crede tuorum.*) Ciceron écrit de même à Brutus dans la Lettre V. du Liv. XI. *Quamobrem te obsecro iis precibus quibus senatus populusque Romanus, ut in perpetuum Rempublicam dominatu Regio liberes. Ut principiis consentiant exitus. Tuum est hoc munus, tua partes*, &c.

REMARQUES

REMARQUES

SUR LA SATYRE VIII. pag. 126.

3 MALUIT *esse Deum*] Comme dans ces vers :
Sed lignum rude villicus dolavit,
Et dixit mihi : tu Priapus esto.

C'est ce qu'Arnobe releve fort bien dans le sixiéme Livre, en parlant de Phidias, qui avoit fait un Jupiter. *Et quod inter omnia primum est, sui esse beneficium muneris, quod natus per se esset, atque in rebus adoraretur humanis.*

Furum aviumque maxima formido] Le Prophéte Baruch compare fort justement les Idoles à ces épouvantails, *nam sicut in cucumerario formido nihil custodit, ità sunt Dii illorum lignei, &c.* Les Anciens mettoient de ces statues du Dieu Priape non-seulement dans les jardins, dans les vignes, & dans les lieux où les voleurs pouvoient trouver quelque chose à prendre ; mais même à l'entrée des bois, comme il paroît par cette Epigramme de Martial :
Non horti neque palmitis beati,
Sed rari nemoris, Priape custos, &c.

4 *Nam fures dextra coercet*] Le bâton qu'on donnoit à Priape dans la main droite, pour chasser les voleurs, étoit une faux de bois, comme il paroît par ces deux vers :
Credere quis posset, falcem quoque turpe fateri,
De digitis fures surripuisse meis ?
Et par ceux-ci :
Quòd sim ligneus, ut vides, Priapus,
Et falx lignea.

6 *In Vertice arumdo*] Tibulle a voulu parler de cette baguette, lorsqu'il a dit :

Placet, Priape, qui sub arboris comâ
Soles revinctus sacrum Pampino caput
Ruber sedere cum rubenti fascino.

12 *Mille pedes in fronte*] Horace rappotte ici le titre du cimetiére des pauvres, comme il étoit écrit sur la pierre que l'on mettoit ordinairement dans le lieu même; & M. Dacier rapporte à ce sujet une Inscription qui sert à faire entendre la signification d'*infronte*, & *in agro*. La voici: ITA NE UNQUAM DE NOMINE FAMILIAE NOSTRAE EXEAT HOC MONUMENTUM. HOC MONUMENTUM HEREDES NON SEQUITUR IN FRONTE LAT. PED. XX. ET DIG. II. IN AGR. LONG. PED. XX. Voilà manifestement *infronte* pour *la largeur*; & *in agro*, pour *la longueur*, avec la formule *hoc monumentum heredes non sequitur*.

23 *Cuccinctam vadere pallâ*] Canidie marcha la robe troussée, les pieds nuds, & les cheveux épars, comme Ovide dit de Medée:

Egreditur tectis vestes induta recinctas
Nuda pedem, nudos humeros infusa capillis.

La seule différence qu'il y a c'est que Medée a la robe détroussée.

26 *Scalpere terram unguibus*] Ceci est imité de l'onziéme Livre de l'Odissée, où Ulisse fait un sacrifice, pour évoquer l'ame de Tiresias: *Et moi, dit-il, avec mon épée je fis une fosse d'une coudée en quarré*, &c. *J'egorgeai des brebis sur cette fosse qui fut bientôt remplie de sang. Et les ames des morts s'assembloient tout autour.*

27 *Pullam agnam*] On immoloit toujours des victimes noires aux Dieux Infernaux. Medée dans Ovide:

Cultrosque in guttura velleris atri
Conjicit.

51 *Major lanea*] Cette figure de laine représentoit la personne que ces sorcieres vouloient faire

ſurvivre à celle qui étoit repréſentée par la figure de cire.

34 *Serpentes atque videres infernas errare canes*] Les ſerpens marquoient la venue de Tiſiphone ; & les chiens la venue d'Hecate.

37 *Merdis caput inquiner*] Les oiſeaux qui alloient ſe percher ſur la tête de Priape y faiſoient leur ordure. C'eſt pourquoi Tibulle dit à Priape :

Abegimuſque voce ſæpe, cùm tibi
Senexve corvus, impigerve graculus
ſacrum feriret ore corneo caput.

REMARQUES

SUR LA SATYRE IX. pag. 134.

4 QUID *agis, dulciſſime rerum*] Les Latins diſoient *dulciſſime rerum, pulcherrime rerum.* Ovide dans l'Epître de Phedre :

O utinam nocitura tibi, pulcerrime rerum,
In medio nixu viſcera rupta forent.

6 *Numquid vis*] C'étoit ce que l'on diſoit ordinairement à ceux que l'on vouloit quitter, ou dont on vouloit ſe défaire. Dans la III. Scene de l'Act. II. de l'Eunuque de Terence, Cherea en parlant d'Archimenides, qu'il avoit malheureuſement rencontré :

Dum hæc dicit, abiit hora. Rogo numquid velit.
Rectè, inquit ; abeo.

9 *Iremodò ocius*] Ariſtote étant un jour tombé entre les mains d'un fâcheux comme celui-ci, qui en parlant de quelque choſe, lui demandoit, ſi cela ne lui paroiſſoit pas étonnant : *non*, dit-il, *mais ce que je trouve d'étonnant, c'eſt qu'un homme qui a deux jambes, vous attende.*

18. *Propè Cæsaris hortos*] Près des jardins que Jule César avoit donnés au peuple. Suétone chap. 83. *Populo hortos circà Tiberim publicè, & viritim trecenos sestertios legavit.* Ces jardins étoient à un des bouts de la ville, dans le XIV. Quartier, au-delà du Tibre, près de la porte Navale, où *portuense*, aujourd'hui *porta ripa*.

33 *Loquaces, si sapiat, vitet*] Théophraste a dit dans le même caractére : *Il faut fuir les grands parleurs en courant de toute sa force, si l'on veut n'avoir pas la fiévre; car il est impossible de résister à des gens qui ne mettent aucune différence entre l'occupation & le loisir.*

69 *Tricesima Sabbata*] Les Juifs commençoient leur année par le mois de *Tisri*, qui est le mois de Septembre, & leur fête de Pâque étoit le XV. du mois de Nisan, qui répond souvent à notre mois d'Avril. Depuis le I. de Septembre jusqu'à la mi-Avril il y a justement trente semaines. C'est pourquoi Horace appelle cette fête *Tricesima Sabbata*, le trentiéme Sabbat, parce que c'est la trentiéme semaine. C'est ainsi que l'explique M. Dacier. Scaliger Liv. III. *De Emendat. Temporum* l'explique autrement, croyant que c'est le trentiéme jour du mois, jour de fête chez les Juifs, auquel ils donnoient le nom de *tricesima Sabbata*.

76 *Licet Antestari.*] *Antestari* est mis ici pour *Ante testari*, prendre à témoin ceux qui se trouvent là présens, avant que de mettre la main sur sa partie, pour la mener devant le Préteur. Car si quelqu'un faisoit violence à un autre avant que d'avoir les témoins, sa partie avoit contre lui *Actionem injuriarum*; & il crioit comme Cappadon dans le Curculion de Plaute :

Hoccine pacto indemnatum atque intestatum me arripi.

Il n'y avoit que les voleurs & les marchands d'esclaves, & autres gens de cette sorte avec lesquels on ne gardoit point ces formalités. Pour les Dames

quand on les appelloit en justice il étoit défendu de les toucher.

REMARQUES
SUR LA SATYRE X. pag. 144.

2 QUIS tàm Lucili Fautor ineptè est] Il est surprenant qu'après une telle décision, Quintilien n'ait pas laissé d'être d'un sentiment contraire à celui d'Horace. Parmi les partisans de Lucilius il y en avoit de si outrés, qu'ils portoient dans les rues des fouets cachés sous leurs robes, pour frapper ceux qui qui oseroient dire du mal des vers de Lucilius, comme il paroît par les vers suivants, qui ont été mis par quelques-uns à la tête de cette Satyre, comme s'ils étoient d'Horace :

Lucili, quàm sis mendosus, teste Catone
Defensore tuo pervincam, qui malè factos
Emendare parat versus. Hoc Lenius ille
Est quo vir melior. Longè subtilior ille
Qui multùm puer & loris & funibus udis
Exornatus, ut esset opem qui ferre Poëtis
Antiquis posset contrà fastidia nostra,
Grammaticorum Equitum doctissimus, &c.

33 *Cùm somnia vera*] Ceux qui se mêloient d'expliquer les songes conjecturoient qu'ils étoient vrais, s'ils étoient faits vers le matin; parce que l'ame est alors dégagée des vapeurs du vin & des viandes. Héro écrit à Léandre dans Ovide :

Jamque sub Aurorâ jam dormitante Lucernâ
Tempore quo cerni somnia vera solent.

Théophile dans son Idille appellée *Europe*, que quelques-uns attribuent à Moschus, marque aussi

ce moment de la nuit, où les songes passent pour vrais, lorsqu'il dit : *Vénus envoya autrefois à Europe un songe agréable, dans le tems que la troisiéme veille de la nuit étoit pesque écoulée, & que l'aurore approchoit.*

67 *Quàm que Poëtarum seniorum turba*] Ces autres Poëtes outre Ennius, sont Live Andronic, Névius, Caton le Censeur, Afranius, & Lutatius Catulus.

74 *An heu demens vilibus in ludis*] Les Maîtres d'École ne dictoient à leurs Disciples que les vers des Anciens Poëtes. Quintus Cæcilius d'Epire, Affranchi d'Atticus, & Précepteur de sa fille, fut le premier qui lut publiquement à ses Ecoliers les Poëtes de son tems ; & qui pour cela fut appellé par Domitius Marsus la nourrice des nouveaux Poëtes :

Epirota tenellorum nutricula vatum.

REMARQUES

SUR LA I. SATYRE DU II. LIV. p. 160.

8 TRANSNANTO *Tiberim*] Personne n'aimoit tant à n'ager que Trebatius, qui est appellé par Cicéron dans la Lettre X. du Liv. VI, *Studiosissimus homo natandi.* C'est pour cela qu'Horace met malicieusement cette réponse dans la bouche de Trebatius. Ce bon Jurisconsulte aimoit peut-être aussi à boire autant qu'à nager. Cicéron lui écrit : *Illuseras heri inter Scyphos*, &c. ce qui a pû donner lieu à la seconde réponse de Trebatius à Horace :

Irriguumque mero sub noctem corpus habento.

17 *Scipiadem, ut sapiens Lucilius*] Lucilius, ou

tre ses Satyres, avoit fait un Ouvrage particulier de la vie du jeune Scipion l'Afriquain, fils de Paulus Æmilius, où il parloit de sa justice & de sa valeur. Il ne faut pas confondre celui-ci avec le grand Scipion, qui étoit mort plus de 35 ans avant la naissance de Lucilius.

25 *Numerusque lucernis*] Un homme qui a bien bu voit tout double, aussi bien que Penthée :

Et solem geminum & duplices se ostendere Thebas.

40 *Jupiter, ut pereat positum rubigine telum*] C'est l'imitation d'un vers de Callimaque, dont la traduction se trouve dans Catulle :

Jupiter ut Chalybum omne genus pereat.

45 *Qui me commorit*] Horace imite ici un endroit des Satyres d'Ennius, qui disoit aussi, qu'il n'attaquoit jamais le premier ; mais que si quelque chien venoit le mordre, il sçavoit se défendre :

Meum non est, at si me canis momorderit.

52 *Cornu taurus petit*] Il semble qu'Horace ait eu en vûe ici la seconde Ode d'Anacréon, ou il est dit, selon la traduction du Président Bouhier :

A son gré Dame Nature
Armant tous les animaux,
Donna la corne aux taureaux ;
Aux coursiers, la sole dure, &c.

61 *Frigore te feriat*] *Frigus* est mis là pour *la disgrace*, la *haine*, comme dans l'Epître 122. de Seneque : *Recitabat Montanus Julius Carmen, tolerabilis Poëta & amicitiâ Tiberii notus & frigore.* Perse dans la I. Sat. imitant cet endroit d'Orace a dit :

Vide sis ne majorum tibi forte
Limina frigescant.

8 *Si mala condiderit*] La Loi des XII. Tables avoit porté la loi de mort contre ceux qui écrivoient contre la réputation de quelqu'un. Auguste renouvella cette Loi, en ordonnant qu'on informât contre ceux qui l'auroient violée. Suétone chap. 55. *Id modò censuit cognoscendum posthac de iis qui libellos*

aut Carmina ad infamiam cujus piam suo vel alieno nomine edant.

REMARQUES

SUR LA SATYRE II. pag. 178.

23 *POSITO pavone*] Q. Hortensius fut le premier qui donna aux Romains le goût des paons, qui furent si à la mode, que les gens de qualité en avoient toujours à leur table, & qu'on n'osoit donner à manger à personne sans en servir. C'est pourquoi Cicéron écrit à Pætus qu'il a osé donner à souper à Hirtius sans paon: *Sed vide audaciam, etiam Hirtio cœnam dedi sine pavone.* C'est dans la Lettre XX. du Liv. IX.

31 *Unde datum sentis*] Il y en avoit qui prétendoient avoir le palais assez fin, pour discerner si un poisson appellé *bar*, ou *loup marin*, avoit été pris dans la haute Mer, ou dans le Tibre, entre deux ponts, ou près de l'embouchure du fleuve, & qui n'estimoient que celui qui avoit été longtems battu entre deux ponts. Pline dans le chap. 54. *Quando eadem aquatilium genera alibi, atque alibi meliora: sicut lupi pisces in Tiberi amne inter duos pontes.* On rapporte de M. Philippus, que soupant un soir à Cassinum, & ayant mis dans sa bouche un petit morceau d'un loup marin, que son hôte lui avoit servi, il connut d'abord que ce n'étoit pas un poisson du Tibre, mais de la riviére voisine, & le rejetta aussi-tôt, en disant: *Je veux mourir, si je ne croiois que c'étoit là un poisson.* Columelle qui conte cette histoire après Varron, ajoute: *Ce parjure de Philippe raffina le goût à une infinité de gens, &c.*

leur apprit à méprifer le loup marin, que le Tibre n'avoit pas attendri entre deux courans. Lucilius dans la IV. Satyre dit auffi :

Illum fumina ducebant atque altilium lanx :
Hunc pontes Tiberinu, duo inter Captu' Catillo.

46 *Erat Acipenfere menfa*] L'éturgeon que les Italiens appellent *porcellato*, étoit fi eftimé à Rome, qu'on le fervoit avec une pompe furprenante ; car non-feulement il étoit couronné, mais ceux qui le portoient avoient auffi des couronnes fur la tête, & marchoient au fon des flûtes.

49 *Tutoque ciconia nido*] Avant le regne d'Augufte, on ne fçavoit point ce que c'étoit que de manger des cicognes. Mais de fon tems un certain Afinius Sempronius les ayant mis en vogue, on les préféra aux grues. Du tems de Pline on étoit fort revenu de ce goût-là. On ne touchoit point aux cicognes, & on eftimoit fort les grues.

REMARQUES

SUR LA SATYRE III. pag. 198.

2 *UT toto non quater anno membranam pofcas*] Quand les Anciens compofoient, ils écrivoient dans des tablettes enduites de cire. Ce qui leur donnoit la liberté d'effacer tant qu'ils vouloient. Car ils n'avoient qu'à tourner leur aiguille qui étoit plate par un bout, & qu'à applanir la cire. Mais quand ils avoient mis la derniere main à leur Ouvrage, ils le mettoient au net fur du papier, qu'ils appelloient *charta*, & qui étoit fait de la petite écorce de la plante appellée *papyrus*, qui croiffoit en Egypte, ou fur des peaux d'animaux préparées com-

me nôtre parchemin, & qu'on appelloit proprement *membranas*. Ce parchemin étoit plus cher que le papier. Ceux qui ont cru qu'il étoit inconnu avant Eumenes se sont trompés. Il commença seulement à être plus commun sous ce Prince, mais on s'en servoit longtems avant lui, comme on le voit manifestement dans Herodote & dans Joséphe. Horace donc qui ne faisoit que retoucher ses Ouvrages, n'avoit pas souvent besoin de papier ni de parchemin.

7 *Culpantur frustrà calam*] Comme est ce paresseux qui dit dans la Sat. III. de Perse:

Tunc queritur, Crassus calamo quòd pendeat humor;
Nigra quod infusâ vanescat sepia lymphâ :
Dilutas queritur, geminet quòd fistula guttas, &c.
An tali studeam calamo?

16 *Deæque verum obconsilium donent tonsore*] Ce souhait d'Horace est fort plaisant. Il est fait à dessein de tourner en ridicule le cas que les Stoïciens faisoient de leur longue barbe.

24 *Hortos egregiasque domos*] Damasippe avoit acheté beaucoup de terres sur le bord du Tibre, & il en avoit fait plusieurs jardins, qu'il avoit mis à différens prix. Ciceron dans la Lettre 33. du Liv. 12. à Atticus: *Ego ut heri ad te scripsi, si & filius is fuerit, quem tu putas, nec Drusus facilem se præbuerit, Damasippum velim aggrediare. Is opinor ità partes fecit in ripâ nescio quotenorum jugerum, ut certa pretia constituerit.*

24 *In cor trajecto lateris miseri*] M. Dacier prétend que *cor* est mis ici pour signifier l'estomac, aussi bien que dans ces deux vers de Lucréce, où faisant la description des parties du corps où passe la peste, il dit:

Inde ubi per fauces pectus compleret, & ipsum
Morbida vis in cor mæstum confluxerat ægris.

Mais je ne vois pas qu'une maladie qui attaque la masse du sang, ne puisse pas porter jusqu'au cœur sa corruption.

213 *Quàm tumidum eſt cor ?*] Homère a dit de même : *Ira tumidum eſt cor*, ce que Cicéron a rendu dans ce vers :

Corque meum penitùs turgeſcit triſtibus iris.

233 *In nive lucanâ dormis*] Les Anciens faiſoient des chaſſes de pluſieurs jours, & couchoient en vaſte campagne. Il y a ſur cela un beau paſſage de Syneſius, dans ſon Traité des ſonges.

248 *Ludere par impar*] C'étoit un jeu d'enfant ; mais les hommes ne laiſſoient pas d'y jouer quelquefois. Auguſte écrit à ſa fille Julie : *Miſi tibi denarios ducentos quinquaginta quos ſingulis Convivis dederam, ſi vellent inter ſe inter Cœnam, vel talis, vel par impar ludere.*

260 *Agit ubi ſenior, eat, an non*] Dans l'Eunuque de Terence d'où cela eſt imité, Phædria dit :

Quid igitur faciam ! Non eam ? ne nunc quidem
Cùm accerſor ultrò ? An potiùs ità me comparem
Non perpeti meretricum contumelias ?
Excluſit, revocat. Redeam ? Non ſi me obſecret.

261 *Quo rediturus erat non accerſitus*] Cela eſt pris de ce que Parmenon répond à Phædria :

Cum nemo expetet
Infectâ pace ultrò ad eam venies.

Et hæret inviſis foribus] Cela eſt pris de l'action du Théâtre, où l'on voioit Phædria, qui en faiſant toutes ces belles réſolutions avoit toutes les peines imaginables à s'éloigner d'une maiſon où il diſoit, qu'il ne vouloit jamais rentrer. Publius Syrus a fort bien dit ſur ce ſujet :

In amore ſemper mendax iracundia eſt.

Et c'eſt ce qui fonde ce beau mot de Seneque : *Non oderunt, ſed Litigant :*

265 *O here, quæres*] Dans Terence, Parménon dit de même à ſon Maître :

Here, quæ res in ſe neque Conſilium neque modum.
Habet ullum, eam conſilio regere non potes :

In amore hæc omnia insunt vitia, injuriæque,
Suspiciones, inimitiæ, induciæ,
Bellum, pax rursùs. Incerta hæc si postules
Ratione certa facere, nihilo plus agas,
Quàm si des operam ut cum ratione insanias.

REMARQUES

SUR LA SATYRE IV. pag. 240.

45 PISCIBUS *atque avibus quæ natura*] C'étoit faire plus que le Sénateur dont parle Juvenal, qui en goûtant à des huitres, disoit d'abord où elles avoient été prises; & qui en voyant seulement un hérisson de mer, marquoit l'endroit où on l'avoit pêché :

Et semel aspecti littus dicebat echini.

57 *Massica si cœlo supponas vina*] Pline dit qu'il est bon de faire cela à tous les vins de la Campanie; & de les laisser même nuit & jour aux vents, à la pluie : *Campaniæ nobilissima exposita sub dio in cadis, verberari sole, lunâ, imbre, ventis aptissimum videtur.*

Integrum perdunt lino vitiata saporem] C'est ici une imitation de Lucile, qui en parlant d'un bon vin dans la Sat. IV. le loue de ce qu'il est tiré d'un tonneau plain, où l'on a plongé le siphon, & que l'on n'a point affoibli en le faisant passer par la chausse :

Sit quibus vinum
Desusum è pleno, hir, siphon cui neque demsit
Vim, nec sacculus abstulerit.

83 *Lutulentâ rudere palmâ*] On avoit des balais

de palme, dont parle aussi Martial, losqu'il dit :
In pretio scopas testatur palma fuisse.

REMARQUES

SUR LA SATYRE V. pag. 254.

5 O NULLI *quicquam mentite*] Homère dit de Tiresias, qu'il étoit le seul homme qui n'avoit jamais menti. En conséquence il ajoute que dans les enfers il étoit le seul sage, & que tous les autres étoient errants comme des ombres : *Solum sapere, cæteros umbrarum vagari modo.*

10 *Turdus*] Il paroît par un passage d'Ovide, que le gibier & les fruits, étoient des présens que l'on faisoit d'ordinaire aux vieillards ; & il dit qu'il est honteux d'acheter avec cela l'espérance de la mort de ceux qui sont sans enfans :
Turpiter his emitur spes mortis, & orba senectus.

31 *Domi signatus erit fœcunda ut conjux*] C'est ce qui a fait dire à Juvenal dans la Sat. V, qu'une femme stérile faisoit rechercher l'amitié de son mari :
Jucundum & carum sterilis facit uxor amicum.

REMARQUES

SUR LA SATYRE VI. pag. 270.

10 O SI *urnam argenti*] C'est le souhait ordinaire des avares, de trouver un trésor. Petrone : *alius donum promittit, si propinquam divi-*

tem extulerit ; alius , si thesaurum effoderit.

79 *Olim rusticus urbanum murem*] Cette fable n'est point aujourd'hui dans Esope. Il est pourtant certain qu'elle est de lui ; car elle étoit dans le Recueil que Gabrias avoit fait de ces fables mises en vers Grecs ; & celle-ci commençoit de cette sorte, selon l'interprétation de M. Dacier : *Deux rats firent un jour amitié ensemble. Ils menoient tous deux une vie fort différente. Car l'un vivoit toujours dans les déserts, & l'autre n'aimoit que la ville, & étoit élevé dans des maisons opulentes.*

115 *Tùm rusticus*] Cette morale est merveilleuse ; & ce n'est pas sans raison, que l'Empereur Marc Antoine, Liv. IX. de ses Réfléxions Morales, recommande, de méditer cette fable avec grand soin : *Pense souvent, dit il, à la fable du rat de ville, & du rat des champs : à la frayeur de ce dernier & à sa fuite*, &c.

REMARQUES

SUR LA SATYRE VII. pag. 288.

4 LIBERTATE *Decembri*] Les fêtes de Saturne commençoient le dix-sept de Décembre, & duroient trois jours. On les célébroit particuliérement pour conserver dans la mémoire des hommes le souvenir du siécle d'or, où tout le monde étoit égal. C'est pourquoi pendant ces fêtes les esclaves prenoient les habits de leurs maîtres.

30 *Laudas securum olus*] I. dit *securum*, parce que la sûreté est d'ordinaire compagne de ces petits repas, comme dit Publius Syrus :

Angustâ capitur tutior in mensâ cibus.

REMARQUES

SUR LA SATYRE VIII. pag. 304.

46. *GARO de fuccis pifcis Iberi.*] *Garum* étoit proprement le fuc, la faumure de certains poiffons appellés *gari*, qu'on laiffoit fondre dans le fel. Au lieu de ces poiffons on employa à cet ufage des maquereaux, *fcombros*, dont on faifoit une péche confidérable dans le golfe de Cartagene, près d'une petite ifle qui eft à l'entrée du port appellée de-la Scombrera. C'eft pourquoi Horace dit ici: *Garo de fuccis pifcis Iberi.* Cette faumure étoit fi eftimée qu'on l'achetoit deux piftoles la pinte.

52 *Illutos Curtillus Echinos*] Ce Curtillus étoit un debauché, qui ne fongeoit qu'à rafiner fur la bonne chére.

76 *Et foleas pofcit*] Quand les Romains alloient fe mettre à table, ils quittoient leurs fouliers, & prenoient des pantoufles qu'ils laiffoient au bas des lits pendant qu'ils mangeoient, & quand ils fe levoient de table ils les reprenoient. Nafidienus donc voulant fe lever, pour aller donner quelques ordres, demande fes pantoufles, comme Callidamates dans la Moftellaire de Plaute, Aċt. II. Scen. I.

Cedo foleas mihi, ut arma capiam.

88. *Pinguibus & ficis paftum jecur*] Les Romains faifoient grand cas des foyes d'Oye qu'ils engraiffoient. Voyez Pline dans le chap. XX. du Liv. X. Il paroit par ce paffage d'Horace, que les plus eftimés étoient ceux des oyes qui avoient été engraiffées avec des figues fraîches, & non pas avec des figues féches.

Anferis albi] Les oyes blanches étoient les plus ef-

timées. Varron dans le chap. X. du Liv. III. *Primum jubebat servum in legendo observare ut essent ampli & Albi.*

REMARQUES

SUR L'EPIT. IV. DU LIV. I. p. 44. DU T. IV

7 D*I tibi formam*] Tibulle étoit un des plus beaux hommes de Rome & des mieux faits. Pour ses richesses elles étoient fort considérables, même après les pertes qu'il avoit faites. Il ne faut que voir ce qu'il en dit lui-même dans l'Elegie III. du Liv. III. où il assûre qu'il y en avoit assez pour lui, pour les loups, & pour les voleurs :

Et Domino satis, & nimiùm furique lupoque.

Artemque fruendi.] Les Dieux lui avoient si bien donné le secret de joüir de son bien, que sur la fin de ses jours il avoit presque tout mangé. Mais ce n'est pas ce qu'Horace veut dire. Il veut faire entendre à Tibulle que l'art de joüir de son bien n'est pas de le prodiguer, & de le jetter par les fenêtres, mais d'en faire un usage légitime, & de s'en servir pour ses nécessités.

8 *Quid voveat dulci nutricula*] Il n'y a rien de plus tendre que l'affection des nourrices pour leurs nourriçons. Elles font pour eux tous les vœux dont elles peuvent s'aviser, tels que ceux qui sont exprimés dans ces deux vers de Perse :

Hunc optent generum Rex & Regina : puellæ
Hunc rapiant ; quidquid calcaverit hoc rosa fiat.

10 *Gratia*] Ce mot ne signifie pas la bonne grace, mais le crédit, les amis. Un homme comme Tibulle, jeune, riche, bienfait, de grande naissance, & de beaucoup d'esprit, ne pouvoit pas manquer d'être

fort estimé, & d'avoir beaucoup de crédit dans le siécle d'Auguste, qui étoit si favorable au mérite.

11 *Non deficiente crumenâ*] Sans avoir le déplaisir de voir son dernier écu, comme dit Perse, soupirer inutilement au fond de sa bourse :

Ne quidquàm fundo suspiret nummus in imo.

Horace veut faire sentir à Tibulle, que quoiqu'il n'eût pas ces richesses immenses qu'il avoit autrefois, il lui en restoit assez pour vivre content, il paroît aussi que Tibulle pensoit dans ce goût-là, sur ce qu'il dit dans la I. Elegie :

Me mea paupertas vitæ traducat inerti,
Dum meus assiduo luceat igne focus.

12 *Inter spem curamque timores inter & iram*] Tibulle se peint à peu près de même dans le Panégyrique de Messala, lorsqu'ayant parlé des grandes richesses qu'il n'avoit plus, il ajoûte :

Nunc desiderium super est. Nam cura novatur
Quùm memor ante actos semper dolor admonet annos:
Sed licet asperiora cadant, spolierque relictis, &c.

Voilà donc le chagrin & la douleur d'avoir perdu la plus grande partie de son bien, & la peur de perdre le reste. Ces passions ne peuvent être dans le cœur sans la colére & sans l'espérance.

---

*TARDUCTION

DE LA XII. EPIT. DU LIV. I.

Par M. Frigot.

INTENDANT d'Agrippa, si dans vos vrais besoins,
Vous sçavez bien user des fruits dont à vos soins

* Le Latin de cette Piéce se trouve Tome IV.

Il confie aujourd'hni la récolte en Scicile ;
Au grand Jupiter même il feroit difficile
De vous faire ici-bas un don plus précieux.
Cessez donc, Iccius, d'importuner les Dieux.
Nul n'est pauvre, & n'a droit de prôner ses miséres
Quand il a l'usufruit des choses nécessaires.
Avez-vous le corps sain, l'esprit sans préjugé ?
Etes-vous bien nourri, bien vêtu, bien logé ?
La richesse des Rois, leur puissance suprême,
Ne sçauroient augmenter votre bonheur extrême.
Parmi les magazins de vivres à choisir,
Par un bizarre goût si vous prenez plaisir
A vous en refuser les plus minces parties,
En ne vous nourrissant que d'herbes & d'orties :
La fortune soudain vous couvrît-elle d'or,
De la même façon vous vivriez encor :
Soit que l'or moins puissant qu'on ne se l'imagine,
Ne puisse pas changer l'instinct qui nous domine ;
Soit qu'enfin les plaisirs, qui semblent les plus doux,
Au prix de la vertu ne soient rien, selon vous.
Démocrite fit-il de si grandes merveilles,
Lorsqu'il abandonna tout son fonds aux Corneilles ;
Tandis que son esprit, en pleine liberté,
Couroit, loin de son corps, chercher la vérité ?

---

pag. 110. La traduction, ou imitation, que nous donnons de cette Piéce, qui nous a été envoyée par M. Frigot, n'a point encore été imprimée.

Ami, ne doit-on pas s'étonner davantage
Que parmi les travaux & les foins du ménage,
Vous trouvant, au milieu de la contagion,
Expofé chaque jour à la tentation
De tout facrifier au Dieu de la richeffe,
Vous ayez cependant la plus haute fageffe?
Qu'expert Phyficien, vous cherchiez les raifons
Du mouvement des flots, du retour des faifons?
Pourquoi la lune prend des faces différentes;
Ce qui régle le cours des Planettes errantes;
D'où procédent la foudre, & la pluie, & le vent;
Que veut dire, & d'où vient cet accord difcordant,
Qui régne dans le ciel, fur la terre & fur l'onde,
Et d'élemens divers ne forme qu'un feul monde;
Qui des deux d'Empedocle, ou de Sterfinius,
Raifonne le plus jufte, ou fe trompe le plus?
Or, foit qu'à Pythagore ofant être contraire,
Meurtrier de poiffons vous faffiez bonne chére;
Soit que vous aimiez mieux vivre frugalement,
Meurtrier de poireaux, & d'oignons feulement;
Daignez faire à *Grofphus*, que je vous recommande,
Un favorable accueil; &, de plus, s'il demande
Quelques petits fecours, qui dépendent de vous,
Daignez obligeamment les lui préfenter tous.
Modéré comme il eft, *Grofphus* n'eft point capable
De vous rien demander qui ne foit très-faifable.
Lorfque quelque befoin preffe les gens de bien,
Acquérir des amis ne coûte prefque rien.

Je vous annonce, au reste, afin de vous instruire
De l'état où se trouve aujourd'hui notre Empire,
Qu'à l'Espagne Agrippa vient de faire la loi.
Que Claude à l'Armenie a sçu donner un Roi ; (a)
Qu'en humble suppliant, ainsi qu'il étoit juste,
Phraate a recherché l'alliance d'Auguste ; (b)
Qu'a pleine corne enfin sur nos Italiens
L'Abondance à versé toutes sortes de biens.

(a) Artaxias II. fils aîné d'Artavasde I. avoit été placé sur le Trône d'Armenie par le secours des Parthes. Ses sujets mécontens de son Gouvernement demandérent pour leur Roi Tigrane son frere, qui étoit elevé à Rome. Auguste chargea Tibére de marcher en Armenie avec les troupes qu'il avoit alors dans l'Asie Mineure, de détrôner Artaxias, & de mettre Tigrane en sa place. Aux approches de l'armée Romaine les Seigneurs Armeniens aidés par la famille même du Tiran, à qui il n'étoit pas moins odieux qu'à ses sujets, se saisirent de lui & le mirent à mort. Tibére étant entré en Armenie intrônisa Tigrane, lui ceignit le bandeau Royal, appaisa les troubles du Royaume, & le réduisit sous la puissance du peuple Romain ; *reductâ in potestatem populi Romani, Armeniâ*, dit Velleïus au Liv. II. chap. XCIV. Horace releve ici cette action d'Armenie comme une chose fort glorieuse. En effet on en fit des sacrifices à Rome. Nous avons aussi une Médaille d'Auguste qui fut frappée à cette occasion avec cette Legende, *Armeniâ captâ.*

(b) Il n'y eut point de sorte de soumission à laquelle Phraate ne se réduisit, pour gagner Auguste, dont il redoutoit la puissance, & dont la protection lui pouvoit être d'un grand secours contre la

révolte des Parthes ses sujets. Tacite s'est expliqué sur cela d'une façon qui peut servir d'explication aux paroles d'Horace. C'est au commencement du Liv. II. de ses Annales, où il dit : *Phraates cuncta venerantium officia ad Augustum verterat, haud perinde nostri metu quàm fidei popularium diffisus.* Auguste donna en quelque façon la couronne à Phraate, en le prenant lui & ses enfans sous la protection du peuple Romain. Tout cela se fit par l'entremise de Titius Gouverneur de Sirie, dans l'entrevûe qu'il eut avec Phraate.

SUPPLEMENT AUX NOTES

SUR L'ART POETIQUE.

6 PISONES] C'est Luce Pison & ses deux fils. Le pere fut Consul en 739. triompha des révoltés de Thrace en 743. gouverna Rome après Statilius Taurus pendant 20 années ; & mourut Souverain Pontife en 786. étant âgé de 80 ans. Les Historiens s'accordent à en faire un éloge fort avantageux. Voici ce qu'en dit Velleius : *De quo viro hoc omnibus sentiendum ac prædicandum est, esse mores vigore ac lenitate mitissimos ; & vix quemquam reperiri posse, qui aut otium validiùs diligat, aut faciliùs sufficiat negotio, & magis quæ agenda sunt curet sine ullâ ostentatione agendi.* Il étoit fils de Luce Pison, dont Cicéron nous a laissé un portrait bien différent de celui-ci.

96 *Telephus & Peleus, cùm pauper & exul uterque*] Le Pelée & le Telephus sont deux Tragédies Gréques, dont le sujet nous est aujourd'hui très-inconnu. Il paroît seulement que ces deux Princes ayant été chassés de leurs Etats, avoient été chercher du se-

cours en Gréce, & qu'ils y avoient été en habits de mendians. Ces deux piéces étoient d'Euripide, comme cela paroît par plusieurs passages des Grenouilles d'Aristophane, où Euripide parle lui-même de ces deux piéces comme en étant l'Auteur. On peut voir l'Acte III. Scene II. C'est pourquoi dans la même Scene Eschyle appelle Euripide *faiseur de mendians & rapetasseur de haillons*. Et dans la Scene II. de l'Acte IV. il lui fait ce reproche: *Premiérement, tu introduis des Rois vêtus de haillons, afin qu'ils attirent plus facilement la compassion des hommes*. Théodore Marcile s'est trompé quand il a assuré que dans ce passage d'Horace le mot *exul* n'étoit que pour Pelée, & non pas pour Telephus; car le contraire paroît manifestement par cet endroit où Telephus dit: *O mon cœur! tu vois comment je suis chassé de ma maison, manquant de toute sorte d'équipage*. C'étoit apparemment ce même Telephus d'Euripide qu'Ennius & Nœvius avoient mis sur le théâtre Romain. Dans Ennius, Telephus dit:

Regnum reliqui septus mendici stolâ.

Les reproches qu'Aristophane fait sur cela à Euripide, sont fondés sur ce qu'il n'y a rien de plus indigne de la Tragédie, que d'introduire sur la scene des Rois réduits à la mendicité; car cela pêche contre toute sorte de vraisemblance, n'étant pas possible que des Rois se trouvent dans un si pitoyable état, & soient jamais réduits à une si affreuse misére. Ce que Cicéron reconnoît dans son Oraison *Pro lege Manil.* lorsqu'il dit: *Hoc jam ferè sic fieri solere accepimus, ut Regum afflictæ fortunæ facilè multorum opes alliciant ad misericordiam. Maximèque eorum qui aut Reges sunt, aut vivant in regno. Quod regale iis nomen magnum & sanctum esse videatur.* Voilà pourquoi Horace se contente de dire ici *pauper*. Au reste Eschyle avoit fait aussi un Telephus, mais il ne l'avoit pas représenté comme un mendiant; car s'il étoit tombé dans ce défaut, il n'auroit pas osé se moquer d'Euripide.

118 *Colchus, an Assyrius*] Voyez les Notes Alphab. du I. vol. sur la COLCHIDE, l'ASSYRIE, THEBES & ARGOS.

123 *Sit Medea ferox*] Il a été parlé de *Médée* & d'*Ixion* dans les notes alphab. du II. vol. & d'*Oreste* dans les notes sur les Satyres. Il nous reste à dire ici quelque chose sur *Ino* & *Io*. La premiére, fille de Cadmus & d'Hermione, fut la troisiéme femme d'Athamas, qui s'étant imaginé qu'elle étoit lionne, tua Léarque & Mélicerte ses deux enfans qu'elle croyoit être des lionceaux, & se précipita ensuite de désespoir dans la mer. D'autres racontent l'histoire différemment ; & disent qu'Athamas Roi de Thébes son époux ayant tué Léarque l'aîné de ses fils dans un transport de fureur, Ino prit l'autre entre ses bras & se précipita avec lui dans la mer. Io, suivant le sentiment le plus commun, fut fille du fleuve Inach. Sa beauté excita l'amour de Jupiter, qui l'ayant changée en genisse pour tromper la jalousie de Junon, cette Déesse la rendit furieuse, & l'obligea de courir long-tems de pays en pays, jusqu'à ce qu'enfin étant arrivée en Egypte elle reprit sa premiér forme, & fut adorée sous le nom d'Isis.

128 *Difficile est propriè communia*] M. Dacier & le P. Sanadon croient qu'Horace a appellé *communia* des sujets de pure invention, parce qu'ils sont dans la disposition de tout le monde, chacun ayant le droit d'inventer ; mais cette explication ne paroît point naturelle. Il est plus probable que le Poëte dans ce vers & les deux suivans a eu dessein d'enseigner deux choses. La premiéte, que les sujets trop communs sont difficiles à traiter d'une façon si distingnée, qu'on puisse leur donner un air de nouveauté : ce que signifient les termes de *propriè communia*, qui ont ici une opposition remarquable. La seconde, qu'il n'est pas non plus aisé d'introduire avec succès sur la scene des personnages de pure invention ; & qu'ainsi il vaut mieux en représenter

dont les caractéres soient connus, tels que sont ceux qu'on peut trouver dans l'Iliade. Ainsi ce qu'il ajoute : *Tuque rectiùs Iliacum carmen*, *&c.* se doit expliquer comme s'il y avoit *tu quoque rectiùs, &c.*

145 *Antiphaten Scyllamque*] Il a été parlé de *Caribde* & de *Scylle* dans les Notes Alphab. du I. vol. Antiphate étoit un Roi des Lestrigons, peuples cruels, qui dévorerent plusieurs des compagnons d'Ulysse. Les Cyclopes furent des premiers habitans de la Sicile, dont ils occupoient la pointe occidentale. Celui dont parle ici Horace étoit Polypheme, connu par ce qu'en ont dit Homére au IX. Liv. de l'Odissée, & Virgile au III. Liv. de l'Enéïde.

124 *Ab interitu Meleagri*] Méléagre étoit fils de Testius & d'Althée. Les destins avoient attaché sa vie à un tison, que sa mere avoit éteint, & qu'elle cachoit soigneusement. Méléagre ayant tué Toxée & Plexipe, ses oncles maternels, Althée tira le fatal tison, le fit consumer dans le feu, & vengea la mort de ses freres par celle de son propre fils. Méléagre étoit oncle de Dioméde, dont il a déja été parlé dans les Notes du I. vol. Ce dernier revenant de la guerre de Troye en Etolie, les amours criminels d'Egialée sa femme avec Cilabare penserent lui coûter la vie. Obligé de prendre la fuite avec les compagnons de son voyage, il se réfugia dans la Pouille auprès du Roi Daunus & s'y établit.

202 *Tibia non ut nunc*] La flûte étoit d'abord d'une seule piéce, *simplex*; percée de peu de trous, *foramine pauco*; & ne rendoit qu'un son foible, *tenuis*. Ovide au VI. Liv. des Fastes dit qu'elle étoit de buis, & Varron qu'elle avoit seulement quatre trous. Dans la suite on la fit de plusieurs piéces, que l'on joignit avec du métal; & on en multiplia les ouvertures, ce qui lui donna un son beaucoup plus éclatant.

Orichalco juncta] Ce que les Anciens ont appellé *orichalcum* n'a point de nom parmi nous, parce que nous

nous n'en avons aucune connoiſſance. Les premiers hommes, dit Lucréce Liv. VI. ayant mis le feu à quantité de forêts dans les différens pays où ils vouloient s'établir, la terre échauffée par ces embraſemens fit couler de ſes veines différens métaux, qui ſe ramaſſerent dans des cavités, juſqu'à ce que les hommes les ayant découverts les employerent à leur uſage. Outre l'or, l'argent, le cuivre, l'étaim, le fer & le plomb qui ſe trouverent ſéparés dans des eſpéces de creuſets naturels, il ſe fit en quelques endroits un mélange de pluſieurs de ces métaux, & ce métal mixte fut eſtimé le plus précieux de tous. *Terra*, dit Servius ſur le XII. Liv. de l'Enéïde, *ex incendii calore deſudavit metella, inter quæ orichalcum precioſius viſum eſt.* C'eſt pourquoi Virgile met l'oricalque avec l'or dans la magnifique cuiraſſe qu'il donne à Turnus :

Ipſe dehinc auro ſqualentem alboque orichalco
Circumdat loricam humeris.

Et Plaute dans pluſieurs endroits de ſes Comédies en parle comme d'une choſe de grand prix. Pline au Liv. XXXIV. chap. II. convient auſſi de l'eſtime générale où étoit ce métal ; mais il ajoute que l'on n'en trouvoit plus de ſon tems : *Orichalcum præcipuum bonitatem admirationemque diu obtinuit, nec reperitur longo jam tempore.* Au défaut de la nature on eut recours à l'art, & on trouva moyen de faire une eſpéce d'oricalque avec de l'or, de l'airain & de la calamine. Ce mélange de l'or & de l'airain donna lieu dans la ſuite de l'appeller *aurichalcum*, que les Copiſtes & les Grammairiens poſtérieurs, qui ne connoiſſoient plus l'oricalque naturel, n'on pas manqué de mettre par-tout dans les anciens Auteurs. La ſeule néceſſité du vers a maintenu *orichalcum* dans Virgile & dans Horace. Tout ceci doit ſuffire pour faire connoître combien les Interprétes & les Commentateurs ſe ſont trompés en prenant *orichalcum* pour du laiton ; c'eſt-à-dire, pour ce métal

composé de cuivre rouge & de calamine, qui n'a jamais pû être ni rare ni estimé.

262 *Aut ignoratæ*] M. Dacier observe que Servius sur le V. Liv. de l'Enéïde cite comme d'Horace ce vers :

Nec tantâ in metris veniâ conceditur uti.

Si Servius ne s'est point trompé, il faudroit mettre ce vers à la suite d'*aut ignoratæ*; & conclure qu'il a été omis. Mais ce vers paroît suspect, & l'on ne croit pas qu'il soit d'Horace.

274 *Digitis callemus & ore*] Ceux qui avoient l'oreille fine & délicate, ne se contentoient pas de goûter l'harmonie des vers bien faits, ils battoient souvent la mesure avec le pouce ou avec le pied, comme les maîtres. Terentianus :

Quam pollicis sonore, vel planta pedis
Discriminare, qui docent artem, solent.

Cette maniére de battre la mesure avec le pied est la plus ancienne, & l'on a long-tems ignoré celle de battre avec la main.

314 *Quod sit conscripti, quod judicis*] Tout Juge n'étoit pas Sénateur; on en prenoit souvent parmi les Chevaliers : & même un particulier pouvoit faire cette fonction, quand il étoit choisi par les parties, du consentement du Préteur. Le nom de *Patres conscripti* ne fut donné d'abord qu'aux 100 Sénateurs que Brutus ajouta aux 200. dont une moitié étoit du choix de Romulus, & l'autre de celui de Tarquin. Ce nom s'étendit à mesure qu'on augmenta le nombre des Sénateurs, qui s'accrut tellement dans la suite, que l'on en comptoit jusqu'à 900. du tems de Jule-César, au rapport de Dion.

340 *Centuriæ Seniorum*] C'étoient les neuf Centuries des Sénateurs dont je viens de parler. On les appelloit *Seniores*, à cause de leur âge, de leur gravité & de leur dignité.

342 *Rhamnes*] *Rhamnes* ou *Rhamnenses* étoient les Chevaliers Romains. Acron le dit formellement, &

préfére ce sentiment à l'opinion de ceux qui croyoient que c'étoit seulement une des Tribus Romaines. *Rhamnes, Luceres, Tatienses, Tribus erant, vel ut veriùs Equites.* Cornelius Nepos plus croyable encore que le Scholiaste, réunit ces deux sentimens & les applique aux Chevaliers. C'est dans la vie de Romulus où il est dit : *Tres Equitum Centurias instituit, quas à suo nomine Rhamnenses, à Tito Tatio, Tatienses, à Lucumone Luceres appellavit.* C'étoit donc une Centurie ou une espéce de Tribu de Chevaliers Romains. Un ancien Poëte dont on ignore le nom, dans une piéce élégante faite sur les fêtes de Vénus, a ramassé en quatre petits vers toutes les parties de la République ; sçavoir, le peuple, *Quirites* ; les Chevaliers, *Rhamnes* ; le Sénat, *Patres*, & les Empereurs, *Cæsares.*

Romuleas ipsa fecit
Cum Sabinis nuptias ;
Undè Rhamnes, & Quirites,
Proque prole posterâ
Romuli, Patres creavit
Et nepotes Cæsares.

402 *Tirtæusque mares*] Tirthée étoit un Maître d'école, petit, mal fait, boiteux & borgne. Les Athéniens le donnerent par dérision aux Lacédémoniens, qui par l'ordre d'Apollon Pythien, leur demandoient un Général capable de terminer la guerre qu'ils avoient depuis long-tems contre les Messéniens, dont ils assiégeoient la ville. Cet homme fatal, au lieu de rétablir d'abord les affaires des Lacédémoniens, acheva presque de les perdre, car il fut battu dans trois sorties que firent les ennemis. Ces pertes mirent si bas les Lacédémoniens, qu'ils furent obligés d'enroller leurs esclaves, & de leur promettre les femmes de ceux qui avoient été tués. Mais les Rois de Sparte rebutés par tant de pertes, & appréhendant une ruine totale, étoient d'avis de lever le siége. Tirthée seul, fidéle à l'O-

racle, s'y opposa, & prononça à la tête de toute l'armée des vers qu'il avoit faits pour leur rendre le courage, pour les consoler de leurs malheurs, & pour leur donner ses conseils dans la conjoncture présente. Ces vers animerent si fort tous les soldats, & leur inspirerent une si grande ardeur de combattre, que méprisant la mort, ils allerent attaquer les Messéniens, & les défirent. Cela remit en crédit l'oracle d'Apollon, qui commençoit à devenir suspect; & acquit beaucoup de gloire à Tirhtée, qui s'en retourna à Athénes avec le titre de Bourgeois de Sparte, dont il fut honoré. Il nous reste encore une partie de ces vers qu'il fit pour cette grande occasion. Cela arriva, selon l'opinion la plus probable, vers l'Olympiade 25. ou vers l'an de Rome 72.

350 *Fiet Aristarchus*] Aristarque, Grammairien d'Alexandrie, & originaire de Samotrace, fut Précepteur du fils de Ptolomée Philométor, Roi d'Egypte. Il vivoit en même tems que Callimaque. Il avoit fait plus de 80 volumes de Commentaires sur Homére, sur Aristophane, & sur tous les autres Poëtes Grecs. Il avoit sur-tout revû & corrigé Homére avec un très-grand soin. Les Sçavans regrettent fort que son travail sur ce grand Poëte ne soit pas parvenu jusqu'à nous. Encore si Eustatius l'avoit vû il nous en auroit conservé des morceaux; mais il paroît qu'il ne le connoissoit que par les citations des Anciens. Il avoit une critique si fine & si pénétrante, qu'on l'appelloit ordinairement *le Prophéte*, ou *le Devin*, à cause de sa grande sagacité. Un vers ne passoit pas pour être d'Homére, au rapport de Cicéron & d'Elien, si ce fameux Critique ne l'avoit reconnu pour tel. Il mourut dans l'isle de Cypre d'une abstinence volontaire, à l'âge de 72 ans, ne pôuvant plus supporter les douleurs d'une hydropisie dont il étoit cruellement tourmenté. On donne encore aujourdhui le nom d'Aristarque à tous les Cen-

seurs judicieux des Ouvrages d'esprit.

453 *Morbus Regius*] C'est la même chose qu'*icterus*, *aurugo* & *morbus arquatus*. *Icterus* est le nom d'un oiseau, que Pline croit être le *galbulus* des Latins, & que nous appellons *loriot*. Cet oiseau est d'une couleur jaune, & les Anciens étoient persuadés que quand un homme attaqué de la jaunisse le regardoit quelque tems bien fixement, l'oiseau mouroit, & le malade revenoit en santé. La couleur de l'or & de l'arc-en-ciel a fait donner à cette maladie le nom d'*aurago*, & de *morbus arquatus*. Lucréce pour exprimer que tout paroît jaune à ceux qui ont la jaunisse, a dit :

Lurida prætereà fiunt quæcumque tuentur
Arquati.

On appelle cette maladie *le Mal royal*, parce qu'elle demande d'être traitée délicatement.

454 *Fanaticus error* [On appelloit proprement *Fanatiques* les Prêtres de Bellone, ce nom venant de *fanum*, qui signifie un temple ; & parce que ces Prêtres en prononçant leurs oracles faisoient mille contorsions extravagantes, on dit ensuite *fanaticus*, un fanatique, pour *furiosus*, un furieux.

Iracunda Diana] On appelle lunatiques certains atrabilaires, dont la melancolie croît & décroît avec la lune. Les Anciens attribuoient cette maladie à la colére de Diane.

463 *Dum cupit Empedocles*] Empedocle avoit fait trois Livres de la Nature des choses, qu'Aristote cite fort souvent. Il avoit aussi écrit l'Expédition de Xerxès ; mais sa fille ou sa sœur brûlerent cet Ouvrage après sa mort. Lucréce fait de lui ce bel éloge dans son I. Liv.

Nil tamen hoc habuisse viro præclarius in se
Nec sanctum magis & mirum, carumque videtur.
Carmina quinetiam divini pectoris ejus
Vociferantur & exponunt præclara reperta,
Ut vix humanâ videatur stirpe creatus.

On dit que l'accusation de s'être précipité dans les flammes du mont Etna, est fondée sur ce qu'un de ses souliers, qui étoient d'airain, fut trouvé près d'une des ouvertures de cette montagne, que les tourbillons de flammes y avoient rejetté. Mais ce fondement est bien foible, comme le remarque M. Dacier.

SUPPLEMENT

AUX NOTES ALPHABETIQUES DU II. III. ET IV. VOLUMES.

ARTAXIAS. Voyez le supplément aux notes sur l'Epît. XII. du I. Liv.

ATTAGEN, il y en a qui croient que l'*attagen* dont parle Horace Ode II. du X. Liv. vers 54. est le *francolin*, oiseau qui approche beaucoup du faisan. D'autres, comme M. Dacier, croient que l'*attagen* étoit une gelinote de bois, & que celles qui venoient d'Ionie étoient les plus estimées, d'où vient qu'Horace dit *attagen Ionicus*. Martial dit aussi :

Inter sapores fertur alitum primus
Ionicarum guttus attagenarum.

Varron l'appelle gelinote de Phrygie dans sa Sat.

Pavus è Samo, Phrygia attagena.

COURONNE, les couronnes qu'on faisoit chez les Anciens étoient de deux sortes. Il y en avoit où on laissoit les feuilles entiéres, & d'autres qu'on tondoit avec le ciseau, La premiére étoit plus honorable que l'autre, & c'étoit celle qu'on donnoit à Apollon, comme on lit dans une Epigramme Gréque : *Phébus quitta sa couronne de laurier non tondue.* Voilà pourquoi Virgile dit qu'il ne prendra qu'une

couronne *tondue*, lorsque faisant les fonctions de Grand-Prêtre, il portera ses offrandes dans le Temple qu'il promettoit de bâtir à César, au III. Liv. des Géorgiques :

Ipse caput tonsa foliis ornatus olivæ
Donec feram.

Et dans le V. de l'Enéïde, il donne une couronne de la même façon à cette troupe d'enfans qu'Ascagne conduit :

Omnibus in morem tonsâ coma pressa coronâ.

DRAGME, la dragme antique, selon M. Dacier, valoit six sols de notre monnoie. Ainsi 500 dragmes devoient faire 40 écus.

GRUE, gros oiseau qui vole en troupes rangées en triangle, & qui a un col fort long. La *grue* d'ordinaire est en des lieux marécageux, & se tient presque toujours sur un pied. Elle vit de serpens, de grenouilles, aussi-bien que la cicogne. Elle n'est pas bonne à manger. Les grues s'en vont l'été ou vers la mer glaciale, ou aux pays froids, à cause que nos marêts sont desséchés ; & viennent l'hyver des pays septentrionaux dans les pays chauds, comme en Gréce & en Italie, où les eaux ne se glacent pas si aisément. C'est pourquoi Horace dans l'Ode II. du V. Liv. vers 56. dit *advenam gruem* ; & Pline les appelle *hyemes advenas*. Hésiode dans le Journal d'Agriculture, *Prend bien garde*, dit-il, *lorsque tu entendras le chant de la grue, qui revient tous les ans donner le signal du labourage, ramener la saison des neiges & des pluyes, & remplir de tristesse le Laboureur, qui se trouve alors sans bœufs.*

HUÎTRES, les Romains donnerent long-tems la préférence aux huîtres du lac Lucrin, ensuite ils aimerent mieux celles de Brindes & de Tarente, & depuis ils ne purent souffrir que celles de l'Océan Atlantique : & comme la dépense étoit excessive, les Censeurs furent obligés d'y remédier, en défendant les huîtres & tous les oiseaux que l'on apportoit des pays si éloignés.

LIBRAIRE, du tems d'Horace le métier de Libraire & celui de Relieur n'étoient pas différens. C'étoit une même personne qui écrivoit les livres, qui les relioit, ou, pour mieux dire, en assembloit les feuilles & les rouleaux. *Bibliographus*, *Bibliopegus*, ou *Compactor*, ou comme Cicéron l'appelle *Glutinator* & *Bibliopola* n'étoient qu'un. Les Libraires se servoient de la pierre de ponce pour polir les feuilles de parchemin sur lesquelles ils écrivoient les livres qu'ils vendoient. Les feuilles devoient être polies du côté où l'on écrivoit, afin qu'on eut la facilité d'écrire : & le revers, le côté où l'on n'écrivoit point, devoit aussi être poli, afin qu'en dévéloppant le livre ou le rouleau, la main ne sentît rien de rude, & que ce côté-là pût être plus facilement mis en couleur ; car on le peignoit de rouge, de jaune, &c. Juvénal dans la VII. Sat.

Atque ideò croceâ membrana tabellâ
Impletur.

Membrana tabellâ croceâ, c'est-à-dire, une feuille de parchemin qui a le revers jaune. La pierre de ponce servoit encore à unir & à polir les deux côtés du rouleau, les deux tranches, celle du haut & celle du bas, qu'Ovide appelle *frontes* :

Nec fragili geminæ poliantur pumice frontes.

Elle servoit aussi à polir la peau que l'on mettoit pour couvrir le rouleau, & au dos de laquelle on écrivoit le titre du livre, en lettres d'or, & avec des ornemens tels qu'on vouloit. Cette peau n'étoit pas de la grandeur du rouleau, & c'étoit à cette peau que tenoient les courroies dont on l'attachoit.

LUCERIE, dont il est parlé dans l'Ode XIV. *al.* XV. du III. Liv. étoit une ville ancienne & considérable dans la Pouille Daunienne ; ses pâturages étoient excellens, & Strabon remarque que les laines des troupeaux de ces pays-là étoient plus fines & plus douces que celles de Tarente, mais un peu moins blanches.

MAGIE, Horace nous fait connoître dans plusieurs de ses Ouvrages, qu'il passoit pour constant de son tems, qu'il y avoit des personnes assez détestables pour faire profession de magie. L'Ode V. sur-tout du V. Liv. où il nomme Canidie, Sagane & Folia, comme des femmes publiquement décriées sur ce point, nous en fournit une preuve évidente. Premiérement, il faut observer sur le 5 vers de cette Ode, que c'étoit la coutume des sorciéres de ce tems-là de supposer des grossesses, afin de pouvoir tenir chez elles les enfans qu'elles vouloient & qu'elles gardoient pour s'en servir dans les occasions. C'est pourquoi il dit à Canidie,

Per liberos te, si vocata partubus
Lucina veris affuit.

Car, comme le remarque M. Dacier, Horace reproche ici à Canidie, non-seulement qu'elle n'avoit jamais eu d'enfans; mais aussi qu'elle avoit souvent fait semblant d'accoucher. Catulle appelle ces couches supposées *ventrem mendacem.* Horace au vers 17 de la même Ode & les suivans, fait le dénombrement de la plûpart des drogues que les sorciéres employoient ordinairement dans la composition de leurs philtres & de leurs sortiléges, lorsqu'il dit:

Jubet sepulchris caprificos erutas
Jubet cupressus funebres,
Et uncta turpis ova ranæ sanguine,
Plumamque nocturnæ strigis
Herbasque quas Iolchos atque Iberia
Mittit venenorum ferax,
Et ossa ab ore rapta jejunæ canis,
Flammis adhuri Colchicis.

Le figuier sauvage y entroit, parce qu'il ne rapporte ni fleur ni fruit, & qu'il étoit du nombre des arbres que l'on appelloit funestes & malheureux. Il falloit le prendre dans un cimetiére, & ne le couper point, mais l'arracher, d'où vient que le Poëte dit: *Sepulchris caprificos erutas.* Le cyprès étoit aussi

un arbre funeste, qui n'étoit pas omis dans cette circonstance. A l'égard des animaux, les grenouilles de buisson, ou les crapauds, étant remplis de venin, les sorciéres ne manquoient pas de s'en servir dans toutes leurs compositions, quelquefois elles n'en prenoient que le sang, d'autres fois elles n'employoient que les poulmons. Ici Canidie veut qu'on trempe dans le sang d'une grenouille de buisson les œufs d'une chouette. Par *ova strigis*, dit M. Dacier, Horace entend les œufs & les entrailles que l'on arrachoit à une chouette vivante, comme Médée dans Seneque :

..... Miscetque & obscœnas oves
Mœstique cor bubonis & raucæ strigis
Exsecta viva viscera.

Canidie employe dans Horace non-seulement les entrailles, mais aussi les plumes d'une chouette qu'elle a fendues; quelquefois on ne se servoit que de plumes trouvées sur les buchers. Properce dans l'Eleg. IV. du III. Liv.

Illum turgentis ranæ portenta rubetæ
Et lecta exectis anguibus ossa trahunt,
Et strigis inventæ per busta jacentia plumæ.

Dans Ovide, Médée mêle aussi les plumes & les chairs d'une chouette dans la composition qu'elle prépare pour rajeunir Eson :

Et strigis infames ipsis cum carnibus alas.

Il faut pourtant ici observer, que Pline assure que l'on ne sçavoit pas bien précisément de son tems quel oiseau c'est que les Anciens appelloient *strix*. Il est certain qu'il ne paroissoit que la nuit, & on le nommoit *strix* à cause de son cri. Ovide dans le VI. Liv. des Fastes :

Est illis strigibus nomen, sed nominis hujus
Causa quod horrendâ stridere nocte solent.

Le commun des Commentateurs croit donc que cet oiseau étoit la chouette. Mais je soupçonnerois plutôt que *strix* étoit cet oiseau de nuit qu'on nomme

fresaie, & qu'on appelle aussi *effraie*, à cause de son cri effroyable. Cet oiseau a toujours passé pour être de mauvais augure. Outre les poisons de la Colchide & de l'Ibérie qu'Horace fait encore entrer dans le philtre de Canidie, il met en dernier lieu des os arrachés de la gueule d'un chien, que les Anciens croyoient admirables pour les sortiléges, pourvû que l'animal fut encore à jeun. Lucain dit aussi d'une magicienne de Thessalie VI. Liv.

. . . . . Morsusque luporum
Expectat siccis raptura è faucibus artus.

Et dans Apulée la servante de la sorciére de Pamphile, met entre les choses qui devoient composer un philtre, les crânes arrachés des dents d'une bête:

Extorta ferarum dentibus trunca calvaria.

PLAT, le luxe des Romains pour la grandeur des plats étoit si excessif, que Sylla en avoit d'argent qui pesoient 200 marcs. Et Pline remarque, qu'on en auroit trouvé alors à Rome plus de 500 de ce poids-là. Cette fureur ne fit qu'augmenter dans la suite, puisque du tems de Claudius un de ses esclaves, appellé Drusillanus Rotundus, avoit le plat appellé *promulsis*, de mille marcs pesant, qu'on servoit au milieu de 8 petits plats de cent marcs chacun. Ces 9 plats étoient rangés à table sur une machine qui les soutenoit, & qui du nom du grand plat, étoit appellée *promulsidarium*. On connoît le plat de Vitellius, qui à cause de sa grandeur énorme fut appellé le bouclier de Minerve.

SCARUS, on veut que le *scarus*, dont parle Horace Ode II. du V. Liv. soit le poisson nommé *sarget*. Mais M. Dacier croit que c'est un poisson aujourd'hui inconnu en France. Il paroît que c'étoit un poisson fort estimé à Rome. Athénée écrit qu'il avoit la chair fort tendre & fort délicate; & c'est pourquoi Ennius l'appelle fort plaisamment la *cervelle de Jupiter*.

Scarum præterii, cerebrum penè Jovi' supremi.

On ne trouvoit ce poisson que depuis les côtes de l'Asie & de la Gréce jusqu'en Sicile ; & la plus grande pêche s'en faisoit près de l'isle de Carpathos, & sur les côtes de Cilicie. Il n'en entroit jamais dans la mer de Toscane, que lorsque le vent d'orient avoit excité des tempêtes, & obligé par-là les poissons de descendre & de quitter comme leur pays natal. Columelle dans le chap. XVI. du VIII. Liv. *Ut scarus, qui totius Asiæ Græciæque littoribus Siciliâ tenùs frequentissimus, exiit numquàm in Ligusticum, nec per Gallias enavit ad Ibericum mare.*

SACRIFICES, il y avoit chez les Payens de deux sortes de sacrifices. Les uns publics & solennels, qui étoient offerts aux Dieux par les Prêtres au nom du peuple ; & d'autres qui étoient offerts par les particuliers selon leur dévotion. Ce que dit Horace dans l'Ode XXI. *al.* XXIII. du III. Liv.

Nam quæ nivali pascitur Algido.

donne à connoître qu'on prenoit des victimes dans les troupeaux qui paissoient sur le mont Algide, ou dans les pâturages d'Albe, pour les sacrifices publics, qui se faisoient avec beaucoup d'appareil & de dépense. Ceux des particuliers étoient proportionnés à leurs revenus. C'est pourquoi Caton dit : *Per eosdem dies Lari familiari pro copiâ supplicet.* Le tems de la nouvelle lune étoit celui que l'on avoit accoutumé de choisir pour ces sacrifices, principalement à la campagne. On offroit ordinairement les premiers fruits dans ces sacrifices. Le cochon étoit la victime ordinaire qu'on offroit alors aux Dieux Lares, comme il paroît par la premiére stance de l'Ode que j'ai citée, où il est dit :

Nascente lunâ, rustica Phidile ;
Si thure placaris, & hornâ
Fruge Lares, avidaque porcâ.

Et par ces vers de Tibulle, tirés de l'Eleg. XI. du I. Liv. où il promet de sacrifier un cochon à ses Dieux Lares, s'ils éloignoient de lui les traits des ennemis :

At nobis æratas Lares, depellite tela :
Hostiaque è plenâ rustica porcus harâ.

Les couronnes étoient encore fort en usage dans les sacrifices que l'on faisoit à ces petits Dieux domestiques, comme il paroît par ce que dit Horace vers 15 & 16 de la même Ode :

Parvus coronantem marino
Rore Deos, fragilique myrto.

Dans le Prologue de l'Aululaire de Plaute, le Dieu Lar dit aussi qu'on lui donne des couronnes: *Dat mihi coronas*. Ceux qui faisoient le sacrifice se couronnoient pareillement, & couronnoient les corbeilles dont ils se servoient. Tibulle dans l'Eleg. X. du I. Liv.

Hunc purâ cum veste sequar, myrtoque canistra
Vincta geram, myrto vinctus & ipse caput.

Ce qui est plus remarquable, c'est qu'on mettoit encore de ces couronnes dans le foyer. Caton dans le chap. CXLIII. *Coronam in focum indat*. Ceux qui n'avoient point de victime à offrir, ne laissoient pas d'obtenir ce qu'ils demandoient aux Dieux, en leur offrant l'orge mêlé avec le sel ; car il n'y avoit personne qui ne pût avoir une pincée de sel avec une poignée d'orge, ce qu'ils appelloient *molam salsam*. C'est sur cela qu'est fondé ce passage de Pline dans la Préface qu'il adresse à l'Empereur Vespasien : *Diis lacte rustici multæque gentes supplicant, & molâ salsâ tantùm litant qui non habent tura, nec ulli fuit vitio Deos colere quoquo modo posset*. Hiérocles sur le premier vers de Pythagore rapporte qu'un homme ayant immolé un hécatombe magnifique à Apollon, sans aucun sentiment de piété, voulut sçavoir du Dieu comment il avoit reçû son sacrifice ; & que le Dieu lui répondit : *Le simple orge du célèbre Hermionée a été agréable à mes yeux* ; c'est sur cela qu'est fondé ce que dit Horace dans la derniére strophe de l'Ode que j'ai citée :

Immmunis aram si tetigit manus
Non sumptuosa blandior hostia,

Mollibit aversos Penates
Farre pio, & saliente micâ.

C'est ce que Socrate dit dans le second Alcibiade, que les Dieux regardoient uniquement à notre ame, & point du tout à nos processions, ni à nos sacrifices, & que rien ne plaît à leurs yeux que la sagesse & la piété. C'est ce que Perse a fort bien exprimé dans ces vers de la seconde Satyre :

Compositum jus fasque animi, sanctosque recessus
Mentis, & incoctum generoso pectus honesto,
Hæc cedo ut admoveam templis, & farre litabo.

Le sel que l'on offroit avec l'orge avoit été pilé & séché ensuite dans le four; & jamais on n'offroit l'orge sans le sel. C'est pourquoi Tibulle dit :

Omnia noctis
Farre pio placant & saliente sale.

Comme Horace a dit :

Farre pio, & saliente micâ.

Il n'y avoit même jamais d'oblation ni de sacrifice sans sel. Les Payens avoient pris cela de la Loi de Dieu : *Quidquid obtuleris sacrificii sale condies..... in omni oblatione offeres sal.*

TABLE, les Romains ne se servoient pas comme nous d'une seule table pour tout le repas, ils en avoient deux. Après qu'ils avoient mangé la viande, on ôtoit cette table, & on en apportoit une autre, où l'on avoit servi le fruit; & c'est à cette seconde table qu'ils chantoient les cantiques & les actions de grace, & qu'ils faisoient ces libations dont parle Horace dans l'Ode V. du IV. Liv. & dans la Sat. II. du II. Liv. Virgile a parlé de la premiére & de la seconde table dans ces deux vers de l'Enéïde, où il dit :

Postquàm prima quies epulis mensæque remotæ
Crateras magnos statuunt & vina coronant.

Les Grecs & les Orientaux étoient dans de pareils usages. Les Hébreux mêmes dans leurs fêtes solennelles, dans les repas de sacrifices, avoient deux

ſortes de tables ou de ſoupers. A la premiére ils mangeoient la chair de la victime ; & à la ſeconde ils chantoient les actions de grace, & donnoient en rond la coupe de bénédiction, appellée *la coupe de louange*.

TUNIQUE, eſpéce de veſte ; habit de deſſous que portoient autrefois les Anciens, tant à Rome qu'en Orient. Le peuple ne portoit ordinairement qu'une tunique ſimple, ſans manteau : mais ceux qui étoient d'une condition plus relevée, ou plus riches, portoient une robe ou un manteau par deſſus. La *tunique* étoit propre des hommes ; leur robe de deſſous ne s'appelloit pas *tunique*, mais *ſtola*, d'où nous avons fait étole. La tunique que portoient les Sénateurs étoit enrichie de pluſieurs morceaux de pourpre taillés en forme de clous larges, que l'on appelloit le *laticlave*. Les Chevaliers n'avoient ſur leur tunique que des clous étroits : c'étoit l'*anguſticlave*. Le peuple portoit la tunique ſans aucun de ces ornemens ; & ces trois différentes ſortes de tuniques diſtinguoient les trois ordres du peuple Romain. Sous cette tunique on mettoit une chemiſe qui étoit ordinairement de lin, qui s'appelloit *ſubucula*, dont parle Horace dans l'Epît. I. du I. Liv. lorſqu'il dit :

. . . . . Si fortè ſubucula pexæ
Trita ſubeſt tunicæ.

La tunique qu'on mettoit par deſſus étoit appellée pour cette raiſon *ſuperaria*. Pour ſignifier une chemiſe uſée on diſoit *ſubucula trita ;* & pour dire une tunique neuve qui avoit tout ſon poil *tunica pexa*. Les Philoſophes Cyniques ne portoient point de tunique ſur leur chemiſe ; mais ils mettoient ſeulement un manteau par deſſus. Chez les Grecs le manteau étoit fort large, & communément on relevoit les deux bouts de chaque côté, & on les attachoit derriére les épaules par une agraffe, de maniére qu'on voyoit toute la tunique par devant. Les Philoſophes Cy-

niques qui n'en portoient point, s'aviserent de doubler leur manteau ; c'est-à-dire, de le faire passer deux fois sur l'épaule ; & ce manteau ainsi redoublé s'appelloit *diploïda*, *double manteau*. Héfichius : *double manteau, un manteau qu'on redouble en le portant*. Ce fut Aristéne qui donna le conseil de cette invention à Diogéne, qui lui demandoit une tunique. C'est de ce manteau ainsi redoublé que parle Horace dans l'Epît. XVII. du I. Liv. lorsqu'il dit :

Contrà quem panno duplici patientia velat.

Faisant allusion à ce que dit le Poëte Cercidus au sujet de Diogéne : *Celui qui porte un bâton, le manteau en double, & qui n'est qu'un pur Sophiste*. Virgile au V. Liv. de l'Enéïde parlant d'Entellus, que son grand âge obligeoit de porter ainsi son manteau en double, dit :

Hæc fatus, duplicem ex humeris rejecit amictum.

Cette façon de s'habiller qui distinguoit les Philosophes Cyniques des Stoïciens, qui portoient la tunique, a donné lieu à Juvénal de dire :

. . . . . *Et Stoïca dogmata tantùm*
A Cynicis tunicâ distantia.

Cela a aussi donné lieu à cette Epigramme Gréque, que cite M, Dacier dans ses notes, dont voici la traduction :

Le précepte est très-bon que donne Hermodotus.
Quelqu'un n'a point d'argent, qu'il quitte sa tunique :
Soudain il deviendra Philosophe Cynique,
Et de la faim pour lors il ne souffrira plus.

TURBOT, Columelle met le *rhombus* ou *turbot*, au nombre des poissons plats. *Limosa regio planum educat piscem velut soleam, rhombum, passerem.* C'est ce qui fonde l'Epigr. LXXXI. du XII. Liv. de Martial : *Quamvis lata gerat patella rhombum,*
Rhombus latior est tamen patellâ.

C'étoit un poisson fort estimé par les Romains, comme il paroît par l'Ode II. du V. Liv. d'Horace, qui parle aussi de ce poisson dans la II. Sat. du II. Liv.

TYRAN

TYRAN, chez les Anciens le mot de *Tyran* ne ſignifioit que *Roi* ou *Souverain*, & n'étoit pas odieux. Enſuite les peuples amateurs de la liberté, ne pouvant ſouffrir ceux qui leur vouloient commander trop abſolument, les diſtinguerent ſpécialement par le nom de *Tyrans*. C'eſt pourquoi chez les Grecs ce mot fut pris en mauvaiſe part preſqu'auſſi-tôt après qu'il fut en uſage. Mais Donat a obſervé que chez les Latins le nom de *Tyran* n'a été odieux que dans les derniers ſiécles. Ce terme ne s'employe aujourd'hui que pour ſignifier un Prince qui abuſe de ſon pouvoir ; qui opprime la liberté publique ; qui ne gouverne pas ſelon les Loix ; qui uſe de violence & de cruautés envers ſes ſujets, comme firent autrefois Phalaris, Tyran d'Agrigente, & Denis, Tyran de Sicile. Horace dans l'Ode I. du III. Liv. vers 17. fait alluſion à l'hiſtoire de ce dernier & de Damocles rapportée par Cicéron dans le V. Liv. des Tuſculanes, lorſqu'il dit :

Diſtrictus enſis cui ſemper impiâ
Cervice pendet.

Comme Damocles admiroit & vantoit les richeſſes & la magnificence de Denis, & qu'il aſſuroit que jamais homme n'avoit été ſi heureux, Denis le fit placer ſur un lit d'or, couvert d'un tapis magnifique, lui étala toute ſa vaiſſelle d'or & d'argent, lui fit choiſir les plus beaux garçons de ſa Cour pour le ſervir. On ne voyoit qu'eſſences & que couronnes. On faiſoit brûler les parfums les plus exquis, les tables étoient couvertes de mets les plus délicieux & les plus rares. Damocles croyoit dans cet état qu'il n'y avoit point de felicité pareille à la ſienne. Cependant le Tyran avoit ordonné qu'au milieu de cette pompe on pendît au plancher une épée, qui ne tînt qu'à un crin de cheval, & dont la pointe menaçât juſtement la tête de l'heureux Damocles. Ce Philoſophe ne ſe fût pas plutôt apperçû du danger où il étoit, qu'il n'oſoit plus regarder ceux dont il étoit en-

vironné, ni la vaisselle d'or dont l'éclat lui avoit tant plû. Les couronnes lui tomboient de la tête; & il n'osoit plus toucher aux mêts délicats qui lui étoient servis. Il n'y avoit rien de plus somptueux & de plus rafiné pour les mêts, que la table du Tyran de Syracuse; c'est pourquoi on disoit en proverbe *la table de Syracuse*, pour une bonne table, & pour une fort grand'-chére. D'où vient que Platon dit dans le III. Liv. de la Républ. *A ce que je vois vous n'approuvez donc point la table de Syracuse, ni la diversité des mêts de la table de Sicile.* Du tems d'Horace on parloit encore de la chére de Sicile, pour signifier une grand'-chére; & il n'y avoit point à Rome de table délicate qui ne fût servie par des Officiers Siciliens. C'est pourquoi Horace, dans l'endroit que j'ai cité, ajoute :

. . . . . Non Siculæ dapes
Dulcem elaborabunt saporem.

Fin du cinquième Volume.

ERRATA.

PAge 2. ligne 8. *ctiton*, lisez *criton*.
Pag. 5. lig. 20. *scribet*, lisez *scribit*.
Pag. 16. lig. 12. *graria*, lisez *gratia*.
Pag. 43. lig. 13. *audiveux*, lisez *audacieux*.
Pag. 65. lig. 17. *cher pison*, lisez *chers pisons*.
Pag. 67. *simple chant*, lisez *simple chœur*.
Pag. 72. lig. 27. *diminution*, lisez *divination*.
Pag. 101. lig. 16. *ils faut*, lisez *il faut*.
Pag. 139. lig. 13. *plus set*, lisez *plus sec*.
Pag. 149. *cenditus*, lisez *conditus*.
Pag. 180. lig. 16. *la beauté*, lisez *ta beauté*.
Pag. 186. lig. 33. *en* 1611. lisez *en* 1671.
Pag. 190. lig. 11. *historiens*, lisez *histoires*.
Pag. 235. lig. 16. *festinantio*, lisez *festinatio*.
Pag. 290. lig. 16. *crepuit sonus*, lisez *sonum*.
Pag. 303. lig. 17. *sur a tête*, lisez *sur sa tête*.
Pag. 324. lig. 22. *le silence dort*, lisez *qui dort*.
Pag. 369. lig. 5. *tiberinu duo*, lisez *tiberinu' duo*.
Pag. 370. lig. 11. *calam*, lisez *calami*.

